

**Full contact -
D'une manière ou
d'une autre**

Beck, Michèle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



MICHÈLE BECK

FULL CONTACT

D'UNE MANIÈRE OU D'UNE AUTRE

**D'UNE MANIÈRE
OU
D'UNE AUTRE**

**D'UNE MANIÈRE
OU
D'UNE AUTRE**

Full contact, tome 2

MICHÈLE BECK

Bibliographie

Full contact, tome 1 : Quoi qu'il arrive, City éditions 2019

La fille au sac de plumes 2019

Les Gardiens des Anges, le miel des vampires 2019

Les Gardiens des Anges, tome 1 : les ailes perdues 2019

Les Gardiens des Anges, tome 2 : les ailes de l'oubli 2020

Les Gardiens des Anges, tome 3 : les ailes sombres 2020

Full Contact, tome 1.5 : A Perfect Summer Day 2021

Mentions légales

Copyright © 2021 Michèle Beck

Autoédition

Tous droits réservés

Couverture réalisée par Michèle Beck

Photographie : Cottonbro - Pexels

Dépôt légal : Juillet 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

<https://michele-beck.com/>

Prologue

... d'une manière ou d'une autre

JAY

Il est là. Exactement comme je le redoutais. La dernière fois que je l'ai vu, c'est lors de mon pétage de plombs qui m'a conduit en prison.

Mes pieds sont cloués au sol. Je suis incapable de faire un pas vers lui, incapable de bouger. Je suis ramené des années en arrière, lors de cette nuit où ma vie a basculé et s'est arrêtée. Cette nuit qui hante mes jours depuis. Ce n'est pas l'extérieur de la prison que je vois, avec son parking aussi sordide que tout le reste, et mon père appuyé contre sa voiture de luxe. C'est l'immeuble. Et les flammes qui ravagent tout sur leur passage, qui emportent dans une fumée sombre ce que j'avais de plus précieux au monde.

Il est occupé sur son téléphone portable. Probablement pour son travail, pas sur un jeu quelconque, il ne perdrait pas son temps à quelque chose d'aussi futile. Il ne m'a pas encore remarqué. Je pourrais passer devant lui incognito sans qu'il relève la tête, comme ce gars à l'instant. Mais c'est un leurre. En apparence il a l'air absorbé par ce qu'il fait. En réalité, il contrôle tout. Comme dans chaque aspect de sa vie.

Sauf son fils.

Derrière moi, les murs de la prison sont plus attractifs que ce qui m'attend sur ce parking. Je jette un coup d'œil à la prison. Ses murs de briques rouges. Ses heures, ses jours, ses semaines de détention devenues des mois, puis deux ans. Deux putains de longues années. Elles ne sont pourtant pas suffisantes pour ce que j'ai provoqué. Je devrais y passer le restant de mes jours, je ne mérite rien d'autre.

— Qu'est-ce que tu fous, tu as changé d'avis ? me lance le gardien, en riant.

Je lui adresse un regard sans rien dire, serre les doigts autour des anses de mon sac, et j'avance vers mon père.

Ses cheveux sombres sont impeccablement coiffés en arrière. Je ne

les ai jamais vus coiffés autrement, pas même le dimanche quand il nous emmenait ma mère et moi aux matchs de base-ball. Cela n'avait rien d'une sortie familiale, c'était pour y rencontrer ses associés et exhiber sa famille. Nous étions deux beaux pots de fleurs, ma mère et moi. Il n'a pas supporté que je n'accepte plus de remplir ce rôle...

Je m'arrête devant lui. Pas trop près non plus, j'ignore si je saurais me contrôler. Et j'attends. Qu'il veuille bien lever la tête de ce portable de merde, qu'il me ressorte son baratin sur la famille et qu'il finisse de m'achever.

Je me demande à quoi pensent les gens en nous voyant. Ils s'imaginent sûrement des retrouvailles pleines de larmes et d'embrassades. Je sais déjà que ça ne sera pas le cas. Et ça va. Je suis en paix avec ça depuis longtemps.

Je dépose sur le sol le sac plastique qui contient tout ce que je possède, doucement, pour ne pas le déranger. Certaines habitudes ont la vie dure. Je passe une main dans mes cheveux que je décolore depuis mon adolescence. Tout pour ne pas lui ressembler. Puis je croise les bras. J'avoue que ça me démange déjà. Putain, c'est mon père, je ne peux quand même pas le frapper.

Il finit par relever la tête, sans ranger son portable. Il ne faudrait pas qu'il manque un appel important à cause de son raté de fils.

— Jayden.

Je grimace, c'est plus fort que moi. Je déteste entendre mon prénom, pas seulement prononcé par lui, par tout le monde. Je ne suis plus cet homme, ce Jayden. Je suis mort dans les flammes moi aussi. Il ne reste que Jay.

Mon père fait un geste en direction du sac, à mes pieds.

— Jette-moi ça à la poubelle, et monte.

Je cligne des yeux, et me mets à rire. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais surtout pas à ça. Ni bonjour ni merde, simplement un ordre. Je ris de plus belle, à cause de ma connerie. Bien sûr qu'il donne des ordres, il ne sait faire que ça !

Mon père plisse ses yeux d'un bleu pâle, comme les miens.

— Arrête ça.

— Va te faire foutre.

Il m'observe, sans réaction. Putain ! Son unique fils vient de lui dire d'aller se faire foutre, et il ne réagit pas !

— Va te faire foutre !

Je gueule, au cas où il ne m'aurait pas entendu la première fois. Des têtes se tournent vers nous. Je crois que c'est ce qui le met le plus mal à l'aise.

— Heureusement que ta mère n'assiste pas à ça.

— Désolé d'être une telle déception pour toi.

Il ouvre la portière, côté passager de sa voiture de luxe :

— Monte.

— Je préfère marcher.

— Pour aller où ?

Je hausse les épaules. Peu importe où j'irai, je ne serai plus jamais chez moi nulle part.

— Tu as des responsabilités, je te rappelle. La famille est ce qu'il y a de plus important, tu n'as pas oublié ?

La famille... je n'en ai plus depuis longtemps. Enfin, pas tout à fait. La prison n'a pas eu que du mauvais. J'ai rencontré mon frère, Tony. Il n'arrête pas de dire que je l'ai sauvé. Il ne se doute pas que c'est lui qui m'a maintenu en vie ces derniers temps.

— Je ne suis pas comme toi, craché-je à mon père, au cas où il ne l'aurait pas encore compris.

— Elles sont mortes.

Le sol tangué sous mes pieds et le ciel s'écroule sur mes épaules. C'est si lourd que je ne pourrais pas me relever. Quelque chose en moi disjoncte. Il n'a pas le droit de parler d'elles !

— Ta gueule ! Putain, ferme ta gueule !

Mes mains sont serrées autour de son costume hors de prix. Mes muscles sont tendus, impatients.

— Je t'interdis de parler d'elles.

— Très bien, dans ce cas, n'en parlons pas. C'est tout aussi bien.

C'est la pire chose qu'il pouvait dire. Elles n'ont jamais compté pour lui, elles étaient un obstacle à ses plans. Maintenant que l'obstacle a disparu, il s' imagine que ce sera différent. Ça l'est. Putain. Oui, ça l'est. Tout est rouge feu, rouge de leur sang, rouge de leur mort et de la mienne.

Je ferme les yeux. Ce serait facile de lui casser la gueule. Peut-être est-ce ce qu'il attend ?

Mais je n'ai rien à lui prouver. Je n'ai plus rien à faire avec lui.

Je le relâche sans brusquerie et laisse tomber les bras le long de mon corps. Il se redresse, satisfait. Puis il doit voir quelque chose dans mon regard, car il change d'attitude. Il ne semble plus si sûr de lui, l'espace d'un instant, il a même l'air désespéré. Ouais. J'ai dû le rêver ce dernier point.

Il toussote et fouille dans la poche intérieure de sa veste.

— C'est à toi.

Je saisis machinalement le bout de papier qu'il me tend, je suis soudain trop épuisé pour lui tenir tête.

— C'est ton argent, ajoute-t-il.

Et je comprends. Comment ai-je fait pour l'oublier ? C'est en partie à cause de ça que j'ai pris deux ans de tôle. Mon pétage de plombs.

De l'argent maudit.

Je serre le papier dans mon poing. J'ai envie de pleurer. Mais mes

yeux sont secs depuis longtemps. Il n'y a plus de larmes, plus rien de bon à l'intérieur de moi.

Un bruit de portière me fait relever la tête. Mon père a capitulé. Ou bien il a épuisé le temps qu'il avait prévu de consacrer à son fils pour cette année.

Je le regarde quitter le parking de la prison avec sa voiture hors de prix. Et je l'espère, d'une manière ou d'une autre, de ma vie.

PATTI

Il fait nuit depuis des heures lorsque j'ose enfin sortir de mon lit. Mon corps... Il est ravagé.

— Tu ne vas pas exploser, a ri la sage-femme.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'êtes pas dans mon corps, d'accord ?

Ses yeux verts se sont adoucis et elle a décollé les cheveux de mon front d'un geste tendre.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que j'appelle quelqu'un ? a-t-elle insisté encore.

Ma gorge s'est nouée, j'ai fermé les yeux pour ne plus voir les siens qui me faisaient penser à la seule personne que j'aurais voulu près de moi. Tony, mon grand frère, en prison par ma faute.

J'ai secoué la tête.

— Tu n'es pas obligée de vivre ça toute seule. Je suis certaine que ta maman aimerait être présente.

Surtout pas elle, c'est déjà assez dur comme ça.

— Non, s'il vous plaît.

— Vraiment, ma petite, tu vas avoir besoin de soutien.

J'ai voulu lui répondre que je ne pouvais compter que sur moi, lorsqu'une nouvelle contraction fulgurante m'en a empêché.

— Il va falloir pousser, maintenant !

J'ai la gorge nouée lorsque je repense à ce moment. Mais je me suis promis il y a presque neuf mois de ça que je ne pleurerais plus. Alors je chasse tout ça et me concentre sur le bébé qui dort paisiblement dans son berceau.

Clarence.

Comment un si petit être peut-il vous bouleverser autant ? Il tète dans son sommeil et fait des tas de petits bruits. J'enroule mes doigts autour de son pied minuscule.

Deux jours. Deux jours qu'il est né, et j'ai l'impression que mon cœur ne sera jamais rassasié de lui.

— Quand il dort, tu dois dormir aussi, a dit la sage femme lorsqu'elle m'a surprise penchée au-dessus du berceau.

Elle m'a reconduit jusqu'au lit et a rabattu la couverture sur moi.

— Et s'il ouvre les yeux ? Je ne veux rien manquer, vous comprenez ?

Elle a souri en tapotant ma joue.

— Crois-moi, bientôt tu remercieras le ciel lorsqu'il dormira.

Je l'ai regardée en me disant que c'était impossible.

Je glisse doucement mes bras autour du petit corps fragile de mon bébé, et je comprends une fois de plus qu'elle a tort. Je me cale contre

les oreillers, sur mon lit, et serre Clarence contre moi.

Je perçois le souffle de mon enfant contre ma peau et son petit cœur battre contre le mien. Et je suis submergée. Je ne peux retenir mes larmes.

Pour la première fois depuis des mois je m'autorise à pleurer. Je laisse couler mes larmes, celles de colère de savoir mon frère dans cet horrible endroit qu'est la prison, celles de regrets de ne pas avoir dit la vérité, celles de tristesse et de confusion de voir grandir mon fils sans son père. Mes larmes coulent si vite que j'ai du mal à reprendre mon souffle, et à les arrêter.

C'est alors que Clarence ouvre les yeux. La sage-femme a dit qu'il est encore trop petit pour bien voir, mais à cet instant, j'ai la certitude qu'il me voit.

Ma respiration se calme. Mes larmes disparaissent, et un sourire naît sur mon visage. Car c'est ce que ce petit garçon doit toujours voir, une maman souriante.

Clarence agite les bras et son poing droit attrape mon doigt et se referme autour.

— C'est toi et moi, mon petit cœur. Je te promets de prendre soin de toi, de t'aimer et d'être une maman qui te rendra fier, d'une manière ou d'une autre.

... un jour

JAY

C'est le grand jour. On va enfin savoir si tout ce qu'on a entrepris depuis des mois va porter ses fruits. Ce fut un été studieux et passionnant. Finalement, je fais ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie. Enseigner la boxe.

OK, pour ça, il nous faut des élèves à qui enseigner. Mais ils vont venir. J'ai envie d'y croire.

— Putain, Jay ! Éteins cette musique !

Ah ! ce bon vieux Tony qui ne supporte pas la pression ! C'est journée portes ouvertes au club et ça a tendance à lui mettre les nerfs en pelote. On a tout prévu. Cours de démonstration, jeux pour les petits, test du matériel. Même des rafraîchissements. Et un match d'exhibition, ce soir.

— T'aimes plus *Eminem* ?

— Je ne l'ai jamais aimé, rétorque Tony avec une pile de papiers dans les mains. Tiens, tu peux en disposer un peu partout ?

Des fiches d'inscriptions. Il a vu grand avec les deux cents copies qu'il a imprimées.

— Même si je tapissais les murs avec, ça n'incitera pas les gens à s'inscrire s'ils n'en ont pas envie.

Je parcours du regard la salle principale. Les deux rings au centre, le coin des sacs de frappe et des poires, sur le côté. C'est devenu notre maison à force d'y passer tout notre temps. Tony a un vrai chez lui où rentrer le soir, auprès de Melody, tandis que moi, je vis au-dessus du club, dans un appartement pas encore fini et où je n'ai jamais envie de rester. Il est trop vide. Je préfère m'assoupir sur le canapé du bureau de Tony. Il fait comme s'il ne l'avait pas remarqué, et moi comme s'il ne savait pas.

— Si personne ne vient, commence Tony, on est foutu.

— On ne sera pas foutu. S'ils ne viennent pas aujourd'hui, ils viendront demain, ou les jours suivants.

— Ça ne marche pas comme ça, Jay. Les gamins vont s'inscrire à d'autres activités et ils n'auront plus de place pour nous dans leur emploi du temps.

— Y a quelqu'un ? lance une voix depuis l'entrée.

— Tu vois ? Notre première élève !

— Ce n'est que ma sœur, annonce Tony en m'adressant un regard sévère.

C'est plus fort que lui, dès que Patti est dans les parages, j'ai droit à des avertissements en permanence. Putain, c'est pourtant elle qui s'est jetée sur moi la première fois qu'on s'est vus et qui m'a roulé une pelle ! OK c'était un simple baiser sur les lèvres. Sans la langue. Mais je n'avais rien demandé !

— Merci pour l'accueil, rit Patti qui a entendu son frère.

— Je suis toujours content de voir ma petite sœur, dit-il en la serrant dans ses bras. Clarence n'est pas là ?

Je jette un œil prudent derrière Patti. Ce gamin a traîné dans nos pattes tout l'été. C'était compliqué de l'éviter.

— Je viens de le déposer à l'école, répond Patti, puis elle m'adresse un signe de la main. Salut Jay.

Je hoche la tête et m'éloigne. Je ne prends pas la fuite, j'ai du boulot, c'est tout. Je dois placer ces fiches d'inscription de manière stratégique, pour qu'elles soient vues par le plus grand nombre.

— Je voulais vous souhaiter bonne chance pour aujourd'hui. Je ne pourrai pas repasser avant ce soir, je travaille. Allez, ne fais pas cette tête, Tony, ça va être génial, j'en suis sûre.

— On est ouvert depuis une heure et personne n'est venu.

— C'est normal, c'est encore tôt. J'essaierai d'arriver à temps pour le match. À plus ! Salut Jay !

Je marmonne un truc et reforme la pile de papiers d'inscriptions sur le comptoir à l'entrée.

— Fais gaffe, Jay ! Tu sais ce que je t'ai dit au sujet de ma sœur.

— Putain, mais je l'ai à peine regardée.

— Et tu as plutôt intérêt à continuer comme ça.

Tony fait craquer les articulations de ses doigts en tournant en rond. Ce mec ne supporte pas la pression. Comment il faisait en compétition ? Tony est un boxeur dans l'âme. Un vrai de vrai. Il porte ça en lui, même aujourd'hui, alors qu'il s'interdit de boxer depuis des années. Depuis qu'il a tué un homme de ses poings. Le père du petit. Ce qui est bizarre, c'est que personne n'en parle. C'est du passé. Je crois que c'est comme ça avec une vraie famille. On pardonne et on continue de s'aimer. Le pardon n'existait pas dans la mienne, il n'y avait que les reproches et les conséquences.

— Pourquoi tu n'irais pas nous chercher du café chez Nic ? proposé-je à Tony histoire de l'occuper un peu.

— On a oublié le café ? s'affole-t-il soudain. Comment on a fait pour oublier le café !

— On ne l'a pas oublié, c'est juste au cas où.

— Ah d'accord. Bon, j'y vais.

— Si tu pouvais éviter d'en boire, t'es déjà assez tendu comme ça.

Une fois seul, je me mets en tenue. Si Tony s'interdit de boxer, moi je m'en sers pour évacuer mon stress. Et là, malgré ce que je montre devant lui, j'en ai un sacré paquet à évacuer.

PATTI

Je suis déjà sortie du club quand je me souviens des dessins de Clarence. Il m'a chargé de les remettre à son oncle et à Jay pour les encourager. J'ignore ce que mon fils voit en ce dernier, surtout qu'il a passé l'été à nous éviter, Clarence et moi. Il déguerpit dès que nous sommes dans les parages. Il n'a même pas participé aux festivités de la ville.

Ce fut un bel été. Avoir mon frère auprès de nous n'a pas de prix. Ce n'est plus comme avant, ça ne le sera jamais. Nous avons tous été changés par ce qui s'est passé ce soir-là. Nous faisons simplement avec, et c'est beaucoup plus facile quand Tony est ici, et plus dans cette horrible prison.

Depuis que Clarence et moi sommes partis de chez ma mère, je dois tout gérer seule. C'était déjà le cas avec Clarence, ma mère me l'avait fait comprendre dès le début : tu es assez stupide pour écarter les cuisses et te retrouver enchaînée à vie avec un enfant, alors tu assumeras jusqu'au bout. Je l'ai prise au mot, et je n'ai jamais compté sur elle, que ce soit pour le garder ou pour les frais que ça demande d'élever un enfant. J'ai même accouché seule.

Ces dernières années, j'ai réussi à mettre un peu d'argent de côté, en prévision des études de Clarence. J'espère que je n'aurais pas à y toucher. Billy me laisserait habiter gratuitement dans l'appartement si je le lui demandais, c'est une véritable amie, mais je ne veux la charité de personne. Même si c'est parfois compliqué. Mes deux salaires me rapportent à peine de quoi vivre. Sans qualifications, je ne suis bonne qu'à faire la serveuse ou des ménages.

Je consulte ma montre. Je suis déjà en retard à mon deuxième travail. Clarence a passé des heures hier sur ces dessins, et m'a fait promettre de les déposer. Et une promesse est une promesse, surtout à mon fils. Alors je rebrousse chemin.

Le club est étrangement vide lorsque je pénètre à l'intérieur. Je me demande où ils sont passés. Un bruit provient du fond de la salle. Je m'y dirige et découvre Jay, en train de frapper dans un sac en cuir noir, dos à l'entrée. Il a enfilé un short et un débardeur et ses mains sont couvertes de bandes blanches. Il a tout l'air d'un boxeur comme ça. Je cherche Tony du regard, sans succès. Je vais devoir faire avec Jay, on dirait.

Il enchaîne les coups, les coudes serrés contre ses côtes pour les protéger, ramène les poings en garde. Cela me propulse des années en arrière lorsque mon frère s'entraînait. Il me demandait parfois de tenir le sac pendant qu'il frappait. Je finissais souvent les fesses par terre et

ça nous faisait rire.

Il y a quelque chose de différent dans l'attitude de Jay, quelque chose de plus agressif. Ses muscles qui se contractent sous l'effort, les positions de ses jambes quand il change de parade, le souffle qu'il bloque dans ses poumons avant chaque coup et ses halètements après. Il frappe une dernière fois en y mettant plus de force, et attrape le sac pour le maintenir en place.

— Jay ?

Il se retourne, et me sourit. C'est si inédit que j'en reste bouche bée. Je l'ai déjà vu sourire, mais je n'en ai jamais été la destinataire. Ça transforme son visage et illumine ses yeux bleu clair. Ce n'est plus le même Jay, celui qui est souvent fermé à ce qui se passe autour de lui, celui qui contrôle tout y compris les expressions de son visage. Ce Jay-là donne envie d'aller vers lui, et de se blottir dans ses bras.

Waouh, c'était quoi cette pensée au sujet de Jay ?

Il se rend compte que ce n'est que moi et il se ferme. Il redevient le Jay que j'ai toujours connu. Celui qui passe son temps à m'éviter. Je cligne des yeux pour chasser l'étrange sensation qui a fait battre mon cœur plus fort.

— Tony n'est pas là, dit-il en fronçant les sourcils. Je l'ai envoyé chercher du café chez Nic, pour l'occuper.

— Pour lui, cette journée est pire qu'un examen de passage, il se fait trop de soucis sur ce que les habitants pensent du club et de lui.

Jay émet un mauvais ricanement.

— Putain de ville à l'esprit étriqué.

J'ai soudain moi aussi très envie de frapper dans un truc, de préférence qui ressemble à la tête de Jay. Je fouille dans mon sac à la recherche des dessins de mon fils tout en disant :

— Si tu te donnais parfois la peine de parler avec ces gens, tu t'apercevrais qu'ils ne sont pas comme ça. Et inutile d'être vulgaire.

— Je leur parle, me contredit-il.

— Demander une bière à mon grand-père ne compte pas.

Il sourit à nouveau sauf que cette fois, c'est vraiment à moi que ce sourire s'adresse. Ça me trouble d'autant plus.

Je lui tends les dessins :

— De la part de Clarence, pour Tony et toi, bien que je me demande pourquoi il s'est donné la peine de t'en faire un.

— Il y en a un pour moi ? s'étonne-t-il.

Il reste là sans bouger à regarder ma main. Je finis par lui coller les dessins sur le torse, que je découvre aussi ferme que j'imaginai en passant, et tourne les talons.

— Vous êtes en retard, mademoiselle Miller.

— Je suis désolée, j'ai eu un imprévu.

Je m'empresse de ranger mes affaires dans mon casier et d'enfiler mon tablier.

— Dépêchez-vous, la table six attend sa commande et un groupe de jeunes vient de s'installer à la huit. Personne n'a encore pris leur commande et ils commencent à s'impatienter. Vous savez ce que font des jeunes qui s'impatientent, mademoiselle Miller ?

Je pousse un profond soupir intérieurement. Mon patron, Harry Reynolds, nous rabâche les oreilles avec ça tous les jours. Il déteste *les jeunes*, comme il les appelle, et a des tas de théories sur eux. Mais ceux qu'il déteste le plus, ce sont les personnes âgées. Au moins les jeunes consomment, contrairement aux « *vieux* ».

— Ils s'en vont ? rétorqué-je, bien que je connaisse la réponse.

— Ils chahutent, mademoiselle Miller ! Et le chahut, continue-t-il en me suivant derrière le comptoir, fait fuir les clients.

— Laisse la petite tranquille, Harry. Tu ne sais pas qu'elle enchaîne deux boulots tous les jours ?

— Bonjour, coach, salué-je l'ancien entraîneur de boxe de mon frère.

Il n'enseigne plus depuis longtemps. Il a fait don du club à Tony lorsqu'il est sorti de prison. Quelques acheteurs ont essayé de mettre la main sur la propriété ces dernières années, mais le coach n'a jamais vendu. Il savait que Tony en ferait quelque chose de bien.

Mon patron marmonne en se retirant dans son bureau dont il claque la porte.

— Merci, glissé-je à Benny en passant près de lui, les mains chargées d'assiettes d'œufs et de bacon.

Je l'embrasse sur la joue et il rigole en secouant la tête.

— Alors, vous irez au club, aujourd'hui ? lui demandé-je en revenant derrière le comptoir, après avoir pris la commande de la table huit.

— J'ai mon magasin à faire tourner, répond-il en me tendant sa tasse vide.

Je le resserts en café.

— C'est leur jour, ajoute-t-il. J'y suis allé hier, j'ai eu droit à une visite privée.

— J'imagine que Tony cherchait votre approbation.

Benny hoche la tête et récupère le cigare coincé au-dessus de son oreille. Il le fait rouler entre ses doigts nouveaux.

— C'est un bon garçon. Ce Jay aussi.

Je ne peux retenir mon étonnement qui doit se lire sur mon visage, car il ajoute :

— Un vrai boxeur, comme ton frère.

Quand le coach dit ça, ce n'est pas du sport en lui-même dont il parle, mais de ses valeurs.

— Vous croyez ? Il est si...

— Abîmé.

Je n'avais jamais songé à Jay de cette manière. L'image de son sourire me revient en mémoire. Il devrait sourire plus souvent, ça lui va si bien.

Je cligne des yeux en haussant les sourcils. Qu'est-ce qu'il me prend à penser à des trucs comme ça ?

— Salut ! lance Melody en s'asseyant à côté du coach.

Elle se penche pour m'embrasser sur la joue.

— Je te sers un thé ?

— Non, merci, je passais juste dire bonjour, je dois retourner à la librairie. Tu as été au club ?

J'empile des donuts au chocolat sur un plat et les place bien en vue, dans la vitrine près du comptoir. Ils rencontrent toujours beaucoup de succès.

— Avant de commencer mon service. Il n'y avait personne.

Melody grimace.

— Je suis sûre que ça va venir. Ils ont travaillé trop dur pour que ça ne marche pas, n'est-ce pas Benny ?

— Absolument, lui répond-il en se levant. Mesdemoiselles.

Il nous salue avec son béret et quitte le *coffee shop* non sans m'avoir laissé un pourboire bien trop généreux.

— Patti, tu n'as pas oublié pour demain ?

— Demain ?

— La dédicace ! Tu te souviens ? J'ai un entretien à Providence, à l'université. Billy a besoin d'aide.

Une immense fatigue s'abat sur moi. J'avais complètement oublié. Après mes trois heures de ménage, et mon service de six heures ici, je vais devoir enchaîner avec la librairie.

— Je peux annuler si tu veux.

— Non, ça ira. Il est important ce rendez-vous. Tu dois y aller.

Melody est arrivée à Owl City à peu près au même moment que mon frère, après sa sortie de prison. Le destin a voulu que Billy, la proprio de la librairie, leur loue les deux appartements qui se trouvent au-dessus. La magie a fait le reste. Je crois que c'était écrit que Melody atterrisse ici. À Owl City, on sait prendre soin des gens blessés. Je repense soudain à Jay, et à ce que le coach a sous-entendu sur lui. Et si Jay avait lui aussi besoin de notre bonne vieille ville, comme Melody quand elle fuyait son frère violent, ou Tony qui cherchait à se reconstruire ?

Melody descend de son tabouret tandis que je contourne le comptoir pour apporter une commande. Elle en profite pour me serrer

dans ses bras.

— Tu es la meilleure. Je dois filer, on se voit ce soir au club ?

— Je dois me rendre à Providence en fin d'après-midi. C'est le week-end des grands-parents de Clarence.

J'ai la gorge nouée rien qu'en y pensant. Je déteste que mon fils doive passer un week-end par mois là-bas. Je n'ai pas le choix. C'est une décision du juge, et elle aurait pu être bien pire. Ça me permet au moins de faire un maximum d'heures, et de gagner un peu plus d'argent. J'essaie de voir le côté positif, même si ce n'est pas toujours évident.

— On sera vite dimanche soir, me console Melody qui sait combien j'appréhende ces week-ends.

Elle m'adresse un signe de la main en sortant. Un vieux monsieur lui tient galamment la porte puis il approche du comptoir. Je lui serre une grande tasse de café noir à emporter, tout en le saluant :

— Bonjour monsieur Truby. Vous avez de la chance, aujourd'hui, vous avez le choix. Chocolat ou myrtilles ?

Monsieur Truby est un sans-abri. Il survit dehors et n'accepte aucune main tendue. J'ai déjà essayé de lui trouver une place dans un centre d'hébergement, mais il a refusé. Il vient tous les matins me dire bonjour et je lui offre le petit-déjeuner. Ce n'est pas grand-chose, des gâteaux de la veille la plupart du temps, que je dissimule à mon patron qui préfère les jeter plutôt que d'en faire don. C'est tout ce que monsieur Truby accepte.

Ses yeux pétillent devant les énormes muffins. J'en glisse deux dans un sac en papier et le lui tends.

— Pourquoi choisir, lui lancé-je avec un clin d'œil.

— Oh non, je ne peux pas, c'est beaucoup trop.

Il termine sa phrase dans une quinte de toux. Il sort un mouchoir sale de sa poche et le place devant sa bouche.

— Cette toux ne s'arrange pas, on dirait.

Il hausse les épaules et m'adresse un sourire.

— Merci, dit-il en plongeant le nez dans le sac pour prendre une grande inspiration. Merveilleux, ajoute-t-il les yeux brillants.

Mon cœur se serre. Il semble si heureux en ayant simplement de quoi manger ce matin, alors qu'il vit dans la rue et ne sait pas s'il pourra manger ce midi et ce soir. Et moi je pleurniche à l'idée d'être séparée deux petits jours de mon fils.

— Merci à vous, monsieur Truby.

J'aimerais faire plus pour lui, mais il refuse systématiquement. Alors je me contente de quelques tasses de café et de vieux muffins, en attendant de trouver comment lui venir en aide un jour.

... de toutes ses forces

JAY

La matinée a été calme. Ce fut un supplice pour Tony qui a passé son temps à tourner en rond. On a reçu la visite de deux vieilles dames qui étaient seulement là pour le café gratuit. À midi, Melody est arrivée avec quelques personnes. Des clientes fidèles de la librairie. Elle a le chic pour mobiliser les gens autour d'elle, elle sait toujours trouver les mots justes.

Tout s'est accéléré en début d'après-midi, à la sortie des cours.

Il y a d'abord eu les ados. Ils ont envahi le club par dizaines, se sont jetés sur la bouffe. Les garçons ont testé le matériel et participé à un cours ou deux, mais rares sont les filles qui ont essayé. Elles sont pour la plupart restées en retrait, à observer les garçons dont certains en faisaient des tonnes, ces petits cons.

Puis, tandis que le club se vidait de nouveau, ce fut au tour des enfants de débarquer. Tony est à l'aise avec eux, alors que moi je n'ai qu'une envie, c'est fuir. C'est trop dur. Les ados, ça va je gère, tandis que les plus petits, je n'y arrive pas. Ça me bouffe tout mon air, ça me remue les tripes. Et comme je ne peux pas picoler au club pour atténuer ça, je prends la fuite.

La table des rafraîchissements est vide. Parfaite excuse pour m'éloigner un peu de tout ça. Je traverse la salle où les gosses crient en courant dans tous les sens et se roulent sur les tapis, pendant que les parents discutent avec Tony des formalités. On a stocké les boissons dans le bureau du fond, près du mur d'entraînement, qui reste inoccupé pour l'instant. Une gamine traîne autour des poires et des sacs de frappe.

— Tu veux essayer ?

Elle recule vivement, comme si elle venait d'être prise en faute. J'attrape deux bandes et lui fais signe d'approcher.

— Donne-moi tes mains. C'est pour protéger tous les petits os, ligaments et tendons que tu as dans les mains et les poignets. Tu as

déjà boxé ?

Elle fait non de la tête, sa queue de cheval se balançant dans son dos. Elle ne perd pas une seule miette de la manière dont je bande ses mains. C'est facile aujourd'hui, je l'ai reproduit des centaines de fois, alors qu'au début, ça paraît si compliqué que ça peut faire peur.

— Comment c'est ? Pas trop serré ?

Elle agite les doigts, ouvre et ferme les mains.

— Ça a l'air bien, répond-elle d'une voix plus mûre que j'imaginai, compte tenu de sa petite taille.

Je lui indique le sac de frappe. Elle se met en garde sans que je lui dise quoi que ce soit. Puis elle jette un œil derrière elle et baisse un peu les bras. Je me place derrière le sac de manière à ce qu'elle se concentre sur moi.

— Je m'appelle Jay, et toi, c'est comment ?

Elle balaie une mèche imaginaire de son visage et reporte son intention sur moi.

— Iris, monsieur.

Iris. Mon Iris.

Un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Ma vue se trouble et je dois produire un effort surhumain pour rester dans le présent et me rappeler de respirer. Je ferme les paupières un instant, me laissant une seconde pour sombrer, c'est tout. Je ne peux pas, je n'ai pas le droit à plus. Surtout pas aujourd'hui que Tony compte sur moi. On s'est trop investis pour que je fasse tout foirer maintenant.

Je cligne des yeux et souffle longuement par le nez.

Ici et maintenant.

— Tu as déjà la bonne attitude, Iris. Tu es droitière, j'ai l'impression.

Elle hoche la tête.

— Décale un tout petit peu ton pied gauche vers l'arrière. Voilà, parfait. Quand tu seras prête, tu frappes. N'essaie pas d'y mettre de la force pour l'instant.

Elle inspire, et frappe. Je suis surpris par la force du coup et perds un peu l'équilibre.

— T'es sûre que tu n'as jamais boxé avant ?

Un sourire naît sur ses lèvres et ses yeux brillent. Je peux le voir en elle, elle a ça dans le sang. On peut tous apprendre à boxer, comme on peut tous courir ou jouer au tennis, mais il y a certains petits trucs qu'on remarque. C'est ce que mon coach me disait lorsque j'étais gamin et que j'ai pu constater en tant qu'entraîneur. Des prédispositions, mais aussi l'état d'esprit. L'un ne va pas sans l'autre pour faire un bon boxeur.

— Une série de dix ? T'es prête ?

Iris hoche la tête. Elle les enchaîne. Je n'ai même pas besoin de lui

dire comment se replacer après chaque frappe. Elle fait tout d'instinct. Son sourire s'agrandit encore et ne la quitte que le temps des enchaînements.

— Quel âge tu as ?

— Quatorze ans, monsieur.

— Tu es la bienvenue, si tu as envie de boxer.

— Mes parents ne seront jamais d'accord de payer.

— Tu sais ce qu'on va faire ? lui rétorqué-je en récupérant une brochure sur laquelle je note mon numéro de portable. Tu donnes ça à tes parents, il y a toutes les infos et tu leur dis de m'appeler pour qu'on en discute.

Elle saisit le papier.

— En attendant, tu peux passer autant que tu veux au club.

Elle sourit et son regard se pose sur les poires, derrière moi.

— Comment ça s'appelle ?

— C'est une poire de vitesse, expliqué-je, en réglant la première à sa taille. Ça permet d'augmenter l'endurance des bras, par exemple.

Je me place devant celle d'à côté et lui montre le mouvement. Elle comprend et m'imité.

— Relève un peu plus les coudes, voilà. Tu vois, c'est avec le côté du poing qu'on frappe pour commencer. Plus tu frappes fort et plus vite la poire revient.

— Jay !

C'est Tony qui m'appelle à la rescousse. Merde, j'ai oublié les boissons !

— Je peux rester encore un peu, monsieur ? me demande Iris.

— Tes parents savent où tu es ?

— J'ai quatorze ans, je peux aller où je veux.

— Ah, euh, bon, OK. Dans ce cas, elle est toute à toi.

Elle se remet en position et recommence à frapper en rythme.

— Jay ! insiste Tony.

— J'arrive !

Je récupère un carton de boissons dans le bureau/réserve et le dépose sur la grande table placée là pour l'occasion. Les gens se jettent dessus avant que j'aie le temps de dire ouf. C'est vrai qu'il fait chaud dans le club.

— Tu as mis la clim en route ? demandé-je à Tony.

— Bien sûr que je l'ai mise en route, s'agace-t-il.

Le reste de la journée se passe à peu près de la même manière. Tony qui s'angoisse pour un rien, moi qui cours partout. La clim nous a lâchés, et le réparateur ne peut pas s'en occuper avant lundi. Il fallait bien que quelque chose aille mal, et à choisir, je préfère que ce soit ça plutôt que personne ne vienne ou pire, qu'un groupe de gens opposés à l'ouverture du club se manifeste. C'est que ça n'a pas été de

tout repos cet été. On a dû faire face à pas mal d'ennuis, la plupart causés par ce Gus et son pull bleu sans manches, bien évidemment.

Il est presque vingt-trois heures quand on peut souffler et s'asseoir.

— Bravo, les garçons, vous avez assuré.

Melody ouvre une bouteille de pétillant sans alcool et nous sert chacun un verre.

— À votre réussite, dit-elle à voix basse en levant son verre.

Patti s'est endormie sur le canapé quelques minutes à peine après son arrivée. Mon canapé, en passant. J'ai l'impression que cette fille travaille trop. Enfin, mieux vaut que je ne m'en mêle pas, pour ne pas avoir Tony sur le dos.

— On ne trinque pas au champagne, normalement ? remarqué-je tout en sachant pourquoi nous fêtons cette journée sans alcool.

Une autre chose que Tony s'interdit depuis le drame. Ni boxe ni alcool, tout le contraire de moi.

— Toutes ces inscriptions, fait Tony en feuilletant la pile de papiers. On va devoir revoir les groupes et les horaires qu'on avait prévus.

Il me lance un regard. On sait l'un comme l'autre ce qu'on va vraiment devoir revoir.

— Tu vas devoir t'y coller, mon pote.

Tony doit se charger de la gérance, et moi des cours, c'est ce qu'on avait décidé. Mais je ne peux pas me dédoubler et si on veut pouvoir accepter tout le monde, Tony va devoir faire des efforts.

Melody lui saisit la main, et ils échangent un regard si intense que je me sens de trop.

— Tu crois ? lui dit-il.

Elle lui sourit, et ça suffit à le convaincre, ou à lui donner le courage nécessaire pour accepter.

— On va faire comme ça, alors.

— Super ! Tu prends les petits, et moi je gère les plus grands.

Tony soupire et secoue la tête.

— Toi aussi, tu devras t'y coller un jour, mon vieux. Tiens, la fille que j'ai vue au sac tout à l'heure, qu'est-ce que ça a donné ?

— Ses parents doivent m'appeler, mais elle pense qu'ils ne seront pas d'accord.

— C'est dommage, elle avait la bonne attitude.

— Je vais quand même lui garder une place.

Je note son prénom en premier dans le groupe de sa catégorie, tout en essayant de ne pas remarquer les tremblements qui s'emparent de ma main.

Iris...

— Tu n'as pas oublié, Tony, pour demain ?

— Ah oui, c'est vrai. J'espérais que tu puisses te libérer.

— Avec tout le monde qu'on a eu aujourd'hui, tu devrais pouvoir

t'en sortir sans moi. Ce n'est que l'affaire d'une matinée.

De toute façon, il n'a pas le choix. Demain, je ne serai pas beau à voir.

PATTI

Lorsque j'arrive à la librairie en début d'après-midi, Billy est en train de finir la mise en place pour la dédicace.

— Salut Billy ! lui lancé-je en allant poser mon sac sur son bureau.

— Je suis tellement contente que tu sois là ! s'exclame-t-elle, une pile impressionnante de livres en équilibre sur les bras.

Le chat passe à ce moment-là entre ses jambes.

— Ah non ! Lucifer ! Ce n'est pas le moment ! crie-t-elle en le poussant du pied.

Le pauvre gros animal gris et blanc déguerpit non sans avoir lancé un mauvais regard orange à Billy. Il porte bien son nom, celui-ci, un vrai petit démon !

— Je te trouve bien tendue pour une simple dédicace.

Ce n'est pas la première fois que Billy organise ce genre d'évènements, elle adore tant les auteurs qu'elle passe son temps à inviter ceux de la région.

— Qui est-ce, aujourd'hui ? demandé-je en essayant de me souvenir du nom sur l'affiche à l'entrée de la boutique.

— Une autrice de science-fiction. C'est la première fois qu'elle vient, elle ne fait pas souvent de dédicaces, tout doit être parfait !

— Excusez-moi, jeune fille ?

Une vieille dame sort d'entre les rayons, deux livres à la main.

— Patti, tu veux bien t'occuper de cette dame pour que je puisse finir ?

Mon premier réflexe est de refuser, puis je vois le visage défait de Billy. C'est étrange qu'une simple séance de dédicace la mette dans cet état.

— Bien sûr, réponds-je en souriant et en me dirigeant vers la cliente.

Bien que je me demande comment je vais m'y prendre pour la renseigner, moi qui ne connais strictement rien en livre. C'est pas comme si j'avais le temps de lire, entre mes deux boulots et Clarence. On n'imagine pas ce que c'est de devoir s'occuper d'un petit garçon de plus de cinq ans et de l'énergie qu'il faut !

Une heure plus tard, je me suis déjà coltiné une bonne dizaine de clients insupportables. Franchement, je n'y connais rien en livre et je dois trouver le titre d'un roman avec une couverture bleue, et c'est de ma faute s'ils ne se souviennent ni du titre ni de l'auteur ! Heureusement, certains savent ce qu'ils veulent, et je n'ai qu'à les encaisser.

L'autrice de science-fiction est enfin installée pour une lecture d'un passage de son dernier roman. Une histoire de vampires, à ce que j'ai

compris.

Alors que tout le monde s'assied sur les chaises face au pupitre, le silence se répand dans la librairie, et S.C. Stinson tourne la première page de son roman. Elle ouvre la bouche, prend une grande inspiration, les joues légèrement rouges, quand tout à coup, un énorme bruit fait sursauter tout le monde. Les têtes se tournent à l'unisson vers le fond de la librairie tandis qu'un couinement retentit.

— Dracula ! s'écrie aussitôt l'autrice.

— Dracula ?

Billy et moi échangeons un regard.

— Où est passé ce sale traître de Lucifer ? fulmine-t-elle, les joues soudain presque aussi rouges que celles de l'autrice.

Un nouveau couinement, suivi d'un miaulement agressif, et un petit chien beige débarque comme une furie, pourchassé par ce diable de Lucifer. Billy le saisit par la peau du cou, pendant que Dracula se réfugie entre les jambes de sa maîtresse. La pauvre bête est secouée comme une machine à laver en position essorage, même une fois dans les bras de l'autrice. Pour sa défense, Lucifer est effrayant avec son oreille plus courte que l'autre, ses moustaches en moins et cette tête lugubre. Alors pour un si petit chien, à peine aussi grand que le chat...

— Patti ? Tu veux bien t'en charger ?

Billy me balance Lucifer qui se débat pour s'échapper en crachant en direction du chien, qui va peut-être bien nous faire une crise cardiaque s'il continue comme ça.

— Pas de soucis.

Je suis bien contente, en fin de compte, d'avoir une excuse pour souffler un moment, même si c'est dans mon appartement, au-dessus de la librairie.

Lorsque j'arrive chez moi, j'ai à peine le temps de fermer la porte que Lucifer se jette sur le sol et file sous le lit de Clarence. Je me frotte le bras, il m'a laissé un joli petit souvenir piquant, ce satané chat !

Mon appartement est petit, et Clarence et moi, on aurait bien besoin de plus d'espace. Au moins, nous avons chacun notre intimité, grâce à Tony qui a bricolé un petit coin à Clarence en aménageant le salon. Cette situation ne devait être que temporaire, et ça va faire trois mois.

Je profite de cette petite pause pour m'adonner à mon plaisir secret. Je vérifie que Lucifer ne manque de rien, et verrouille la porte derrière moi. Je descends les escaliers et au lieu de me rendre directement dans la boutique, je traverse la réserve de la librairie et sors par la porte qui donne de l'autre côté de la rue. Ma petite caisse bleue en plastique m'attend sagement. Je la retourne et récupère le paquet de cigarettes et le briquet. Je m'assieds et profite de quelques minutes rien que pour moi. C'est si rare ces derniers temps que j'ai

presque oublié la sensation.

Après la lecture de l'autrice, ce sera la dédicace, suivi d'un apéritif avec les lecteurs privilégiés pendant lequel il faudra faire le service.

Je souffle longuement la fumée de cigarette en fermant les yeux. Cette journée n'en finira donc jamais. Sur mon portable, je regarde les photos de Clarence. Je déteste qu'il soit loin de moi. Je sais que ce sont ses grands-parents, pas des étrangers. Mais il n'est pas avec moi...

Tout se passe bien mieux par la suite, forcément, Lucifer n'est plus là pour faire flipper Dracula. En voilà un qui porte mal son nom. La dédicace s'éternise. L'autrice est charmante, et prend le temps de discuter avec tout le monde. Un peu trop peut-être, mais ce ne sont pas les lecteurs qui vont se plaindre. Lorsque l'apéritif se termine, je ne sens plus mes pieds. Il est plus de vingt-et-une heures, et j'ai l'impression d'être levée depuis deux jours.

— J'ai réservé une table, nous apprend Billy, alors qu'on est en train de ranger la vaisselle dans des cartons.

— Ce sera sans moi, je ne tiens plus debout.

Elle me serre dans ses bras et m'embrasse sur la joue.

— Je n'aurais jamais pu y arriver sans toi, Patti.

— C'est vrai, c'était une magnifique journée, enchérit l'autrice qui s'appelle en réalité Susan.

Elle est plus petite que Billy, et possède le même regard vert brillant d'intelligence. Dracula ronfle dans une sorte de coussin qu'elle porte en bandoulière.

— Merci, dis-je en étouffant un bâillement.

— Laisse ça, fait Billy en me prenant le carton des mains. Je m'en occuperai demain matin.

Elle va chercher mon sac sur son bureau et je la vois y glisser une enveloppe avant de me le tendre.

— Oh non, Billy, je...

— On ne va pas revenir là-dessus à chaque fois, coupe-t-elle.

Je lui souris et la serre encore une fois dans mes bras.

— Merci.

Je salue tout le monde et me traîne dans la réserve. Je monte les escaliers tout en décachetant l'enveloppe, dans laquelle je trouve pas moins de deux cents dollars. J'en ai la gorge nouée. Puis je m'arrête net. Une masse sombre est recroquevillée devant ma porte. La lumière du palier s'enclenche et je découvre qu'il s'agit de Jay, affalé sur le paillason.

Et merde...

Je ne peux même pas appeler Tony à la rescousse — après tout, c'est son meilleur ami à lui, pas le mien — car il a rejoint Melody à Providence pour y passer la nuit.

Je m'approche de Jay. Cet idiot s'est endormi contre ma porte. Et à

voir la bouteille de whisky vide dans sa main, je devine aisément pourquoi.

Je m'accroupis et lui retire la bouteille. Il se réveille instantanément. Il pose de grands yeux bleus hagards sur moi. Ils sont cernés de rouge, comme s'il n'avait pas dormi depuis une éternité.

— Cecilia ? marmonne-t-il.

Je secoue la tête. Probablement une de ses dernières conquêtes. Il y en a tant que même lui s'y perd.

— Loupé ! Essaie encore.

Je pose la bouteille sur le côté.

— Patti ?

Il cligne des paupières et semble revenir dans le présent. La douleur qui s'affiche sur son visage est si violente qu'elle m'atteint et me noue la gorge. L'espace d'un instant, ça me coupe la respiration, et j'ai cette horrible sensation que quelque chose de grave est arrivé.

Je l'aide tant bien que mal à se relever. Il se laisse faire et passe un bras sur mes épaules.

— Où est-ce qu'on va ? demande-t-il d'une voix ensommeillée.

— Chez moi.

— Oh non, non, non, ce n'est pas une bonne idée, pas du tout.

Il essaie de s'éloigner mais il trébuche et manque de nous faire tomber tous les deux.

— Je vais aller chez Tony, oui, c'est mieux.

— Tony a rejoint Melody à Providence.

— Oh non, mais pourquoi ?

— Ben, parce que c'est sa copine.

— Ah oui, c'est vrai. Elle prépare les meilleurs muffins au chocolat et aux framboises, tu le savais ?

— Oui. Allez, viens.

Il se laisse conduire docilement jusque dans mon appartement. Il patiente contre le mur près de la porte pendant que je ferme à clé. Du coin de l'œil, je le vois tanguer dangereusement. Je m'empresse de passer un bras autour de sa taille. Il pose une main sur mon épaule en soupirant et me serre contre lui. Je le sens qui renifle mes cheveux, et après la journée éreintante que j'ai eue, je doute de leur bonne odeur. Tant pis, il ne s'en souviendra pas demain matin, vu l'état dans lequel il est. Il s'endort à moitié sur moi. Mais dès que je nous dirige vers ma chambre, il sursaute et proteste.

— Je vais rentrer, je crois, dit-il en retournant dans l'entrée.

— Tu tiens à peine debout, Jay.

— Alors je vais me poser là.

Il tire une chaise de la table du salon, et la rate en s'asseyant.

— Putain de merde, bougonne-t-il, les fesses par terre.

Clarence serait content de lui faire remarquer ses gros mots.

Heureusement qu'il ne le voit pas dans cet état !

Je regarde Jay, misérablement assis sur le sol de mon salon qui a encore l'air plus minuscule, et me demande pourquoi il s'inflige ça. Il se passe une main sur le visage avant de la laisser retomber mollement sur sa cuisse. Mon cœur se serre.

— Viens, Jay. Ça va aller.

— C'est un mensonge, murmure-t-il tandis que je prends ses mains pour l'aider à se relever. C'est un horrible mensonge.

La douleur que je décèle dans sa voix me bouleverse et je le laisse s'appuyer contre moi, s'accrocher même, comme s'il allait sombrer si loin qu'il ne pourra plus jamais remonter à la surface. Ça me terrifie.

Je parviens à le conduire dans ma chambre. Pas moyen qu'il dorme dans le lit de Clarence si c'est pour vomir dedans. Jay tombe sur mon lit. Je lui retire ses chaussures et sa veste qui empestent l'alcool. Il se roule en boule en marmonnant des paroles inintelligibles et s'endort aussitôt.

Je le regarde pendant quelques minutes pour m'assurer qu'il ne se relève pas et aille je ne sais où on veut aller quand on est bourré à ce point, puis je me traîne jusque dans la salle de bain. Je n'ai pas la force de me doucher. Je suis debout depuis les cinq heures du matin, je ne veux qu'une chose, c'est sombrer moi aussi.

Je me démaquille rapidement, enfile mon pyjama *Betty Boop* et me couche dans le lit de Clarence. Je vérifie sur mon portable que je n'ai pas manqué d'appel de lui. Ses grands-parents sont réticents à le laisser me téléphoner pendant leur week-end, mais il arrive que Clarence le fasse en cachette. Mais non, rien. Tout doit bien se passer, me dis-je en m'endormant.

Je suis réveillée en sursaut par un hurlement. Au départ, je suis désorientée. Et je me souviens que je suis dans la chambre aménagée de Clarence.

Un cri retentit à nouveau. Ça provient de ma chambre. Ma respiration s'accélère et mon cœur tambourine comme un fou contre ma cage thoracique. Jay ! J'ai beau me rappeler qu'il est là, ça ne me calme pas pour autant.

Je me précipite jusque dans ma chambre. J'ai oublié de fermer les volets, aussi les lampadaires de la rue baignent la pièce de lumière dorée. Jay est allongé sur le dos, le corps tendu comme s'il luttait contre quelque chose. Je m'approche et pose une main sur son épaule. Il n'a aucune réaction. Ses poings sont fermés, à croire qu'il va s'en servir d'un moment à l'autre, et ses bras sont si contractés, qu'ils sont durs comme de la pierre.

— Jay, c'est moi, c'est Patti. Réveille-toi.

Les mâchoires serrées, il secoue la tête de droite à gauche. Je contourne le lit et m'allonge près de lui.

— Non, non, non, pas ça.

Sa voix est plaintive et son visage se tord de douleur.

— Réveille-toi, Jay.

Je lui caresse les joues et essuie les larmes qui les inondent. Il ouvre enfin les yeux et cligne des paupières.

— Tout va bien, le rassuré-je. Ce n'était qu'un cauchemar.

Mais il est encore dans son mauvais rêve. Les larmes continuent leur course sur ses joues couvertes d'une barbe de quelques jours.

Il tourne la tête vers moi, et je revois cette douleur dans son regard, comme plus tôt dans la soirée, quand je l'ai trouvé sur mon palier. Sans réfléchir, je lui ouvre les bras, parce que c'est la seule chose à faire quand on est témoin de tant de douleur. Il s'y blottit et sanglote contre moi, son corps secoué de tremblements. Je passe ma main dans ses cheveux, dans son dos. Je le caresse, le rassure. Je lui chuchote que tout ira bien. Bien que je ne sache pas ce qui peut le mettre dans un tel état.

Je repense aux paroles du coach, et me dis qu'il avait vu clairement en Jay. Il est abîmé.

Je sens ses muscles se contracter sous mes doigts, sa respiration saccadée contre mon cou. J'aimerais pouvoir le consoler aussi facilement que je le fais avec mon fils, mais je devine que la souffrance de Jay est profonde et trop enracinée en lui pour disparaître seulement avec un peu de tendresse.

Tandis que je sens mes propres larmes répondre aux siennes, je le laisse s'agripper à moi de toutes ses forces.

... le pire des salopards

JAY

Je suis réveillé par un horrible mal de tête. On pourrait croire que ça finit par disparaître avec l'habitude. Tu parles ! Ce bon vieux mal de crâne se pointe chaque lendemain de beuverie, aussi réglé qu'une horloge suisse. J'ai la gorge sèche et cette impression qu'un train m'est passé dessus.

J'essaie de me souvenir d'hier soir, mais c'est le noir complet. Par contre, certains moments de la journée sont trop présents, trop douloureux. Comme ce putain de cimetière.

Les sensations dans mon corps reviennent peu à peu. J'ouvre les yeux. La lumière matinale est agressive. Il me faut un certain temps pour m'y habituer et me rendre compte que je suis dans les bras d'une femme. Je n'ai au moins pas tout perdu. Et ça me revient comme un uppercut, inattendu, violent, déséquilibrant. Patti qui me traîne dans son lit. Qui me retire mes chaussures, ma veste. Après, c'est le trou noir.

Oh non... putain, je suis mort. Tony va me tuer. Comment j'ai fait pour finir avec Patti ? Surtout, comment se fait-il que je ne m'en souviens pas ?

Puis je me rends compte que j'ai dormi habillé. Je ferme les yeux de soulagement. Ça veut dire qu'il ne s'est rien passé. Pas que j'aurais été contre, Patti est superbe, mais c'est Patti, la sœur de Tony. Intouchable donc.

Elle remue tout à coup dans son sommeil et referme sa prise autour de moi en soupirant. Et ce soupir, putain... il a le même effet inattendu qu'un uppercut. Je déglutis. Ma tête est contre sa poitrine, et sa cuisse encercle ma taille. D'ailleurs l'une de mes mains, cette traîtresse, est déjà posée sur ses fesses. Putain, je suis content de porter encore mon pantalon...

OK. Je dois sortir de là.

Je tente un premier mouvement. Merde, j'ai un bras coincé. Putain,

qu'est-ce qui m'arrive ? Ce n'est pas la première fois que j'ai à me tirer discrètement de la chambre d'une femme, au petit matin. Ça m'est arrivé souvent au cours des derniers mois. Le pire, c'est que je n'ai même pas couché avec Patti et je me retrouve comme un con à ne pas savoir quoi faire !

Patti remue à nouveau. Elle marmonne un truc ensommeillé et se met sur le dos. J'en profite pour dégager mon bras. Enfin libre !

La couverture est tombée du lit. Patti est allongée sur le dos, ses boucles blondes étalées sur l'oreiller. Elle porte un débardeur rose avec un personnage de dessin animé, qui moule sa poitrine contre laquelle j'ai dormi, assorti à un short court.

Elle dort, les lèvres entrouvertes, et moi je reste là comme un con à la regarder. Je suis sûr qu'il existe une condamnation pour ce que je suis en train de faire.

Je descends du lit à reculons, récupère mes chaussures et ma veste abandonnées sur le sol, et m'empresse de sortir de là. J'ai des images de Patti et moi en tête qui ne devraient pas s'y trouver. Je traverse le salon sur la pointe des pieds, constate avec un nouveau soulagement que le gosse n'est pas là, puis j'ouvre la porte et la referme avec précaution une fois sur le palier. J'enfile tant bien que mal une première chaussure quand j'entends quelqu'un se racler la gorge derrière moi.

Je me retourne doucement, m'apprêtant à recevoir cette fois un réel uppercut dans la tronche, car il n'y a qu'une personne qui seracle ainsi la gorge, surtout quand sa sœur se trouve dans mes parages.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Tony.

Ma veste m'échappe des mains et tombe sur une bouteille d'alcool vide qui traîne sur le sol.

Le regard de Tony suit le mien, et lorsqu'il repose les yeux sur moi, j'y vois sa déception.

— Je croyais que tu avais arrêté, accuse-t-il. C'était la condition pour qu'on ouvre le club ensemble, tu te rappelles ?

— Hier, c'était particulier, Tony, je...

— Je ne t'empêche pas de boire de temps en temps, Jay, c'est ton droit et je ne suis pas con, je sais bien que tu t'en sers pour endormir tes démons, mais te saouler comme ça ? Tu imagines si un parent d'un de nos élèves te voit dans cet état ? Pire, tu imagines si tu causes un accident ? Tu sais ce que provoque l'alcool, je te croyais plus intelligent que ça.

Tony se frotte le visage. Il a tort sur mes démons. Je n'essaie pas de les endormir. J'essaie juste de les faire taire. Je voudrais qu'ils arrêtent de me gueuler dans les oreilles en permanence, qu'ils arrêtent de me rappeler que je suis responsable de leur mort.

— Avec ma sœur en plus ?

— Il ne s'est rien passé, je te le jure. Elle a dû me trouver endormi devant sa porte et elle a pris pitié de moi. Il ne s'est rien passé.

Je me défends bien de lui rappeler que sa sœur est adulte et responsable et que si elle a envie de s'envoyer en l'air c'est son droit, y compris avec un déchet comme moi. Je n'ai pas de sœur, mais je sais ce que c'est de se sentir responsable de quelqu'un, et je respecte cela chez Tony. Même si ça veut dire qu'il a une bien piètre opinion de moi, en ce moment.

— J'allais courir. Tu viens avec moi.

Ce n'est pas une question. Je n'ai pas le choix. Alors j'enfile ma basket et ma veste qui empeste l'alcool et je lui emboîte le pas dans les escaliers.

Hazel Lake ressemble à un petit coin de paradis, si on aime la nature. L'automne commence déjà à s'installer, alors que le mois d'août touche à peine à sa fin. Les arbres se parent de teintes orangées et l'air est plus frais le matin. C'est revigorant.

— Je croyais que toi et Melody deviez passer la nuit à Providence, lancé-je à Tony tandis qu'on enchaîne un deuxième tour du lac.

Il a forcé la cadence dès le début, comme s'il voulait me punir. Étrangement, je tiens le rythme.

— On est rentrés ce matin, m'apprend-il. Melody a des cours à préparer.

Puis il accélère encore.

J'admire cette fille. Après ce que son connard de frère lui a fait endurer, elle est capable d'enchaîner un boulot à la librairie et des cours à l'université. Elle aussi a bossé tout l'été pour se remettre à niveau, même avec trois semaines de poignet dans le plâtre. C'est une vraie bosseuse.

Nous passons devant une barque, et j'essaie de ne pas repenser à ce putain de jour où j'ai dû traverser le lac pour aider Tony à préparer une surprise pour Melody, sur l'île de la sorcière. Ils ont bien essayé de m'y emmener une fois ou deux sur cette île depuis. Pas moyen que je remonte dans ce truc de merde. J'ai la phobie de l'eau depuis que mon père m'a jeté dans une piscine pour m'apprendre à nager. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Ça lui a pris un certain temps avant de se rendre compte que je me noyais. Les hurlements de ma mère l'ont probablement décidé à plonger pour me sortir de là. Je n'ai jamais pu me baigner après ça. Quant à mon père, je l'avais tellement déçu qu'il n'a plus essayé de m'apprendre quoi que ce soit.

Quand Tony a compris que j'avais une vraie phobie de l'eau, il était embarrassé et s'est excusé de nombreuses fois. Je ferai n'importe quoi

pour lui, y compris rester loin de sa sœur si c'est ce qu'il veut. Même si mon corps souhaiterait le contraire, ce salopard.

Tony me jette un regard surpris quand je reviens à sa hauteur. C'est vrai que je tiens bien la cadence pour un lendemain de cuite. Ça me frappe tout à coup. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai bien dormi. J'étais trop obnubilé par ce qui avait pu se passer en me réveillant dans le lit de Patti, et par elle je dois bien le reconnaître, pour m'en rendre compte.

Mon rythme cardiaque s'accélère, pas à cause de la cadence imposée par Tony, mais parce que je viens de me souvenir de cette nuit. Mon cauchemar. Toujours le même. Je suis endormi dans une voiture, j'ai conscience de tout ce qui se passe, mais je n'arrive pas à me réveiller. J'entends les sirènes, j'entends ses pleurs. Et cette fois, je l'ai entendu elle, Patti. J'ai senti ses caresses sur ma peau et sa voix douce et chaude contre mon oreille. J'ai pleuré dans ses bras jusqu'à m'endormir, emmitouflé dans la chaleur de son corps et bercé par le timbre de sa voix.

Putain, elle a fait ce que jamais personne n'avait fait, elle a pris soin de moi. Et moi, je me suis barré comme le pire des salopards.

PATTI

Avec les événements de cette nuit, j'ai oublié de mettre mon réveil et j'arrive en retard à mon travail, pour la deuxième fois consécutive. Le point positif, c'est que j'étais si obnubilée par ce retard que je n'ai pas pris le temps d'analyser le fait que Jay se soit barré de chez moi sans un au revoir ou un merci ni même repensé à la détresse et à la peine qui ont marqué son sommeil.

Mon patron me choppe dès que j'ai posé un pied dans le café, à croire qu'il surveillait mon arrivée. Il me suit jusque dans la réserve, me regarde enfiler mon tablier, ranger mon sac dans mon casier. Je me dis que la meilleure solution est de l'ignorer. Je n'aurais pas la patience aujourd'hui de supporter ses remontrances, ni ses sermons sur comment faire tourner une entreprise ou comment s'occuper des clients. Cet imbécile n'a jamais servi un café de sa vie et il croit pouvoir m'apprendre mon boulot alors que je fais ça depuis des années, depuis que je suis petite, même, lorsque je passais mon temps au bar du Vieux Stade, avec mon grand-père. Quand mon père est mort, je n'avais pas encore dix ans. J'étais déjà proche de Nic, et la perte de notre père, à Tony et moi, a renforcé nos liens, et nous a un peu plus éloignés de notre mère, par la même occasion.

Mon patron finit par se lasser et me laisse enfin faire mon travail sans être sur mon dos.

En fin de matinée, j'ai la surprise de voir débarquer Melody. Elle s'installe comme d'habitude près de moi, au comptoir, pour que nous puissions échanger quelques mots pendant que je continue de travailler.

— On a un nouveau thé à la citrouille.

— Je veux bien, merci. J'ai besoin d'une pause. La ville est si belle avec toutes ces couleurs, j'adore l'automne ! s'exclame-t-elle.

— Comme tous les mordus de lecture, j'imagine.

Elle rit et me remercie quand je dépose sa commande devant elle. C'est vrai que Owl City est belle avec ces couleurs chaudes. Mais je la préfère en hiver, quand elle se pare d'un manteau blanc. C'est comme si la neige anesthésiait tout. Et puis, j'adore faire des *bonnesfemmes* de neige avec Clarence.

— J'ai hâte de voir ce que ça va donner à Noël.

— Tu ne vas pas être déçue. Owl City a le don de faire les choses en grand. Tu te souviens du bal de l'été ?

Elle hoche la tête et plonge le nez dans son gobelet en carton. Chaque année, la ville organise un bal costumé pour célébrer l'été. C'est cette nuit-là que Melody a avoué à mon frère que Kara n'était pas son vrai nom. C'est aussi cette nuit-là qu'elle a pris sa première

cuite.

Bientôt il va y avoir le festival de la noisette, et ce sera ensuite Thanksgiving, et l'hiver sera là.

— Alors, tu n'as rien à me raconter, me lance Melody lorsque je reviens près d'elle après avoir nettoyé deux tables.

Elle me regarde avec un sourire en coin, ses yeux marron pétillants de malice, et je comprends tout à coup où elle veut en venir.

— Comment tu l'as su ?

— Tony a croisé Jay ce matin sur le palier pile quand il sortait de chez toi.

Je pousse un profond soupir et me passe une main sur le visage. Depuis quelque temps, je suis fatiguée en permanence.

— Alors ? insiste-t-elle. Jay et toi, vous...

— On rien du tout, réponds-je un peu sèchement.

Ce n'est pas dans mon habitude de parler comme ça. Je perds patience pour un rien en ce moment. Je m'excuse immédiatement auprès de Melody, qui me rassure en serrant ma main dans la sienne.

— Jay est un chic type, reprend Melody. D'accord, il est parfois un peu... comment dire ?

— Énervant ?

— Non, ce n'est pas le mot que je cherchais. Je dirais plutôt...

— Agaçant ?

— Non...

— Déstabilisant ?

— Non plus.

Je secoue la tête.

— De toute façon, il n'aime pas les enfants.

Melody me regarde avec des yeux ronds.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il a évité Clarence tout l'été.

— Je n'avais pas remarqué. Ça veut peut-être simplement dire qu'il n'est pas à l'aise avec eux.

— Si c'est pour être un énième numéro sur sa liste, non, merci. De toute façon, j'ai l'impression qu'il ne m'aime pas beaucoup alors, la question ne se pose même pas. Sans parler du fait qu'il faut du temps, pour ces choses-là, tu es bien placée pour le savoir, non ? Et du temps, c'est ce qu'il me fait le plus défaut en ce moment. C'est Clarence et moi, et c'est très bien comme ça.

Je porte les mains à mes joues et constate que je rougis comme une adolescente. Melody me sourit en acquiesçant, mais je vois bien dans le regard qu'elle me lance qu'elle n'est pas d'accord avec moi.

Plus tard, alors que je note les pertes de la veille, mon patron me tombe dessus sans prévenir.

— Je peux savoir ce que vous faites ?

— Je note les invendus d'hier, comme vous pouvez le voir.

— Pas ce ton-là avec moi, mademoiselle Miller. Je sais très bien ce que vous faites, tous les jours.

— Ah oui ? Dites-le-moi donc, pour voir ?

Je lui fais face, les mains sur les hanches. Mon cœur commence à s'emballer.

— Je vous préviens, ce sera retenu sur votre salaire.

— Pour des muffins qui allaient finir à la poubelle ? Vous vous foutez de moi ?

— Il n'y a pas que ça. Vous êtes sans arrêt en retard et vous passez votre temps à discuter avec les clients.

Mon cœur bat si fort que je crois qu'il va exploser. Des petits points s'installent devant mes yeux.

— Ce n'est arrivé que deux fois ! Vous savez quoi ? J'en ai marre de vos commentaires sur les clients, j'en ai marre de travailler pour un radin comme vous ! Je démissionne !

Je lui jette mon tablier à la figure et pars comme une furie. Lorsque je recouvre mes esprits, je suis dans la rue, avec un plateau de muffins de la veille dans les mains. Je fais demi-tour et m'arrête au bout de trois pas en réalisant dans quelle situation je viens de me mettre. Qu'est-ce que je viens de faire ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Est-ce que je viens vraiment de démissionner ?

— Patti ? m'interpelle alors quelqu'un.

Jay remonte ses lunettes de soleil sur sa tête et approche en fronçant les sourcils. Le plateau dans mes mains commence à trembler. Il le rattrape de justesse et je m'effondre.

... tellement je l'aime

JAY

J'ai juste le temps de poser le plateau de muffins avant que Patti me tombe dans les bras, le souffle court. Elle a l'air choquée. Je la conduis jusqu'à un banc sur lequel je l'aide à s'asseoir. En ce début de dimanche après-midi, les rues sont animées, et quelques passants s'intéressent un peu trop à nous, mais c'est Patti qui nécessite mon attention, alors je les ignore.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est Clarence ? Il va bien ?

Elle se met à pâlir à l'évocation de son fils, tandis que ses yeux s'agrandissent de terreur. Une douleur qui n'attendait que ça se réveille brutalement en moi. Mes mains commencent à trembler.

— Il va bien, finit-elle par articuler.

Je relâche le souffle qui s'était bloqué dans ma poitrine et tente d'éloigner les images de cette nuit-là, gravées à jamais dans mon esprit. Les sons aussi, les couleurs, tout était si violent.

— Je viens de démissionner.

Patti se cache le visage entre ses mains.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? me demande-t-elle tout à coup en relevant la tête et en plongeant ses yeux marron dans les miens.

Je me rends compte qu'elle attend vraiment une réponse de ma part.

— Tu as fait ce qui te semblait juste, non ?

— Juste ? Comment je vais faire pour payer le loyer, moi maintenant ? Et toutes les factures ?

Elle pose les mains sur ses cuisses, et je me souviens de leur blancheur, ce matin, et comment ce petit short rose moulait son...

Putain, tu vas sur un chemin trop dangereux, mec !

— Si je m'excuse, peut-être qu'il voudra bien me reprendre, lance tout à coup Patti en se relevant. Mais je ne veux pas retravailler pour ce connard. Je n'en aurais pas la force.

Elle reste plantée là, la bouche ouverte, à chercher désespérément de l'air. Je lui saisis la main et tire sur son bras pour qu'elle se rasseye sur le banc.

— Pourquoi tu as démissionné ?

— J'ai pété un plomb. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il était en train de me sermonner pour mes retards et pour les muffins que je donne à un monsieur qui vit dans la rue et j'ai cru qu'il allait me virer et...

— Attends, c'est quoi cette histoire de type dans la rue ?

Elle m'explique qu'un pauvre type vit dans la rue, qu'il n'accepte aucune aide sauf les vieux muffins et le café qu'elle lui donne tous les jours. Son connard de patron lui a dit que ce serait retenu sur son salaire alors qu'il allait de toute façon tout balancer.

— C'est vrai que je lui donne du café. Mais ce n'est que du café, qu'il boit noir en plus.

Patti se coltine deux boulots de merde pour joindre les deux bouts et elle trouve quand même la générosité et le courage de s'occuper d'un pauvre gars dans la rue. Les rues sont pleines de gens qui voudraient être comme elle, et qui ne savent pas comment s'y prendre. Patti, elle n'a même pas besoin de se forcer, elle porte ça en elle. C'est ce qu'elle est. Et je l'admire pour ça, je m'en rends compte. Il n'y a qu'à voir cette nuit. Qui aurait pris soin d'un raté comme moi en le trouvant saoul sur son palier ? La plupart m'auraient poussé sur le côté et fermé la porte à double tour. Pas elle. Patti se soucie des gens, même des pauvres types comme moi ou comme celui qui vit dans la rue.

Je me sens chanceux de la connaître et de faire partie de sa vie. Mais aussi honteux de la manière dont je l'ai traitée ce matin, me barrer sans rien lui dire.

— Je ne devrais pas me plaindre comme ça, dit-elle en s'adossant contre le banc.

Nos mains sont toujours enlacées. Elle s'en rend compte en même temps que moi et s'écarte doucement en rougissant.

— Tu sais, des gens meurent dans le monde chaque jour, des enfants aussi, il y a des tas de catastrophes. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas se plaindre de ce qui nous arrive. Je n'ai toujours pas fini d'aménager mon appart, au-dessus du club, et je vis dans une ville qui vénère les chouettes alors que je déteste cette volaille. On a le droit de se sentir mal à propos des choses nulles qui nous arrivent. Toi, à part ton connard de patron, je suis sûr que tu connais un paquet de trucs nuls qui se passe tous les jours.

Elle m'observe en fronçant les sourcils puis son visage s'éclaire d'un sourire.

— Le barbu de la table cinq. Il est là tous les jours pour son petit-déjeuner et sa barbe est horrible, on dirait un gros tas de poils de cul.

Mais le pire, ajoute-t-elle en riant, c'est toutes les miettes qui tombent dedans. Oh, et il a des touffes de poils qui lui sortent des oreilles !

— Dégueulasse, commenté-je en riant.

— Je n'aurais plus à le supporter maintenant, dit-elle en cessant de sourire.

— C'est peut-être une bonne chose, tu détestais ce boulot, pas vrai ?

— Oui, mais...

— Alors c'est peut-être un signe.

— Comme si toi, tu croyais à ce genre de truc.

Je me frotte le crâne en riant :

— Ouais, tu sais, vivre ici, c'est...

Je hausse les épaules. Elle me sourit tendrement.

— Merci, Jay.

— À ton service, Patti. Je voulais te dire, tu sais, pour cette nuit...

Troublée, elle bat des paupières et rougit un peu.

— C'est rien, Jay, tu n'as pas à me donner d'explications.

— C'est pas ça.

Elle fronce les sourcils et ses lèvres se serrent, et je trouve ça beaucoup trop adorable.

— Je voulais juste te remercier.

Elle pousse un soupir et répond :

— Tu n'as pas à le faire, c'est comme ça que ça marche, ici, tu sais.

On prend soin les uns des autres.

— Même des gars comme moi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par un gars comme toi, Jay ? demande-t-elle avec un sourire en coin.

— Un raté.

Mon ton sérieux lui fait perdre son sourire. Elle fronce à nouveau les sourcils, et je devine que ce geste est dicté par une tout autre émotion.

— Il n'y a que toi qui te vois ainsi.

Je plonge mon regard dans le sien, si doux. Ses boucles blondes viennent caresser la courbe de sa joue, celle de son menton. Je déglutis en voyant ses lèvres s'entrouvrir, comme une invitation. Je tends la main vers une mèche de ses cheveux portée par le vent et qui traverse son visage. Elle me sourit, comme personne encore ne m'a souri. Comme si elle me connaissait vraiment, ou me comprenait. Un sourire authentique et naturel, qui ne demande rien en retour.

— Qu'est-ce que vous fabriquez avec ces muffins ? lance soudain une voix bourrue derrière nous.

PATTI

— Grand-père ? Tu as besoin d'aide ?

Il tient plusieurs sacs plastiques entre les mains, et le carton coincé sous son bras ne va pas tarder à tomber. Jay s'empresse de le récupérer, pendant que moi, j'essaie de ne pas penser au fait que j'avais envie de l'embrasser.

Je suis encore troublée par la sensation de ses doigts sur ma peau, quand il a dégagé les cheveux de mon visage. Ce que j'ai ressenti quand il avait les yeux rivés sur mes lèvres, je ne l'avais pas ressenti depuis longtemps, et c'est très perturbant, surtout de savoir que ces émotions ont été provoquées par Jay.

— Vous organisez une petite sauterie, Nic ? demande Jay à mon grand-père, ses lunettes de soleil dissimulant ses yeux.

— Une soirée à thème, répond Nic en nous regardant tour à tour.

Comme d'habitude, mon grand-père sait tout, je ne peux rien lui cacher, à part ce qu'il s'est vraiment passé cette nuit-là, quand j'avais seize ans. Il a toujours été mon confident, depuis que je suis petite, et encore plus après la mort de mon père. Il m'a prise sous son aile.

J'en ai souvent voulu à Tony d'avoir décidé pour moi, même si, avec le recul, je me dis que c'est sûrement mieux que mon grand-père ignore cette vérité. S'il le savait, ça le tuerait...

Le regard que m'adresse mon grand-père me donne soudain l'impression d'avoir treize ans et d'avoir été surprise avec mon petit ami dans une position gênante. Sauf que je n'ai plus treize ans et que Jay n'est pas mon mec.

— J'ignorais que vous organisiez ce genre de soirées, lance Jay en agitant ses sourcils d'un air entendu.

Je lui donne une tape sur le bras.

— C'est du bar de mon grand-père dont tu parles.

Il fait semblant d'avoir mal et se secoue le bras en riant.

— C'est un club de jeux vidéo du lycée qui se réunit, explique Nic.

— Comment se fait-il que tu sois obligé de faire des courses, tu n'avais pas assez commandé ?

— J'ai un peu sous-estimé la situation. Je pensais qu'un club comme ça avait tout au plus une dizaine de membres.

— Ils arrivent à combien ? demande Jay.

— Quarante.

Jay secoue la tête en sifflant.

— Quarante ados ! Grand-père, tu ne vas jamais t'en sortir tout seul ! Tu imagines ce que ça mange quarante adolescents ?

J'ai de très nets souvenirs de la nourriture qu'ingurgitait Tony à cet âge, même s'il suivait souvent un régime spécifique pour la boxe.

Jay et moi échangeons un regard, puis nous nous tournons de concert vers mon grand-père.

— Vous n'avez prévu personne, comprend Jay, pas d'extra, aucun serveur, c'est ça ?

— Tu ne pourras pas gérer quarante ados tout seul !

Jay cale le carton sous son bras et attrape deux des sacs que mon grand-père avait posés sur le sol.

— Patti ?

— Quoi ?

— Ben, c'est pas comme si tu n'avais pas de temps libre, maintenant.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demande Nic.

Je fais signe à Jay de la fermer et attrape les autres sacs.

— Je m'occupe du service et toi, Jay, tu feras la vaisselle. À la main.

Il rit à nouveau et se met en route gaiement en direction du bar du Vieux Stade. Il a passé l'été à m'ignorer, presque à me fuir, et voilà qu'il me surprend deux fois dans la même journée. J'ai bien conscience que c'est pour mon grand-père qu'il fait ça, il traîne si souvent au bar qu'ils ont fini par s'apprécier. En fait, j'ai l'impression que Jay apprécie tout le monde sauf moi. Tout de même, je n'ai pas rêvé son soutien, tout à l'heure, ni sa sollicitude. Sauf, bien sûr, s'il consolait la petite sœur de son meilleur ami, et rien d'autre.

Je hausse les épaules en réponse à la question muette de mon grand-père et m'empresse de rattraper Jay pour éviter les questions qu'il s'appête à me poser. Je ne me sens pas prête à lui dire que j'ai perdu mon emploi le plus important.

Je lance un regard d'avertissement à Jay, histoire de bien lui faire comprendre de ne rien dire à mon grand-père. Malgré les verres teintés de ses lunettes, je sens ses yeux s'attarder plus que d'habitude sur moi. Mon cœur bat plus fort. Et ce n'est pas du tout parce que je suis dans la merde d'avoir démissionné. D'ailleurs, j'ai laissé le plateau de muffins sur le banc sans l'ombre d'un remords. Mon ancien patron n'aura qu'à les récupérer et se les mettre où je pense !

Jay a raison. Je dois voir cela comme une opportunité. J'en ai marre de servir des cafés à longueur de journée. Marre de faire le ménage pour les autres et de ne plus avoir la force de le faire chez moi en rentrant. C'est fini !

Enfin, à partir de demain. Car là, j'ai comme l'impression qu'on va avoir du pain sur la planche, avec cette soirée du club de jeux vidéo. Mais je suis heureuse d'aider mon grand-père. Heureuse aussi de voir que Jay s'investit un peu dans la vie de notre petite ville. D'accord, je l'avoue, je suis aussi excitée à l'idée de passer ce temps avec lui, et ça, ce n'est vraiment pas bon.

Quelques heures plus tard, et des litres de soda servis, j'ai enfin le temps de m'asseoir et de souffler un peu.

C'est troublant, cette ambiance qui règne dans la salle, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas connu une telle effervescence. Les tables sont toutes occupées par les jeunes du club qui se sont regroupés par thème. Devant, il y a les joueurs de consoles portables, les tables d'après sont couvertes d'un plateau de jeu avec des figurines, quant aux dernières, celles du fond, c'est un mélange de tout et n'importe quoi.

Le bar a changé depuis le retour de Tony. Il est redevenu plus vivant, à l'image de son propriétaire.

Mon grand-père est resté silencieux pendant le procès de mon frère. Je me souviens qu'à l'époque, ça faisait la une de la Gazette. Le héros de la ville, le champion de boxe qui faisait la fierté des habitants, devenu un criminel. Un tueur. Même si beaucoup ont pris la défense de mon frère, les gens ont fini par désertier le bar. Peut-être à cause de ce qu'il représentait, au fond, une époque insouciante qui n'existerait plus. Peut-être aussi à cause de Nic. Il n'était plus le même, lui non plus, après cette nuit-là.

— Je comprends mieux pourquoi ton patron t'a virée, fait une voix contre mon oreille.

Mon cœur s'emballe. J'en ai le souffle coupé. Quand est-ce que mon corps a décidé qu'il était attiré par Jay ? Ce n'est pas parce qu'il a pleuré et dormi dans mes bras que ça change quoi que ce soit. C'est vrai, Jay est un homme à femmes, qui n'avait jamais montré le moindre intérêt pour moi. Jusqu'à aujourd'hui.

— J'ai démissionné, ce n'est pas la même chose.

— C'est vrai, dit-il en s'appuyant sur le bar près de moi. Il faut du courage pour démissionner.

Ses lunettes de soleil sont remontées dans ses cheveux décolorés, si bien que pour une fois, j'ai tout le loisir d'observer ses yeux bleu pâle. Sans le côté rougi du manque de sommeil qui les caractérise d'habitude, ils sont saisissants. Je me rends compte à quel point je le fixe quand un début de sourire apparaît sur son visage et remonte jusqu'à ses yeux. Je détourne la tête, une drôle de boule dans l'estomac.

— Il faut surtout être stupide pour le faire sans avoir de plan de secours, dis-je en reportant mon attention devant moi.

Jay tambourine sur le comptoir, faisant claquer les bagues qu'il porte aux doigts. Avec le look qu'il a, chemise ouverte sur tee-shirt et jeans troués, on l'imagine plutôt jouer de la guitare dans un groupe de

rock, pas boxer sur un ring. Mais je sais voir au-delà, j'ai grandi au milieu de boxeurs comme lui. Il y a une gestuelle qui ne trompe pas. Une attitude aussi.

— Si tu attends d'avoir un plan de secours, comme tu dis, alors tu ne feras jamais rien d'excitant dans la vie.

— J'ai mis une croix sur l'excitation depuis longtemps. Quand tu as un enfant, il n'y a plus de place pour ça.

Il se penche vers moi. Son souffle chatouille ma nuque et fait naître un frisson qui dévale à toute allure ma colonne vertébrale.

— Je n'avais pas conscience qu'on parlait de sexe.

Je ferme les yeux deux secondes, histoire de reprendre contenance, parce que je crois bien que je viens de me liquéfier sur place. C'est difficile quand il est si près de moi. Je me décale un peu puis tourne la tête pour le regarder dans les yeux. Hors de question que je me laisse aller comme ça, encore moins avec Jay.

— On n'a pas tous une vie géniale comme la tienne, avec un travail que tu aimes et une femme différente chaque nuit. Nous autres, pauvres humains, nous devons nous contenter d'un boulot de merde.

— Tu n'as plus de boulot, tu as démissionné, rétorque-t-il avec un sourire espiègle qui remonte jusqu'à ses yeux.

— Quand est-ce que tu as démissionné, Patti ? s'alarme tout à coup mon grand-père.

Je me retourne vivement vers les portes battantes de la cuisine d'où mon grand-père vient de sortir, des assiettes en équilibre sur les mains. J'ignore Jay qui ricane bêtement, penché au-dessus du bar. Il va me le payer. Et je sais comment.

— J'allais justement t'en parler, mais là, je dois filer.

— Tu ne peux pas partir comme ça sans t'expliquer, jeune fille !

— Je dois récupérer Clarence à Providence. Jay sait déjà tout ce qu'il y a à savoir, il pourra te raconter, n'est-ce pas Jay ?

J'étouffe mon envie de rire lorsque je découvre le visage déconfit de Jay, et embrasse mon grand-père sur la joue.

— Sois prudente, me lance-t-il tandis que je récupère mon sac.

Avant de quitter le bar, j'ai le temps de l'entendre s'adresser à Jay avec sa grosse voix bourrue :

— Qu'est-ce que t'as encore fait ? C'est de ta faute si elle a démissionné ?

Je m'installe derrière le volant de ma voiture en riant en imaginant la tête de Jay. Il l'a bien cherché avec son petit jeu ! J'aurais aimé rester pour l'entendre bredouiller comme souvent devant mon grand-père. Mais mon petit garçon m'attend.

La route est longue jusqu'à Providence, comme chaque fois que je dois m'y rendre pour le récupérer chez ses grands-parents paternels. Lorsque j'arrive, Clarence m'attend devant la fenêtre, son sac à dos

serré contre lui.

Monsieur et madame Scofield sont les parents de Nathan, le père de Clarence. Tony et lui se sont battus, cette nuit-là... et Nathan a perdu la vie.

Je n'ai pas le droit d'entrer chez eux, aussi je me gare le long du trottoir, devant leur maison, et je coupe le moteur. J'adresse un petit signe de la main à Clarence, qui guette mon arrivée à travers la fenêtre. Puis j'attends qu'ils veuillent bien me rendre mon fils.

Au début, c'était insupportable. Ce droit de propriété sur mon fils qu'ils revendiquaient me torturait au point de me rendre malade. Bien sûr, ils ne savent pas comment Clarence a été conçu, et je ne veux pas que ça change, ils voient en lui l'héritage de leur fils parti trop tôt, et c'est mieux comme ça.

Je descends de la voiture quand la porte d'entrée s'ouvre. Daniella accompagne Clarence pour me saluer, tandis que son mari reste en retrait. C'est avec lui que c'est le plus compliqué. Pour lui, je ne suis pas la mère de son petit fils mais la sœur de l'assassin de son fils. Je respecte sa douleur, alors j'accepte d'être traitée ainsi. Daniella est plus mesurée, peut-être parce qu'elle sait ce que c'est d'être maman, au fond, peut-être qu'elle me comprend.

— Bonsoir, lancé-je à Daniella qui me répond sans affronter mon regard. Coucou mon petit cœur.

Je m'agenouille et serre mon fils contre moi, et j'ai l'impression de revivre.

— On se revoit le mois prochain, dit Daniella en tournant déjà les talons.

Son comportement m'interpelle. Ce n'est vraiment pas dans son habitude d'agir aussi froidement.

— Daniella ?

Elle s'arrête à mi-chemin, se tourne à peine. Je la regarde, puis j'observe Clarence qui monte dans la voiture. J'avance de quelques pas. Elle se crispe un peu plus. J'ai comme un mauvais pressentiment, au creux de l'estomac.

— Il s'est passé quelque chose ? Clarence a été sage ?

— Oh oui, c'est un petit ange, comme toujours, dit-elle et ses joues se teintent légèrement.

Je la regarde avec insistance sans comprendre ce qui me turlupine ainsi. Elle doit se rendre compte de mes questionnements puisqu'elle m'adresse un sourire. Elle fait signe à Clarence et repart en direction de sa maison.

Je dois me faire des idées. Peut-être s'est-elle simplement disputée avec son mari. Je remonte en voiture, boucle ma ceinture et règle le rétroviseur. Mes doutes se dissipent dès que je capte le sourire de mon fils.

— Il y a une soirée chez grand-père, il a besoin de notre aide, tu n'es pas trop fatigué, j'espère ?

Il s'accroche à mon siège et passe les bras autour de moi. Les boucles de ses cheveux viennent chatouiller mon visage. Je tourne la tête pour respirer son odeur.

— Oncle Tony sera là ? Jay aussi ?

— Euh oui, je crois.

Sauf s'il a réussi à esquiver les questions de mon grand-père et pris la fuite.

— Trop cool ! Vite, maman, allez, démarre !

— D'accord, d'accord, mon petit impatient. Ceinture ?

— OK !

— Sac ?

— OK !

— Doudou ?

— OK !

— Bisous ?

Il rit, se détache et vient m'embrasser longuement. Je pourrais le manger tout cru tellement je l'aime.

... ce que j'ai provoqué

JAY

— Tu es *bièrique* ?

Je viens d'essuyer des dizaines de verres et de laver le sol après qu'un petit con a gerbé. Pas à cause de l'alcool, faut pas déconner ce ne sont que des mômes, même si certains tentent leur chance, mais à cause d'un stupide jeu de celui qui pourrait mettre le plus de biscuits dans sa bouche. J'ai cru qu'on allait devoir appeler les pompiers. À mon avis, Nic n'est pas près de recevoir une deuxième fois le club de jeux vidéo dans son bar !

Patti est revenue deux heures après son départ avec le gosse. Même pas un mot sur le fait qu'elle m'avait lâchement abandonné avec Nic qui m'a bombardé de questions sur la démission de sa petite-fille. Par contre, j'ai senti son regard s'attarder sur moi plus d'une fois, et ça ne devrait pas me faire tant d'effet, putain.

Depuis qu'il est arrivé, le gosse me tourne autour, et il est encore là quand je me pose deux minutes.

— Alors ? Tu es *bièrique* ? insiste-t-il.

— C'est quoi ça ?

Je porte le verre à mes lèvres, savourant la fraîcheur de la bière.

— C'est comme alcoolique mais avec la bière.

Je manque de m'étouffer. D'où il sort ce gosse, sérieux ?

— Tu n'as pas des devoirs à faire pour demain ?

— Je suis à la maternelle.

— Et alors ?

— Alors je suis trop petit pour avoir des devoirs, répond-il en levant les mains et les yeux aux ciels.

Ce gosse a le même regard vert que son oncle, c'en est flippant.

— Ben, dans ce cas, va donc faire ce que font les enfants de ton âge, lui dis-je en buvant ma bière.

Je tourne la tête pour lui signifier que je ne m'occupe plus de lui. Mais ça ne le décourage pas.

— Tu es un boxeur, toi aussi, comme oncle Tony. Moi aussi, je veux être un boxeur.

Il trace un sillon dans le ketchup qui accompagnait les frites qu'il vient de manger sur le comptoir. Il se lèche le doigt et me sourit quand il se rend compte que je le regarde. Il lui manque une dent de devant.

Nic arrive de la cuisine et remet une assiette avec une part de gâteau à Clarence.

— Tiens, va donc donner ça à ta mère.

— Maman est triste ? demande le gosse, et il ajoute à mon attention : maman mange du gâteau au chocolat quand elle est triste.

— C'est juste pour lui faire plaisir, répond Nic. Dépêche-toi, avant que la crème fouettée tourne.

Clarence s'empresse d'apporter le gâteau à sa mère. Elle l'embrasse et le serre contre elle comme si elle ne l'avait pas vu depuis une éternité, ou comme si elle n'était jamais rassasiée de lui. Je ne l'étais jamais, moi non plus. Je n'en avais jamais assez.

Ses petits pieds... ses sourires... ses rires quand je soufflais sur son ventre...

Je vide ma bière d'une traite et tente de penser à autre chose. Il le faut si je ne veux pas finir comme hier soir. Même si je reconnais que je ne dirais pas non au fait de me retrouver dans le lit de Patti. Rien que de la regarder déguster son gâteau au chocolat me donne chaud, putain. Je ne parviens pas à détacher mon regard de ses lèvres.

— T'as mangé, fiston ? me lance tout à coup Nic.

Je déglutis et envoie au loin les images de la bouche de Patti occupée à autre chose.

— Pas eu le temps.

Nic me saisit par le cou et m'entraîne en trébuchant dans la cuisine.

— Comment tu l'aimes ?

— Pardon ?

— Ton steak ? Saignant ou à point ?

Je me frotte le visage. Faut que j'arrête d'imaginer des trucs avec Patti, ça me retourne le cerveau et ça va finir par m'attirer des ennuis. J'ai joué avec le feu tout à l'heure, j'ai vraiment été con. Mais c'était tellement tentant, et si délicieux de la voir réagir.

Je cligne des yeux et passe une main dans mes mèches décolorées, en tirant un peu dessus histoire de me remettre les idées en place.

— Peu importe. Ce qui vous arrange.

— Tu sais émincer les oignons ?

Il me lance un sac d'oignons. Puis il aligne des rangées de steaks sur le grill, et ouvre des petits pains en deux qu'il dispose dans des assiettes.

— C'est une bonne chose qu'elle arrête de travailler pour ce con de

Reynolds, dit-il au bout de ce qui me semble être une éternité pendant laquelle je me débats avec ces oignons.

Je renifle et lui demande pourquoi.

— Elle n'a pas fait d'études. Elle a travaillé dès qu'elle a su qu'elle attendait Clarence, elle avait à peine seize ans. Elle venait d'accoucher qu'elle reprenait déjà ses ménages et ses services. Elle est intelligente, ça oui ! Elle mérite bien mieux que la manière dont une partie de la ville l'a traitée, après la naissance du petit.

Je me doute qu'avoir un enfant à cet âge n'a pas dû être rose tous les jours. Surtout dans cette ville qui ne fait que juger.

— Pourquoi n'a-t-elle pas repris les cours ? Elle vivait bien chez sa mère, non ?

— Patti est quelqu'un de fier. Elle n'acceptait de l'aide de personne. C'est encore le cas, aujourd'hui.

Je dispose des rondelles d'oignons sur les pains tartinés de sauce. Nic ajoute les steaks et il vérifie la cuisson des frites.

— Merci pour ton aide, fiston, dit-il en me tendant une assiette. Sans toi et Patti, je ne m'en serais pas sorti.

Je hoche la tête d'un air gêné, regrettant de ne pas avoir mes lunettes de soleil sur le nez. Je n'aime pas trop ça, les remerciements.

— Ce n'était pas grand-chose, dis-je en haussant les épaules.

— Vous vous entendez bien, Patti et toi.

Je le vois arriver gros comme une maison, son avertissement sur mes intentions envers sa petite fille. Le même que celui de Tony. Les chiens ne font pas des chats...

— On est juste amis.

— Les gens blessés attirent les gens blessés.

Il me pousse dans la salle avec mon assiette dans les mains. Pas de mise en garde, rien, juste cette remarque. Est-ce vraiment pour ça que je me sens attiré par Patti, parce qu'elle aussi est une âme blessée ? Pas seulement pour une histoire de sexe ? Parce que oui, elle m'attire, je ne peux pas le nier. Depuis que je me suis réveillé dans ses bras ce matin, je ne sais pas, quelque chose a changé. Je l'ai toujours trouvée attirante, je me souviens encore de cette fabuleuse jupe qui moulait son cul à la perfection, la première fois que je l'ai vue à la librairie. Malgré ma gueule de bois, je garde une image très précise de sa manière de se mouvoir et de se pencher pour parler à Melody. Quand j'ai compris qu'elle était la sœur de Tony, et qu'en plus elle avait un gosse qui me foutait à la gueule ce que moi j'avais perdu, putain, ça m'a refroidi direct.

Jusqu'à cette nuit. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour ressentir la douceur de ses mains sur moi, quand elle me consolait, et sa voix qui me murmurait que tout irait bien. J'arrivais presque à la croire.

Les gens blessés attirent les gens blessés...

Sauf que moi, je ne suis pas blessé. Pour être blessé, il doit rester quelque chose à sauver. Ce qui n'est plus le cas depuis cette putain de nuit. Il n'y a plus rien à soigner chez moi. Je suis détruit par ce que j'ai provoqué.

PATTI

Les derniers membres du club de jeux vidéo sont enfin partis. Très heureux, à ce que j'ai pu voir. Je crois que mon grand-père est bon pour réorganiser ce genre de soirée, même s'il n'a pas vraiment aimé ça. Au moins, ça remplit les caisses !

Nous avons le bar pour nous, c'est agréable d'être en petit comité. Tony et Melody sont venus à la rescousse pendant que j'allais récupérer Clarence à Providence. Jay a été d'une aide précieuse. Il a même filé un coup de main en cuisine, ce que Nic n'accepte jamais d'habitude. Clarence s'est endormi sur une des banquettes, près des tables de billard. Il devrait être dans son lit depuis longtemps, mais je n'ai pas le courage de le réveiller, il a l'air si paisible. Je connais ce sentiment, j'ai fait plus de siestes sur ces banquettes quand j'étais petite que chez moi.

— Pas trop nerveux, pour demain ? demandé-je à Tony quand il nous rejoint, Melody et moi.

Elle pose la tête sur son épaule en étouffant un bâillement derrière sa main.

— Un peu, répond-il. Surtout impatient. Par contre, je n'avais pas prévu de donner tous ces cours. Entre ça et le fait qu'on veut rouvrir les abonnements pour la salle de sport, on va devoir embaucher quelqu'un pour nous aider à gérer les inscriptions, l'accueil, ce genre de chose. Je ne vais plus avoir le temps de gérer l'administratif comme c'était prévu.

Melody se redresse :

— C'est super pour les abonnements. À qui faut-il s'adresser pour avoir une carte de membre ?

Tony passe les bras autour de son cou et l'attire vers lui :

— Alors comme ça, la fille qui court veut maintenant s'entraîner à la salle de sport ?

— Si c'est toi mon prof, dit-elle en rougissant.

Je détourne le regard. Je ne suis pas gênée d'assister à ça, depuis le temps, j'y suis habituée. Je les envie simplement de s'être trouvés.

— Trouvez-vous un hôtel, leur lance Jay en s'asseyant sans ménagement à notre table.

Tony le bouscule en riant, ce qui lui fait renverser un peu de sa bière sur sa chemise bleue. Jay lui lance un regard outré à travers ses lunettes de soleil en s'essuyant.

— Je passerai demain à l'agence pour emploi, pour déposer une annonce, qu'est-ce que tu en dis, Jay ?

— J'en dis que ce club est à nous et qu'on ne peut pas embaucher n'importe qui.

— Encore faudrait-il qu'on ait le choix, rétorque Tony en se rembrunissant. À mon avis, le plus dur va être de trouver quelqu'un qui ait envie de s'investir dans le club avec deux ex-taulards.

Jay m'observe un instant. Il dépose sa bouteille de bière sur la table, remonte ses lunettes sur son crâne, croise les mains devant lui et se tourne d'un air sérieux vers mon frère.

— On devrait embaucher Patti.

Je me redresse sur ma chaise, le cœur soudain battant. Qu'est-ce qui lui prend ?

— Patti a déjà un boulot, dit Tony. Deux, même.

— Elle a démissionné.

Tony adresse un regard surpris à Jay puis à moi. C'est vrai que quand je suis revenue de Providence avec Clarence, il y avait tant à faire que je n'ai pas eu le temps de lui en parler. J'imagine qu'il se demande comment ça se fait que Jay en sache plus que lui sur ma vie.

— C'est une super idée ! s'exclame Melody.

— Je trouve aussi, acquiesce finalement Tony. On ne pouvait espérer mieux, en fait. Ce club, c'est la famille.

— On devrait peut-être demander à l'intéressée ce qu'elle en pense avant de faire des plans sur la comète, fait Jay en se tournant vers moi.

Je plonge dans ses yeux bleus qui me déstabilisent tant aujourd'hui. On reste ainsi pendant de longues secondes, sans parler, puis je finis par dire :

— C'est d'accord.

Jay me sourit mais je n'ai pas le temps d'y répondre. Il dissimule son regard derrière ses lunettes et s'affale sur le dossier de sa chaise en buvant sa bière, déjà absorbé ailleurs.

J'ai démissionné et trouvé un nouveau travail en moins de vingt-quatre heures. Je n'ai jamais connu autant d'émotions différentes en si peu de temps. Travailler dans un club de boxe sera mieux que de servir du café à longueur de journée ! Sauf que je n'ai pas réfléchi à tout ce que je vais devoir apprendre. Et encore moins à ce que cela implique de travailler avec Jay.

... ressentir ça

JAY

La semaine passe à toute vitesse. Les cours ont commencé. Tony s'en sort à merveille avec les petits. Il est fait pour enseigner, comme je le pensais, et il a un truc avec les gosses. Il faut voir comme ils lui tournent tous autour, de quelle manière ils recherchent sa compagnie et son approbation, et leur fierté quand il les félicite.

Patti a pris ses marques, enfin je crois, car pour ma santé, il vaut mieux que je l'évite. Je n'arrive pas à me contrôler quand je suis près d'elle, c'est plus fort que moi, j'adore la voir rougir à mes allusions sexuelles ou la sentir frémir quand je parle contre son oreille. Depuis que Tony m'a vu sortir de chez elle le week-end dernier, il me surveille en permanence, ça en devient fatigant. Mais pas autant que d'éviter le gosse.

Clarence est là tous les soirs, après l'école. Comme Tony l'a dit, ce club c'est la famille, je n'ai rien contre le fait que le gamin soit là, s'il me laissait tranquille. Il me suit partout, observe tout ce que je fais. Je l'ai surpris en train d'imiter mes mouvements de boxe quand je m'entraînais.

— C'est votre fils, monsieur ? me demande Iris.

Je suis son regard et découvre Clarence assis sur un tapis de course dans la salle de muscu qu'on est en train de finir d'aménager. L'objectif est de pouvoir ouvrir le club au plus de monde possible, pas uniquement aux boxeurs, afin d'avoir une rentrée d'argent régulière. La ville a déjà une salle de sport flambant neuve, mais un peu de concurrence ne peut pas faire de mal. Je sais d'expérience que certaines personnes préfèrent s'entraîner dans un petit espace comme le nôtre, quelque chose à taille humaine, et pas dans une usine.

— C'est celui de Patti.

— La dame qui est tout le temps dans son bureau ?

Je hoche la tête. C'est vrai que Patti ne compte pas ses heures. Il faudrait peut-être lui rappeler qu'elle n'a rien à nous prouver.

— C'est ça, et je t'ai déjà dit d'arrêter de m'appeler monsieur.
— Qu'est-ce que vous dites de coach ?
— J'en dis que ta coordination ne va pas se perfectionner toute seule, arrête de bavarder et fais-moi quinze minutes de poire.
— D'accord, coach !

Elle se place devant une poire à sa hauteur et commence à frapper.
Depuis la première fois qu'elle est venue, lors de la journée portes ouvertes, elle s'est entraînée trois ou quatre fois. Et toujours aucune nouvelle de ses parents. Je vais devoir gérer ça d'une autre manière et affronter ses vieux.

— Moi aussi, je peux t'appeler coach ?
Clarence sautille derrière moi tandis que je traverse la salle de muscu et commence à défaire des cartons que nous avons reçus ce matin.

— Pourquoi tu ne vas pas voir ton oncle, hein ?
— Il est pas là.
— Alors va voir ta maman, je ne sais pas moi.
— Elle remplit encore des papiers, c'est pas drôle. Je peux t'aider ?
Il se plante devant moi et me sourit. Je remarque qu'il a perdu une autre dent.

— Elle est passée où, ta dent ?
Il sort un mouchoir de sa poche, le déplie avec précaution et me le tend.

— Je vais la mettre sous mon oreiller, ce soir, pour la petite souris. J'espère qu'elle va m'apporter une grosse pièce.

— Pourquoi, tu veux te faire une orgie de bonbons ?
— Pour faire un cadeau à ma maman. C'est une surprise, c'est pour ça que j'ai rien dit pour ma dent.

Le gosse risque d'être déçu demain matin, s'il dit rien à sa mère. Bien que, quand il sourit, on ne peut pas l'éviter.

— Alors ? Je peux t'aider ? J'ai des gros muscles pour porter les cartons.

Il remonte son pull jusque sous son aisselle pour me montrer ses petits muscles. Il force tellement qu'il en devient rouge.

— C'est bon, je les ai vus tes gros muscles, tu peux respirer maintenant. Tu vas m'aider à sortir les poubelles.

Il court déjà vers les cartons vides entassés et essaie de passer ses mains autour sans en perdre un seul. Bien sûr, ses bras sont trop petits.

— Prends plutôt ce sac, et je me charge des cartons.

Le gosse me suit en sautillant jusqu'à la porte de derrière. Dehors, je constate que la nuit est tombée. Les jours se raccourcissent déjà alors que le mois de septembre commence tout juste. Clarence avance vers les poubelles en m'expliquant combien il a dans sa tirelire et se

plaint que ses copains ont de l'argent de poche et lui toujours pas.

— Mon grand-père trouve que je suis trop petit, ajoute-t-il en essayant de soulever le couvercle de la poubelle. D'habitude, il est jamais d'accord avec maman.

Il observe partout autour de lui, repère une vieille chaise et la traîne jusque devant la poubelle. Je le soulève en passant mes mains sous ses aisselles pour le faire descendre de là avant qu'il ne se brise le cou.

— Si Nic et ta maman sont d'accord, ça doit être pour une bonne raison.

— Pas mon grand-père Nic. Mon grand-père Stan. Tu sais, Nic il est pas mon grand-père, c'est celui de maman.

Un bruit retentit tout à coup et un type encapuchonné émerge d'entre les cartons. Je dépose Clarence et le pousse en arrière pour me placer devant lui.

— Je peux t'aider, mec ?

Le type reste dans l'ombre, indécis. Il porte des vêtements sombres, et son visage demeure dissimulé.

— Tu ne devrais pas traîner par ici.

Il avance d'un pas hésitant, dévoilant une partie de son visage dans la lumière artificielle du lampadaire. J'ai le temps d'apercevoir une marque de brûlure sur son menton avant qu'il déguerpisse en courant.

— Tu lui as fait peur, me reproche Clarence en secouant la tête.

J'ignore le gosse et vais jeter un coup d'œil. On dirait que le type fouillait dans les poubelles. Ce n'est pas ici qu'il trouvera à manger.

— Tu aurais dû lui tendre la main, dit Clarence en me rejoignant. C'est ce que maman dit toujours.

— Je suis sûr qu'elle te dit aussi de ne pas embêter les adultes.

Je le pousse à l'intérieur du club et referme derrière nous. J'ai déjà tendu la main à une personne dans ma vie, peut-être pas pour les mêmes raisons que Patti, et ça s'est mal terminé. Pourtant, c'est elle qui a raison. Avec ce club, Tony et moi, on veut gagner notre vie, bien évidemment, mais on veut aussi compter dans la vie des gens. J'ignorais qu'il y avait des personnes autant dans le besoin, dans cette petite ville où tout semble idyllique. Peut-être que notre club peut, à sa manière, faire bouger les choses.

— Tu trouves pas que je t'ai bien aidé ? me demande Clarence.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il me sourit de toutes ses dents, moins deux, et répond :

— Tu peux m'apprendre à boxer ?

— Demande à ton oncle.

— Il a dit non. Je crois que c'est à cause de mon père.

La tristesse qu'il affiche me touche plus qu'elle ne devrait et je me surprends à lui promettre :

— Je vais te montrer deux trois trucs.

PATTI

Je travaille depuis bientôt un mois au club. Le temps est passé si vite. Il m'arrive encore de faire quelques heures de ménage en journée, pendant que Clarence est à l'école, sinon, je passe le reste de mon temps dans mon bureau. Jay est redevenu le Jay que je connaissais. Il m'évite de son mieux et moi j'essaie d'ignorer la pointe de déception qui titille mon cœur.

— Allez, Clarence, finis tes céréales, on va être en retard.

— Tu as vu, maman, tes copains t'ont écrit, dit-il en consultant la pile de courrier de la veille restée sur la table.

— Ce sont des factures, mon petit cœur. Ils veulent de l'argent. Allez, dépêche-toi.

— Il faut que tu te trouves de meilleurs copains, maman, dit-il la bouche pleine.

Du lait se faufile par le trou laissé par ses dents de lait. Il rit et recommence. Un énorme jet de lait traverse la table.

— Clarence, ce n'est vraiment pas le moment !

— T'es pas drôle, t'es méchante.

Il pousse son bol et croise les bras, le menton baissé sur sa poitrine. Demain, c'est le week-end chez ses grands-parents, et même s'il les adore, il est toujours un peu plus susceptible quand ça approche.

— Tiens-toi droit, Clarence.

On frappe à la porte, qui s'ouvre sans attendre sur Tony.

— Salut, j'ai le temps de déposer Clarence à l'école, si tu veux.

— Salut, Tony. C'est gentil, ça ira. Clarence, va te brosser les dents.

— Mais, maman...

— Tout de suite.

Il s'exécute en continuant de boudier.

— Pourquoi tu ne veux pas me laisser l'accompagner ?

— Tu as déjà assez de travail comme ça.

— Tu refuses systématiquement quand je te propose de le garder, depuis que tu travailles avec nous.

J'adore avoir mon frère et Melody pour voisins. C'est vrai, c'est rassurant de les savoir si proches, en cas de besoin. Mais je ne veux pas non plus profiter d'eux. Déjà que Clarence passe tout son temps libre au club quand je travaille...

— J'aime passer du temps avec mon neveu, ajoute Tony en m'aidant à débarrasser le petit-déjeuner. J'ai envie de le connaître davantage, de compter pour lui.

J'éponge le lait sur la table. Super ! Il y en a sur les lettres de « mes amis ».

— Tu comptes déjà pour lui.

— Je veux faire partie de sa vie, insiste Tony, je ne veux pas seulement être le tonton qu'il voit aux repas de famille ou au club.

Je souffle et finis par accepter.

— Génial ! s'exclame Tony. Tu serais d'accord aussi pour une petite soirée entre tonton et neveu ? Je sais que demain il a école et que...

— C'est d'accord.

Je n'ai plus la force de résister au regard vert de chien battu qu'il me lance depuis qu'il est arrivé ! Je comprends qu'il veuille essayer de rattraper le temps perdu avec Clarence. En plus, ça changera sûrement les idées à ce petit bonhomme à l'humeur morose depuis qu'il est levé.

Bien sûr, Clarence n'a rien loupé de notre conversation, et il se jette dans mes bras, la bouche pleine de dentifrice, tachant au passage ma dernière robe présentable de propre.

— Super... manquait plus que ça.

— Toi, tu vas te changer et moi je m'occupe de conduire ce petit monstre à l'école, fait Tony en le faisant grimper sur son dos.

— Je suis pas un monstre, je suis un dinosaure et je vais te manger ! À ce soir maman !

J'ai travaillé sur le site Internet du club une bonne partie de la journée. Je n'avais jamais fait ça, je n'ai même jamais tenu de blog, j'ai dû tout apprendre. Heureusement, de nos jours, on trouve tout sur Internet, y compris des tutoriels pour comment faire un site web. Je ne veux pas faire dépenser de l'argent aux garçons pour une idée que j'ai eue et qui n'apporterait peut-être rien, bien que je pense que c'est important. Ils doivent concevoir le club comme une entreprise, et une entreprise doit être trouvable sur Internet. J'ai également ouvert un compte au nom du club sur les réseaux sociaux. On pourra partager notre actualité comme les événements sportifs. Je me demande pourquoi les garçons n'y ont pas pensé avant.

Le site Internet est peut-être un peu moins claquant que si j'avais fait appel à un professionnel, mais il a une touche familiale qui me plaît bien. C'est aussi ce que le club représente. La famille. Il ne manquera plus que quelques photos des garçons, en plus de celles que j'ai déjà prises des lieux, pour que ça soit parfait.

J'ai récupéré la pièce du fond qui servait de réserve. Je l'ai aménagé, je m'y sens bien. Si on m'avait dit il y a un mois que j'aurais mon propre bureau, que je n'aurais plus à servir le café et à supporter les remarques stupides de mon patron, je n'y aurais jamais cru. La vie peut parfois vous surprendre.

Bien sûr, je dois encore faire mes preuves, même si les garçons ont une confiance aveugle en moi, je ne dois pas me loucher. Ce site

Internet pourrait leur montrer à quel point je veux m'investir dans la gestion du club.

J'ai appris à gérer les comptes du bar avec mon grand-père lorsque j'étais très jeune. Je le voyais faire ses calculs le soir, après la fermeture, et ça me fascinait. Au bout d'un certain temps, il en a eu marre de m'avoir sur le dos en permanence, il a préféré m'avoir assise à ses côtés, et il m'a tout appris. La gestion d'un club n'est pas bien différente, on n'a simplement pas affaire aux mêmes personnes ou aux mêmes dépenses, et des chiffres restent des chiffres. Aussi, j'ai rapidement trouvé mes marques. Il faut dire que Tony et Jay avaient déjà bien tout préparé consciencieusement.

Je peaufine les derniers éléments du site pendant que Jay donne un cours à un groupe d'ados. Ils tapent dans les sacs, je les entends s'acharner dessus, c'est un bruit réconfortant. J'ai aussi beaucoup entraîné dans cet endroit lorsque j'étais plus jeune. Tony et moi partagions notre temps libre entre ici, le bar de notre grand-père et le restaurant sicilien de Giulia. Je suis un peu comme à la maison.

— Patti, tu pourrais faire un peu de café ? me demande tout à coup Jay en passant la tête par la porte de mon bureau.

Il retourne auprès de ses élèves aussi rapidement qu'il est apparu. Moi qui me vantais de ne plus avoir à servir le café il y a deux minutes...

Je me rends compte de l'heure qu'il est. Les parents vont arriver pour récupérer leurs enfants, et on a pris l'habitude de leur servir le café en attendant que les cours se terminent. C'est un truc qu'a trouvé Jay. Au début, certains parents arrivaient bien avant la fin du cours, et certains se permettaient des réflexions et des commentaires comme s'ils étaient eux-mêmes entraîneurs. Depuis qu'on les occupe avec un café, il n'y a presque plus de problème.

Je m'empresse donc de préparer une grande cafetière et dispose les gobelets et le sucre sur un plateau. Puis j'abandonne le tout sur le comptoir, à l'entrée. Je suis sur le point de retourner m'enfermer dans mon bureau quand une personne passe les portes du club et m'interpelle.

— Toujours bonne à faire le café, à ce que je vois.

Je me retourne et découvre Lucas. Je ne l'avais pas revu depuis ce fameux soir à Providence, où il organise des combats illégaux. J'ai l'impression qu'il s'est encore épaissi, à croire qu'il essaie de compenser quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux, Lucas ?

Ce type me dégoûte. Je ne l'aimais déjà pas quand nous étions ados et qu'il me collait sans arrêt, et depuis qu'il a profité de la vulnérabilité de mon fils pour faire pression sur Tony et l'inciter à combattre pour lui, j'ai des envies de meurtres en sa présence.

Il se frotte la joue. Je suppose qu'il se souvient de la gifle que je lui ai administrée ce soir-là, et de ma menace.

— Je voulais juste voir ce que ton frère avait fait de cet endroit, dit-il en faisant quelques pas vers moi. J'ai appris que tu bossais avec lui, maintenant.

— Va-t'en, Lucas. Tu n'es pas le bienvenu ici.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? Tu vas encore me gifler ?

Il sourit d'une manière bizarre. Il n'est pas très grand, il me dépasse à peine, et les muscles qu'il a pris au cours de ces dernières années lui donnent une assurance qu'il n'avait pas lorsque nous étions adolescents et qu'il essayait de s'incruster dans notre bande. Ou quand il me draguait.

— J'ai pas eu l'occasion de t'en reparler depuis, mais cette gifle, putain, j'y pense tous les soirs dans mon lit.

Il saisit son entrejambe et rit.

— Tu es répugnant.

— Fais pas ta vierge effarouchée, on sait tous les deux ce que tu veux vraiment, hein, la pute de Owl City.

Ma respiration se bloque dans mes poumons et une douleur vive naît au creux de mon estomac. Je n'avais pas entendu ce genre d'insultes depuis longtemps. C'est comme s'il venait de me frapper, je me sens sonnée. Je recule et ça le fait rire, il semble satisfait de son effet. Du coin de l'œil, j'aperçois Jay, jusque-là occupé avec son cours, commencer à approcher.

— Tu ferais mieux de partir.

Lucas suit mon regard. Une lueur dérangeante passe dans ses yeux quand il les repose sur moi et il se met à parler plus bas. Je ne loupe aucun des mots qu'il prononce, ils sont comme des coups de poignard dans le ventre.

— C'est ton nouveau mec ? T'écarte les cuisses pour lui, je suis sûre que t'adore le sucer sur le ring. T'aime les boxeurs, hein, salope. C'est ça ? Il faut que je me mette à la boxe pour que la pute de la ville me taille une pipe ?

Il fait un geste obscène avec sa bouche et s'en va.

Mes mains tremblent. Je suis complètement sonnée par ce qu'il vient de se passer. Il ne m'a même pas touchée, mais c'est tout comme, je me sens sale, répugnante, et j'ai envie de vomir. Je suis encore en train d'observer la porte quand Jay me rejoint. Je croise les bras pour qu'il ne remarque pas qu'ils tremblent.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce connard ?

— Me féliciter pour mon nouvel emploi.

Il me saisit par le bras et me force à lui faire face.

— Patti ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Comme je te l'ai dit, me féliciter, rien de plus.

— Parce que toi et lui, vous êtes potes, maintenant ?

— Il venait régulièrement au *coffee shop* avant l'histoire avec Tony. Jay souffle tout en secouant la tête.

— N'en parle pas à Tony, s'il te plaît, Jay. Lucas ne reviendra pas, donc pas la peine de l'inquiéter pour ça.

Je n'attends pas sa réponse, je l'abandonne là et pars m'enfermer dans mon bureau.

Voilà un mois que je travaille ici et que Jay passe son temps à m'éviter. J'ai bien remarqué son manège, à m'adresser la parole seulement quand il n'a pas le choix. Il fallait que ça arrive aujourd'hui et que Jay soit présent quand Lucas me met dans cet état.

Mes mains tremblent encore, je n'arrive pas à taper correctement sur mon clavier. J'entends les premiers parents arriver et discuter entre eux, Jay qui donne ses dernières instructions aux élèves, les bruits de frappe dans les sacs... Je ferme les yeux et prends de grandes inspirations.

Billy serait là, elle me tartinerait les poignets avec ses huiles essentielles pour m'aider à m'apaiser. Je l'appellerais bien pour qu'on sorte dîner, étant donné que Clarence passe la soirée avec son oncle, mais elle a un rendez-vous ce soir, avec Susan, l'autrice de romans de vampires. Melody passe sa soirée à étudier. Quant à Nicole, elle sort rarement un soir de semaine.

Je n'ai pas envie de rester seule, mais on dirait que je n'ai pas le choix. Autant mettre ce temps à profit pour finaliser le site Internet.

Je prends une grande inspiration et me replonge dans le travail.

Lorsque je relève le nez de mon écran, le club est plongé dans le silence. J'envoie un message à Tony pour savoir si tout se passe bien. En réponse, j'ai droit à une photo de Clarence, une casquette sur la tête et une énorme barquette de frites sur les genoux. Ils sont allés voir un match de base-ball. Une première pour Clarence.

Je m'étire longuement. Je n'ai vraiment pas envie de rentrer chez moi et de trouver l'appartement vide. Je sors de mon bureau et déambule dans le club. Je vérifie que la porte est bien fermée à clé. Avec Jay, on ne sait jamais. Le bureau des garçons est éteint. Il a dû sortir s'amuser avec une fille, comme il le fait souvent. Je grimace à cette idée, et j'essaie de ne pas remarquer la petite boule qui s'est logée dans ma poitrine en l'imaginant avec une femme.

Je pousse un sac de frappe. Il revient vers moi et je le repousse en le frappant cette fois. Je n'ai pas fait de sport depuis longtemps. Je n'aime pas courir, comme Melody et Tony qui adorent ça au point de participer à des courses officielles. Avant la naissance de Clarence, je faisais du fitness, c'était facile, je traînais à la salle de sport, j'avais tout sous la main. Après la naissance de mon fils, et la fermeture du club, j'ai continué un peu chez moi, mais ce n'était plus la même

chose et c'était beaucoup moins pratique.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, je me suis sentie faible devant Lucas. Lorsque je l'ai confronté à ce qu'il avait fait à mon fils, le soir où Tony a failli combattre dans la cage, l'adrénaline m'avait donné la force de lui faire face. Mais ici, dans ce club que j'aime tant, quand il m'a insultée et qu'il a prononcé ces horribles choses, tout m'est revenu en pleine figure et je me suis sentie vulnérable. Je ne veux plus jamais que ça se reproduise. Je ne veux plus ressentir ça.

J'entre dans la salle de musculation. Je suis déjà en tenue grâce à Clarence qui a sali ce matin ma dernière robe propre, alors pourquoi pas ? Je noue ma chemise rouge à carreaux autour de ma taille, et saisit les premiers haltères que je trouve.

... ne me regarde pas

JAY

Depuis que le club est ouvert, une routine s'est installée. La journée, je la consacre au cours, et je passe mes soirées à m'entraîner afin de m'épuiser pour la nuit, que je passe sur le canapé du bureau que je partage maintenant avec Tony, puisque Patti a récupéré l'autre. De toute façon, je squattais déjà le bureau de Tony, je n'en ai jamais voulu un à moi, c'est pour ça qu'il servait plus ou moins de réserve. Le point positif, c'est que j'ai pris du muscle, je le sens dans mes bras et dans mes cuisses.

Je pourrais passer mes soirées à me bourrer la gueule, mais si c'est pour finir une nouvelle fois dans le lit de Patti, et me faire surprendre par son frère, ce n'est pas une bonne idée. Même s'il ne s'est rien passé la seule fois où c'est arrivé, je ne suis pas sûr que si ça se reproduit, je puisse garder mes distances avec elle. Je la respecte trop pour la traiter comme ça.

Je redescends de mon appart, que je n'ai toujours pas fini d'aménager, et où j'ai enfilé une tenue de sport propre, quand j'entends un bruit provenant de la salle de muscu. On dirait que les haltères se sont cassé la gueule. Je pense de suite au type qui fouillait les poubelles, l'autre jour, quand Clarence et moi on est tombé dessus. J'ai pourtant fermé à clé avant de monter. On va devoir installer une alarme, ce sera plus sûr. Surtout avec ce connard de Lucas. S'il commence à traîner dans le coin, autant se protéger un peu.

Je traverse la grande salle, et emprunte le couloir qui mène à la muscu quand cette fois j'entends quelqu'un pousser un juron :

— C'est quoi cette putain de connerie !

— Patti ?

Je la découvre à quatre pattes devant l'étagère à haltères. Elle relève la tête, écarquille les yeux en me voyant, et rougit. Et moi, j'ai une super vue sur son décolleté. Elle se redresse et remet son tee-shirt dans son survêt. Des mèches se sont échappées de sa queue de cheval.

Je la trouve déjà sexy quand elle met ses jupes moulantes, mais là, dans cette simple tenue de sport, sans maquillage, elle est encore plus excitante.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demandé-je tandis qu'elle essaie de replacer les haltères.

— J'ai voulu en prendre un et tout s'est cassé la figure.

— Tu t'es fait mal ?

— Non, ça va.

Je récupère un haltère qui a roulé sous le meuble. Je le lui tends pour qu'elle le range pendant que je m'occupe des plus lourds.

— Il va falloir vérifier ça avant qu'on ouvre la salle aux clients.

— Bien, m'dame.

— Et les tapis de courses seront mieux vers le fond, face aux fenêtres.

— Bien, m'dame, ce sera fait.

— J'aime bien quand tu obéis comme ça.

Elle m'adresse un sourire désarmant, le genre de sourire sans calcul, un vrai qui vient du cœur. Putain, je serais prêt à obéir à tous ses ordres lorsqu'elle me sourit et me regarde comme ça.

— Alors, tu voulais te faire une petite séance ?

— Je voulais...

Elle soupire et croise les bras sur sa poitrine.

— Je ne sais pas vraiment ce que je voulais. J'ai pensé qu'en soulevant un peu de poids je me sentirais plus forte.

— Te sentir plus forte ?

Elle va s'asseoir sur un banc de musculation et pose les coudes sur ses genoux.

— Je voudrais être capable de me protéger.

— Te protéger de quoi ? lui demandé-je en riant. On vit à Owl City, il ne se passe jamais rien dans cette petite ville.

Elle baisse la tête et dit tout bas :

— Tu serais surpris...

— C'est ce connard de Lucas ? Il t'a menacé ? Je vais lui péter sa gueule à ce...

Elle se relève en coupant :

— Du calme, le mec qui est prêt à sauter sur tout ce qui bouge.

Elle se rend compte de ce qu'elle vient de sous-entendre et porte une main à sa bouche pour dissimuler un sourire gêné.

— C'est pas ce que je voulais dire, s'excuse-t-elle rapidement. Enfin, évidemment, je sais bien que tu... enfin, tu vois ce que je veux dire, tu sais, avec ces femmes, et ton style de vie, il est ce qu'il est, et puis... tu fais comme tu veux, termine-t-elle en bafouillant.

C'est un peu confus dans ma tête. Qu'est-ce qu'il a mon style de vie ? Est-ce qu'elle vient de faire allusion à mes prouesses sexuelles

avec mes partenaires ? D'ailleurs, maintenant que j'y pense, ça fait des semaines que je n'ai pas baisé. Pas que je n'en ai pas eu envie. Surtout depuis la fois où je me suis réveillé dans les bras de Patti, les mains sur ses fesses, je me sens au contraire très en forme à ce niveau-là. Entre l'ouverture du club et mes soirées passées à faire du sport, difficile de trouver une volontaire. Quoique, à voir les regards appuyés de certaines mères de famille, y en a qui ne seraient pas contre une petite partie de jambes en l'air. Ce qui ne serait sûrement pas une bonne idée. C'est plus sûr de m'entraîner. Peut-être même meilleur pour ma santé, car faire un truc comme ça, à mon avis, c'est aller au-devant de problèmes.

— Ce n'est pas grave, reprend Patti, ce n'était pas une bonne idée. Je vais rentrer, à demain.

— Il est où ton fils ?

— Avec Tony, pourquoi ?

— J'allais m'entraîner un peu, tu restes avec moi ?

Je vais probablement le regretter. Je ne comprends pas ce qui m'arrive de lui proposer ça. Passer du temps ensemble, elle et moi, ce n'est pas une bonne idée. Je le sais, mais c'est plus fort que moi. Putain, j'ai qu'à regarder la moue sur son visage pour avoir envie de lui rendre son sourire. Et ses yeux, putain, quand elle les pose sur moi, ça provoque des trucs qui pourraient me rendre totalement accro si je ne fais pas gaffe.

Et putain, je dois arrêter de dire putain.

— D'accord, mais je ne veux pas boxer, répond-elle.

— Pour se défendre, c'est ce qu'il y a de mieux. Mais on peut s'entraîner différemment, si tu veux.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

Si je lui disais ce que j'ai en tête, elle prendrait probablement ses jambes à son cou. Et elle aurait raison.

— Je te montre quelques exercices de renforcement puis on fait de la corde.

Elle accepte d'un hochement de tête et l'heure suivante, on la passe à transpirer, mais pas de la manière que j'avais en tête, malheureusement. Bien qu'elle dise ne pas s'être entraînée depuis longtemps, je constate qu'elle a les bases et de l'endurance. Ça a au moins du positif de courir partout pour les services entre deux tables...

On commence par soulever des poids jusqu'à avoir les muscles qui tremblent. C'est aussi l'occasion de tester les machines qu'on vient d'installer. Alors qu'elle est occupée avec une série de pompes, je me lance dans les tractions. Lorsque je me laisse retomber sur le tapis, je remarque qu'elle est assise sur le tapis de sol, occupée à me regarder. Je récupère ma serviette et essuie ma transpiration.

— Je peux essayer ? demande-t-elle.

Je cligne des yeux sans comprendre ou du moins, sans oser comprendre à quoi elle fait allusion.

— Les tractions, ajoute-t-elle.

Je ris intérieurement de ma stupidité. Faut vraiment que je me calme.

— Bien sûr.

Elle se redresse et marche jusque sous la barre. Elle lève les bras, se met sur la pointe des pieds, sans succès. Elle saute, et l'effleure seulement du bout des doigts. Sans réfléchir, je me place derrière elle, positionne mes mains autour de sa taille, et la soulève. Elle pousse un petit cri de surprise et s'accroche à la barre. Puis elle tire sur ses bras en forçant. Elle parvient à hisser le menton à hauteur de la barre, et je suis étonné, c'est rare d'y parvenir la première fois. Cette fille est plus forte que je l'imaginais. Elle redescend et tente une seconde montée. Elle pousse un gémissement d'exaspération lorsqu'elle n'y arrive pas et reste les bras pendus.

— Putain, c'est trop dur, lâche-t-elle.

— Tu en dis des gros mots quand ton fils n'est pas là.

Elle se laisse tomber sur le sol et se masse les mains.

— Si tu lui répètes, je te casse la figure.

Elle me dit ça si sérieusement que l'espace d'un instant je reste interdit, puis j'éclate de rire.

— T'as aucune chance contre moi, fais-je en la poussant de la hanche et en allant lui chercher sa serviette.

Elle rit et s'éponge le front et le cou en fermant les yeux. Et moi, je reste là comme un con à la regarder en imaginant tous les trucs que j'aurais envie de lui faire. On ne devrait pas faire du sport avec une femme qu'on désire.

Je lui lance une bouteille d'eau. Elle en boit la moitié et j'entends son ventre gargouiller. Elle sourit d'un air gêné.

— Je crois qu'on en a fait assez pour aujourd'hui.

— Merci, Jay. Je... je me sens mieux.

— Ce n'est pas moi, mais les endorphines.

— Eh bien, merci d'avoir provoqué les endorphines, dit-elle en rougissant quand elle se rend compte de ce qu'elle vient de sous-entendre.

Bien que ce ne soit pas la même hormone. Putain, je serais prêt à faire n'importe quoi pour provoquer de l'ocytocine chez elle en quantité.

Elle consulte son portable et sourit en répondant à un message. Je me surprends à envier la personne qui lui arrache ce sourire.

— C'est Tony, le match vient juste de finir.

— Ils sont à Providence ?

Elle hoche la tête :

— Ils sont allés voir un match de base-ball. Ils vont manger une glace et ils rentrent.

— Dans ce cas, ça nous laisse le temps de manger un bout, nous aussi. Je ne sais pas toi, mais je suis affamé.

— À Owl City, bonne chance pour trouver un restaurant ouvert un jeudi soir aussi tard !

— Putain de petite ville. Je meurs de faim, moi. Et chez Nic ?

— C'est déjà fermé à cette heure-ci, mais j'ai les clés si tu veux.

— Super ! C'est moi qui cuisine.

PATTI

Je tape le code de l'alarme du bar et ferme derrière nous. Nic l'a installée après s'être fait cambriolé. Les voleurs n'en avaient qu'après l'alcool, et n'ont rien abîmé, heureusement.

Jay actionne les interrupteurs et le bar s'illumine. Quand j'étais petite, les bouteilles qui recouvrent le plafond me fascinaient, c'était comme des milliers d'étoiles. Elles me fascinent toujours.

Les chaises sont retournées sur les tables. Jay en débarrasse une et me fait signe de m'asseoir. Je me laisse tombée en soupirant.

— Ce sera pire demain, me glisse-t-il à l'oreille.

Un frisson incontrôlable me parcourt et termine sa course dans mes reins. Il faut qu'il arrête de faire ça. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée de venir ici, seule avec lui, surtout s'il se comporte ainsi, à jouer avec mes nerfs.

— Tu ne bouges pas, je m'occupe de tout.

Je suis trop fatiguée pour protester. Et puis, j'avoue que c'est agréable de se laisser faire, pour une fois. Jay disparaît dans la cuisine et quelques minutes plus tard, des bruits de casseroles retentissent et je l'entends même siffler.

Je me lève en grimaçant, avec l'impression que mon corps va se disloquer sous l'effort. Quand je pense que Jay et Tony s'infligent ça tous les jours... Je dois absolument voir ce qui se passe dans cette cuisine. J'attrape deux bières fraîches sous le bar et pousse les portes battantes.

Jay est derrière les fourneaux en train d'agiter une poêle dans laquelle grillent des légumes. Sur le plan de travail, des tomates attendent leur tour. Il soulève le couvercle d'une casserole d'où s'échappe un nuage de vapeur, puis il verse des pâtes dans l'eau bouillante.

— Puisque tu es là, tu peux me passer le bocal de sauce devant toi, s'il te plaît.

Je cligne des yeux. Ce n'est pas une image que j'ai l'habitude de voir. Jay en train de faire la cuisine et de manière totalement maîtrisée en plus !

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de Jay ?

Il repose le couvercle sur la casserole et vient finalement chercher le bocal.

— Si tu savais, me dit-il avec un clin d'œil, comme une promesse.

Mon cœur bat un peu plus vite. Je décapsule une bière et la tends à Jay. Il boit une gorgée, sans me quitter des yeux, accélérant encore mon rythme cardiaque.

— Désolé, ce sera une sauce toute prête, je n'avais pas le temps

pour autre chose.

— Oh, euh, oui c'est pas grave, c'est très bien, bredouillé-je.

Je détourne le regard et bois ma bière. Entre la séance intensive de sport, et le fait que je n'ai rien mangé depuis ce matin, ça me monte vite à la tête. Je l'abandonne sur le plan de travail et me sers un verre d'eau.

Jay le remarque et me lance :

— Tu as peur de te laisser aller ou tu as peur de faire des choses que tu regrettes ?

— L'un ou l'autre, c'est pareil, non ?

Il semble surpris par ma remarque.

— On peut se laisser aller sans le regretter ensuite.

— Pas dans mon monde. Il y a toujours des conséquences.

— Ton monde est bien triste, alors. Il était temps que j'arrive, termine-t-il avec un clin d'œil.

Je secoue la tête et ne peux m'empêcher de lui sourire. Il me désigne les tomates devant moi.

— Rends-toi utile. Elles sont déjà lavées, tu n'as plus qu'à les couper.

— Bien, chef !

Il vérifie la cuisson des pâtes. Je n'avais jamais pensé à la vie de Jay, ce qu'il fait quand il n'est pas au club ou en train de boire avec des femmes. Depuis quelques jours, je me surprends à penser de plus en plus souvent à lui, et c'est perturbant.

— Comment ça se fait que tu saches cuisiner ?

— Attends d'avoir goûté avant de dire que je sais cuisiner.

— Sérieux, Jay. Je ne t'imaginais pas derrière les fourneaux.

Je me souviens qu'il avait donné un coup de main à Nic lors de cette soirée du club de jeux vidéo, mais ce n'était que des burgers.

— Tu m'imagines souvent ? Je suis comment quand tu m'imagines ? Avec ou sans vêtements ?

J'attrape un chiffon pour me donner une contenance et le lui lance. Je ne veux pas qu'il s'aperçoive des soudaines images qui sont apparues dans mon esprit.

— Je suis sérieuse, Jay.

Il coince le torchon à sa taille et répond simplement :

— J'ai dû apprendre, il y a longtemps.

Puis il prend une grande gorgée de bière, plus grande que les précédentes. Ça me frappe à nouveau, je ne sais rien sur lui, ni de sa vie d'avant ni maintenant, il ne se confie jamais. Tony m'a dit que Jay était de New York et qu'il n'était pas très famille. Je sais qu'il a l'âge de mon frère, que c'est un bosseur, qu'on peut compter sur lui, et qu'il aime un peu trop boire, et la compagnie des femmes. Pourquoi a-t-il fait de la prison ? Quel crime a-t-il commis ? Est-ce que je devrais

m'inquiéter d'être seule avec lui ?

Comme si ça pouvait changer quelque chose...

Je n'étais pas seule, j'étais entourée de mes amis, même de mon frère, quand j'ai vécu le pire dans ma vie.

Jay dispose les rondelles de tomates sur deux assiettes pendant que je remue la sauce, comme il me l'a demandé.

— Si ça brûle, ce ne sera pas de ma faute, je te préviens.

— Tu es quand même capable de surveiller une sauce, non ? me taquine-t-il alors qu'il coupe une mozzarella en fines tranches. Comment tu nourris ton fils ?

— On mange souvent chez Nic.

Il m'adresse un coup d'œil suspicieux. Je finis par avouer :

— Surgelés et boîtes de conserve.

Il prend un air choqué puis éclate de rire lorsque je lui tire la langue.

— Ne me juge pas, tu ne sais pas ce que c'est d'élever un enfant.

Il redevient soudain sérieux. Il assaisonne nos tomates.

— Je ne me permettrais pas de te juger, Patti, dit-il en me tendant les assiettes.

Je vais les déposer sur la table. Lorsque je reviens dans la cuisine, il a déjà fini de dresser les pâtes, les légumes et la sauce tomate. Ça sent si bon que j'en salive. Mon ventre gargouille quand je m'installe à table.

— Jay, je te préviens, si tu ne viens pas t'asseoir dans trois secondes, je commence sans toi !

Je l'entends rire puis la musique, un morceau de rock, se met en route depuis le juke-box.

— Je ne te savais pas si impatiente, dit-il en s'asseyant enfin.

— Tu ne sais pas tout sur moi.

— J'en sais assez.

— Assez pour quoi ?

— Tu parles trop, manges.

Je ne me fais pas prier, j'ai si faim que je pourrais manger n'importe quoi. Or, ce que Jay nous a préparé est loin d'être n'importe quoi. C'est simple, mais savoureux. Et dire qu'il a cuisiné ça en quelques minutes seulement !

— Tu ne voudrais pas venir vivre chez nous et nous préparer des bons petits plats comme ça tous les jours ?

Il rit, puis son regard se perd au loin.

— Tu l'as eu jeune, ton fils.

Ce n'est pas une question, alors je ne réponds pas.

— Ça ne t'est jamais arrivé de regretter ?

— C'était un... accident. À l'instant où je l'ai tenu dans mes bras, je n'ai jamais regretté une seule fois.

Il hoche la tête :

— Je comprends.

— Tu ne peux pas, tu n'as pas d'enfant.

Il termine sa bière, les yeux perdus dans le vague, et mange en silence. Un silence qui s'éternise et qui commence à me mettre mal à l'aise. On dirait qu'il est parti loin d'ici, loin de moi. D'ailleurs, il ne mange plus, il se remplit sans se rendre compte de ce qu'il ingurgite.

— Tu connaissais Tony, avant la prison ?

Il lève les yeux et les pose sur moi, sa fourchette suspendue en l'air. Il cligne des paupières, et fronce les sourcils. On dirait qu'il avait oublié que j'étais là.

— Seulement de nom. Je l'avais vu boxer une fois, mais on ne s'était jamais parlé avant.

— Vous n'avez jamais boxé l'un contre l'autre ?

Il secoue la tête, reprend une bouchée et explique :

— On n'est pas dans la même catégorie. Tony est plus grand et plus lourd que moi. Mais on sait tous les deux qui gagnerait si on devait combattre.

Il m'adresse un clin d'œil.

— Mon frère te tuerait, dis-je en riant.

Je me rends compte de ce que je viens de dire, la main devant la bouche. Un bloc de ciment me tombe dans l'estomac.

— Pardon, je n'aurais pas dû dire ça.

— Eh, Patti, t'as le droit de plaisanter.

— On ne peut pas plaisanter sur tout.

— Pourquoi pas ? lance-t-il en haussant les épaules. Si ça permet de libérer un peu la tension et de se sentir mieux après, je ne vois pas de mal à ça.

Je lui souris pour lui montrer à quel point je lui suis reconnaissante.

— Cependant, je veux revenir sur un point, ajoute-t-il en levant un doigt. C'est moi qui gagnerais.

Je ris en secouant la tête.

— Eh bien, j'espère qu'on n'aura jamais à le découvrir.

— S'il sait pour ce soir, il va me cogner dessus.

— On s'est entraînés et on a mangé, pas de quoi en faire toute une histoire.

Je le regarde, attendant qu'il me contredise.

— Ce serait mieux que ça reste entre nous, dit-il en débarrassant nos assiettes.

— Trop tard.

Il se retourne, l'air choqué.

— Je lui ai dit où on était, pour qu'ils nous rejoignent ici avec Clarence.

Jay pâlit instantanément.

— On devrait y aller.

— Jay, enfin, qu'est-ce qui te prend ?

Il pose les assiettes sur le comptoir et enfonce ses doigts dans ses cheveux décolorés.

— Ton frère a été très clair, il ne veut pas que je te tourne autour. Et moi, je ne veux pas le décevoir, tu comprends ?

Je secoue la tête et me poste face à lui. Il recule en jetant des coups d'œil inquiets vers la porte, comme si mon frère allait débarquer d'un instant à l'autre.

— On ne fait rien de mal, on dîne, c'est tout.

— Tu sais bien que ce n'est pas la vérité.

Il me fixe tout à coup avec une telle intensité qu'il transperce mon cœur et le fait battre plus vite, plus fort.

Il a raison. La vérité c'est ce regard bleu si clair, si troublant qui accroche le mien, et des envies qui n'étaient pas là avant, des sensations intenses et grisantes dont je ne pourrais plus me passer.

Ma peau s'enflamme quand il effleure mon bras et me saisit par la nuque. Mon corps répond au sien, il le reconnaît et se tend vers lui. Mes mains se posent sur sa taille. Je ne maîtrise plus rien, ni les battements de mon cœur, ni mon corps qui semble savoir d'instinct comme réagir en sa présence. C'est effrayant et enivrant à la fois.

Il dévore ma bouche des yeux et c'est comme s'il l'effleurait avec ses lèvres. Sa respiration s'accélère, se calant à la mienne quand j'explore son dos du bout des doigts. Il appuie sa main au creux de mes reins pour me serrer contre lui. À moins que ce soit moi qui ai bougé, je ne saurais le dire. Ses lèvres s'approchent des miennes, elles ne sont plus qu'à quelques millimètres. C'est alors que la porte du bar s'ouvre à la volée.

Jay réagit au quart de tour. Il est déjà loin de moi quand je me retourne et découvre Tony. Il nous observe en plissant les yeux. Je comprends que Jay a raison. Mon frère le prendrait mal si Jay et moi sortions ensemble.

— Clarence s'est endormi sur la route, il est dans la voiture. Je te raccompagne, Patti.

Jay a déjà disparu dans la cuisine avec nos assiettes.

— J'arrive.

Il ne bouge pas.

— C'est bon, Tony, j'en ai pour une minute.

Il capitule et quitte le bar. Dans la cuisine, Jay est en train de nettoyer.

— Je voulais te remercier, pour ce soir.

— Il n'y a pas de quoi, répond-il sans relever la tête de l'évier.

— Pour ce que tu as dit, tout à l'heure...

— Il vaut mieux qu'on en reste là, coupe-t-il. C'est bien aussi, d'être

amis. Tu devrais y aller, ils t'attendent. Je fermerai.

J'allais lui expliquer que mon frère cherche simplement à me protéger, qu'on pourra le faire changer d'avis car je suis une grande fille qui a le droit d'avoir un mec si elle en a envie.

Jay ne semble visiblement pas prêt à faire ces efforts pour être avec moi.

Je hoche finalement la tête et lui laisse les clés sur le plan de travail.

— Bonne nuit.

Il ne me répond pas, ne me regarde pas.

... une attaque

JAY

Cette nuit-là, je parviens à dormir quelques heures, mais non sans mal. Il a fallu que je coure et que je m'épuise ensuite sur un sac de frappe. Je peux au moins certifier que les tapis de course fonctionnent.

Je n'arrive pas à croire que je sois aussi con, putain. Qu'est-ce qui m'a pris de me rapprocher ainsi de Patti alors que ça fait un mois que je faisais tout pour l'éviter ? Elle n'est pas n'importe quelle femme avec laquelle je peux agir comme j'en ai pris l'habitude ces derniers mois, la baiser et l'expulser de ma vie ensuite. Parce que c'est bien plus facile comme ça. Je suis déjà trop impliqué dans cette ville et parfois, ça me paralyse tant ça m'effraie. Je vais encore tout faire foirer, ça ne peut pas se finir autrement. C'est ce qui arrive quand on est une merde comme moi.

J'ai finalement sombré sur le canapé du bureau, épuisé par tout ce sport et tous ces questionnements. Et cette frustration, putain. Je n'ai jamais eu autant envie d'embrasser une femme.

C'est un type qui cogne au carreau de la porte du bureau qui me réveille. Je regarde l'heure. C'est pas encore sept heures. Comment il a fait pour entrer ? Et ça me revient. Je n'ai pas fermé à clé derrière moi en rentrant hier soir, j'étais trop survolté, je ne pensais qu'à me défouler sur le sac.

Je me lève en grimaçant. Je n'ai même pas pris de douche, je me suis endormi dans ma sueur comme un gros dégueulasse.

J'ouvre la porte et me retrouve face à un type maigre, vêtu d'un vieux survêt, une casquette vissée sur la tête.

— Désolé de débarquer si tôt, j'ai vu que c'était ouvert alors, j'ai tenté ma chance. Je me présente, Jack Cooper.

Il me serre la main énergiquement.

— Jay. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Jack ?

— Je gère une association qui vient en aide aux anciens combattants.

— Je boirais bien un café, ça vous dit ?

Le type hoche la tête en souriant et me suis à l'intérieur.

— C'est Benny qui m'a parlé de votre club, dit-il en me remerciant d'un geste du menton quand je lui tends une tasse. Il m'a dit que vous seriez sûrement d'accord pour m'aider.

— Je vous écoute.

Je m'assieds derrière mon bureau et avale une première gorgée de café brûlant. Je me sens déjà un peu moins dans le brouillard.

— On a un gars, un jeune qui a servi pour son pays et qui est revenu blessé. Il a... comment dire ? des problèmes de gestion de la colère.

— Je suis désolé pour lui, mais je ne suis pas qualifié pour lui venir en aide, c'est d'un psy dont il a besoin.

Je me ressers une tasse de café. Il refuse poliment quand je lui en propose une nouvelle, et je remarque qu'il n'a pas touché la sienne.

— Il est déjà suivi par un médecin bénévole, à notre centre. Vous savez, ces garçons, quand ils reviennent de là-bas, ils ne sont plus les mêmes. Certains parviennent à gérer ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait. Mais pour d'autres, c'est difficile d'y parvenir sans aide. D'autant plus quand ils se retrouvent seuls, sans famille, et blessé. Comme c'est le cas pour lui.

— J'aimerais l'aider, je vous assure, mais je ne vois pas comment.

— Vous avez déjà entendu parler de la psychoboxe ?

Je pose les coudes sur mon bureau, ou plutôt, sur le bordel qui jonche mon bureau, et me penche vers lui, très intéressé par ce qu'il a me proposer.

— En temps normal, le psy assiste aux séances de boxe du patient, m'explique-t-il. Mais en ce qui concerne ce vétéran, nous pensons qu'il acceptera mieux la chose si on parlait simplement de séances sportives avec vous, pour gérer sa colère. Après tout, la boxe, c'est surtout une question de contrôle, non ?

Je ne peux qu'approuver. Le contrôle est ce qui me plaît le plus dans le fait de boxer. Je contrôle mon corps, mes émotions quand je combats ou lorsque je m'entraîne. Contrairement à la vie de tous les jours, où j'ai souvent l'impression de ne plus rien contrôler, d'être submergé par les événements et les émotions. Comme hier soir avec Patti. Je n'avais pas passé un moment agréable comme ça depuis longtemps. Je n'étais pas là pour m'oublier dans ses bras ou entre ses cuisses, j'étais là pour être avec elle, tout simplement.

Je me force à ne plus penser à Patti et me concentre sur ce Jack Cooper et ce qu'il me propose.

Je cherchais un moyen de faire compter ce club, et ce type qui arrive de nulle part me l'offre sur un plateau avec cette psychoboxe. Je n'ai même pas besoin d'y réfléchir à deux fois.

— Dites-lui de passer ce soir.

Jack se lève et me serre la main par-dessus mon bureau.

— Merci. Il s'appelle Jesse Jackson. Vous devrez signer les papiers qu'il aura avec lui.

— Pas de problème.

— Il faut aussi que vous sachiez une chose : il a perdu une jambe là-bas.

Ce vendredi est suffisamment chargé pour que je n'aie pas à faire face à Tony. On est tous les deux pris par plusieurs heures de cours collectifs. Je le connais, il va falloir qu'il crève l'abcès à un moment ou un autre. Qu'on ait *la* discussion.

Je suis en train de déplacer les tapis de course quand Patti arrive en début de matinée. Elle m'adresse un signe de la main, sans s'attarder. J'essaie de ne pas prêter attention à ce truc bizarre qui a bougé en moi quand je l'ai aperçue. Et si mon rythme cardiaque s'est tout à coup accéléré, c'est parce que les tapis de course sont lourds, rien d'autre.

Le vétéran, ce Jesse Jackson, arrive un peu après dix-sept heures. Il porte une vieille paire de jeans et un large sweat noir dont la capuche dissimule son visage.

— C'est vous, Jay ?

Il serre des papiers dans ses mains comme si sa vie en dépendait, ou comme s'il allait les déchirer d'un instant à l'autre.

— Jesse, je suppose ?

Il retire sa capuche d'un geste vif. Il a le crâne rasé de si près qu'il est lisse. Je le reconnais immédiatement. Le type qui fouillait les poubelles l'autre soir. La cicatrice que j'avais remarquée sur le bas de son visage, la brûlure, descend jusque dans son cou.

Lui aussi me reconnaît. Il recule déjà.

— C'était pas une bonne idée, fait-il en remettant sa capuche.

— Je force pas les gens, moi. Je suis juste là pour les aider à boxer.

Il s'arrête, regarde autour de lui, puis les papiers dans ses mains.

— Je ne peux pas boxer, je ne peux plus rien faire.

Il se penche, relève la jambe de son pantalon et dévoile le début d'une prothèse.

— Tu tiens sur tes jambes, pas vrai ? Mec, t'es capable de marcher, c'est déjà plus que beaucoup de gens sur cette terre.

Il laisse rapidement retomber son pantalon quand Iris sort des vestiaires, son sac de sport sur l'épaule.

— À la semaine prochaine, coach, me lance-t-elle. Bonjour, monsieur.

Jesse lui répond d'un signe de tête.

— Dis à tes parents de m'appeler, Iris, sinon ça va pas le faire !

— Oui oui, fait-elle en agitant la main et en disparaissant dehors.

Je secoue la tête. Elle me balade avec ça depuis des semaines maintenant. Tony me rappelle tous les jours qu'on ne peut pas la laisser accéder à notre équipement et lui donner des cours sans l'accord parental. Mais putain, je fais quoi moi, si les parents de cette gosse ne veulent rien entendre ? Je la laisse tomber ? Non, pas une seconde fois. Ça n'arrivera pas.

— Alors, paraît que t'as des problèmes de gestion de la colère ? lancé-je à Jesse.

C'est sur lui que je dois me concentrer pour le moment.

Il souffle en secouant la tête, sans répondre.

— Qui ne le serait pas ?

— N'essayez pas de faire comme si vous compreniez, me rétorque-t-il sèchement. Monsieur, ajoute-t-il par réflexe.

Je marche jusqu'à l'armoire où on range les bandes et les gants.

— Je n'ai pas cette prétention. Je ne pourrais jamais comprendre les types comme toi qui s'engagent pour leur pays.

— Si vous ne vous engagez pas pour votre pays, monsieur, alors pour quoi ?

Jesse me regarde, les yeux écarquillés, comme s'il n'arrivait pas à comprendre qu'on ne puisse pas avoir envie de mourir pour son pays. J'ai eu envie de mourir pour des tas de raisons. J'ai eu envie de mourir pour elle. Mais ce que Jesse et les gars comme lui font, chaque jour, c'est au-delà encore du dévouement.

— Y a des tas d'autres façons de s'engager pour son pays, comme tu dis. C'est ce qu'on essaie de faire avec ce club, mon frère Tony et moi. Je remettrai jamais en cause ce que les hommes comme toi font pour nous, jamais. J'ai choisi de me battre différemment, c'est tout.

Jesse s'approche finalement. Il boite à peine, si je ne savais pas pour sa jambe, je ne le devinerais pas.

— Avec vos poings, dit-il tandis que je commence à bander mes mains.

— On peut voir les choses comme ça. Mais la boxe, c'est pas qu'une histoire de combat avec nos poings.

— Ah non ? Alors, c'est quoi l'histoire, monsieur ?

Ce type me donne du monsieur depuis tout à l'heure comme si j'étais son supérieur. Je tends la main pour qu'il me remette les papiers à signer.

— Y a qu'un moyen de le savoir.

Dans ses yeux marron presque noirs, je reconnais l'hésitation, celle-là même qui a mené ma vie durant quelques années, avant que je décide enfin de me poser à Owl City pour de bon, et de m'engager dans ce club. L'hésitation de s'impliquer à nouveau. De se donner le

droit de vivre.

Pour ce qui est de s'impliquer, c'est bon, je crois que je peux dire que j'ai pris les choses en mains. Quant à vivre...

Le sourire de Patti fait soudain irruption dans mon esprit. Sa manière de me regarder, de me parler. Ses lèvres si tentantes hier soir...

Je me force à ne plus penser à elle et me concentre sur Jesse. Il reste là, les yeux rivés sur les papiers froissés.

— Y a pas de mauvais choix, tu ne seras pas coincé à vie avec moi.

— Le contrat c'est quinze séances, dit-il en relevant la tête.

— Tu vois. Au pire, tu te seras fait chier à transpirer pendant quinze séances avec un pauvre type comme moi, et après c'est fini.

Il esquisse un début de sourire.

— Vous savez comment donner envie aux gens, monsieur.

Puis il me remet les papiers.

— Qu'est-ce qui peut arriver, au mieux ?

— Quoi ?

— Vous avez dit au pire. Est-ce qu'il y a au moins du mieux ?

— Trouver une nouvelle famille.

Je lui tape sur l'épaule. Il se contracte immédiatement, recule un peu.

— Désolé, monsieur, marmonne-t-il en baissant la tête.

Je jette un rapide coup d'œil aux papiers, et les pose sur le banc. Je les remettrai à Patti, c'est elle qui gère tout ça maintenant. Je n'ai pas encore eu le temps de la prévenir.

— OK, alors pour commencer, va falloir que t'arrête avec ton *monsieur*. C'est trop flippant. Appelle-moi Jay, ou coach, si tu préfères, comme les autres.

— D'accord, coach.

— T'as une tenue de sport dans ce sac ? lui demandé-je avec un geste du menton.

Il le laisse tomber par terre en secouant la tête. Ce truc est si vieux qu'il pourrait se désagréger sous mes yeux. Ça me rappelle le sac de Tony, quand je l'ai accompagné en voiture pour son retour à Owl City. Je n'avais pas idée à ce moment-là que je poserais mon sac ici aussi.

— Je dois avoir ce qu'il te faut.

— Je ne mettrai pas de short.

Ces yeux sombres me défient de le contredire. Ses mâchoires se contractent, à l'image de ses bras. Ce type est un combattant, y a aucun doute.

— Pas de short, répété-je.

PATTI

Hier j'ai déposé Clarence chez ses grands-parents. Ces week-ends arrivent trop vite à chaque fois. Quand ils sont finis, je me dis que je suis tranquille pour un mois, et je n'y pense plus. Jusqu'à ce que l'on soit déjà leur vendredi du mois, dans la voiture, en route pour Providence.

Le point positif, c'est que j'ai pu passer la journée du samedi à travailler au club.

J'adore venir ici chaque jour, je m'y sens comme chez moi, en sécurité. Même lorsque je suis seule comme maintenant, et que la plupart des lumières sont éteintes, il règne une atmosphère protectrice. Elle était déjà là à l'époque, mais les garçons l'ont accentuée avec leurs aménagements. Ils ont fait du beau boulot.

Tony et Melody sont à Providence eux aussi, pour le week-end. J'imagine que Jay, un samedi soir, doit être occupé avec une ou deux jolies femmes. Cette pensée me fait grimacer. Je ne devrais pas m'aventurer sur ce terrain. L'imaginer avec d'autres femmes n'est pas une bonne idée, surtout quand ces images ont tendance à me foutre la nausée.

Je me laisse tomber sur le fauteuil en soupirant et consulte ma montre. Il est déjà plus de vingt heures. Ma nausée n'a peut-être rien à voir avec Jay et ses conquêtes, mais sûrement au fait que je n'ai rien avalé depuis ce midi.

Je vérifie que j'ai bien sauvegardé mon travail sur l'ordinateur et l'éteins. Lundi, je vais pouvoir présenter le site Internet aux garçons, et le mettre en ligne, avec leur accord.

Je récupère mon sac et éteins derrière moi en sortant. Je traverse la grande salle et déverrouille la porte d'entrée. Dehors, la nuit est tombée depuis longtemps. Au moment où je referme à clé, un bruit derrière moi me fait sursauter. Je me retourne, mais il n'y a personne. Du moins, c'est ce que je crois au début puis une ombre fonce sur moi. Je me mets à crier.

— Pardon, je... S'il vous plaît, madame, arrêtez de crier, fait un homme en me serrant les bras. Pardon, je suis désolé...

Il me relâche et s'éloigne de quelques pas, le visage dissimulé par une capuche. Mon cœur cogne si fort contre ma cage thoracique que ça en est douloureux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? parviens-je à articuler.

— Je... commence-t-il en jetant des coups d'œil autour de lui. J'ai rendez-vous pour mon cours de boxe, madame, mais je crois que...

Il retire sa capuche et dévoile un visage à la peau mate, dans lequel deux grands yeux noirs semblent perdus. Une cicatrice recouvre le bas

de son menton. Avec son crâne rasé de près et la cicatrice, il me fait penser à mon frère. Il fronce les sourcils, à croire qu'il doit produire un immense effort pour se concentrer.

— Pouvez-vous me dire quel jour on est, madame ?

— Samedi.

— Est-ce que le coach est là, madame ?

— Le coach ?

— Jay.

Bien sûr.

— Il n'est pas là, non.

— Peut-être que je me suis trompé de jour, murmure-t-il, le regard fixé sur le bitume, puis il relève la tête et ajoute : bonsoir, madame.

Et il disparaît.

Mes bras tremblent encore. J'ai cru qu'il allait me tuer, ou pire... qu'il était là pour me...

Les larmes surgissent sans que je parvienne à les retenir. J'ai des picotements dans tout le corps et la tête qui tourne. Je prends appui contre la porte et m'autorise à pleurer, comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Cette nuit-là, j'ai juré de ne plus jamais verser des larmes pour ce que j'avais subi. Je pensais m'en être sortie. Honnêtement, je pensais ne plus avoir peur, ne plus avoir cette horrible sensation de subir.

Je me trompais.

Ce soir, j'ai encore subi. Je ne veux plus que ça se reproduise. Je ne veux plus me sentir faible et sans défense.

Au loin, une musique retentit soudain et disparaît à nouveau. Le bar de mon grand-père. J'ai besoin de voir du monde, et peut-être même d'un verre.

Le bar est animé lorsque je pousse la porte. Une bande d'adolescents squattent les billards. Ils font plus de bruit que la musique. Une partie de cartes se joue sur une des tables.

— Par ici le fric ! s'écrie Jay en dévoilant son jeu.

Les trois autres joueurs bougonnent en jetant leurs cartes sur le bois verni tandis que Jay rit.

Je n'arrive pas à croire ce que je vois. Il est tranquillement assis là, à faire le malin.

Quelque chose en moi explose.

— Putain, Jay !

J'ai crié quand la musique s'est arrêtée, et toutes les têtes sont maintenant tournées vers moi.

— Patti ?

Jay fronce les sourcils et se redresse. Il se précipite vers moi. Je le repousse en lui donnant un coup de sac.

— Aïe ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Il se frotte le bras comme si j'avais réellement pu lui faire mal.

— Tu peux me dire à quoi tu joues ?

— Ben, au poker, répond-il d'un air innocent.

Je lui redonne un coup de sac en criant. Il le saisit au vol, me le retire des mains et me prend par le coude.

— On va se calmer, et on va arrêter avec ça, parce que ça fait vraiment mal. Tu trimballes une brique là-dedans, ma parole. Viens par là.

Il jette un œil dans le bar. Je suppose que tout le monde nous regarde mais je m'en moque. Je suis tellement en colère que je ne vois plus rien.

Jay nous conduit dans un coin reculé du bar. Il pose mon sac sur une table et m'indique la banquette. Je reste debout devant lui.

— Un homme est passé, et tu n'étais pas là, Jay ! Tu n'étais pas là !

Je lui plante mon index dans le torse. Il l'attrape et serre ma main contre lui.

— C'était qui ce type ?

— J'étais trop morte de trouille pour penser à lui demander son nom, figure-toi !

J'essaie de retirer ma main, mais il la tient fermement.

— Tu trembles. Il t'a fait du mal ? s'inquiète-t-il soudain.

Je ne réponds pas. Il ne m'a pas fait de mal physiquement, mais ce que j'ai ressenti, au fond de moi, cette terreur de le revivre, était pire.

— Patti, réponds-moi !

Jay me secoue. Je finis par faire non de la tête. Le soulagement que je lis alors sur son visage m'émeut. Je ne pensais pas qu'il puisse s'inquiéter pour moi de cette manière.

— À quoi il ressemblait, ce type ?

— Il était grand et il avait une cicatrice sur le menton.

Un éclair de compréhension traverse son regard.

— Jesse. Merde, Patti, je suis désolé. J'ai pas eu le temps de vous en parler, à Tony et à toi.

— Nous parler de quoi ?

Il lâche ma main, et je suis troublée de le regretter. Je croise les bras.

— C'est un vétéran qui a des problèmes de gestion de la colère. Il a dû se tromper de jour, il devait repasser lundi.

— Tu vois, j'ai beau chercher, je ne me souviens pas avoir été informée de ça !

— J'aurais dû t'en parler, tu as raison.

— Oui, tu aurais dû ! Tu ne peux pas faire n'importe quoi, c'est trop important.

— Le club est important pour moi aussi.

— Tu as une drôle de façon de le montrer.

Il pose ses mains sur mes bras qu'il commence à frotter.

Je sais bien que j'exagère en lui collant tout ça sur le dos. Je ne suis pas en colère après lui, mais après moi. J'ai laissé la situation m'échapper et me submerger. J'ai laissé ce qu'il s'est passé cette nuit-là contrôler le reste de ma vie. Je pensais que me concentrer sur Clarence était la bonne chose à faire. J'avais tort. Je n'ai fait qu'enfermer des émotions qui menacent de me péter à la figure à tout moment.

Jay m'attire dans ses bras et je me laisse aller en soupirant. Ses mains me tiennent fermement contre lui, il me malaxe le dos, la nuque, comme s'il avait besoin de se rassurer lui aussi, de se réconforter.

C'est alors qu'un bruit de verre brisé retentit, suivi d'exclamations.

— Appelez les pompiers, il fait une attaque ! crie une personne dans le bar.

... avec moi

JAY

Nic est étendu sur le sol, des assiettes sales brisées autour de lui. Il se tient la poitrine de la main droite. Patti est pétrifiée, comme la plupart des gens dans ce putain de bar. Je lui saisis les bras et la secoue.

— Appelle les pompiers. Patti, dépêche-toi !

Elle hoche la tête. Son visage est d'une pâleur inquiétante et j'ai peur qu'elle tombe dans les pommes. J'attrape rapidement une chaise, la fais asseoir et me précipite auprès de Nic pour commencer le massage cardiaque.

— Patti ! crié-je pour qu'elle se reprenne.

— Mon sac, où est mon sac ?

Un téléphone apparaît devant elle, tandis que je fais du bouche-à-bouche à son grand-père. Je recommence le massage cardiaque en comptant. Un, deux, trois...

— Le bar du Vieux Stade, dit Patti au téléphone. On... on dirait une attaque cardiaque. Il... oui... non... quelqu'un est déjà en train de le faire. Elle dit de ne pas t'arrêter, s'adresse-t-elle à moi avec des sanglots dans la voix. S'il te plaît, Jay, ne t'arrête pas.

Pendant plus de cinq minutes, j'alterne le bouche-à-bouche et le massage cardiaque sous les yeux médusés des clients et les prières silencieuses de Patti. Lorsque j'entends la sirène des secours, je pourrais en pleurer de soulagement.

Deux types en uniforme entrent dans le bar, le premier s'agenouille près de moi.

— Vous vous sentez de continuer ? me demande-t-il.

— Je ne le lâche pas.

— Bien, fait le secouriste en sortant des tas de trucs de son sac.

Il ouvre la chemise de Nic et installe des électrodes sur son torse énorme. Il met en route la machine tandis que son collègue installe un masque sur la bouche et le nez de Nic.

— On prend le relais, monsieur.

Je me laisse tomber en arrière. J'ai les mains qui tremblent et je suis trempé de sueur. Je me redresse pour rejoindre Patti qui se blottit contre moi, sans quitter des yeux le travail des secouristes.

L'un d'eux injecte un produit à Nic.

— On dégage, crie l'autre en appuyant sur sa machine.

Le corps de Nic est secoué une fois. Puis il revient à lui péniblement.

— Vous nous entendez, monsieur ? parle fort le secouriste en lui frottant la poitrine de son poing fermé. Vous pouvez ouvrir les yeux ?

Nic essaie d'enlever le masque de sa bouche. Le secouriste l'en empêche et le rassure en lui expliquant la situation :

— Vous avez fait un malaise, monsieur, mais ça va aller. On s'occupe de vous. On va vous conduire à l'hôpital.

Ils le mettent sur une civière et sortent du bar, laissant un silence insupportable derrière eux, en plus des déchets médicaux qui jonchent le sol.

— On y va, lancé-je à Patti en la saisissant par la main.

Elle me suit comme un automate sans ouvrir la bouche.

— L'un de vous veut venir avec nous ? demande le secouriste, déjà installé dans le camion, la main sur la poignée de la porte.

Je jette un œil à Patti. Putain, elle est si pâle que ça en fait peur.

— On vous rejoint à l'hôpital.

Il hoche la tête d'un air entendu, ferme la porte et l'ambulance démarre. Je ne me voyais pas laisser Patti dans ce camion, dans son état. Il vaut mieux que le secouriste n'ait qu'un seul patient à surveiller.

— Quelqu'un peut s'occuper de fermer ? demandé-je aux gens qui sont sortis du bar pour observer.

Don, un de ceux avec qui je jouais aux cartes, hoche la tête. Je prends la main de Patti et nous dirige vers la voiture. Les longues minutes qui nous séparent de l'hôpital se font dans le silence. Elle n'ouvre pas la bouche, ne bouge pas. Rien. Et ça me retourne à l'intérieur de la voir comme ça. J'essaie de ne pas penser à ce que j'ai ressenti en découvrant Nic affalé sur le sol, sinon mes mains vont se remettre à trembler.

La dernière fois que j'ai vu ces horribles chaises en plastique orange, c'est quand Melody a été amenée aux urgences après avoir tué son demi-frère. C'était de la légitime défense, même si ce n'était pas elle-même qu'elle défendait, mais Tony. C'était lui ou son connard de demi-frère et elle n'a pas hésité.

Nous nous dirigeons vers l'accueil pour demander des nouvelles de Nic. On nous répond qu'on doit attendre, qu'on nous appellera quand le docteur sera disposé à nous parler.

Alors on attend sur les chaises orange.

— Je dois appeler mon frère, murmure tout à coup Patti en fouillant dans son sac à la recherche de son portable.

Je pose une main sur les siennes pour l'arrêter :

— Je m'en charge.

Elle hoche la tête et reprend la contemplation du sol. Je sors deux minutes dans l'air frais de la nuit et tombe sur le répondeur de Tony. Pas le meilleur moyen d'annoncer une pareille chose mais tant pis, il doit savoir pour pouvoir revenir au plus vite. Au cas où.

Je m'empresse de retourner auprès de Patti. Elle n'a pas bougé d'un centimètre, n'a aucune réaction quand je lui dis que je n'ai pas pu joindre son frère et que j'ai laissé un message. Mais lorsque je prends sa main dans les miennes, je sens ses doigts trembler. Et ça me tue qu'elle doive vivre ça.

J'essaie de ne pas me laisser submerger par mes propres émotions, et mes souvenirs. Pas ceux du jour où Melody a tué son demi-frère, mais ceux où ma vie s'est arrêtée.

Les chaises n'étaient pas orange, mais d'un noir délavé, passé. La propreté du sol laissait à désirer, et les magazines sur la table dans la salle d'attente étaient si vieux que la star en couverture de celui sur le haut de la pile était morte depuis longtemps. Je me souviens aussi de la désapprobation dans le regard de mon père et de la déception de voir son fils vivre dans un quartier aussi pourri. Mais je ne me souviens pas de ses mots ni de ceux de l'infirmière quand elle est venue me chercher. Dans mes oreilles il n'y avait que le rugissement des flammes et les sirènes des pompiers. Et mes cris.

Un téléphone sonne à l'accueil et me ramène au présent. Les secouristes sortent par une porte battante. Le premier m'adresse un signe de tête, tandis que le second s'arrête au milieu du couloir :

— Vous lui avez sauvé la vie, me dit-il. Courage, je prierai pour vous, ajoute-t-il en partant.

Je hoche la tête en remerciements. Puis nous attendons.

Au bout de ce qui me semble être des heures, un médecin passe par la même porte battante que les secouristes.

— Vous êtes la famille de monsieur Miller ?

Nous nous levons immédiatement et allons vers lui. Patti se cramponne à ma main.

— Comment va mon grand-père ?

Le médecin consulte rapidement la tablette dans ses mains, il promène son doigt dessus et relève à peine la tête quand il répond :

— Il a fait un infarctus, heureusement il a été pris en charge suffisamment tôt. Il devrait s'en remettre, avec du repos et un régime adapté. Enfin, vous verrez tout ça avec le spécialiste qui va le prendre en charge.

- Est-ce qu'on peut le voir ?
- Bien sûr, mais quelques minutes.

Patti se tourne vers moi et me questionne du regard.

- Vas-y, je vais rappeler Tony.

Elle suit le docteur par la porte battante. Je me laisse tomber sur une chaise et compose le numéro de Tony. Je tombe encore sur la messagerie, lui relate les mots du médecin pour le rassurer, et raccroche.

Cinq minutes plus tard, Patti réapparaît par la porte battante, encore plus pâle que tout à l'heure. Je vais à sa rencontre. Une infirmière l'interpelle :

- Vous avez oublié votre sac, mademoiselle.

- Merci, murmure Patti du bout des lèvres.

- Vous devriez rentrer vous reposer.

- Mais...

— Votre grand-père va dormir toute la nuit. Il est entre de bonnes mains.

Je passe un bras autour des épaules de Patti.

- On reviendra demain matin à la première heure.

Nous quittons l'hôpital. Sur le parking, alors que nous nous dirigeons vers la voiture, Patti s'arrête soudain entre deux voitures. Elle porte les mains à son visage et je comprends qu'elle pleure lorsque ses épaules tressautent. Je la serre contre moi. Et elle se lâche complètement. Tout ce qu'elle avait retenu en elle ces dernières heures se déverse par flots en quelques secondes. Elle se cramponne à mon tee-shirt. Je sens ses larmes à travers le tissu. Je lui caresse le dos pour l'apaiser. Elle pleure et ça m'est insupportable. Mon cœur saigne avec elle. J'efface ses larmes mais je sais que je suis égoïste, car ce sont les saignements de mon cœur que j'espère arrêter.

PATTI

Nic a failli mourir. J'ai failli perdre mon grand-père. Quand je l'ai vu, étendu sur le sol, la main crispée sur sa poitrine, quelque chose en moi s'est bloqué. J'étais figée. Tétanisée. Incapable de réagir. Parce que soudain, ce que je voyais c'était père, lui aussi étendu sur le sol. Le corps froid. Son visage à jamais figé. Mort.

Victime d'une crise cardiaque, il n'a pas eu la chance de Nic. Il n'y avait personne auprès de lui pour lui venir en aide. Jusqu'à ce que je rentre de l'école. C'était trop tard. Il était déjà mort.

Jay a sauvé mon grand-père.

Il a su quoi faire, il l'a maintenu en vie le temps que les secours arrivent. Et il est encore là à supporter ma crise de larmes.

— Je suis désolée, dis-je en redressant la tête.

Il ne me lâche pas. Ses bras m'entourent et ça me paraît si naturel d'être dans ses bras. Si normal.

— C'est rien, dit-il en dégageant les cheveux de mon visage.

— C'est vrai, tu sais.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Tu as sauvé la vie de Nic. Comment as-tu su ce qu'il fallait faire ?

Il hausse les épaules et passe un bras autour de mes épaules. Nous nous remettons en route et ce n'est qu'une fois vers la voiture qu'il répond :

— Les cours de secourisme faisaient partie de l'enseignement, pour devenir entraîneur. J'ai fait que répéter ce que j'ai appris.

Il m'ouvre la portière et m'installe sur le siège passager. Je lui saisis la main avant qu'il referme la portière. Il s'agenouille.

— Je suis vraiment heureuse que tu sois là, Jay.

Il me sourit, embrasse ma main et la pause sur mes genoux avant de refermer la portière. Je suis encore troublée quand il s'installe derrière le volant et qu'il met en route le moteur. Il me faut plusieurs minutes pour trouver le courage de parler sans que ma voix trahisse l'émotion que j'ai ressentie.

— C'est moi qui ai trouvé mon père.

— Tu veux dire... ? fait-il en m'adressant un coup d'œil surpris.

— Il était mort depuis deux heures d'après ce qu'on a dit à ma mère. Tony et moi étions à l'école et ma mère au travail. Il est mort tout seul dans la cuisine de notre maison. Une crise cardiaque.

— Je suis désolé.

Dehors, il fait nuit noire. La ville est endormie. Nous passons devant le vieux stade, à peine éclairé par les lampadaires.

— Le bar ! m'exclamé-je soudain.

Je n'y ai pas pensé un seul instant.

— J'ai demandé à un habitué de s'en charger, me rassure Jay.

Il s'est occupé de tout.

— J'aurais dû le faire, c'était à moi de gérer ça.

— On ne réagit pas tous de la même façon dans ce genre de situation.

— Il est comme mon père, tu sais.

Je laisse ma tête retombée contre la vitre de la voiture et ferme les yeux.

— Tu as de la chance alors, d'avoir connu deux pères. Moi j'en ai un seul et je le déteste.

C'est si rare que Jay parle de sa vie privée.

— On ne peut pas détester nos parents. Ma mère est une horrible mère, mais c'est ma mère. Je lui pardonne d'avoir raté des tas de choses durant mon enfance.

Il ne répond pas. Je commence à regretter d'avoir osé lui dire ça quand il se décide enfin à parler :

— Il y a des choses qu'on ne peut pas pardonner, même à nos propres parents.

— Pourquoi tu détestes ton père ?

— Parce qu'il veut que je sois quelqu'un d'autre. Tu es arrivée, ajoute-t-il.

Je tourne la tête et découvre la librairie. Les appartements au-dessus sont plongés dans le noir. Lugubres.

— Tu veux bien monter avec moi ?

Il coupe le moteur.

... tu permets**JAY**

Ce n'est pas une bonne idée, elle et moi, seuls dans son appartement. Mais comment je pouvais la laisser après ça ? Les yeux encore humides qu'elle a posés sur moi m'ont ôté toute envie de refuser.

— Tu as faim ? me demande Patti après avoir envoyé valdinguer ses chaussures dans l'entrée.

Elle laisse tomber son sac sur le canapé, et se débarrasse de sa veste qui finit sur un dossier de chaise. Je n'avais jamais remarqué qu'elle était bordélique. Tout le contraire de son frère. Je la suis dans la cuisine. Elle a déjà la tête plongée dans le réfrigérateur.

— J'ai pas grand-chose, mais...

J'essaie de ne pas reluquer ses fesses dans cette position, mais putain c'est difficile de rester de marbre. Surtout dans ce jeans...

Je m'éclaircis la gorge.

— Patti, sors de là.

— Quoi ?

Elle se redresse et me lance un regard désespérément triste.

— Je n'ai pas faim.

— Tu as raison, moi non plus.

Pourtant elle est pâle à en faire peur.

— Tu as mangé quand la dernière fois ?

— Au déjeuner.

Je secoue la tête et rouvre le réfrigérateur.

— Putain, c'est vrai qu'il n'y a rien là-dedans ! Je peux ?

Je lui demande la permission d'ouvrir ses placards.

— Fais comme chez toi, dit-elle en se passant une main sur le visage.

Je trouve de la soupe instantanée et des pâtes. Avec le morceau de fromage qui traîne dans le fond du frigo, ça fera l'affaire. J'enfile un tablier et commence à lui préparer un repas digne de ce nom avec le

peu que j'ai sous la main. C'est facile, je l'ai fait des milliers de fois. Quand on n'a pas une tune pour se nourrir, il faut savoir ruser pour rendre les choses appétissantes. C'était mon truc, ça, avant.

Assise à la table de la cuisine, le menton planté dans les mains, Patti m'observe m'affairer devant la cuisinière. Ses yeux papillonnent de temps en temps, alourdis par le sommeil.

— Je pourrais rester comme ça pendant des heures, soupire-t-elle. Mais ce serait mieux si tu étais nu sous ce tablier.

Elle écarquille les yeux et rougit en se rendant compte de ce qu'elle vient de dire.

— Désolée, je crois que je rêvais.

J'adore la voir rougir comme ça et je me surprends à espérer rendre ses joues rouges de plaisir.

— Je savais bien que tu m'imaginais nu dans tes rêves, dis-je en déposant devant elle une assiette garnie de soupe à la tomate avec des pâtes.

Je rappe du fromage frais par-dessus, tout en savourant de la voir dissimuler son embarras derrière sa main.

— Bon appétit, dis-je en me servant à mon tour.

Elle observe son assiette, soudain pensive.

— Il aurait pu mourir, murmure-t-elle.

— Mais ce n'est pas le cas. Il va se remettre, le docteur l'a dit.

— Et s'il se trompait ?

— Le docteur ? Il avait l'air antipathique, à mon avis, c'est un super médecin.

— N'importe quoi !

— Je t'assure, plus ils sont cons et plus ils sont bons.

Elle m'observe, se demandant si je suis sérieux ou pas. Je ne le suis qu'à moitié, en réalité, je cherche surtout à la faire sourire.

Et ça marche. Ses lèvres s'étirent d'abord timidement, puis elle part dans un éclat de rire. Je lui indique son assiette du bout de ma fourchette.

— Comment fais-tu pour rendre tout aussi délicieux ? demande-t-elle après avoir avalé une première bouchée.

— Ce n'est que de la soupe avec des pâtes.

— Justement, ce n'est que de la soupe avec des pâtes, répète-t-elle, et pourtant, ça ne ressemble pas à de la soupe avec des pâtes. Je peux ravoir du fromage ?

Je m'occupe de râper du fromage au-dessus de son assiette puis nous mangeons en discutant de tout et de rien. Après les heures tendues que nous venons de passer, c'est agréable, un peu de légèreté. Patti est une fille drôle, avec beaucoup de répartie. Ce qui ne m'étonne plus lorsqu'elle me raconte avoir passé son enfance entre le club et le bar de son grand-père avec Tony. Entre ce type d'enfance et

l'épreuve de la mort de son père, j'ai l'impression que Patti a grandi plus vite que la plupart des enfants.

Je suis en train de terminer la vaisselle tout en lui racontant comment j'ai réussi à convaincre ce matin les parents d'Iris de la laisser boxer, quand je me rends compte qu'elle s'endort.

Le menton dans la main droite, sa tête dodeline de gauche à droite. Je m'essuie les mains et pose le torchon sur la table. Je passe les doigts dans ses boucles blondes et lui parle à voix basse :

— Patti, allez, viens. C'est l'heure d'aller se coucher.

Elle se laisse faire quand je l'aide à se mettre debout.

— Je suis tellement fatiguée, Jay.

— Je sais.

Elle trébuche contre le pied de la chaise et je passe un bras autour de sa taille.

— C'est trop loin, gémit-elle en se laissant tomber contre moi.

Je passe mon autre bras sous ses genoux, et la soulève. Elle glisse ses bras autour de mon cou, et pose sa tête contre mon épaule en soupirant.

Je la conduis à sa chambre. Lorsque je la dépose sur le lit, elle refuse de défaire les mains d'autour de mon cou.

— Reste avec moi, souffle-t-elle.

— D'accord.

Je lui rabats les couvertures jusque sous le menton.

— Je vais m'installer sur le canapé.

Mais elle dort déjà. Je lui apporte un verre d'eau et son téléphone portable au cas où, et me laisse tomber sur le canapé du salon.

Putain quelle journée... Et quelle nuit, me dis-je en me rendant compte qu'il est deux heures du matin. Je me déchausse, m'allonge et ferme les yeux. Je ne suis ni bourré ni épuisé par le sport, et ça me fait peur. Je déteste ça. Mais j'ai dû m'assoupir car lorsque j'ouvre les yeux, Patti est debout devant le canapé. Je me redresse vivement.

— Patti ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne répond pas. Elle ne porte sur elle qu'un simple débardeur et une culotte. Elle escalade le canapé et s'allonge sur moi.

— Je veux juste être auprès de toi, s'il te plaît, Jay.

Elle se laisse glisser sur le côté, et passe un bras par-dessus mon torse, la tête sur mon épaule. Je ferme les yeux et prends de grandes inspirations.

Ne pas penser à ses seins contre moi... ne pas penser à ses seins contre moi...

Elle passe une jambe sur les miennes, et se cale comme si j'étais un gros oreiller.

Putain de merde, respire Jay...

— Tu sais, ton lit est plus grand que ce canapé.

— Oui, mais tu n'y es pas, dit-elle d'une voix ensommeillée.

— Ça peut s'arranger !

Je la fais glisser sur moi, pivote, et la saisis sous les genoux avant de nous lever du canapé. Elle se cramponne à mes épaules en poussant un cri de surprise. Ses cuisses sont autour de ma taille, et mes mains sous ses fesses. Sa respiration s'accélère. Je suis incapable de quitter sa bouche des yeux. Ses lèvres s'entrouvrent, elle penche la tête et m'embrasse. D'abord surpris par son initiative, je glisse ma langue dans sa bouche, lui arrachant un gémissement. Je veux l'entendre gémir comme ça jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Je la pose sur le sol pour avoir les mains libres, et la plaque contre le mur, à l'entrée de sa chambre. Je parcours sa peau avec mes mains, ma bouche, tout en ayant l'impression que c'est insuffisant. Ses doigts s'accrochent à mes cheveux qu'elle tire quand je mords son cou. Elle se cambre et je descends sur sa poitrine. Elle me pousse en arrière, dans la chambre. Son regard est enfiévré. Mes jambes rencontrent le lit. Elle m'oblige à m'asseoir et se met à califourchon sur moi, et m'embrasse. Putain, j'adore qu'elle prenne les choses en mains comme ça. J'attrape ses fesses et la serre. Je veux qu'elle ressente ce qu'elle provoque en moi, combien j'ai envie d'elle.

Tout à coup, il se passe quelque chose à mille lieues de ce que j'avais en tête. Elle redresse la tête et alors que ses joues étaient encore rouges y a trente secondes, elles sont soudain blanches. Et ses yeux... je crois y voir se former une peur mais... de quoi pourrait-elle avoir peur ?

— Patti ?

Elle descend du lit, porte une main à ses lèvres, et se précipite dans la salle de bain.

PATTI

Je vomis. Je me vide complètement. Jay frappe à la porte.

— Patti ? Tout va bien ?

Je me laisse tomber sur le carrelage de la salle de bain. Qu'est-ce que je peux lui dire ? Que j'ai eu si envie de lui que ça m'a fait peur au point d'en vomir ? Je suis une détraquée... Il doit y avoir un truc cassé chez moi.

— Patti ? insiste Jay en frappant à nouveau contre la porte.

Quelques secondes de silence et sa voix de nouveau :

— Tu veux que je m'en aille ?

— Non.

Ça m'a échappé. Je ne veux pas qu'il parte. J'ai au contraire envie qu'il me prenne dans ses bras. Quand je disais que j'étais détraquée...

— D'accord, fait-il. Je vais entrer, OK ? Je veux juste... je veux juste m'assurer que tu vas bien.

Il patiente un instant, me laissant le temps, je suppose, de lui interdire d'entrer. Quand il estime avoir assez attendu, il tourne la poignée et entre. Il s'agenouille près de moi, rapidement, mais sans geste brusque. Il attrape un gant de toilette qu'il mouille et il me le passe sur le visage. Je ferme les yeux et me laisse faire.

— Tu peux te lever ? me demande-t-il au bout d'un moment.

Moi, j'aurais pu rester là un paquet de jours sur le carrelage frais à me faire dorloter par Jay. Je hoche la tête et il m'aide à me mettre debout. Puis il me soulève et me porte dans ses bras. Il me dépose sur le lit et me fait boire un verre d'eau.

Je m'allonge et me décale sur le côté. Je n'ai pas besoin de lui demander, il le comprend. Il se glisse derrière moi, sous les couvertures, et me serre contre lui. Je suis trop fatiguée pour essayer d'analyser ce qu'il s'est passé, pourquoi j'ai réagi ainsi. Trop fatiguée pour me tourmenter davantage.

Jay ne me demande pas d'explications. Il se contente d'être là. Il coiffe mes cheveux en arrière en passant ses doigts dans mes boucles. Puis il dépose un baiser sous mon oreille, et enfouit son visage dans mes cheveux. Et je m'endors.

La pluie battante sur la vitre me tire du sommeil. Il fait sombre dehors, alors qu'il est déjà neuf heures. Je m'extirpe des bras de Jay, toujours endormi, et file sous la douche.

Une fois bien réveillée, je vérifie mon portable. Tony m'a laissé un message, il n'a eu ceux de Jay que tôt ce matin. Lui et Melody

arrivent, ils sont sur la route. Ça me soulage de savoir que mon grand frère sera là pour prendre le relais, si besoin.

J'appelle l'hôpital pour avoir des nouvelles de mon grand-père. La dame que j'ai au téléphone m'assure qu'il a passé une bonne nuit, qu'il a repris des forces.

Je téléphone ensuite aux grands-parents de Clarence. Je ne le fais jamais d'habitude. On ne me l'a pas vraiment interdit, mais on m'a bien fait comprendre, au tout début, que ces deux jours leur étaient réservés, et que je devais les respecter.

Daniella décroche à la deuxième sonnerie.

— Bonjour, Patti, me salue-t-elle.

— Bonjour Daniella. Clarence est levé ?

— Oui, mais...

— Je peux lui parler, s'il vous plaît ?

Je l'entends souffler et des bruits de pas, comme si elle changeait de pièce.

— Écoute, Patti. Il nous reste quelques heures avec lui, ça ne peut pas attendre ?

— Non, ça ne peut pas attendre ! m'emporté-je soudain. C'est mon fils ! J'ai le droit de l'appeler et de lui parler sans avoir à vous demander la permission.

Tant pis si je l'ai vexée. J'en ai marre de devoir marcher sur des œufs en permanence avec elle. Oui, elle a perdu son fils, mais ça ne lui donne pas tous les droits sur le mien.

Je souffle longuement en fermant les yeux pour me calmer. Je ne dois pas lui donner l'occasion de me reprocher quoi que ce soit.

— Écoutez, je suis désolée. Mon grand-père a fait une attaque. Je... je n'aurais pas appelé si ce n'était pas important.

— Seigneur, Patti, je suis désolée.

J'entends dans sa voix qu'elle l'est vraiment.

— Il s'en est sorti, mais...

— Je comprends. Ne quitte pas.

Je patiente quelques instants, puis :

— Maman ?

— Mon petit cœur, ça va ?

— Oui, maman ?

J'entends le questionnement dans le timbre de sa voix. Il comprend que quelque chose ne va pas.

J' imagine Daniella et Stan, guettant mon fils au téléphone, comme des rapaces sur leur proie. Je secoue la tête pour effacer cette image et me concentre sur Clarence.

— Tu diras à papy et mamie que je vais venir te chercher plus tôt aujourd'hui. Nic est tombé malade, et il a besoin de nous, d'accord ?

— D'accord, maman ! Tu viens me chercher bientôt ?

— Très bientôt, mon petit cœur. Je t'aime.

La tonalité du téléphone me répond. Daniella a sûrement coupé la communication. Tant pis. Au moins, ils sont prévenus que je le récupère plus tôt.

Lorsque je sors de la salle de bain, je trouve Jay en train de préparer du café dans la cuisine.

— Désolée si je t'ai réveillé, lui dis-je, en me rendant compte que j'ai dû hurler au téléphone.

Je laisse tomber mon portable sur la table.

— Tony et Melody rentrent plus tôt.

— C'est bien, répond-il en nous servant le café.

Il ajoute du sucre et du lait dans le mien, alors que je ne me souviens pas lui avoir dit un jour que je l'aimais comme ça.

J'ai soudain terriblement envie de l'embrasser. Je me souviens de l'intensité de son baiser, cette nuit, de ses mains sur moi, de l'envie que j'ai ressentie... Je détourne le regard, embarrassée à l'idée qu'il se rende compte à quoi je pense. Il doit me prendre pour une folle à le dévorer des yeux comme ça alors qu'hier soir je le fuyais pour vomir dans la salle de bain.

Je saisis ma tasse, histoire de me donner une contenance, mais c'est peine perdue quand je sens l'intensité de son regard sur moi. Mon ventre se tord et j'ai les mains moites. J'ai l'impression d'être une adolescente face à son béguin du lycée. Je bois une gorgée de café, qui m'éclaircit à peine les idées, bien qu'il soit fort. Je ne devrais pas laisser Jay faire le café au club, s'il le fait aussi corsé. J'abandonne ma tasse sur la table lorsqu'il avance vers moi. Il glisse une main autour de ma taille, et m'attire contre lui.

— Qu'est-ce que...

— Je veux juste vérifier un truc, coupe-t-il en posant son autre main dans ma nuque. Tu permets ?

Je hoche la tête, incapable d'émettre le moindre son. Et il m'embrasse. Je fonds littéralement dans ses bras. Je me raccroche à ses épaules comme si le sol venait de disparaître sous mes pieds. Ses lèvres sont douces contre les miennes, à peine insistantes, et sa langue me fait gémir, me donne envie de me coller à lui. Je suis essoufflée et un peu frustrée lorsqu'il met fin à notre baiser.

Mais le plus important, c'est que je n'ai pas de nausée. C'est même tout le contraire que je ressens. Peut-être que j'étais trop chamboulée cette nuit et que j'ai été submergée par toutes ces émotions. Parce que Jay provoque un tas d'émotions en moi, c'est évident.

— Tu as faim ?

Je cligne des yeux. Je saisis ma tasse et bois une gorgée de café.

— Je dois me rendre à Providence pour récupérer Clarence, finis-je par dire.

Il me suit dans le salon, où je m'assieds sur le canapé pour enfiler mes chaussures. J'essaie de ne pas repenser à la manière dont je me suis jetée sur lui cette nuit, ici même. Une chaleur se répand sur mes joues.

— Tu veux que je te conduise ? propose-t-il.

Et que Daniella face une attaque en me voyant débarquer avec lui ? Ce n'est pas une bonne idée.

— On n'a qu'à se retrouver à l'hôpital.

... mes chagrins

PATTI

Récupérer Clarence fut plus facile que prévu. Il m'attendait avec son sac, derrière la fenêtre, et pour une fois, il est sorti seul lorsque je suis arrivée. Personne ne l'a accompagné sur le chemin pavé qui conduit jusqu'au trottoir.

— Il est beaucoup malade, grand-père Nic, maman ? me demande Clarence pour la deuxième fois depuis qu'on est partis.

— Il ira bientôt mieux, ne t'inquiète pas.

— Il va mourir comme mon père ?

Je lui lance un coup d'œil surpris dans le rétroviseur.

— Papy Stan a dit que son cœur s'était arrêté comme pour mon père.

Heureusement qu'on est arrêtés à un feu. Quel imbécile ce Stan ! Il ne pouvait pas garder sa bouche fermée pour une fois ?

Je me retourne pour regarder mon fils dans les yeux.

— Ce n'est pas aussi simple, mon petit cœur. Grand-père Nic avait un petit problème au cœur, c'est vrai, mais les médecins l'ont soigné, et il va aller beaucoup mieux. D'accord ?

Il hoche la tête sans rien dire. Derrière, une voiture klaxonne d'impatience. J'adresse un signe de la main à la conductrice pour m'excuser.

— Je peux avoir un bonbon à la menthe, maman ?

Il tend sa petite main entre les deux sièges. J'y dépose la boîte.

— Un seul. Alors, qu'est-ce que tu as fait hier ? Tu me racontes ?

Il mâche méthodiquement avant de me répondre :

— Je suis allé au marché avec papy et mamie. Et on a rencontré une dame, tu sais c'est la maman de mon copain Tom, qui habite à côté de chez papy et mamie.

— Ah oui ?

— Oui, et même que Tom et moi, on a joué à un nouveau jeu trop cool !

Je souris devant son air joyeux. C'est ce qu'il y a de bien avec les enfants.

— Il y avait un toboggan, et on avait même le droit de faire de la trottinette. Je peux avoir une trottinette, maman ?

— Tu as déjà ton vélo.

— Mais c'est plus cool les trottinettes, maman, s'il te plaît ?

Il joint les mains sous son menton et m'implore dans le rétroviseur.

— On verra.

— Ouais ! crie-t-il en levant les bras en l'air et en bougeant la tête en rythme avec la chanson qui passe à la radio.

— Je n'ai pas dit oui, Clarence.

— Mais tu as pas dit non, rétorque-t-il en continuant de gesticuler. Maman ! C'est la chanson préférée de Jay ! Mets plus fort !

Le tube des *Kings of Leon* emplît de ses notes rock l'habitable et mon fils se met à chanter. Comment sait-il ça à propos de Jay ?

Je m'apprête à le lui demander quand il s'écrie en tendant le bras devant lui :

— Regarde, maman ! C'est Jay.

Mon rythme cardiaque s'accélère aussitôt. Quand je lui ai proposé ce matin qu'on se rejoigne ici, il avait simplement hoché la tête, puis nous nous étions quittés assez maladroitement devant chez moi. Je ne pensais pas qu'il viendrait. Mais Jay est effectivement là, sur le parking de l'hôpital. Une pile de journaux sous le bras, il fume une cigarette, ses lunettes de soleil sur le nez. La pluie a enfin cessé, et a laissé la place à un soleil lumineux, dont les rayons jouent dans les mèches décolorées de Jay. Et si je continue comme ça, je vais me mettre à baver derrière ma vitre, comme un chien.

Clarence saute de la voiture à peine sommes-nous garés pour rejoindre Jay en courant. L'espace d'un instant, je me demande s'il va lui sauter dans les bras tant il y met de l'énergie, et je redoute la réaction de Jay. Mais non, Clarence doit l'avoir bien cerné, car il s'arrête pile face à lui, et glisse les mains dans ses poches. Il lui dit quelque chose que je n'entends pas. Jay lève la tête, regarde dans ma direction, puis se reconcentre sur Clarence. Il lui répond et Clarence rit. Et mon cœur fait une nouvelle envolée.

Je saisis mon sac sur le siège passager, vérifie ma tête dans le rétroviseur.

— Salut, me lance Jay une fois auprès d'eux.

— Salut.

Je suis sûre d'avoir rougi bêtement. Je passe une main dans mes cheveux et détourne les yeux.

— C'est pour grand-père Nic, ça ? demande Clarence à Jay en montrant du doigt les journaux que Jay tient dans les mains.

— Absolument, monsieur ! lance Jay.

Clarence s'alarme aussitôt en tirant sur ma main :

— Maman ! maman ! On a pas de cadeau pour grand-père Nic.

— Ce n'est pas grave, mon petit cœur.

— Mais il faut toujours apporter un cadeau, maman ! On avait apporté un cadeau à Melody, grand-père Nic va être jaloux.

Il est au bord des larmes, et je suis soudain désemparée, à deux doigts de pleurer moi aussi.

Jay s'accroupit devant lui :

— Hé, mon pote, tu veux que je te dise, il sera tellement fou de joie de te voir, que ce sera son plus beau cadeau.

— Tu crois ?

— Bien sûr !

Clarence affiche une moue sceptique.

— Sinon, toi et moi on peut aller à la boutique cadeau et voir ce qu'on trouve, pendant que ta maman se rend auprès de Nic.

Clarence se tourne vivement vers moi, les mains sous le menton :

— On peut, maman ? Dis oui, s'il te plaît, maman !

Je suis un peu abasourdie je dois dire par ce qui vient de se passer. C'est la première fois que j'entends Jay parler autant avec mon fils. Jay se relève et semble me défier du regard de dire non. Puis il me sourit, comme pour me rassurer. Alors que c'est inutile, j'ai confiance en lui. Il a beau parfois dépasser les bornes, avec l'alcool notamment et son franc parler, même si sur ce dernier point c'est quelque chose que j'apprécie chez lui, je lui fais confiance.

— Bien sûr que vous pouvez y aller, dis-je, sans quitter Jay des yeux.

Son sourire s'élargit comme s'il attendait ma réponse aussi impatientement que Clarence. D'ailleurs, mon fils l'attrape déjà par le bras et le traîne vers l'entrée de l'hôpital.

— Je peux te laisser ça ? me demande Jay en me tendant ses journaux.

Je les regarde s'éloigner. Juste avant de passer les portes, Jay se retourne. Je lui mime un merci et il me sourit encore. Ces sourires qui me sont destinés sont si inédits que je reste interdite. Je pourrais m'y habituer, oh oui, je pourrais tellement m'y habituer, à ces sourires.

Quelques minutes plus tard, je suis dans un long couloir blanc. Des éclats de voix proviennent de la chambre d'à côté. Je les écoute un moment avant de frapper à la porte rose pâle entrouverte, devant moi. Je la pousse et me retrouve dans une chambre baignée de lumière. Un lit trône au centre, entouré de diverses machines. Mon grand-père est assoupi. Il a l'air si fragile, si... petit. Je n'aurais jamais cru que c'était un terme que je pourrais utiliser un jour pour le qualifier, pourtant c'est le cas. Il me paraît aussi plus vieux. Ça me serre le cœur d'une manière si douloureuse que je suis obligée de me tenir au barreau du

lit. Je sors un mouchoir de mon sac et quand je relève les yeux, Nic est réveillé. Il me sourit et je retrouve un peu de ce grand-père que rien ne peut arrêter. Mon héros. Et cette fois, les larmes roulent sur mes joues avec force.

— Viens là, me fait-il en ouvrant les bras.

Je m'y réfugie, et j'ai l'impression d'avoir à nouveau dix ans quand il me consolait de mes chagrins.

JAY

Lorsqu'on trouve enfin la boutique, la femme qui s'en occupe est en train de fermer. Clarence le comprend aussi. Ses bras tombent le long de son corps qui s'affaisse. Ses boucles, les mêmes que sa mère, mais d'une couleur plus sombre, se rabattent sur ses yeux. Putain, pas moyen que je le laisse dans cet état !

— Pardon, madame ? C'est trop tard pour vous acheter un petit truc ?

Elle se tourne et quand elle me voit, elle a un mouvement de recul. C'est souvent l'effet que je produis sur les gens, entre mes cheveux si décolorés qu'ils sont presque blancs, et mes yeux bleus la plupart du temps cerclés de rouge. Si on ajoute à cela mes tenues débraillées et ma barbe de plusieurs jours, on me prend souvent pour un junkie. Ce que je ne suis pas. J'ai des tas de défauts et d'addictions, mais ça non.

Puis elle pose les yeux sur Clarence qui la regarde avec un espoir démesuré, mais en accord avec son âge. Ce gamin n'a rien besoin de dire, il plisse sa lèvre inférieure. Personne ne peut résister à ça, et je crois qu'il le sait pertinemment, ce petit malin.

Le visage de la dame s'attendrit aussitôt, sa bouche imite même celle de Clarence.

— Oh, mon pauvre petit chéri, tu cherches un cadeau pour ta maman, c'est ça ?

Les yeux de Clarence soudain sur moi semblent me demander quoi répondre. Je hoche discrètement la tête et le petit m'imité. La dame pousse un grand soupir et consulte sa montre.

— C'est vrai que j'ai fermé un peu plus tôt que d'habitude, fait-elle en remontant la grille. Tu as quelques minutes, ajoute-t-elle en ouvrant la porte en verre et en se décalant pour nous laisser passer.

Clarence avance et lorsqu'il est à sa hauteur, il encercle ses jambes de ses bras. Elle fond littéralement. Ce gamin est vraiment fortiche ! Il sait y faire avec les dames, ça promet...

Elle lui tapote la tête en soupirant.

— Allez, dépêchons-nous de trouver un cadeau pour euh... maman, dis-je un peu maladroitement, et qu'on embête plus cette gentille dame.

Je tends la main vers lui et le petit y glisse la sienne sans hésiter. Ça provoque un truc en moi indescriptible, un truc si déstabilisant que ça me fait peur autant que ça m'émeut, peut-être même plus. Cette petite main dans la mienne n'est pas qu'une petite main, c'est une confiance absolue, honnête et vraie. La dernière fois que j'ai ressenti ça, c'est quand je la tenais dans mes bras.

Clarence m'entraîne dans les rayons et j'essaie de me concentrer sur

le présent.

— On pourrait lui prendre une plante, proposé-je en passant devant des cactus.

Clarence cherche la dame des yeux et me répond en chuchotant :

— Grand-père Nic n'aime pas les plantes.

— Qu'est-ce qu'il aime, alors ?

— Le sport, dit-il sans avoir besoin de réfléchir. Et manger. On pourrait prendre des chocolats, ajoute-t-il gaiement en brandissant une grosse boîte devant lui.

Je ne pense pas que ce soit indiqué après ce qu'il vient de se passer, malheureusement. Je m'apprête à le lui dire avec tact lorsqu'il se met à courir entre les rayons.

— Regarde ! On dirait T'choupi !

Il me tend une peluche à l'allure d'un chien. C'est vrai qu'elle ressemble au patapouf qui passe son temps affalé sur le sol de l'entrée du bar.

— On prend ça, dit Clarence. Il va être très triste de pas pouvoir voir son chien, ça lui fera penser à lui.

— Tu as raison, c'est une excellente idée.

On se dirige vers la caisse, où la femme nous attend.

— Alors, vous avez trouvé votre bonheur ? Oh, une peluche, c'est une excellente idée, ça tiendra compagnie à ta maman.

Clarence hoche la tête et se colle à moi. Je passe une main sur son épaule et tends un billet à la vendeuse.

— Je vous fais un paquet cadeau ?

— Ça ira, merci, madame, on a assez abusé de votre temps.

Je tends la peluche au gamin qui la serre contre lui, puis il saisit ma main.

Il nous faut cinq bonnes minutes pour trouver la chambre de Nic. La porte est ouverte et Clarence n'attend pas d'être invité à entrer, il court et saute sur le lit.

— Doucement, Clarence ! s'écrie Patti.

Je reste en retrait, à l'entrée de la chambre.

— Regarde, grand-père, c'est T'choupi ! C'est pour toi, pour que tu l'oublies pas.

— Merci, mon grand, c'est le plus beau des cadeaux.

Clarence se tourne vers moi et m'adresse un grand sourire de fierté. Je lève mon pouce en l'air, et sors de la chambre. Je suis dans le couloir lorsque Patti me rattrape.

— Jay, attends.

— Ouais ? lancé-je en me retournant vers elle.

Elle avance droit sur moi et se blottit dans mes bras. Les boucles de ses cheveux viennent chatouiller mon visage. Je ferme les yeux, mais elle se dégage déjà. Elle n'ose pas affronter mon regard et se tortille

les mains.

— Ça m'ennuie de te demander ça, mais Tony et Melody sont au bar pour s'assurer que tout aille bien, et l'infirmière a dit que le docteur avait besoin de me parler, et...

— Je me charge de Clarence.

Le soulagement adoucit ses traits fatigués et elle me sourit. Son portefeuille apparaît dans ses mains. Elle fouille dedans d'un air contrarié.

— Mince, je n'ai pas de liquide.

— J'en ai, ne t'inquiète pas.

Elle laisse retomber ses bras le long de son corps, comme Clarence tout à l'heure lorsqu'il a cru que la boutique était fermée.

— Tu veux bien lui trouver quelque chose à manger, n'importe quoi, du moment qu'il mange un peu.

Je hoche la tête.

— Je te rembourserai, bien sûr, et la peluche aussi, et...

Elle semble soudain complètement submergée par les émotions. Je m'approche et glisse mes mains sur ses bras, que je frotte de haut en bas.

— On verra ça plus tard. Je me charge de lui trouver à manger et de le distraire un peu, et toi, tu t'occupes de ton grand-père.

Elle hoche la tête, avec la même moue triste que son fils à la boutique pour amadouer la vendeuse, sauf qu'il n'y a rien de calculer ici. Ça me brise le cœur de la savoir si triste.

Putain, pourquoi je ressens ça tout à coup ? Je ne devrais pas m'investir autant, que ce soit avec elle ou avec son fils. À quoi je joue, au juste, à faire comme si je faisais partie de cette famille ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Une fois ne m'a pas suffi ? J'ai déjà tout perdu, au point que j'ai voulu mourir, et voilà que je recommence. Sauf que c'est trop tard, le mal est déjà fait, je suis impliqué dans cette famille, que je le veuille ou non. Tony est comme mon frère, et Nic, il a fait plus pour moi ces derniers temps que mon père durant toute sa vie. Bien sûr qu'ils sont ma famille. Quant à Patti, comment continuer à nier l'attraction que je ressens pour elle quand je passe mon temps à me jeter sur ses lèvres comme un mort de faim ?

Ouais. Je suis dans la merde, mais c'est pas le moment d'analyser ça.

— Merci, Jay, fait Patti en déposant un baiser sur ma joue.

Quinze minutes plus tard, le gamin et moi sommes assis sur les chaises en plastique orange. Clarence a un paquet de chips ouvert sur les genoux, qu'il n'a pas encore touché. Il est silencieux depuis un

moment.

Les portes battantes s'ouvrent sur un lit d'hôpital poussé par un infirmier, sur lequel une vieille femme est allongée. Le type manœuvre pour tourner puis il place le lit dans le couloir, le long du mur, et va s'accouder au comptoir. Au rire qu'émet la femme à l'accueil, il doit la draguer. Clarence n'a rien raté de l'opération, et il regarde pensivement la pauvre vieille femme qui patiente dans son lit de malade, en plein courant d'air.

Je l'entends renifler une première fois. Puis une deuxième.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon pote ?

Il hausse les épaules.

— Mon nez, il coule.

— Ben alors, tu lui as pas appris à nager ?

Je sais, c'est complètement naze comme vanne, mais ça a le mérite de l'interpeller. Il me regarde comme si j'avais perdu la tête.

Les portes battantes se rouvrent sur une infirmière qui pousse un type dans un fauteuil roulant. Putain, c'est pas un endroit pour un gosse, je me dis en voyant le type se baver dessus.

J'attrape les chips et la main de Clarence :

— On va faire un tour, viens.

Il me faut cinq minutes pour trouver ce que j'avais en tête. Le couloir est désert et les chambres, après vérification, sont vides. J'abandonne nos affaires dans un coin contre le mur, et je déplie le fauteuil roulant.

— Allez, en selle !

— C'est pas un cheval, me répond-il sérieusement.

— En voiture, alors ?

Il secoue la tête en levant les yeux au plafond et finit par s'asseoir.

L'heure suivante, on la passe à rire dans ce couloir désert, à se pousser dans le fauteuil. J'ai trouvé une chaise à roulette, alors on fait la course.

Quand on retrouve Patti, le petit dévore son deuxième paquet de chips, les joues rouges.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demande-t-elle en passant une main dans ses boucles humides de transpiration.

— On s'est baladés.

Clarence me regarde, un grand sourire dévoilant le trou entre ses dents. Je lui adresse un clin d'œil. Il essaie de faire la même chose mais cligne des deux yeux. Il part dans un nouvel éclat de rire, sous le regard suspicieux de sa mère.

Elle a raison de l'être. Cette complicité qui s'installe entre son fils et moi, c'est... ça peut pas être bon. Je suis un mec cassé, irréparable, un bon à rien incapable de protéger ceux qu'il aime.

Je plante mes lunettes de soleil sur mon nez. Je me sens déjà moins

exposé. Puis je commence à reculer.

— Je dois filer.

Le petit est déjà parti rejoindre son oncle dans la chambre de Nic. Tandis que je prends la fuite, je sens le regard de Patti, et probablement ses questions, me brûler les épaules.

Dehors, le soleil est agressif. Je sors une clope et l'allume tout en marchant. Je bouscule un type. Je m'excuse quand je me rends compte que c'est ce connard de Lucas. Lui aussi me reconnaît.

— Jay, c'est ça ? me fait-il en me tendant la main.

Je me contente de le regarder sans lui répondre. Il baisse la main et secoue la tête en riant. Il commence à partir, je l'imité en tirant sur ma clope, quand il me rattrape.

Il me tend une carte :

— Je sais qui tu es. T'es pas comme lui. T'as ça en toi, hein, mon pote ? La soif du combat, l'adrénaline, l'euphorie. Depuis quand t'as pas combattu ? Pas un de ces matchs d'exhibition, je te parle d'un vrai combat.

Il n'a pas besoin d'en dire plus, lui et moi on sait de quoi il parle. Et on sait qu'il a raison. Je me suis trop laissé aller ces dernières semaines, je me suis trop impliqué dans ce qu'il ne fallait pas. Je saisis sa carte du bout des doigts.

— J'ai besoin d'un boxeur pour ce soir, j'ai un type là-dedans, ajoute-t-il en indiquant le bâtiment de l'hôpital. Appelle-moi.

Je devrais jeter cette carte. Mais je ne le fais pas. Car je la sens tapie au fond de moi, la soif du combat. Et les abîmes tentateurs qui n'attendent qu'une chose, que je leur cède encore.

... je boxe

JAY

Je viens de passer une partie de l'après-midi à m'entraîner, à essayer de ne pas penser à cette putain de carte au fond de ma poche. Mais c'est difficile. J'ai beau frapper comme un fou et courir aussi vite que je peux autour du stade pour ne pas y penser, rien n'y fait. Ça m'obsède. Depuis quand n'ai-je pas ressenti l'excitation du combat ? Il a raison, ce connard, peu importe ce que je pourrais dire ou faire, j'ai besoin de combattre. Surtout maintenant.

Il fait déjà nuit quand la carte atterrit entre mes doigts. C'est ça ou l'alcool, alors...

Je commence à composer le numéro de Lucas lorsqu'un SMS de Patti arrive :

Merci pour ce matin, merci d'avoir pris soin de Clarence. Et de moi.

Mon rythme cardiaque s'accélère. Je ne suis pas qui elle croit. Je suis incapable de prendre soin des gens. Je ne suis qu'une merde qui ne mérite qu'une chose...

Mes poings me démangent déjà et lorsque j'appuie sur le bouton vert, et que la voix de ce connard me répond, avec cette petite intonation qui me laisse dire qu'il attendait mon appel, qu'il savait, je n'ai qu'une envie, c'est de monter sur le ring.

Deux heures plus tard, ce n'est pas sur un ring que je me trouve, mais dans une cage. Pas de barreaux, mais des panneaux grillagés disposés en forme octogonale. Je passe la porte et me demande ce que je fous là. Tout autour, des gens survoltés crient à s'en faire péter les cordes vocales.

L'arbitre se penche vers moi et prononce quelque chose.

— Quoi ?

— Ton nom ? répète-t-il.

Je bloque sur sa tête sans répondre. À voir ses oreilles, il a un passé de combattant. Je suis étonné qu'il soit là, d'ailleurs, j'avais cru comprendre qu'il n'y avait rien de légal dans ces combats.

— Alors ?

Je hausse les épaules. Franchement, peu importe. J'en ai rien à foutre du nom qu'il me donnera, tout ce que je veux c'est cogner. Quelqu'un se met à taper sur le grillage. C'est Lucas. L'arbitre le rejoint, écoute ce qu'il a à lui dire, puis revient.

Bien sûr, tout ça, j'y assiste du coin de l'œil, car mon attention est dirigée vers une seule chose : mon adversaire.

Aussi grand que moi, il a l'air plus lourd. On ne boxe sûrement pas dans la même catégorie. Je ne devais pas m'attendre à autre chose de la part de ces combats. Les règles ne sont clairement pas les mêmes. Encore faut-il qu'il y en ait, des règles.

L'arbitre se place entre nous, au centre de la cage, tout en parlant dans l'oreillette qu'il porte. Le public s'enflamme. La voix d'un speaker retentit. Je n'entends pas ce qu'il dit car l'arbitre nous fait signe d'approcher et il nous dicte les règles, puisqu'on dirait qu'il y en a finalement :

— Il est interdit de s'attaquer aux yeux, aux oreilles et aux parties génitales.

Mon adversaire rit comme un demeuré. J'attends la suite, mais l'arbitre s'arrête là. Donc, tous les coups sont permis, ou presque...

L'arbitre recule et la salle se déchaîne, alors que ça hurlait déjà pas mal. Je n'entends même pas la cloche. Le type se jette sur moi. Je plaque les coudes contre mes côtes, et l'évite de justesse en me décalant. Ce qui ne plaît pas au public. Ils veulent du sang. Ils ne sont pas là pour voir un pauvre type comme moi esquiver et s'en sortir, ils veulent qu'on s'entre-tue. Ils s'en moquent pas mal de qui gagnera. Ils s'en moquent pas mal qu'il y ait un survivant, en fait.

Mon adversaire semble décidé à porter le premier coup, car il revient déjà à la charge. Je l'évite à nouveau, c'est facile, il ne se déplace pas très vite, mais cette fois, je frappe. Il se prend un uppercut sous le menton. Ce n'est pas un boxeur, il ne se protège pas comme on me l'a appris. Il tombe en arrière et ne se relève pas. L'arbitre s'agenouille. Je baisse ma garde. Il compte, suivi par la salle qui hurle les chiffres. Deux hommes entrent dans la cage, dont un avec une blouse blanche. Ça me rassure un peu de savoir qu'ils font quand même appel à un médecin. Mon adversaire parvient à s'asseoir. Il secoue la tête, il est sonné. Il lui faut une bonne minute pour se mettre debout. Deux de plus pour sortir de la cage. Tout ce temps je suis resté concentré, sans regarder autour de moi. Je les entends, mais je n'ai pas envie de les voir. Il y a même des femmes qui me crient tout ce qu'elles voudraient me faire avec leur langue.

J'enchaîne ainsi deux adversaires de plus. C'est facile, ce sont des amateurs venus pour le frisson. Ils ne pratiquent aucun sport de combat, ou à peine, le dimanche peut-être, pour se donner bonne conscience. Je culpabilise un peu de les aligner ainsi, et puis je me dis que c'est le jeu, que personne ne les a forcés à entrer dans la cage.

Lucas me coince avant mon quatrième combat :

— Faut que tu fasses durer, mec. C'est quoi ton problème ? Je croyais que t'étais venu pour combattre ?

— C'est pas de ma faute si tu me présentes que des débutants.

— Ces débutants, ils paient, pauvre con, alors tu leur en donnes pour leur argent. C'est compris ?

Je l'ignore et retourne me placer. Au centre de la cage se trouve une flaque de sang du dernier que j'ai étalé. Il s'est mis à pisser du nez de manière incontrôlable.

Alors comme ça Lucas fait payer ces types pour le frisson du combat ? Ça me dégoûte, mais ça ne m'étonne pas, venant de lui. Ce qui me déçoit, par contre, c'est que je voulais de vrais combats.

Lucas parle vivement avec mon prochain adversaire. Ce dernier gesticule dans tous les sens, d'un air furieux. Lucas secoue la tête, puis deux gros bras reconduisent le gars vers la sortie. Lucas est déjà au téléphone, et d'un claquement de doigt, il donne des directives à un autre gros bras, qui se précipite vers les vestiaires. Il revient en courant, suivi par un type en tenue. Ils échangent quelques mots avec Lucas, le type observe la cage et hoche la tête. Ils se serrent la main, et le type entre dans la cage, suivi de près par Lucas qui glisse un mot à l'arbitre. En sortant, il s'arrête vers moi :

— Tu voulais un vrai combat, le voilà. Me déçois pas, mon pote.

Les spectateurs se déchaînent, ils connaissent mon adversaire dont ils scandent le nom.

— SCARY ! SCARY ! SCARY !

C'est vrai qu'il a une allure effrayante. Son crâne est rasé, à la place des cheveux, une multitude de tatouages de différentes couleurs. Quant à son corps, sa peau est constellée de fines traces de coupures blanches. Il ouvre grand ses paupières sans me quitter des yeux. Putain, s'il continue comme ça, ses globes oculaires vont se barrer.

Les gens continuent de crier son nom. Soudain, il lève les bras, et le silence se fait. Quelques murmures d'excitation fusent, mais la plupart des personnes présentes dans la salle sont hypnotisées par ce mec. Il tend un doigt qui se termine par un ongle anormalement long et se griffe la poitrine jusqu'au sang, qu'il recueille sur ses doigts. Le public retient son souffle tandis qu'il porte les doigts à son front et dessine de longues traînées rouges jusqu'à sa bouche, puis il lèche son sang.

La foule hurle.

Il se met en position de combat. Et je la sens enfin, l'adrénaline.

Elle coule dans mes veines, parcourt mon corps et lui insuffle une énergie que je n'avais pas connue depuis longtemps. Ma respiration s'accélère légèrement. Je me cale à mon rythme cardiaque, et me mets en garde. Je ne pense plus à rien d'autre. La cloche sonne.

Scary et moi nous tournons autour. La coupure sur sa poitrine continue de saigner. Il trempe le doigt dedans et se barbouille les lèvres, puis il m'offre un sourire tout en plongeant sur moi. Je n'ai pas le temps de l'esquiver. Il entoure mes jambes et me fait tomber. Ma tête heurte le sol. Je contracte le ventre, les coudes rapprochés, pour parer les coups. Sauf qu'ils ne viennent pas où je les attendais. Il me frappe à plusieurs reprises derrière la cuisse droite. Je le saisis par les épaules, glisse un pied sous lui, et le fais basculer par-dessus ma tête. Il roule et j'ai juste le temps de saisir sa cheville et de le couper dans son élan. Il s'étale sur le ventre. Je lui saute sur le dos, et entoure son cou avec mon bras. Il m'envoie un coup de coude dans les côtes à plusieurs reprises jusqu'à ce que je finisse par le lâcher. Je roule sur le côté, il fait de même et on se retrouve face à face. Il me lance quelques frappes, pas vraiment des coups de poing, plutôt des baffes. La salle clame toujours son nom, j'entends certaines personnes rire et lui hurler de me faire ma fête. Je lui rends ses baffes et il aime ça que ça m'énerve, il m'adresse un sourire de dément. Je lui envoie un coup droit qu'il prend en plein dans la mâchoire. Il recule à peine. Il réplique et me cogne sous l'œil, putain. Il profite de l'effet de surprise pour me saisir par le cou. Déséquilibré, je pose un genou à terre. Il prend appui dessus et saute sur mon dos. Je tombe sur les fesses. Une de ses jambes s'enroule alors autour de mon torse tandis que l'autre me cingle le bas du visage. Il se laisse tomber sur le dos, et tire sur mon bras droit, mon poignet enfermé dans ses mains. Il tire en arrière, mettant tout son poids, dans une prise de lutte. Si je veux gagner ce combat, je ne dois pas le laisser m'entraîner sur le sol, où il maîtrise mieux que moi les techniques. L'arbitre nous tourne autour en criant, il me demande si j'abandonne et me hurle de taper par terre pour lui signifier.

Putain, j'ai déjà perdu des combats dans ma carrière de sportif. Mais abandonner ? Jamais.

J'essaie de me dégager, mais plus j'y mets de la force et plus ça se retourne contre moi. Des étoiles commencent à apparaître devant mes yeux. Il faut que j'agisse vite avant de perdre connaissance. Si la force ne peut pas me sortir de là, je dois trouver autre chose. Je change de tactique, et abandonne toute résistance. Surpris, Scary s'arrête trop tard et il m'entraîne sur lui. Mon coude finit dans son ventre. Ça lui coupe un temps le souffle, assez en tout cas pour que je prenne le dessus. À genoux au-dessus de lui, je lui envoie un premier uppercut. Le sang jailli d'entre ses dents. Il lève les bras pour se protéger, s'attendant à

d'autres coups de poing. Mais j'ai retenu la leçon. Je le saisis par le cou et le soulève en criant et le plaque contre le grillage de l'octogone. Mon cri déchaîne la foule qui scande un nouveau nom lorsque je me mets en position, les coudes plaqués contre mes côtes, les poings devant mon visage.

— LE BOXEUR ! LE BOXEUR !

Alors je fais ce que je fais de mieux dans ce putain de monde.

Je boxe.

PATTI

Lorsque je pousse la porte du bar du Vieux Stade, les bras chargés de sacs, la matinée de ce lundi est déjà bien avancée. Tony accourt pour m'aider et nous déposons tout sur le comptoir.

— Tu aurais dû me dire que tu prévoyais de faire autant de courses, je serais venu avec toi.

— Tu es là pour tenir le bar depuis les six heures ce matin, tu as déjà fait assez.

Le coach Benny et Melody sortent de la cuisine en riant.

— Je suis désolé, je suis incapable de faire plus, c'est pour ça que je dine ici la plupart du temps.

— Ce n'est pas grave, Benny, on va trouver une solution, lui répond Melody.

Don, un tablier autour de la taille et un balai dans les mains, se laisse tomber sur un tabouret.

— Patti, sers-moi donc une bière, ma petite. J'ai trop travaillé.

— Allons, Don, lui fait Melody. Cela fait seulement cinq minutes que vous passez le balai.

— Hé ! c'est cinq minutes de plus que j'ai l'habitude.

Melody lui sourit, une main sur son bras, et son charme agit. Don rougit. Il se relève en marmonnant qu'il a oublié un coin dans le fond de la grande salle.

Melody récupère son tabouret et explique :

— Je suis attendue à la librairie, sinon je l'aurais fait. Ça tombe mal, Billy est absente toute la semaine.

— Ah oui, j'avais oublié ! Elle est au festival avec sa copine.

— Billy a une copine ? lance Don depuis le fond de la salle. Qu'est-ce que ça veut dire, ça encore ?

— Balayez, Don, je vous expliquerai, lui répond Melody.

Je commence à défaire les sacs de courses et à ranger ce qui va derrière le comptoir.

— Tu as fait la commande, comme je t'avais demandé ?

— Je me suis fiée à la dernière que Nic a passée, me confirme Melody. J'espère que je n'ai pas fait d'erreur.

— Je suis sûre que ça ira très bien.

Elle me sourit et me prend la main.

— Comment allait Clarence ce matin ?

— Figure-toi qu'il n'avait qu'un seul mot à la bouche.

Elle hausse les sourcils et je me penche vers elle pour lui murmurer :

— Jay.

— Tu l'as vu, ce matin ? me demande-t-elle.

— Il n'a même pas répondu à mon SMS d'hier. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Oh, pour rien.

Elle détourne le regard et saute du tabouret.

— Comment vous allez faire pour ce midi ?

— On n'a trouvé personne qui sache suffisamment cuisiner pour gérer le service, m'explique Tony en sortant de la cuisine où il vient de remplir le lave-vaisselle.

Il passe un bras autour des épaules de Melody, et ce geste me fait penser à Jay. Pourquoi il ne m'a pas répondu hier soir ? Je n'aurais pas dû abuser de sa gentillesse et lui laisser Clarence le temps que je parle au docteur. J'aurais dû attendre que Tony et Melody soient là. Après ça, Jay est devenu bizarre, distant même. Où était-il hier soir ? Qu'est-ce qu'il faisait ? Et avec qui ?

Oh la ! Va falloir que je me calme, et rapidement ! Je repousse au loin toutes ces questions qui me pèsent sur le cœur et me concentre sur ce que je peux contrôler.

— Je m'occupe du service de ce midi.

Tony m'adresse une moue sceptique.

— Sans vouloir te vexer, tu ne sais faire cuire que des pâtes.

— J'ai dit que je m'en occupais, fais-moi confiance.

Je les pousse tous les deux vers la sortie.

— Allez, vous allez être en retard.

— Le lave-vaisselle est en route, m'informe Tony.

Ils m'embrassent chacun leur tour sur la joue avant de partir. Le cigare au coin des lèvres, Benny m'observe avec un drôle d'air.

— Je ne vais pas cuisiner, si c'est ce qui vous fait peur, vous pourrez revenir manger en toute sécurité.

Est-ce que tout le monde dans cette ville sait combien je suis une piètre cuisinière ?

— Bien, à tout à l'heure dans ce cas.

Je me laisse tomber sur une chaise, les bras sur la table. Je contemple mon téléphone, puis je me décide finalement à envoyer un message à Jay, parce que je ne vois vraiment pas vers qui d'autre me tourner. Contrairement à celui d'hier soir resté sans réponse, Jay me répond de suite qu'il sera là dans moins d'une heure. Je m'appuie contre le dossier en fermant les yeux. Il est à peine dix heures et je suis déjà épuisée.

Un jappement me fait sursauter. T'choupi est assis devant moi, sa laisse posée par terre devant ses pattes. Je pousse un grand soupir.

— Don ? Quelqu'un a pensé à sortir le chien ?

Un sifflement me répond du fond de la salle.

— Bon, allez viens mon gros pépère, on va faire une promenade.

T'choupi jappe une nouvelle fois et détale vers la porte.

Lorsque nous revenons, vingt minutes plus tard, Jay est déjà derrière le bar. T'choupi se secoue dans l'entrée, plonge le museau dans sa gamelle d'eau, puis il se laisse tomber de tout son long et commence à ronfler.

J'accroche la laisse à la patère sur le mur, puis mon manteau. Je vais jusqu'au comptoir pour remercier Jay, mais il disparaît dans la cuisine.

— Dis donc, où elle est la petite brunette qui change de nom sans arrêt ? me demande Don.

— Melody ? Elle est à son travail, à la librairie.

Il retrousse les lèvres dans une moue comique. Elles touchent presque son nez.

— Elle m'avait promis une bière, si je faisais correctement mon boulot.

Je me faufile derrière le bar et lui sers une pression que je glisse devant lui.

— Tenez, et mangez ça avec, ajouté-je en déposant un bol de cacahuètes. Vous avez fait du bon boulot, le bar est comme un sou neuf grâce à vous.

— Un peu qu'il l'est ! N'oublie pas de le lui dire, à la petite brunette, fait-il en engouffrant une poignée de cacahuètes.

Il attrape son verre, lui sourit et boit. Un peu tôt pour l'apéro, mais tant pis.

Je me rends dans la cuisine. Jay est en train d'éplucher des pommes de terre. Je remarque les pansements qui recouvrent une partie de ses doigts.

— Tu t'es coupé ?

— Ouais, j'ai pas fait gaffe, répond-il.

— Je peux m'en charger, comme ça tu peux faire autre chose.

— T'es sûr ?

— Je sais éplucher des patates, quand même.

— Y en a un sacré paquet, me prévient-il. Nic devrait penser à passer au surgelé.

Je lui donne un coup d'épaule, qui le fait grimacer avec un gémissement de douleur qu'il a essayé d'étouffer. Je n'ai pourtant pas tapé si fort.

— C'est pour ça que ses frites sont les meilleures de la ville. Est-ce que ça va ?

J'essaie d'attraper son regard fuyant. Sans succès.

— Ouais, fait-il en disparaissant dans la chambre froide.

L'heure suivante, je la passe à éplucher des pommes de terre et à les

couper en rectangle pendant que Jay fait tout pour m'éviter. Si je me posais encore des questions sur nous, je crois que j'ai ma réponse. Quelque chose se tord en moi, c'est désagréable, mais bien fait pour moi. Voilà ce que c'est de se laisser aller avec un type comme Jay. Il ferait n'importe quoi pour ses amis, mais il ne faut pas attendre autre chose de lui.

Lorsque les premiers clients arrivent, je m'occupe du service, si bien qu'on échange seulement sur les commandes à préparer.

En début d'après-midi, alors que Don donne un second coup de balai après le service du midi, Jay dépose une assiette de frites et de légumes devant moi.

— Il faut que tu manges, me dit-il tandis que j'étouffe un bâillement.

— Merci.

Je picore d'un air distrait.

— Bonjour bonjour ! lance Mira, la gérante de l'épicerie, en entrant dans le bar. Regardez qui voilà !

Elle a récupéré Clarence pour moi à l'école.

— Je peux en avoir moi aussi, maman ?

Il n'attend pas ma réponse et pioche dans mon assiette, en évitant bien entendu les légumes.

Mira passe derrière le bar et enfle un tablier.

— J'espère que vous m'avez laissé de quoi m'occuper cette après-midi, fait-elle en s'engouffrant dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? s'étonne Jay, qui commence à piocher lui aussi dans mon assiette.

Il adresse un clin d'œil à Clarence quand ils se chamaillent pour la même frite.

— Elle vient donner un coup de main. Comme Don, comme Benny, comme moi, et comme toi.

Il observe le bar d'un air abasourdi.

— Ils vont faire ça pendant longtemps ?

— Jusqu'à ce que Nic soit capable de le faire seul à nouveau. C'est comme ça que ça marche, ici, à Owl City. On vit dans un endroit si petit qu'on est obligés de faire attention les uns aux autres.

Je me demande pourquoi cette idée a l'air de le perturber à ce point. Puis je me souviens qu'il est de New York, où on ne connaît même pas le nom de son voisin, même au bout de vingt ans.

— C'est dingue, fait-il en secouant la tête.

— C'est dingue, répète Clarence en l'imitant.

J'essuie la trace de sauce sur sa joue et remets ses boucles en place. Il va falloir songer à les lui couper, bientôt.

— Est-ce qu'on peut aller voir Melody, maman ?

— Elle travaille, mon petit cœur.

— Je peux lui acheter un livre, mais je sais pas si j'ai assez dans ma tirelire.

— Très bonne idée ! lance Mira en apparaissant derrière nous. Allez donc prendre un peu l'air. Vous en avez assez fait pour aujourd'hui.

Clarence est déjà en train d'enfiler son manteau. Puis il s'agenouille devant T'choupi et commence à lui raconter sa matinée à l'école.

— Clarence, ne te roule pas par terre, s'il te plaît, lui dis-je quand il se couche près du chien.

Je me tourne pour prendre mon sac et me retrouve face à Jay, occupé à observer mon fils. Il a une coupure sous l'œil droit que je n'avais pas encore remarqué et la joue un peu tuméfiée.

— Qu'est-ce que...

— Bon, je dois filer, à plus tard, fait-il en contournant le comptoir.

Je n'ai même pas le temps de dire quoi que ce soit, il a déjà disparu.

— Eh bien ! s'exclame Mira. En voilà un qui est pressé d'aller là où il est attendu. Je parie qu'il y a une femme derrière tout ça.

Sa remarque me laisse un goût très amer dans la bouche.

— Patti, tu seras tout à fait un ange si tu pouvais donner cela à Melody pour moi, je n'ai pas eu le temps de passer avant de venir ici.

Elle me tend une boîte en carton, dans laquelle il y a probablement une tonne de biscuits. C'est le truc de Mira, nourrir ses amis.

Vingt minutes plus tard, je suis assise confortablement dans un des fauteuils verts de la librairie, une tasse de café dans une main, un cookie au chocolat dans l'autre. Clarence est affalé sur les coussins, dans le coin lecture pour enfants, aménagé récemment par Melody. Cette idée qu'elle a eu de leur réserver un petit coin pour lire a beaucoup apporté à la librairie. Les parents peuvent déambuler à leur guise entre les rayons, sans avoir à les surveiller. On pourrait penser que le fait qu'ils aient ainsi accès à la lecture gratuitement fasse dégringoler les ventes, mais c'est en fait tout le contraire. Les ventes du rayon jeunesse ont doublé depuis. Les enfants veulent repartir avec le livre qu'ils ont commencé à lire.

La chouette au-dessus de la porte d'entrée hulule lorsqu'une cliente entre. Sa fille, à peine plus âgée que Clarence, court vers le coin lecture et s'affale sur les coussins. La maman nous salue poliment et disparaît dans les rayons.

— Tu as eu une idée géniale, félicité-je encore Melody.

Elle rougit et me sourit.

— Je suis contente que Billy me laisse assez de liberté pour mes expériences.

Entre Billy et Melody, ça a collé tout de suite. Billy est plus qu'une patronne pour elle. Plus qu'une simple amie, même. Un peu comme une maman, en fait.

Je baille bruyamment, la main devant ma bouche.

— Je peux virer les enfants des coussins, si tu veux faire une sieste, me propose Melody.

— Très drôle.

Je lui tire la langue. Elle rit en levant les yeux au ciel.

— Tu travailles beaucoup en ce moment, dit-elle sur un ton plus sérieux.

Je ne vais pas la contredire. Je suis épuisée depuis quelques semaines. Avec l'attaque de Nic, et le bar à gérer, même avec l'aide de la ville, ça rajoute du stress et de la fatigue.

Et puis il y a Jay, bien sûr.

— Tu aurais dû déléguer pour le service de ce midi, continue Melody. Tu n'as pas à tout gérer seule.

— Je ne l'étais pas. Jay était là, expliqué-je devant son questionnement.

— Jay ?

— Je lui ai demandé et il est venu, tout simplement.

— Donc tu l'as vu.

— Euh, oui, puisqu'on s'est occupé du service de midi ensemble.

Melody affiche un air troublé. On dirait qu'elle a quelque chose à me dire mais qu'elle n'ose pas.

— Et entre vous deux, c'est...

Elle laisse sa phrase en suspens.

— Je ne sais pas, c'est compliqué.

— Est-ce que...

Elle vérifie que personne ne peut nous entendre, puis elle baisse la voix et continue :

— Tu as déjà songé à aller dans un groupe de parole ? Peut-être que ça t'aiderait.

— M'aider à quoi ?

Ma voix est un peu plus cinglante que j'aurais voulu. Je sais qu'elle ne veut que mon bien. Si elle évoque cela, ce n'est pas pour me pousser dans mes retranchements, mais uniquement parce qu'elle s'inquiète pour moi.

— Tu sais, à gérer ce qui s'est passé.

Elle se tortille les doigts. Ça me fait de la peine d'être la raison de sa gêne.

Je pose ma tasse sur la table et m'avance au bord sur fauteuil pour me rapprocher d'elle. J'arrête ses entortillements de doigts d'une main.

— Je vais très bien, je t'assure. C'est du passé, et je préfère ne plus

y penser. D'ailleurs, pour tout te dire, j'ai peu de souvenirs de cette soirée.

C'est vrai, on dirait que mon cerveau a occulté cette nuit-là. Je me souviens surtout de la couleur des gyrophares des pompiers et du visage de Tony quand il a compris ce qu'il venait de faire. Le reste, ce qui est arrivé dans la voiture, est flou. C'est aussi bien comme ça.

Enfin, je crois.

— Bon, d'accord, me répond doucement Melody. Mais tu sais, si tu as envie d'en parler un jour, de faire la démarche, je t'accompagnerai si tu as besoin de soutien.

Je la serre dans mes bras pour la remercier pendant une longue minute, jusqu'à ce qu'un raclement de gorge nous interrompe.

— Excusez-moi, vous avez le dernier roman de Robert Galbraith ?

Melody rejoint la cliente pour lui indiquer le roman en question tout en lui racontant que Robert Galbraith est le pseudonyme de J. K. Rowling. Lorsqu'elle réapparaît, je ne peux m'empêcher de la taquiner :

— Je suppose que tu les as tous lus.

— Évidemment, rétorque-t-elle en levant les yeux au ciel. C'est la maman de Harry Potter.

Melody est fan, comme la moitié de la population de la terre, ou presque... Elle suit des cours d'écriture créative à l'université, tout en travaillant ici, à la librairie, avec Billy.

— Tes cours se passent bien ?

Elle se rembrunit subitement.

— C'est plus difficile que je l'imaginais. Je n'avais jamais écrit avant ça, alors faire lire mes textes à des étrangers, c'est super compliqué. Le prof a choisi mon dernier texte pour le lire devant toute la classe.

— Félicitations !

— J'étais morte de honte.

Je n'arrive déjà pas à lire un livre alors en écrire, n'en parlons pas. J'admire Melody pour sa force de caractère. Elle mérite tout ce qui lui arrive, après les épreuves qu'elle a endurées.

— Je dois reconnaître que c'était grisant, lâche-t-elle du bout des lèvres. Je n'ai pas l'habitude d'être ainsi mise en avant.

C'était même tout le contraire. Depuis ses douze ans, elle a appris à passer inaperçue. Il va lui falloir un certain temps, je suppose, pour perdre cette habitude.

— Au fait, tu as des nouvelles de Billy ? Elles sont bien arrivées ?

— Le festival démarre ce soir, ça va être un sacré boulot à gérer.

— Heureusement, elle a son autrice préférée pour l'aider.

— Je suis si contente pour elles deux, fait tendrement Melody.

Clarence arrive les bras chargés de livres.

— Je peux tous les prendre, maman ?

J'écarquille les yeux. Mon fils et ses envies démesurées et qui n'a aucun souci pour lire des livres, contrairement à sa mère.

Melody récupère la pile de livres.

— Si tu en choisissais un, et qu'on mettait les autres de côté pour une prochaine fois ?

Clarence hoche la tête, et se concentre pour choisir.

— Vous allez voir Nic ? me demande Melody à voix basse. Dis-lui que je pense très fort à lui et que je regrette de ne pouvoir venir le voir plus souvent, ajoute-t-elle.

J'ai hâte que mon grand-père puisse sortir de l'hôpital. Même si ça me fait peur. Un gros challenge l'attend. Le docteur a été formel, s'il ne change pas radicalement sa manière de vivre, il pourrait en mourir.

... besoin de toi

JAY

Dehors, j'ai une bonne raison pour garder mes lunettes de soleil sur le nez et ainsi dissimuler les marques. Bien sûr que Patti a remarqué mes coupures, au bar, ce matin. Ce que j'ai vu dans son regard m'a davantage troublé que je ne veuille bien l'admettre.

Je sens que les abîmes ne sont pas loin. Quand je pense à demain... J'ai envie de mourir. Ce qui serait bien trop facile. Je sais que c'est horrible ce que je dis. J'y ai pensé plus d'une fois, je crois même que je l'ai espéré chaque fois que j'ai combattu. Après tout, c'est déjà arrivé, il y a déjà eu des morts lors de combats, même des matchs de boxe officiels. Peut-être que c'est aussi ce que je recherche dans l'alcool, en plus de l'oubli. Une manière d'en finir, une bonne fois pour toutes.

Ces idées noires sont moins présentes qu'avant. Elles sont toujours là, à l'affût, prêtes à me sauter dessus à la moindre occasion. Comme lorsque je me retrouve auprès d'un bébé, ce qui paraît évident, mais aussi à des moments où je ne m'y attends pas. Ça me prend comme ça, la douleur revient brutalement, si forte que je pourrais en tomber. Dévastatrice. Et dans ces moments-là, il n'y a que la boxe et l'alcool pour m'anesthésier.

Le pire, c'est quand je rêve d'elle. Elle gigote dans mes bras, je sens son odeur, sa peau... et je me réveille. Et elle est toujours morte. Je préfère ne pas dormir si c'est pour me réveiller ensuite dans un monde sans elle.

J'ai besoin d'antidouleur. Je crois que ce type, Scary, m'a plus atteint que je le pensais. Je traverse le parc du Centenaire, en direction de la pharmacie.

Des cris attirent soudain mon attention. Clarence est en train de courir après un chien qui n'a pas l'air de vouloir se laisser attraper.

— Filou, viens ici ! crie le gamin. Filou ! Filou !

Je cherche sa mère du regard. Elle est quelques mètres plus loin,

près d'un gars en fauteuil roulant.

— Filou, ici mon chien ! crie-t-il, sans plus de succès que le gamin.

Patti me remarque. Elle me fait un signe de la main. Mon cœur s'accélère brutalement, le con. Il ne peut pas rester tranquille en sa présence. Je la rejoins et réponds au bonjour du type quand Patti nous présente. Bruno a une quarantaine d'années bien tassée, et porte ses cheveux longs sur la nuque. Ses bras sont musclés et son torse bien plus développé que la plupart des hommes de son âge.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demandé-je en regardant Clarence courser le Jack Russel.

— Filou s'est sauvé, explique Bruno. D'habitude il écoute et revient, mais là...

— Il prend ça pour un jeu.

— On dirait bien que oui, me répond Bruno.

Les joues de Clarence sont rouges tant il cavale après la bête.

— Je ne pense pas que ça soit comme ça qu'il écouterait.

— Je t'en prie, me rétorque Patti. Fais-nous profiter de ton expérience, puisque tu as l'air de savoir mieux que nous ce qu'il faut faire.

Je la regarde, étonné par la brusquerie de sa remarque, puis comprends qu'elle me met au défi.

Voilà comment, dix minutes plus tard, je suis en train de courir avec Clarence après un chien qui nous fait tourner en bourriques.

— Attends, on va changer de stratégie, dis-je en m'arrêtant pour souffler un peu, les mains sur les genoux.

Mon flanc me fait de plus en plus souffrir, j'ai besoin de ces putains d'antidouleur.

Clarence se met dans la même position et souffle. J'entends sa mère rire, plus loin.

— Tu sais ce qu'on va faire ? lancé-je au gamin qui secoue la tête. On va faire semblant de l'ignorer. Tu peux le surveiller ? Mais attention, faut pas qu'il te voie.

Clarence et moi tournons la tête, l'air de rien, Clarence avec moins de succès.

— Alors, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il court plus, il nous regarde ! répond Clarence. Oh ! Il s'est assis. Je pose une main sur son épaule.

— Faut qu'on trouve un moyen de l'attirer vers nous. Tu as une idée ?

Il fronce les sourcils, les doigts sur son menton comme s'il caressait une barbe invisible. Puis il s'exclame :

— Quand je vois mes copains jouer à la récréation, j'ai toujours très envie d'aller jouer avec eux !

— Ah oui ? Et ils jouent à quoi tes copains ?

— Au ballon, au loup, à la bagarre, compte-t-il sur ses doigts.

— Bon, on n'a pas de ballon, et je ne crois pas que le loup, ça marchera, étant donné qu'on vient de courir après ce putain de chien pendant trois heures.

— Tu as dit un gros mot ! Tu as dit un gros mot !

— Ah oui, merde !

Il pouffe, la main devant sa bouche.

— Tu te moques de moi ? lui lancé-je en lui faisant des chatouilles.

Il se laisse tomber dans l'herbe et rit aux éclats en se tortillant dans tous les sens.

— Non !! ah ah ! arrête ! c'est pas du jeu !

Il parvient à m'échapper et me saute dessus. Je me laisse faire et cette fois c'est lui qui me chatouille. Soudain, une boule de poil surgit et commence à chahuter avec nous. Filou saute sur mon ventre, réveillant la douleur, et se met à lécher le menton de Clarence.

— Attrapez-le ! crie Patti.

Je saisis le chien, le coince sous mon bras, mais il s'en moque, il continue de nous lécher, sa petite queue remuant dans tous les sens. Clarence se relève et je lui tends le chien.

— Ne le laisse pas partir.

Il a les joues rouges et les yeux brillants de rire. Patti arrive avec la laisse et l'attache.

— Mission réussie ! dit-elle en rendant Filou à son maître qui s'en va après nous avoir salué.

Je suis encore assis dans l'herbe.

— Tu comptes rester ici toute l'après-midi ? me lance Patti.

— Peut-être bien.

Elle rit lorsque Clarence se couche dans l'herbe à côté de moi.

— Moi aussi ! Je vais rester là toujours, maman.

Je l'imité et me couche, les bras sous la tête.

— Ouais, on va rester là, et rien faire de la journée.

— Ouais, fait Clarence en pliant aussi ses bras sous sa tête.

Il bouge ses jambes comme s'il était en train de faire un ange dans la neige, mais dans l'herbe.

— Eh bien, faites donc comme il vous plaira, messieurs, mais moi, je vais manger une glace.

Clarence se fige et tourne brusquement la tête vers moi, bouche ouverte.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demandé-je, tandis que sa mère commence déjà à s'éloigner. Tu crois qu'elle bluffe ?

— Maman sait qu'il faut pas plaisanter avec la glace, c'est mon repas préféré.

— C'est pas un repas, la glace !

— Si, c'est un repas. Si ça se mange, c'est que c'est un repas.

Il s'assied et me regarde comme si je venais de dire la plus grosse bêtise du monde.

— Regarde ! s'écrie-t-il en pointant un doigt au loin. Elle va traverser la route !

— Tu veux y aller ?

— Mais on avait dit qu'on resterait là toute la journée.

— On peut aussi décider qu'on a assez traîné et aller manger une glace.

— Tu crois ?

Je hoche la tête et lui plante mes lunettes sur le nez. Il rit et les remet en place lorsqu'elles glissent.

— On est quand même des super-héros, on a sauvé un chien.

— Ouais ! Et les super-héros ils font ce qu'ils veulent !

— Oui, enfin, avec l'accord de leur maman, quand même.

Il pouffe en secouant la tête. Je me mets sur mes jambes et l'aide à se mettre debout. Puis je le hisse sur mon épaule en grimaçant à cause de la douleur.

— Toi aussi, tu dois faire tout ce que ta maman te dit ? me demande-t-il.

Nous traversons la rue pour rejoindre sa mère qui marche en direction du glacier.

— Plus maintenant.

— Pourquoi, elle est morte ? Comme mon père ?

— Euh, non. C'est juste qu'on se parle plus.

— Moi, je serais triste de ne plus parler à ma maman.

Je me dis que moi aussi je serais triste de ne plus parler à Patti.

PATTI

Ils me rattrapent devant la terrasse du glacier. Je les observe tandis qu'ils marchent. Enfin, Jay marche, car Clarence est planté sur son épaule et rit aux éclats à ce que Jay vient de lui dire.

Je suis soudain scotchée par l'image qu'ils me renvoient. On dirait un père et son fils. Ça me frappe, ça s'insinue en moi comme une mauvaise herbe qui gâche tout. En refusant d'avoir une relation avec un homme, n'ai-je pas privé mon fils d'un lien qui aurait pu se créer entre un potentiel beau-père et lui ?

Je secoue la tête. Ce n'est pas le moment d'avoir des regrets. J'ai fait ce que j'avais à faire pour élever mon fils. J'ai travaillé pour subvenir à nos besoins, je n'avais pas le temps, ni l'envie je dois le reconnaître, de me trouver un mec. C'est alors qu'une autre image s'insinue en moi : Jay en mari. Non mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je deviens complètement folle.

— Regarde maman, je suis plus grand que toi ! s'écrie Clarence lorsqu'ils arrivent.

Et dire qu'un jour ce sera vrai.

— Il va y avoir un problème, tu ne vas pas pouvoir manger de glace.

— Pourquoi ? s'alarme-t-il aussitôt.

— Tu es trop grand, tu ne peux pas passer la porte d'entrée.

— Vite, Jay ! Fais-moi descendre !

Ses pieds touchent à peine le sol qu'il court vers la porte.

— Tu ne lui donnes jamais à manger ou quoi ? me taquine Jay.

Il me tient la porte et pose une main dans mon dos.

— Si je l'écoutais, il se nourrirait exclusivement de glaces.

Nous rejoignons Clarence, déjà assis sur une des banquettes rouges. Ça me rappelle ce jour où il a rencontré son oncle pour la première fois. Depuis, ils ont eu un paquet de moments ensemble. On ne pourra jamais rattraper le temps perdu, mais Tony et Clarence sont en train de construire une relation solide.

Je me glisse sur la banquette, près de mon fils, et l'embrasse. Lorsque je tourne la tête, je remarque que Jay nous observe bizarrement.

— Tout va bien ?

Il récupère ses lunettes de soleil abandonnées par Clarence sur la table et les enfile. J'ai fini par comprendre qu'elles étaient comme une barrière au monde extérieur, mais aussi un moyen de cacher ses sentiments. Comme maintenant.

— Ouais, répond-il.

La serveuse dépose des verres d'eau sur notre table. Jay saisit le

sien et le bois d'une traite. Clarence, comme souvent, l'imité. Mais il ne parvient pas à finir son verre.

— Eh bien ! s'exclame la serveuse, vous n'allez plus avoir de place pour les glaces !

— J'ai toujours de la place pour la glace dans mon ventre, fait Clarence avec un grand sourire.

Il observe son ventre comme s'il pouvait vraiment voir s'il lui restait de la place.

— Tu es sûr ? demande Jay en se penchant au-dessus de la table. Il est tout petit ce bidon, on peut rien mettre là-dedans !

Clarence fait alors exprès de gonfler son ventre, le dos cambré et s'exclame :

— Si ! regarde !

Jay rit aux éclats. Et j'éprouve encore cette drôle de sensation en les observant rire tous les deux, en voyant Jay si proche et détendu avec mon fils. Une sensation bien trop dangereuse.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ? demande la serveuse en souriant.

Clarence se tourne immédiatement vers moi et je lis la question dans ses yeux.

— Tu peux choisir ce qui te fait plaisir, mon petit cœur.

— Pour de vrai ?

Je hoche la tête et pousse la carte devant lui. Une fois que nous avons commandé, ce qui a pris plus de temps que prévu avec Clarence, je lui dis d'aller se laver les mains. J'en profite pour questionner Jay sur son état, pourquoi il semble blessé. Mais il me devance :

— Tu as des problèmes d'argent ?

J'en reste bouche bée. Je coince mes cheveux derrière mes oreilles et croise les bras.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? demandé-je en reculant contre la banquette.

Il sourit en secouant la tête.

— Tu as vu comme tu te fermes ? Je pose simplement une question, Patti. Le petit avait l'air surpris quand tu lui as dit qu'il pouvait avoir ce qu'il veut.

Je ne réponds rien. Il soupire et passe la main par-dessus la table pour saisir mon bras.

— Je sais que c'est dur d'élever seule un enfant, comme tu le fais.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'as même pas d'enfant.

Ma réplique a fusé comme une flèche. Il relâche mon bras et s'appuie contre le dossier.

— Tu as raison, je... je ne sais pas.

Il passe ses doigts dans ses cheveux et tire un peu dessus.

— Je ne regrette pas, si c'est ce à quoi tu penses.

— Quoi ? fait-il d'un air un peu perdu.

— Clarence. C'est vrai, je l'ai eu jeune et même si on vivait chez ma mère jusqu'à récemment, je l'ai élevé seule, sans l'aide de personne. Je n'ai pas besoin de toi pour éduquer ou nourrir mon fils. Je n'ai besoin de personne.

Il relève ses lunettes de soleil sur sa tête et plonge son regard bleu dans le mien. Il ouvre la bouche pour parler, mais ses yeux se décalent brusquement et Clarence approche en courant, suivi par la serveuse les bras chargés d'un plateau.

Je laisse passer Clarence pour qu'il se rasseye pendant que la serveuse dépose nos coupes de glace sur la table.

La conversation reprend tandis que nous mangeons. Clarence, comme à son habitude, pose une multitude de questions, commente tout ce qui lui passe par la tête.

Lorsque nous repartons, Jay nous tient la porte. Je passe près de lui, et il me glisse furtivement à l'oreille :

— Tu n'as peut-être besoin de personne, mais moi j'ai besoin de toi.

... déjà loin

JAY

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je n'ai pas pu. Ces moments que je passe avec Patti et son fils me nourrissent mais me bouffent en même temps. C'est trop à supporter, pourtant, je recherche ces moments-là, je les attends.

Le jour se lève à peine lorsque j'arrive au cimetière, après plusieurs heures de route. Je patiente dans la voiture que le gardien vienne ouvrir la grille. Quand il arrive, je suis incapable de sortir de la voiture. Je viens tous les mois fleurir sa tombe, mais aujourd'hui est un jour spécial. C'est son anniversaire. Je ne peux m'empêcher de penser à tous les anniversaires qu'elle ne fêtera pas, à toutes les premières fois qu'on lui a enlevées, et à toutes ces années dont on m'a privé d'elle.

Mes larmes coulent dans le silence de l'habitable. Une heure de plus est nécessaire pour que je trouve la force de franchir cette putain de grille.

Je passe l'entrée sans un regard pour le plan, affiché sur le mur. Je connais cet endroit par cœur maintenant. J'emprunte l'allée centrale, puis bifurque vers la droite. Je reconnais les noms sur les tombes devant lesquelles je marche, eux aussi je les connais par cœur. Ils sont toujours là.

Plus j'avance et plus les tombes sont vieilles. On ne peut même plus lire les inscriptions sur certaines. Je traverse le petit bosquet. C'est joli, même par ce temps couvert et humide, c'est accueillant. Peut-être pour nous préparer à ce qui se trouve de l'autre côté. Comme pour nous donner du courage. « *Tenez, un peu de réconfort, car une fois cette ligne franchie, votre cœur va saigner, oh ça oui, il va terriblement saigner...* ».

Et je passe la ligne.

Devant moi, une longue rangée de petites tombes. On croirait un concours de celle qui aura le plus de peluches et d'anges. Elles sont

propres, bien entretenues. Ce sont des tombes qu'on ne peut pas oublier. Je ne reconnais pas leur nom, je ne les ai jamais lus, mais je reconnais leur visage. Ils sont partout, des portraits d'enfants souriants.

La tombe devant laquelle je m'arrête possède aussi sa photo. Tout avait brûlé, mais mon portable en était rempli. Je ne me lassais pas de la photographier, il fallait que j'immortalise tout. Je ne pensais pas à quel point...

Je retire quelques feuilles mortes échouées là. Je lève la tête. Les arbres qui surplombent cette partie du cimetière commencent à perdre leurs feuilles. À moins qu'ils ne pleurent, eux aussi.

Je m'accroupis et lui parle, comme je l'ai toujours fait quand elle était dans mes bras et comme j'ai continué à le faire devant sa tombe. Ses grands yeux bleu clair, les mêmes que les miens, m'observent depuis la photo.

Je lui parle de la vie qu'on aurait pu avoir tous les deux, de combien elle me manque.

Mon Iris. Ma vie.

Je lui raconte une vie où les feux n'emportent pas les petites filles loin de leur père, où je ne suis pas un sale con égoïste, où je suis quelqu'un de bien.

Un monde dans lequel elle est là et me sourit chaque jour, et rit.

Mes jambes sont douloureuses lorsque je me décide enfin à me relever.

— Joyeux anniversaire, mon bébé.

J'effleure du bout des doigts sa tombe. Elle aurait eu quatre ans aujourd'hui.

Je refais le chemin à l'envers. Je pourrais m'arrêter vers une autre tombe, mais ce n'est pas le jour. Aujourd'hui n'est que pour ma fille.

J'allume une clope une fois en dehors du cimetière. Je n'ai pas remarqué de panneaux d'interdiction de fumer à l'intérieur, mais ça ne me semble pas correct de le faire. Je ferme les yeux et inhale la première taffe comme un drogué savoure sa ligne. Lorsque je rouvre les yeux, je remarque la voiture garée juste derrière la mienne.

— Putain de merde.

J'ai à peine le temps de prononcer ces mots à voix basse que la portière du conducteur s'ouvre, et un homme sort. Il rajuste son costume, ferme un bouton, et attend que je vienne vers lui. Sauf que je n'ai pas prévu de lui faire ce plaisir. Je me dirige directement vers ma voiture, ignorant le regard de mon père.

— Jayden, dit-il en se tournant dans ma direction.

Il n'avance pas. Il ne l'a jamais fait alors il ne va pas commencer maintenant. Et moi, je ne suis plus le fils qui craignait tant son père qu'il obéissait au doigt et à l'œil. Je ne suis plus ce gamin qui

accourrait au moindre son de sa voix.

Je l'entends soupirer et lorsque j'ouvre ma portière, il pose sa main dessus.

— C'est pas le moment, murmuré-je entre mes dents.

Mes mâchoires sont si serrées que ça commence à me faire mal.

— Je savais que je te trouverais là, dit-il comme s'il n'avait pas entendu ma menace à peine voilée.

— Fallait pas être Sherlock Holmes pour le deviner.

Il semble étonné de ma répartie. Ou bien il ne s'attendait pas à ce que je lui parle. Après tout, la dernière fois qu'on s'est vus, à ma sortie de prison, j'ai bien failli lui casser la gueule.

Je me retourne pour lui faire face.

— Tu t'es encore battu.

J'avais oublié les marques sur mon visage, ce qui reste de mes combats de dimanche soir.

— C'est mon métier.

Putain, c'est vrai, je n'ai aucune honte à avoir de ce que je suis devant lui.

— Je suis entraîneur.

Pourquoi je me sens obligé de le préciser ? Peut-être qu'au fond de moi, il y a toujours ce gosse qui recherche l'approbation de son père.

Il secoue la tête comme s'il s'en moquait. Je sens presque le petit garçon, au fond de moi, se recroqueviller de déception.

Je laisse échapper un rire désabusé.

— Ta mère voulait venir mais elle n'a pas pu, dit-il tandis que j'entreprends de monter en voiture.

Il sait toujours quoi dire quand il faut, toucher là où ça fait mal. Je me retourne, relève mes lunettes de soleil sur mon crâne, et le regarde pour la première fois dans les yeux. Il a un léger mouvement de recul. C'est souvent l'effet que j'ai sur les gens, mais c'est autre chose quand c'est votre père qui a cette réaction.

— Laisse-moi deviner, elle est encore en désintox ?

Mon père a fini par rendre ma mère folle et accro aux médicaments, elle a enchaîné toute sa vie les séjours en centres de désintox. Bien sûr, dans la famille, on ne les appelait pas comme ça. C'était plus classe de dire qu'elle allait en centre de remise en forme. Tu parles... ma mère ne s'est jamais occupée de moi, elle n'en a jamais eu la force. Ou l'envie. Et allez savoir pourquoi, lorsqu'elle était à la maison, je faisais tout pour lui donner envie de rester un peu plus.

Mon père ne prend pas la peine de démentir. Cependant, je vois l'hésitation dans ses yeux. On dirait qu'il aimerait me dire quelque chose mais qu'il s'en empêche.

— Si tu rentrais avec moi à New York, commence-t-il, si tu acceptais de travailler avec moi, alors peut-être qu'elle...

— Ne me met pas ça sur le dos, tu as compris ? m'emporté-je. Si ma mère est une droguée, tu en es le seul responsable.

— Tu étais bien content d'utiliser le chèque de l'assurance pour ouvrir ton satané club de boxe.

Je prends sa remarque comme un uppercut. Je me sens sonné. Je n'en voulais pas de cet argent de malheur. J'ai failli brûler le chèque. J'ai fini par l'oublier, jusqu'à ce que Tony et le coach Benny parlent du club. Si cet argent devait servir à quelque chose, autant que ça soit pour aider un ami.

— C'est la meilleure décision de ma vie depuis longtemps.

— Te couper de ta famille, c'est ça, ta décision ?

Je pourrais lui dire que la seule famille que j'avais a brûlé un soir de printemps, pendant que je dormais dans cette vieille bagnole. Je pourrais lui dire qu'après des années de souffrance et de solitude, j'ai fini par trouver un coin agréable où vivre, où les habitants sont certes un brin farfelus avec leurs traditions, mais où je me sens chez moi comme ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Je pourrais lui dire tout ça, mais je suis épuisé de me battre contre lui. Alors je monte en voiture sans rien lui dire. Il ne fait rien non plus pour me retenir.

Je roule pendant des heures en essayant de ne rien ressentir. Je m'arrête devant un magasin. Après de longues minutes de tergiversation, je me décide à entrer et à acheter de quoi passer la nuit.

— On a prévu une grosse fête, me lance la jeune femme à la caisse avec un air aguicheur.

Elle mâche son chewing-gum en ouvrant si grand la bouche que je pourrais vérifier ses amygdales. Je suis sûr que j'aurais qu'un mot à dire pour la prendre dans l'arrière-boutique. Peut-être que ça me permettrait d'oublier un temps ma putain de vie, peut-être que je pourrais me perdre en elle, rien que quelques instants, et oublier.

J'abandonne les billets sur la caisse et saisis les bouteilles d'alcool sans rien ajouter.

— C'est ça, bonne soirée à toi aussi, connard, me lance-t-elle.

Mais je suis déjà loin.

PATTI

Jay ne vient pas. Il devait s'occuper du bar ce soir. Au lieu de ça, je suis là à servir des bières pendant que Clarence dort chez Melody qui passe sa soirée à étudier. Heureusement qu'elle est là ! Comment aurais-je fait sans elle ? C'était hors de question que je demande à ma mère. Même si je n'aime pas non plus profiter de la générosité de Melody. Je déteste dépendre des autres, et à cause de Jay, je me suis retrouvée coincée.

Ce n'est vraiment pas comme ça que j'avais prévu de passer ma soirée. Aussi, quand Jay arrive au moment où je ferme le bar, et qu'il est complètement bourré, je m'emporte.

— Tu fais chier, Jay ! Tu étais où ?

Il porte un doigt devant ses lèvres pour mimer un chut, et s'envoie une bonne rasade de whisky en tanguant jusqu'au comptoir, où il parvient à s'asseoir, je ne sais par quel miracle, sur un tabouret. Il claque la bouteille devant lui.

— Tu as assez bu comme ça, je crois, dis-je en le tirant par le bras pour qu'il descende.

Il est si ivre qu'il ne résiste pas.

— Non, attends, Patti, je... je peux pas partir... il faut que...

Il se penche pour récupérer sa bouteille, une main sur le tabouret, et manque de se casser la figure. Au moins, ça le fait rire. Il rit tellement qu'il se tient les côtes et se laisse glisser sur le sol. Il enfouit le visage dans ses mains, et je comprends seulement au bout d'un moment qu'il ne rit plus, mais qu'il pleure.

Je m'accroupis devant lui et saisis ses poignets.

— Allez, debout, Jay.

— Non, non, Patti, je peux pas... je...

Il hoquette, le visage toujours dissimulé.

— Tu ne peux pas quoi, Jay ?

Il baisse les bras. Ils tombent sur ses cuisses d'un coup, comme ça, comme s'il pouvait plus les retenir, et ce que je vois dans ses yeux bleus me glace le sang.

— Je ne peux plus vivre, Patti.

Une larme s'échappe de son œil droit et termine sa course dans sa barbe. Je pose ma main sur sa joue. Je pourrais me dire que c'est qu'un coup de blues, qu'il a l'alcool triste, mais ce serait se voiler la face.

Je lui prends les mains et tire pour l'aider à se mettre debout. Il prend appui sur le bar, derrière lui.

— C'est bon, tu tiens debout tout seul ?

Il me regarde comme s'il ne comprenait pas ce qu'il fait là. Il hoche

la tête et se passe une main sur le visage en fermant les yeux.

Je récupère mon sac, éteins les lumières, et retourne le chercher.

— Allez, viens. Je te raccompagne.

Il ricane.

— Tu veux profiter de moi, parce que je suis saoul, hein.

— C'est ça, tu as tout compris, lui lancé-je en fermant la porte du bar à clé après avoir mis en route l'alarme.

— Ouais, je savais bien que tu en pinçais pour moi, dit-il en essayant de se donner un air aguicheur plutôt ridicule.

Je glisse une épaule sous son bras et le prends par la taille. Il marche docilement jusqu'à ce qu'on arrive devant le club. Là, il s'arrête.

— Je peux pas... non, je peux pas... je peux pas être seul.

Je soupire et on rebrousse chemin. Direction mon petit appartement. Lorsqu'il comprend où on va, il frotte son nez contre mon cou. Le reste du chemin se fait en silence. Lorsque je ferme la porte à clé, derrière nous, il se laisse tomber sur le canapé.

— Tu n'aurais pas quelque chose à boire ?

Cette fois, c'est moi qui ricane.

— Je vais nous faire du café.

Je reviens quelques minutes plus tard avec deux tasses. Je lui tends la sienne et m'assieds en tailleur près de lui. Son regard est perdu dans la contemplation du liquide sombre. On reste ainsi, sans parler, un long moment. Puis sa voix, tel un murmure, lâche une bombe :

— J'avais une fille. Elle est morte.

Je le regarde sans pouvoir répondre tant j'en ai le souffle coupé. Il ne m'en laisse de toute façon pas l'occasion, car il continue :

— J'ai rencontré une fille, peu avant mes dix-sept ans. Cécilia. Elle était paumée, vraiment paumée. J'ai vu en elle un moyen ultime de défier mon père. Je sais que c'était horrible de l'utiliser ainsi, mais je crois qu'au début, je l'aimais. Comme on peut aimer à cet âge-là. Après quelques mois chaotiques, mon père a fini par me foutre à la porte. J'obtenais enfin ce que je voulais. J'ai trouvé du boulot, un appart à partager avec elle. Quand j'allais bosser, elle passait son temps à se droguer. Mais on a surmonté ça, elle a réussi à arrêter. Et c'était plutôt pas mal. Puis elle est tombée enceinte. Iris est née. Putain, c'était...

Sa voix se brise. Il baisse la tête et passe une main sur son front. Il boit une gorgée de café, probablement froid maintenant, et reprend :

— C'était le plus beau jour de ma vie. On avait pas une tune, mais on avait le principal : un toit au-dessus de nos têtes, de quoi manger, et le plus beau des bébés. Les démons de Cécilia ont refait surface. Elle semblait pourtant heureuse, du moins c'est ce que j'ai cru. Tout comme j'ai cru que je pourrais encore la sauver. Sauf qu'elle ne le

voulait pas. Le jour où elle a failli provoquer un incident, je l'ai foutu à la porte. On a vécu tous les deux, ma fille et moi, pendant des mois. C'était dur, mais j'ai tenu bon. Un jour, Cécilia est revenue. Elle m'a supplié de la reprendre, elle disait être clean, qu'elle avait besoin de nous et que sa fille avait besoin de sa maman. J'ai cédé. Putain, j'ai cru que c'était ce qu'il y avait de mieux pour Iris.

Il secoue la tête. Je reste figée, je respire à peine.

— Les semaines ont passé, et tout semblait aller pour le mieux. J'étais crevé, j'avais deux boulots pour pouvoir payer la nourrice, je ne voulais pas laisser Iris seule avec sa mère, je n'avais pas encore assez confiance en elle. Elle l'acceptait difficilement, mais c'était la condition pour qu'elle revienne dans nos vies. Un jour, la nourrice est tombée malade. Si je loupais un jour de travail, j'allais me faire virer. Et Cécilia a insisté. Elle allait bien, elle était capable de s'occuper de sa fille. Au début, je ne voulais pas. Elle m'a reproché de ne pas lui faire confiance, d'être comme mon père. Alors j'ai cédé. Comme j'ai toujours cédé pour elle. Je suis allé bosser. En partant du boulot, j'avais un message de Cécilia me demandant de passer à l'épicerie pour acheter du lait pour Iris. C'était sur la route, donc y avait pas de problèmes. J'ai acheté du lait, et j'ai même pris un bouquet de fleurs pour Cécilia. Une fois dans la voiture, j'étais tellement fatigué que je me suis dit que j'allais fermer les yeux deux petites minutes. Je me suis endormi.

Jay se redresse. Il dépose son café sur la table basse et reste prostré, les coudes sur les cuisses. Sa voix n'est plus qu'un lointain murmure :

— J'ai dormi trois putains de longues heures. J'ai essayé de l'appeler pour la rassurer, lui dire que j'arrivais, mais elle ne répondait pas. J'ai roulé comme un taré. Il pouvait se passer tellement de choses en trois heures. J'avais un mauvais pressentiment. Je les ai d'abord entendues, les sirènes. Puis il y a eu la fumée. Et les lumières. Il y avait tellement de lumières. L'immeuble était en feu. J'ai couru pour entrer, mais des pompiers m'en ont empêché. Il n'y avait plus rien à faire, ils m'ont dit. Ils les avaient déjà sorties. Elles n'avaient pas survécu.

Je ferme les yeux et laisse couler mes larmes en silence. Mon cœur de maman s'identifie immédiatement au papa qu'il a été. S'il arrivait quelque chose à Clarence...

Je l'entends renifler, puis il reprend d'une voix si chargée qu'elle va se briser.

— Plus tard, j'ai appris qu'elle s'était shootée et qu'elle avait laissé quelque chose sur le feu. Si je ne m'étais pas endormi comme un égoïste, si j'étais rentré directement après avoir acheté le lait pour m'occuper de ma petite fille, si...

Et là, il craque complètement. Il pleure. Son corps tremble de toute

part. Je me rapproche et pose une main sur ses cheveux. Il se tourne vers moi et se jette dans mes bras, il se cramponne à moi comme s'il allait sombrer et que moi seule pouvais le retenir. Je le serre contre moi, je le berce, je lui dis que ça va aller, et que je suis désolée, tellement désolée.

Lorsqu'il se calme enfin, on est tous les deux épuisés. Sans un mot, je me lève et lui tends la main. Il y glisse la sienne et je l'emmène dans ma chambre. Je lui retire sa chemise puis son tee-shirt. Je déboutonne son jeans et l'aide à s'en débarrasser. Il n'y a rien de sexuel là-dedans, au contraire. Il me regarde me déshabiller, puis je vais sous les couvertures. Il me rejoint, et se blottit dans mes bras. Au début, son souffle est haché, ses muscles tendus. Puis, petit à petit, il finit par s'endormir. Je sens sa respiration régulière contre ma peau, et je m'endors à mon tour.

... pour elle

PATTI

Je me réveille la première. Il est encore très tôt. Un message sur mon téléphone de Melody m'apprend qu'elle s'occupe de conduire Clarence à l'école. Je m'empresse de la remercier, puis je repose sans bruit mon téléphone sur la table de chevet.

Jay est allongé sur le dos, le drap sur les hanches. Il dort paisiblement. Les traits de son visage sont détendus, comme tout le reste de son corps. Je n'ai pas l'habitude de le voir comme ça, lui qui est toujours dans le contrôle. Un tatouage recouvre une partie de son torse. Il représente une fleur, un iris plus précisément, gravé sur son cœur.

Iris, comme le prénom de sa fille décédée.

J'ai le cœur brisé pour lui. Je comprends sa fuite dans l'alcool et sa réaction face au bébé de mon amie, Nicole, la première fois qu'on s'est vus. Il avait déguerpi en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Et moi qui lui faisais remarquer qu'il ne pouvait pas comprendre ce que je vivais, qu'il n'avait pas d'enfant. J'ai été horrible, quand j'y repense. Bien sûr, je ne pouvais pas savoir à ce moment-là.

Jay bouge soudain dans son sommeil. Il marmonne quelque chose d'incompréhensible en se tournant vers moi. Son bras atterrit autour de ma taille et il me serre contre lui. Je comprends qu'il ne dort plus lorsque je sens sa main remonter lentement le long de ma colonne vertébrale. Un gémissement m'échappe et l'encourage à continuer. Ses lèvres commencent à parcourir mon cou. Je me cambre contre lui et gémis davantage quand il me mordille l'oreille. Dans mon dos, sa main s'arrête le temps de me retirer mon tee-shirt, et je me retrouve à moitié nue dans ses bras. Sentir sa peau chaude contre la mienne est enivrant et j'explore à mon tour son dos, ses épaules, j'agrippe ses cheveux quand il se place entre mes cuisses et qu'il m'embrasse. Je sens son désir contre moi, répondant au mien qui me brûle de l'intérieur et enflamme chaque centimètre carré de ma peau. Je

réponds à son baiser, je l'embrasse comme je n'ai encore jamais embrassé personne, comme si ma vie en dépendait, comme si je ne pourrais jamais me rassasier de lui. Ses mains sont partout sur moi, dans mes cheveux, sur mon visage, sur mes seins qui se tendent vers lui. J'écarte les cuisses. J'ai tellement envie de lui.

Mais quand je sens ses doigts se glisser sous l'élastique de ma culotte et qu'il commence à me la retirer, quelque chose se bloque en moi. Mes muscles se crispent, ma vue se trouble, et je m'accroche à lui de toutes mes forces, mais plus pour les mêmes raisons.

Il suspend son geste, ressentant mon trouble. Il s'écarte un peu de moi, sonde mes yeux. Il fronce les sourcils.

— Pardon, murmure-t-il d'une voix rauque. Je pensais que...

— Non, ce n'est pas ça, je...

Ma voix à moi n'est qu'un souffle, un filet plaintif. Je ferme les yeux, ne pouvant plus affronter son regard, surtout quand il va comprendre que je suis détraquée, qu'une allumeuse à le chauffer comme ça et ensuite à l'arrêter avant que...

Je ferme aussi les yeux pour ne pas le voir s'éloigner de moi. Mais il n'en fait rien. Du moins pas tout de suite. Il me caresse le visage et m'embrasse doucement sur les lèvres. Alors seulement il s'en va. Je ne le regarde pas se rhabiller ni quitter la chambre. Je cache ma tête sous l'oreiller pour ne pas l'entendre quitter l'appartement.

Je ne peux pas lui en vouloir. C'est entièrement ma faute. J'ai flippé. Des tas de questions sont passés dans ma tête. Je sais qu'il a couché avec beaucoup de femmes et qu'il a une expérience que je n'ai pas. Oui j'ai flippé pour ça. Mais pas seulement. Ce que j'ai ressenti, ce désir enivrant... ça m'a effrayé.

Au moins, cette fois, je n'ai pas vomi.

Est-ce que c'est normal d'avoir peur ? Est-ce que c'est normal d'avoir envie de lui comme ça, alors que la seule expérience que j'ai est ce qu'il s'est passé ce soir-là, dans cette voiture ? Peut-être que Melody a raison. Peut-être que je devrais consulter, ou au moins aller dans un groupe de parole.

J'ai du mal à faire confiance aux gens et à me laisser aller avec les hommes. C'est forcément lié. Après ce qu'il s'est passé, ce que mon frère a dû endurer à cause de moi, comment je pouvais en parler à qui que ce soit ? Comment dire que si mon grand frère, la seule personne qui a toujours veillé sur moi, avait fini en prison c'était à cause de moi ? Je n'avais pas le droit de me plaindre, ce qu'il vivait était mille fois pire. Alors j'ai tout gardé pour moi, comme il me l'a demandé, ce soir-là.

Et je suis devenue la pute de Owl City.

Et si Jay voulait coucher avec moi uniquement pour cette raison ? Lui qui traîne régulièrement dans les bars, il a dû en entendre des

ragots sur moi...

Je repousse les couvertures et m'assieds au bord du lit. C'est alors qu'un bruit me parvient, une porte qui claque. Sûrement celle de l'entrée. Jay est finalement parti. Comment l'en blâmer ?

J'enfile mon tee-shirt, glisse mes pieds dans mes ballerines roses et me traîne jusqu'à la cuisine pour faire du café. Jay s'en est déjà chargé. Il a mis en route la cafetière avant de partir.

Je reste plantée là, en culotte et en débardeur, à regarder le café couler. Mes pensées divaguent vers des endroits sombres que je ne suis pas sûre de vouloir explorer. Je sais qu'il le faudra bien un jour, je l'ai compris. Mais si c'était pire, finalement ? Ma vie n'est pas si mal, après tout. Pourquoi chercher à tout chambouler en rouvrant des blessures du passé ?

La porte me fait sursauter. Quelqu'un vient d'entrer en sifflotant. Je me retourne et découvre Jay, un sac en papier du *Blue Owl Donuts* entre les mains.

— J'espère que tu aimes les donuts, c'est le seul truc d'ouvert que j'ai trouvé. Même les donuts ont un rapport avec les chouettes dans cette ville, tu le savais ?

Il observe la chouette bleue imprimée sur le sac en papier kraft et secoue la tête.

— Quelque chose ne va pas ? me demande-t-il. Tu n'aimes pas les donuts, c'est ça ?

Il laisse tomber le sac sur la table de cuisine et sort deux tasses du placard. Il verse le café, ajoute du sucre et de la crème dans le mien.

— J'adore les donuts, c'est juste que... je croyais que tu étais parti.

JAY

J'ai pensé qu'elle avait besoin d'espace, que j'étais devenu trop envahissant, trop pressant à lui sauter dessus comme ça au réveil. Alors j'ai préféré partir, et la laisser se reprendre le temps d'aller chercher le petit-déjeuner. Je ne pensais pas qu'elle verrait cela comme une fuite de ma part. Cet air sur son visage, lorsqu'elle m'a vu... Elle a une piètre opinion de moi. C'est de ma faute, je l'ai bien cherché, je le reconnais. À moi de lui prouver maintenant que je suis digne de confiance, qu'elle peut compter sur moi.

Cette nuit, quelque chose a changé. Si j'avais su que parler me serait salulaire à ce point... Peut-être que c'est parce que c'est elle, c'est Patti. Elle a encore eu pitié du type bourré que j'étais, elle a pris soin de moi alors que je l'ai traité de la pire des manières. Elle a comblé les vides en moi avec ses caresses. La souffrance d'avoir perdu ma fille est toujours là, ça ne changera jamais, mais Patti la rend plus supportable. Et ça, je ne l'aurais jamais cru possible.

Patti continue de me dévisager, interloquée par ma présence dans sa cuisine.

J'ouvre le sac et dispose les donuts sur une assiette.

— T'as vu ça ? Ça n'a plus rien à voir avec un donut ! m'exclamé-je en exhibant celui en forme de chouette.

Elle sourit enfin. Et je n'ai qu'un désir, là, maintenant, la faire sourire encore, la faire rire, même. Je veux l'entendre rire, je veux être celui qui la fera rire jusqu'à la fin de ses jours.

Elle se laisse tomber sur une chaise, et commence à déchirer en lambeaux une serviette en papier du *Blue Owl Donuts*.

— Je suis désolée de m'être emportée hier soir de cette manière et d'avoir dit toutes ces choses horribles sur toi et que je ne pensais pas, surtout après ce que tu m'as confié, prononce-t-elle d'une traite sans reprendre sa respiration.

— Tu ne pouvais pas savoir. Tony n'est même pas au courant.

Elle semble étonnée, puis son regard se voile de tristesse.

— Je ne sais pas comment tu as fait pour vivre après ça.

Je ne l'ai pas fait. Je me suis contenté de survivre en étouffant mes émotions, en les assommant à coup d'alcool. Je ne savais plus qui j'étais. Je n'étais plus rien. Quand un enfant perd ses parents, il devient orphelin. Mais quand un parent perd son enfant, que devient-il ? Il n'y a même pas de mot pour moi, je suis simplement le père d'un enfant mort.

— Je ne vivais pas jusqu'à ce que j'arrive ici.

— Une fois à Owl City, c'est difficile d'en repartir, me prévient-elle.

— C'est chez moi maintenant.

Elle me sourit et je m'assieds de l'autre côté de la table. J'approche la tasse de mes lèvres puis, après réflexion, j'ajoute de la crème et un sucre à mon café.

— Tu ne pourras plus jamais le boire autrement, m'avertit-elle.

Je la regarde par-dessus la tasse, et agite les sourcils pour la faire rire. Elle manque de recracher son café. Je saisis sa main et la porte à mes lèvres.

— Si c'est juste une histoire de sexe entre toi et moi, alors je ne suis pas la personne qu'il te faut, dit-elle tout à coup.

— Ah oui, et tu as quelqu'un de précis en tête ?

Je la taquine évidemment. Elle finit par s'en rendre compte et me file une tape sur l'épaule. Je ris et redeviens sérieux quand elle plonge son regard dans le mien.

— Ce n'est pas qu'une histoire de sexe, sinon, ce serait fait depuis longtemps, et on ne serait pas là à en discuter.

— C'est quoi alors, Jay ? fait-elle en allant rincer sa tasse dans l'évier. J'ai besoin de savoir où on en est. Parce que... parce que ça compte pour moi.

Elle se retourne et s'appuie contre l'évier, les bras croisés. Je pose ma tasse dans l'évier, derrière elle. Puis je passe mes bras autour de sa taille et appuie mes cuisses contre les siennes. Elle reste fermée, les bras croisés. Elle ne plaisante pas, tout ça est sérieux pour elle.

— Je sais où je suis, Patti. Je suis là où j'ai envie d'être.

— Dans ma cuisine ?

— Avec toi.

Je l'embrasse doucement. Elle ferme les yeux et décroise enfin les bras pour les passer autour de mon cou. Elle se laisse aller contre moi en gémissant quand je glisse ma langue dans sa bouche. J'ai tellement envie d'elle que je pourrais lui faire l'amour sur cette table. Mais je sens cette réticence, ce petit truc qui la tient sur ses gardes. Alors je mets fin à notre baiser.

— Et toi ? Tu sais où tu en es ?

— Quand tu m'embrasses comme ça, je ne sais plus rien, murmure-t-elle en rougissant.

— Je suis sérieux, Patti !

— Je... commence-t-elle avant d'être interrompue par un bruit provenant de l'entrée.

On se retourne juste à temps pour voir Tony se figer sur le seuil de la cuisine. Il faut dire que je tiens sa sœur très serrée contre moi et qu'elle ne porte qu'un tee-shirt et une culotte.

Tony ne dit rien, mais le regard qu'il pose sur moi est pire que tout ce qu'il aurait pu me cracher au visage. Il tourne les talons et s'en va.

— Tony ! crie Patti.

— Je vais lui parler, dis-je en la retenant.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— On est plus dans les années 50 ! s'emporte-t-elle. Je n'ai pas besoin de la permission de mon frère pour sortir avec un homme.

— Avec un homme, peut-être pas, mais avec moi, oui.

— Je croyais qu'il te considérerait comme son frère. Il devrait être heureux de nous voir ensemble, non ?

Elle fronce les sourcils et porte une main à sa bouche, le regard soudain perdu dans le vague.

— À quoi tu penses ?

Elle reporte son attention vers moi, et dans ses yeux, je crois y lire de la douleur.

— C'est... commence-t-elle en secouant la tête. À rien. Je ne sais pas pourquoi il réagit comme ça.

Elle a détourné le regard, comme si elle ne me disait pas vérité.

— Moi, je sais. Après la mort de ma fille, j'ai pété les plombs. Et à ma sortie de prison, je me suis noyé dans l'alcool et les femmes.

La mort de ma fille. Ces mots me coupent un temps la respiration. Mais les larmes et le gouffre qui d'habitude me submergent restent au loin. Je crois que c'est la première fois que je le dis tout haut sans m'effondrer.

— Même si Tony me considère comme un frère, il n'aime pas la façon dont j'ai traité ces femmes, qui étaient toutes consentantes en passant, hein ! Je veux que ça soit bien clair.

Elle porte une main à son front.

— OK, je ne veux pas en savoir plus. Réglez ça entre vous, si c'est ce que vous voulez. Je vais m'habiller, je dois me rendre au club, j'ai des papiers à remplir.

Puis elle s'enferme dans la salle de bain.

Elle a raison, c'est à moi de régler ça avec Tony. Je récupère mon portable et mes clés. Sur le palier, Tony m'attend. Il ne me laisse pas le temps de m'expliquer qu'il m'agresse déjà :

— Tu ne pouvais pas t'en empêcher ?

Si je ne connaissais pas son vœu de ne plus se battre, j'aurais peur de m'en prendre une.

— Ce n'est pas ce que tu imagines, Tony.

— Tu vas me dire que tu es amoureux d'elle ? s'exclame-t-il en levant les bras en l'air. Elle n'est pas comme les autres, elle n'est pas comme ces femmes avec qui tu peux coucher comme ça te chante.

— Je le sais, ça.

— Non, tu ne comprends pas.

— Alors, explique-moi.

— Ce n'est pas à moi de te parler de ça. Putain, tu fais chier, Jay.

L'expression de son visage me rappelle Patti, quelques minutes plus tôt. Putain, mais qu'est-ce qu'il s'est passé pour les mettre dans cet

état ?

— J'ai le droit de savoir.

Il secoue la tête.

— Pourquoi tu aurais le droit de savoir ?

— Parce que vous êtes ma famille.

Les mots sont sortis tous seuls de ma bouche. Il lève la tête, comme s'il cherchait une réponse sur le plafond. Il me regarde enfin, les mains sur les hanches :

— Quand on fait partie d'une famille, Jay, c'est à temps plein, pas seulement quand on en a envie. Laisse-la tranquille.

Il se dirige vers les escaliers.

— C'est ce qu'elle veut, elle aussi, Tony. Et je sais que je suis ce qu'il y a de mieux pour elle.

... plus maintenant

PATTI

Voilà plus de trente minutes que je suis sur la même page du dossier que je dois remplir pour Jesse, cet ancien combattant à qui Jay donne des cours de boxe pour l'aider à gérer sa colère. Il faut que ça soit fait pour ce soir, lorsqu'il va revenir pour son troisième cours, afin qu'il puisse repartir avec. C'est important. Pourtant, je suis là, à rêvasser comme une ado.

Tout ça, à cause de Jay. Je jette mon stylo sur le bureau et croise les bras au-dessus de la tête. Je n'arriverai à rien comme ça. Il faut que je me bouge un peu.

Je me rends à la salle de musculation. Un type utilise l'un des tapis de course. Le regard qu'il m'a lancé en passant devant mon bureau tout à l'heure ne me donne pas envie de me retrouver seule avec lui. Je réussis à filer sans qu'il me remarque.

Dans la grande salle, celle avec les deux rings au milieu, Tony est en train de donner un cours de boxe à un groupe d'élèves de l'école de Clarence. On a signé un nouveau contrat pour des stages de boxes avec plusieurs classes. Clarence était très déçu en apprenant que la sienne n'en faisait pas partie.

Avec Tony, on ne s'est pas adressé la parole depuis qu'il nous a surpris, Jay et moi. Peut-être qu'en nous voyant dans les bras l'un de l'autre, c'est Nathan et moi qu'il a vus ? Et tout ce qui a suivi...

J'ignore si Jay et lui se sont parlé, ce matin. Quand je suis sortie, il n'y avait plus personne.

Je remarque soudain que Tony m'observe. Je lui souris. Au début, il m'adresse sa tête des mauvais jours, puis il lève les yeux au ciel et finit par me sourire. C'est mon grand frère, et avec tout ce qui s'est passé, comment rester fâchés ? On a déjà perdu tellement de temps. Un enfant attire son attention et il retourne à son cours après m'avoir fait un petit signe de la main.

Je me dirige vers les sacs de frappe en repensant aux mots de Jay,

quand je lui ai dit que je voulais apprendre à me défendre. La boxe. Pour lui, c'est le meilleur sport pour se sentir plus forte.

Je laisse courir mes doigts sur le cuir sombre, puis récupère une paire de gants de boxe dans le placard. Des gants fins, pas ces gros trucs qui ressemblent à des moufles géants.

Je les attache et me plante face au sac de frappe. Je n'ai jamais boxé, même à la belle époque du club, quand le coach Benny enseignait encore, avant que tout change. Il me faut une bonne minute pour me décider à donner le premier coup. Le sac tangué à peine.

Derrière moi, j'entends les exclamations des enfants avec, en fond, la voix posée de Tony qui leur donne des instructions. Je prends une grande inspiration en fermant les yeux pour me recentrer. Puis je frappe une seconde fois. Plus fort. Le bruit me surprend, mais la sensation, elle, me gonfle le cœur.

— Plus haut, ta garde, fait soudain Jay.

Il se tient à ma droite, les bras croisés sur la poitrine. Je suis d'abord gênée qu'il me voie faire exactement ce qu'il m'avait conseillé et que j'avais bien sûr refusé. Mais il ne se moque pas, ne fait pas de réflexion déplacée.

— Devant le menton, fait-il en me montrant la posture à adopter.

La demi-heure qui suit, je la passe à taper de différentes manières et à différents rythmes dans le sac. Je sens la transpiration couler dans mon dos, sur mon ventre, entre mes seins. Je m'essuie avec la serviette que Jay me tend.

— Merci.

Il me lance une bouteille d'eau.

— Je peux te montrer deux trois trucs, si tu veux.

J'imagine d'abord quelque chose de cochon, mais comprends que je me trompe complètement quand je vois son air sérieux.

— Comment ça ?

Il m'enjoint à le suivre sur un tapis de sol tout en m'expliquant :

— Comment te défendre contre un agresseur.

C'est ainsi que je me retrouve en train d'essayer de l'envoyer sur le tapis et à apprendre comment répliquer, quelles postures adoptées dans différentes situations. Lorsque je réussis enfin à répliquer les gestes qu'il m'a montrés, je crie tellement je suis contente.

Il semble lui aussi ravi.

— Tu devrais organiser des cours d'autodéfense, dis-je tout à coup. C'est vrai, Jay ! Réfléchis : je ne suis sûrement pas la seule à avoir besoin de me sentir en sécurité, toutes les femmes au monde aimeraient être capables de se défendre. Tu pourrais apprendre tous ces gestes à plein de femmes différentes.

— Tu crois qu'ici, à Owl City, les femmes ont besoin de se défendre ?

Il plonge son regard dans le mien, on dirait qu'il attend une réponse en particulier. Comme s'il savait. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? Nous sommes trois à savoir la vérité sur cette nuit-là. Melody m'a juré qu'elle garderait le secret et Tony, on n'en a jamais reparlé, mais je sais au fond de mon cœur qu'il ne dirait rien.

Alors, comment Jay peut-il être au courant ? Je repense à mes réactions, quand c'est devenu intime entre nous. Je suppose qu'il ne faut pas avoir un doctorat en psychologie pour émettre des suppositions.

Je m'essuie le front avec la serviette, en profitant pour me soustraire à sa vue, et dissimuler par la même occasion les larmes qui menacent de déborder.

Je prends une grande inspiration et réponds, avec le plus de nonchalance possible :

— Tu sais, ici ou ailleurs, aucune femme ne se sent en sécurité. C'est comme ça.

Il balance sa serviette sur le banc, près des étagères.

— Ouais, ben ça ne devrait pas.

Il revient vers moi et glisse sa main dans la mienne. Ce geste si simple et si naturel me fait bondir le cœur.

— Qu'est-ce que tu en dis, on prend une douche, chacun de son côté, précise-t-il avec un sourire, et on va manger.

— J'en dis que je ne dirais pas non à de la pizza.

— Tu as lu dans mes pensées.

Il se penche et m'embrasse sur les lèvres. Comme ça. Devant tout le monde. Devant mon frère.

Je n'ai pas le temps de réagir que Jay se dirige déjà vers les vestiaires. Je me retourne pour voir si Tony a assisté à ce baiser, et à voir sa tête, il n'en a pas loupé une miette. Il se faufile entre les cordes et descend du ring.

— Tony...

— Je n'arrête pas de penser à cette nuit-là, coupe-t-il. Je te dois des excuses, Patti.

— Ne dis pas ça. Ce n'était pas ta faute.

Mon rythme cardiaque s'emballe. Ce n'est pas une discussion que j'ai envie d'avoir.

— C'était mon pote, continue Tony. Je... J'avais confiance en lui, jamais je n'aurais imaginé... J'aurais dû savoir qu'il était comme ça, j'aurais dû être là, Patti, j'aurais dû te protéger, je suis tellement désolé.

Il me dit tout ça en me regardant droit dans les yeux. Ses poings sont serrés, comme trop souvent quand il repense à cette nuit-là, et sa voix semble à deux doigts de se briser.

J'ai envie de m'asseoir, parce que tout à coup, mes jambes ont l'air

d'être faites en coton. Mais je reste debout, et j'encaisse. C'est rien comparé aux quatre années que Tony a passées en prison.

— Tu n'es pas responsable de ce que Nathan m'a fait, dis-je en tressaillant lorsque je prononce le prénom de mon violeur. Je ne t'en ai jamais tenu pour responsable, Tony. Alors, n'en parlons plus, tu veux bien ?

Il plisse les yeux et hoche finalement la tête avant de diriger son regard vers les vestiaires, où Jay est en train de prendre une douche.

— Il a fait de la prison, Patti. On ne sait pas pourquoi.

— Je n'en reviens pas de t'entendre dire ça. Tu es le mieux placé pour savoir que nos actes ne nous définissent pas, qu'on fait tous des erreurs qui peuvent parfois nous conduire très loin de ce qu'on est vraiment.

Je m'emporte, c'est plus fort que moi, j'ai besoin de défendre Jay. J'oublie cependant que Tony ne détient pas toutes les informations le concernant. Il ne sait pas que Jay a perdu un enfant, et s'il y a bien une chose qui peut vous faire disjoncter, c'est ça.

— Tu ne sais pas tout sur Jay, dis-je plus posément.

— Et toi, oui, peut-être ?

— J'en sais suffisamment. Et toi, aussi, Tony. Il est comme ton frère. Tu as déjà oublié tout ce qu'il a fait pour toi ? Et pour notre famille ?

Il croise les bras tout en soutenant mon regard, comme quand on était petits. C'était au premier qui lâchait, et je gagnais tout le temps. Certaines choses ne changent pas, me dis-je lorsqu'il capitule.

— Bien sûr que tu as raison, c'est juste que...

Il pousse un long soupir. Je le prends dans mes bras. On reste ainsi une longue minute sans rien dire, juste pour se réconforter mutuellement. Tony se redresse finalement.

— Je vous ai observés, tous les deux. J'ai déjà vu Jay avec d'autres femmes. Il est différent avec toi.

— C'est bien ou c'est mal ?

Il hausse les épaules, m'embrasse sur la joue et ajoute :

— Tu as un beau crochet du droit.

— Méfie-toi que je ne l'utilise pas sur toi, fais-je en riant. On va chez Giulia, on te rapporte quelque chose ?

— Quelle question ! Sans viande, pour moi.

— Ne me dis pas que Melody t'a corrompu toi aussi ! Avec qui je vais me goinfrer de viande, moi maintenant ?

— Avec Jay.

Il rit quand je lui tire la langue, et s'éloigne en direction de son bureau.

JAY

On marche jusqu'au restaurant. C'est agréable, le soleil est encore chaud pour un début de mois d'octobre. Dehors, les citrouilles poussent comme des champignons, y compris sur le bitume.

Je secoue la tête en découvrant une citrouille déguisée en chouette.

— Elle est pas croyable cette ville.

— Pourquoi dis-tu ça ? me demande Patti.

Je lui indique la citrouille posée en haut de l'escalier d'un bâtiment.

— Je ne vois pas en quoi c'est pas croyable, comme tu dis. Toutes les villes des États-Unis sont décorées pour Halloween.

— Ils ont aussi des citrouilles déguisées en chouette, dans leur ville ? Regarde ça ! m'exclamé-je lorsqu'on passe devant une boutique de souvenirs. Quelle ville a un magasin entièrement dédié aux chouettes ?

Je pensais la faire rire, au lieu de ça elle se renferme et marche en silence. Au bout de plusieurs minutes sans rien dire, je commence à lui tirer une mèche de cheveux. Elle tourne la tête d'un air agacé. Je patiente une minute et recommence. Elle m'ignore. À la troisième fois, elle répond par une petite tape sur ma main. J'en rajoute et tiens mon poignet comme s'il était cassé.

— T'as vu ce que t'as fait !

Elle se retient de rire. Je la bouscule de l'épaule. C'est à son tour d'en rajouter et de faire comme si je l'avais envoyé valdinguer de l'autre côté du trottoir. Sur le coup, j'ai peur qu'elle se prenne la voiture en stationnement. Elle éclate de rire.

— Tu verrais ta tête ! s'exclame-t-elle en me bousculant.

Je glisse les mains sur sa taille et agite les doigts, découvrant qu'elle est chatouilleuse, comme son fils. Elle rit si fort que des têtes se retournent dans la rue. Elle rit encore quand elle me grimpe sur le dos. Je place mes mains sous ses genoux et ses bras s'enroulent autour de mon cou. Elle pose sa tête contre la mienne, son souffle contre ma joue. Une main dans mes cheveux décolorés, elle m'embrasse sur la joue.

— Pourquoi tu restes là, si tu détestes tant cette ville.

— Je ne la déteste pas. Plus maintenant.

Patti cale au bout de la quatrième part et me tend son assiette. Je ne me fais pas prier, les pizzas de Giulia sont les meilleures que j'ai jamais mangées.

— Tu peux nous préparer une pizza aux quatre fromages à

emporter, s'il te plaît, Giulia ? lui demande Patti lorsqu'elle nous apporte de l'eau. C'est pour Tony.

— Si, lui répond Giulia avec son accent chantant, mais, *tesoro*, dis-lui que la prochaine fois qu'il veut goûter à ma cuisine, il devra venir jusqu'ici. Depuis qu'il a ouvert ce club, je ne le vois plus, se lamente-t-elle en s'essuyant les yeux avec un mouchoir récupéré dans son décolleté généreux.

Patti lui sourit en hochant la tête. Giulia dépose un énorme baiser sonore sur sa joue, d'un geste si brusque, si dévorant, que Patti tangué sur sa chaise. Puis Giulia disparaît dans un mouvement de boucles brunes en continuant de se plaindre en italien.

Je crois que Giulia ne m'aime pas beaucoup. Quand je le fais remarquer à Patti, elle répond sur un ton apaisant, le même qu'elle doit utiliser avec son fils pour le consoler :

— Ce n'est pas toi qu'elle n'aime pas, c'est ce que tu représentes.

— Ce n'est pas la même chose ?

— J'espère bien que non. Tu imagines si tu étais exactement comme ce que les gens pensent de toi ?

Je lui fais remarquer que dans son cas, elle s'en sort plutôt pas mal, contrairement à moi, qui passe probablement pour l'alcool de service, et le criminel.

— On voit bien que tu n'es pas du genre à écouter les ragots.

— J'ai appris à ne pas le faire, durant mon enfance.

Je lui explique comment la réputation de requin de la finance de mon père pouvait pourrir notre vie, lorsque j'étais enfant.

— Ma mère a fini par s'anesthésier de tout ça avec des médicaments.

— C'est horrible, fait-elle d'un air non feint et en serrant ma main sur la table. Je suis désolée.

Je hausse les épaules.

— C'est du passé. Parfois je me dis que tout ça m'a conduit à ma fille, et je suis chanceux de l'avoir connue, même si peu de temps. C'était le bébé le plus souriant du monde, dis-je brusquement, les yeux dans le vague. Tous les gens que l'on croisait, que ce soit pendant la promenade ou dans le magasin quand on faisait les courses, ils disaient tous que c'était le bébé le plus souriant qu'ils aient jamais vu. Pour son âge, elle avait déjà de belles boucles blondes.

Je tends la main et effleure des doigts les boucles de Patti. Celles d'Iris étaient d'une finesse et d'une douceur incomparable.

Patti saisit ma main et l'embrasse. Je me passe une main sur le visage et me concentre sur ma pizza, avant de lui lancer :

— À toi. Dis-moi quelque chose sur toi que personne ne sait.

Au début, elle semble perturbée par la réponse à donner. Puis son regard s'illumine.

— J'ai un tatouage.

— J'ai dit que personne ne sait, lui rappelé-je.

— Il n'y a que la tatoueuse qui le connaît, m'assure-t-elle.

— Tu veux dire que ton frère, ta mère ou même tes ex ne l'ont jamais vu ?

J'essaie de me souvenir si elle portait un maillot de bain deux pièces lorsqu'on a été au lac le mois dernier, et s'il y avait un tatouage dans l'histoire.

— Si tu crois qu'avec un enfant comme Clarence j'ai le temps d'avoir des ex...

Elle attrape d'un geste brusque l'avant-dernière part de pizza et mord dedans.

— Je croyais que tu n'avais plus faim, la taquiné-je.

Elle se contente de manger sans répondre.

— Alors, tu me racontes ? Le tatouage.

Elle termine de mâcher, et abandonne le reste de la pizza dans l'assiette. Elle jette un œil sur les tables voisines. À cette heure de début d'après-midi, la plupart sont vides.

— Ma grossesse a été horrible. Lorsque j'ai découvert que j'étais enceinte, il était trop tard pour avorter. Au moins, je n'ai pas eu à me poser la question, je n'avais pas le choix. Au début, je n'avais qu'à gérer le fait que j'étais la sœur de Tony et de ce qu'il venait de faire. Très vite ça s'est su et... enfin, j'étais enceinte à seize ans, tu vois.

Je hoche la tête pour lui faire comprendre qu'elle n'a pas besoin d'en dire plus. J'imagine très bien ce que les gars de son âge, même les plus âgés, ont pu dire et penser d'elle.

— Le pire, c'était les filles, dément-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées. La première année de Clarence a été horrible, elle aussi. Je dormais peu, je ne faisais que m'occuper de lui, je n'avais plus de vie sociale, ne ressemblais à rien. Enfin, je suppose que tu te souviens...

— Oui, les premiers mois ont été particulièrement fatigants, réponds-je avec un sourire nostalgique.

Ça me frappe tout à coup. J'ai parlé d'Iris, j'ai pensé à ma fille sans cette douleur insupportable au point de me donner envie de me battre ou de me bourrer la gueule.

— Un jour, Clarence a dit son premier mot. Maman. C'était moi, j'étais la maman de ce petit être sans défense et qui avait une confiance aveugle en moi. Depuis sa naissance, je ne faisais que m'occuper de lui, mais ce que je n'avais pas compris, c'est que tout ça avait un sens, j'étais la personne la plus importante de sa vie. Je me suis sentie forte, ce jour-là, et je me suis dit que je devais me souvenir de ce sentiment pour le reste de mes jours.

— Montre-moi.

Elle rougit, ce qui me laisse penser qu'il se trouve sur une partie intime de son corps.

— Tu devras me déshabiller complètement pour ça, souffle-t-elle.

Je regarde autour de moi, regrettant d'être dans un lieu public. On pourrait se rendre dans les toilettes, sans que personne ne nous remarque. Je lui retirerais ses vêtements, un à un, fébrilement. Je plonge mon regard dans ses yeux tandis que je la déshabille mentalement. J'imagine ses soupirs de désir, ses halètements contre mon oreille tandis qu'elle s'accrocherait à mes épaules.

Elle se mord la lèvre inférieure. Mon rythme cardiaque s'accélère. Je glisse ma main sur la sienne. Sa peau réagit à mon toucher, je la sens qui brûle sous mes doigts. Je remonte sur son avant-bras, jusqu'à son coude où sa peau est douce et chaude, comme ça doit l'être entre ses cuisses.

— *Tesoro*, si tu ne veux pas que Tony mange sa pizza froide, tu devrais te bouger les fesses.

Je cligne des yeux, surpris par cette tirade qui vient interrompre le cours de mes pensées. Je lève la tête sur Giulia, plantée sur le côté de notre table, une main sur la hanche, l'autre fermé sur un carton de pizza, un regard sans concession allant de Patti à moi. Patti porte la main devant sa bouche pour dissimuler un gloussement que je trouve diablement sexy, tandis que ses joues s'empourprent légèrement. Je gesticule sur ma chaise, un peu mal à l'aise. Je ne vais pas pouvoir me lever avant un bon moment.

— On va prendre un café, Giulia, s'il te plaît.

Patti m'adresse un clin d'œil, me laissant penser qu'elle a bien compris dans quelle situation je me trouve.

— Merci, lui soufflé-je, penché au-dessus de la table, dès que Giulia disparaît dans sa cuisine. La prochaine fois que tu me diras de te déshabiller, assure-toi qu'on soit seuls et à l'abri des regards.

Elle rougit davantage et je me laisse tomber contre le dossier de ma chaise, assez fier de moi.

... une pute est une pute

PATTI

Après avoir déposé la pizza à Tony, et laissé Jay à son prochain cours, je passe par la librairie. J'ai besoin de me confier à quelqu'un, de préférence, qui ne soit pas mon frère.

Melody est occupée à installer le mur des coups de cœur, comme la pancarte fixée tout en haut me l'indique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour les clients, m'explique Melody. On les invite à laisser un petit mot sur un roman qu'ils ont particulièrement aimé, de façon anonyme ou pas. C'est eux qui choisissent. Pour donner des idées de lectures à d'autres clients.

Je la regarde faire pendant plus de dix minutes. Parfois elle me met à contribution pour l'aider à accrocher un truc, ou faire une pile de livres au hasard. Lorsqu'elle dépose deux tasses de thé sur la petite table coincée entre les deux fauteuils verts, je suis si loin dans mes pensées que je sursaute.

Melody sourit et me tend une assiette de biscuits au chocolat que je refuse d'un signe de tête.

— J'ai mangé une pizza ce midi, lui expliqué-je devant son air étonné.

Je n'ai jamais su dire non au chocolat. On a ça en commun avec Melody.

— Chez Giulia ? demande-t-elle.

Je hoche la tête tout en buvant mon thé.

— Toute seule ?

Et je vois des tas d'autres questions dans ces deux petits mots et son regard brillant de malice. Je repose ma tasse.

— Avec Jay.

— Alors, c'est sérieux entre vous ?

La première fois que Tony a dîné au restaurant avec Melody, c'était chez Giulia, et ce n'était pas anodin. Giulia fait partie de notre famille,

c'est comme un passage obligé quand tu veux faire entrer quelqu'un dans ta vie. Pour de bon.

— Sérieux, je ne sais pas. Peut-être. Je crois. Enfin je...

Je me laisse tomber contre le dossier rembourré en soupirant. Melody rit.

— Je vois.

— Tu es bien la seule !

Elle fronce les sourcils d'un air concentré, ce qui a pour effet de la vieillir un peu. Elle pose sa tasse, coince ses longs cheveux bruns derrière ses oreilles, et, les coudes sur les genoux, se penche vers moi :

— Je vais te parler franchement, Patti.

— D'accord.

Je me redresse, ayant soudain de l'appréhension face à ce qu'elle a à me dire.

— Jay est comme toi. J'ignore ce qui l'a conduit à être si mal en point, mais lui et toi, vous avez vécu des choses qui ont changé votre vie, et qui vous étiez.

C'est à moi de froncer les sourcils, mais parce que je ne comprends pas comment elle peut savoir cela.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Il n'y a qu'à le regarder pour le comprendre, me répond-elle.

J'avais oublié comme Melody pouvait être observatrice et deviner la vraie nature des gens.

— Il t'en a parlé, c'est ça ? demande-t-elle lorsque je commence à me mordiller l'ongle.

Je ferme les yeux pour ne pas me laisser submerger par les émotions, comme chaque fois que je pense à l'épreuve qu'a vécue Jay.

— Il a perdu quelqu'un dans un horrible drame. Et il s'en sent responsable.

— Pauvre Jay.

Je ne peux qu'approuver. Nous buvons notre thé en silence, puis Melody reprend finalement la parole :

— Ce n'est peut-être pas un hasard si vous vous êtes trouvés.

Ce soir-là, c'est au tour de Tony et Melody de gérer le bar. Clarence étant chez un copain pour quelques heures, j'en profite pour passer un peu de temps avec eux après avoir rendu visite à mon grand-père.

— Comment va Nic ? me demande Don.

Il a conservé son tablier autour de la taille. Il est fièrement devenu le responsable du ménage et il prend ce rôle très à cœur. Ça fait plaisir de voir les habitants s'investir autant pour mon grand-père.

— Impatient de rentrer chez lui !

Don rit et boit une gorgée de la bière que lui a servi mon frère.

— M'étonne pas de lui ! Il sort quand ?

— Son médecin a parlé de la fin de semaine.

Don hoche la tête tout en buvant. Puis il observe le balai, en équilibre contre le comptoir, près de lui.

— C'est bien, oui c'est bien.

— Vous savez, dis-je en me penchant vers lui, une main sur son épaule, Nic aura besoin d'aide les premiers jours.

Son visage s'illumine et il se tape la poitrine vaillamment :

— Il pourra toujours compter sur moi.

Il lève son verre et le termine en quelques longues gorgées pour fêter ça. Il le claque sur le comptoir, devant lequel nous sommes assis, et crie :

— Un autre, la brunette !

Il s'empresse d'ajouter lorsque Melody se plante face à lui, de l'autre côté du comptoir : s'il vous plaît ?

Melody secoue la tête en riant. Au même moment, la porte du bar s'ouvre, laissant entrer un courant d'air froid de la nuit qui vient de tomber.

— Salut, Jay ! lance Melody.

Je pivote sur mon tabouret juste à temps pour le voir adresser un signe de tête à Melody. Il marche droit vers moi, sans hésiter. Il ne s'arrête que quand ses jambes sont entre mes genoux. Il pose ses mains de part et d'autre de mon visage et m'embrasse. Je dois faire un effort pour me souvenir qu'on n'est pas seuls.

— Salut, lui lancé-je quand il met fin à notre baiser.

— Salut.

— Garde tes mains dans tes poches, l'ami, lui lance Don. Un bonjour de loin suffira pour moi.

Jay rigole et le salue d'une tape dans le dos. Il se laisse tomber sur le tabouret, près de moi.

— J'ai pensé à ce tatouage toute la journée, murmure-t-il contre mon oreille avant de poser furtivement ses lèvres sur ma peau, qui réagit au quart de tour.

Je me décale légèrement pour l'observer.

— Je serais obligée de te tuer, après, tu en as conscience ?

Ma réponse le fait rire jusqu'à ce qu'il se rende compte que je ne plaisante pas du tout. Je vois l'espace d'un instant le doute passer dans ses yeux. Puis il secoue la tête en passant une main dans ses cheveux décolorés.

— J'avoue que tu m'as eu, lâche-t-il en picorant dans mon assiette.

Je la pousse devant lui pour qu'il la finisse.

— Tu ne manges pas assez, Patti. Et pas correctement.

C'est vrai qu'entre la pizza de ce midi et les frites de ce soir, on

pourrait faire mieux.

— Tu es mal placé pour dire quoi que ce soit.

Après tout, il a mangé exactement la même chose que moi aujourd'hui.

Il grimace et rétorque :

— Tu as raison, heureusement que je ne suis pas en compétition.

Jay était trop mince quand il est arrivé à Owl City. Il me donnait l'impression de se laisser mourir de faim. Depuis quelques semaines, il semble aller mieux.

— Ça ne te manque pas, la compétition ?

Il hausse les épaules tout en conservant la tête penchée au-dessus de l'assiette.

— C'est un sacré investissement. Si ce n'est pas pour le faire sérieusement, alors autant ne pas le faire.

Je me souviens des heures d'entraînements de Tony, à l'époque, et de ses privations pour atteindre son rêve. Il n'aura fallu qu'une simple soirée pour qu'il soit brisé.

Depuis, Tony s'est trouvé un nouveau rêve et il met tout en œuvre pour le réaliser. Pour que tout se passe bien. Je me demande si le Jay enfant rêvait lui aussi d'or aux jeux olympiques, et par quoi il a remplacé son rêve depuis.

— Café ? nous propose Melody.

Il n'y a que Jay qui accepte volontiers. Il en boit des litres par jour. Ça non plus, ce ne doit pas être très bon pour la santé, tout ce café.

Les portes battantes de la cuisine s'ouvrent et Tony nous rejoint. Il passe un bras autour des épaules de Melody et l'embrasse sur la joue.

— Je dois y aller, je commence dans dix minutes.

Malgré la gérance du club, Tony n'a pas abandonné son travail au *fast-food*. Il aurait pu, le club marche étonnamment bien, mais il redoute que tout s'arrête du jour au lendemain.

— Jusqu'à quand tu vas continuer de bosser dans ce taudis ? lui lance Jay, comme s'il lisait dans mes pensées.

— Autant de temps qu'il faudra, rétorque Tony.

— Le club marche bien.

— C'est vrai, on a encore reçu une demande de deux écoles du coin, confirmé-je.

Tony serre le poing, le regard sur les cicatrices qui dépassent sous son pull.

— Tout peut s'arrêter du jour au lendemain.

Melody pose une main sur le poing serré de mon frère et lui détend les doigts avec délicatesse.

— Tu arrêteras quand tu te sentiras prêt, dit-elle.

Il lui sourit finalement et l'embrasse :

— Merci, la fille qui sait toujours trouver les mots. Vous allez vous

en sortir, sans moi ? nous demande-t-il.

— Bien sûr, il n'y a presque plus personne, répond Melody en embrassant la salle du regard.

— D'ailleurs, la table de billard est libre ! Qui est partant pour une partie ?

— Pourquoi pas ? me répond Jay en sautant de son tabouret.

Il s'empare de la vaisselle sale sur le comptoir.

— Méfie-toi, Jay ! lui lance Tony. Tu vas te faire plumer !

Il nous adresse un signe de la main et sort dans la nuit noire. Une fois Jay de retour de la cuisine, il se plante devant moi.

— Alors comme ça, tu plumes les gens au billard.

— Mon frère a raison, tu devrais te méfier. Melody, tu es partante pour une partie ?

Elle secoue la tête en levant les mains devant elle :

— Non, merci, j'ai déjà donné. Je préfère tenir compagnie à ce bon vieux Don. Bonne chance, Jay !

Jay redresse un sourcil et rétorque :

— Comme si une fille pouvait me battre.

Melody ouvre la bouche mais je la devance :

— Tu vas payer pour ce que tu viens de dire.

Je le bouscule délibérément en passant devant lui pour me rendre au fond de la salle où sont disposées les tables de billard. Je l'entends pouffer derrière moi.

— Alors, combien on parie ? fait-il en choisissant sa queue de billard comme s'il s'y connaissait vraiment.

J'ai déjà la mienne en main.

— On ne va pas parier de l'argent.

Son regard pétille lorsqu'il s'approche de moi.

— Je vois, fait-il en glissant une main autour de ma taille.

— On va parier des informations.

Il recule, surpris.

— OK, comme tu voudras. Je te laisse commencer.

Je contourne la table et me penche en avant. Jay ne me quitte pas des yeux. Ce regard provoque des sensations en moi que je ne pensais jamais ressentir. Je bats des paupières et me concentre sur le jeu. Un sifflement accueille mon premier coup. Je retiens un sourire.

— Je commence à croire que Tony ne se foutait pas de moi, tout à l'heure, lance Jay.

— S'il y a une chose que tu devrais savoir maintenant sur lui, c'est qu'il ne plaisante jamais.

— Putain, c'est bien vrai ça ! s'exclame-t-il en riant.

Je secoue la tête.

— J'espère que tu ne jures pas comme ça devant tes élèves, dis-je en me plaçant devant lui pour le coup suivant. Tu comptes rester là ?

Son regard brillant associé à son sourire charmeur me fait monter le rouge aux joues. Il finit tout de même par se décaler.

Quelques minutes plus tard, je fais face à un Jay un peu désesparé.

— Vas-y, demande ce que tu veux, fait-il en s'appuyant d'un air faussement nonchalant sur sa queue de billard.

Jay est un homme secret. Il a beau être franc, il se dévoile rarement. Bien sûr, il s'est confié sur le plus important, sa fille. Mais je ne sais toujours pas pourquoi il a fait de la prison.

Je prends une longue inspiration et frotte mes paumes de main sur le tissu de ma jupe.

— Pour quelle raison as-tu fait de la prison ?

— Mon père a porté plainte contre moi.

— Qu'est-ce que tu avais fait ?

J'appréhende ce qu'il va dire, c'est plus fort que moi.

— J'ai volé sa voiture.

Jay croise les bras devant lui. Je comprends à son attitude que c'est quelque chose qu'il n'aime pas évoquer.

— J'étais ivre et j'ai foncé avec dans la maison familiale.

Je porte une main à mes lèvres.

— Il n'y a pas eu de blessés, si c'est ce qui t'inquiète.

Je viens m'appuyer contre la table de billard, près de lui.

— Pourquoi tu as fait ça ?

Je pose la question bien que j'ai une vague idée de la réponse.

— Je trouve que ça fait beaucoup de questions pour une seule partie.

Il se redresse, une lueur calculatrice dans le regard.

JAY

— À moins que tu aies peur de perdre.

Patti redresse le menton et me défie du regard.

— On voit que tu ne me connais pas si bien que ça, dit-elle. Je n'ai peur de rien.

— Ah ouais ?

Je me redresse à mon tour et penche mon visage contre le sien. Je l'entends retenir son souffle. Alors que je m'apprête à l'embrasser, elle recule, et me sourit d'un air entendu.

— Minute, beau mec, il va falloir que tu gagnes pour avoir ce que tu veux.

Elle me tourne le dos, rassemble les boules sur la table de billard et les installe au centre en se penchant de manière aguicheuse devant moi. Mes doigts me démangent et le sang dans mes veines fuse à toute allure. Je n'avais jamais ressenti ça.

— À toi l'honneur, dit-elle en se poussant pour me laisser jouer.

Je rate lamentablement mon premier coup. Il faut que je me ressaisisse. Et que je me concentre.

Après plusieurs minutes, la partie est serrée. C'est à mon tour et j'ai une chance de la remporter. Patti se tient de l'autre côté de la table, face à moi, une main sur la hanche, dans une posture décontractée que ses yeux démentent totalement. Le doute s'installe en moi à nouveau. A-t-elle peur que je gagne et qu'elle ne soit pas capable d'assumer ce qui pourrait se passer entre nous ?

Je pourrais faire exprès de perdre, mais ce n'est pas dans ma nature et encore moins respectueux pour elle. Et puis, je veux en avoir le cœur net.

Je me positionne et visualise la trajectoire de la boule. Puis, j'utilise la même technique que pour la boxe. J'inspire, je bloque et je frappe.

— Joli coup, me félicite Patti. Tu as gagné.

— J'ai gagné, répété-je en contournant la table pour la rejoindre.

Je me débarrasse de la queue de billard et lui retire la sienne des mains. Lorsque j'effleure son bras, je la sens tressaillir. Je passe une main autour de sa taille et la serre contre moi. Elle retient son souffle lorsque je glisse mes doigts dans sa nuque et remonte dans ses cheveux. Je me penche en avant et pose mes lèvres dans son cou que j'embrasse. Son parfum m'enivre. Je goûte sa peau avec ma langue jusqu'à son oreille que je mordille. Un gémissement s'échappe de ses lèvres et ses mains s'agrippent à ma chemise, dans mon dos. Elle se cambre légèrement en arrière. Ma main descend le long de sa colonne vertébrale, caresse ses fesses et termine derrière son genou que je soulève pour pouvoir me placer entre ses cuisses. J'ai droit à un

nouveau gémissement quand j'imprime un mouvement du bassin contre elle. Putain, je dois me faire violence pour me souvenir qu'on est dans un lieu public, même s'il n'y a pas grand monde dans le bar à cette heure. Elle accroche ses bras à mon cou et viens chercher mes lèvres. J'adore qu'elle prenne les choses en main.

Un courant d'air froid arrive jusqu'à nous puis j'entends vaguement la porte du bar claquer.

— Regardez ça les gars, la pute de la ville en plein boulot ! s'écrie tout à coup Lucas derrière nous.

Ses deux potes rient bêtement, tandis que Patti se fige dans mes bras.

— Le bar est fermé, mec, dis-je à Lucas.

Il ne me prête pas attention, il n'a d'yeux que pour Patti qui est diablement belle avec ses lèvres rouges et ses cheveux ébouriffés. Sa poitrine se soulève rapidement et ses joues se teintent. Lucas fait un pas vers elle.

— Je crois que je vais attendre mon tour, dit-il en lui adressant un clin d'œil.

— Je n'ai pas pour habitude de partager.

Lucas me dévisage puis il regarde Patti en riant. Ses deux potes l'imitent sans savoir ce qu'il y a de drôle.

— Sérieux ? fait-il. J'ignorais que la pute de la ville s'était dégoté un régulier. Tu la paies combien ? Je me suis toujours demandé si elle suçait aussi bien qu'on le dit.

Je le saisis brusquement par le cou et le plaque contre le mur. Ce taré continue de rire. Il saisit mes poignets et tente de me repousser. Ses bras sont plus épais que les miens, il doit en soulever de la fonte, mais moi je boxe. Et c'est pas du tout la même chose.

Lorsqu'il comprend qu'il ne pourra pas s'en sortir comme ça, il capitule.

— Désolé, mon pote, je l'ignorais. Je comprends mieux pourquoi t'es pas resté à notre petite fête l'autre soir, t'avais mieux à faire, hein. Mais si t'étais resté, t'aurais vu qu'on partage tout entre nous, pas vrai les gars ?

Ces deux potes, Clyde et Toto si je me souviens bien, ne rigolent plus. Ils sont sur le qui-vive.

— Tu sais, mon pote, Providence ou Owl City, une pute est une pute. Et si tu préfères les putes d'ici, ça me va.

Mon poing part au quart de tour et termine dans sa mâchoire. Sa tête bascule sur le côté et il crache une gerbe de sang. Il cligne des yeux.

— Appelle-la encore une fois comme ça, et je te tue.

Lucas sourit, la bouche en sang.

— Je savais bien que t'avais ça en toi, mon pote. Je l'ai vu l'autre

soir. Ils font la queue pour toi, tu sais. Le boxeur. Putain, si j'avais su ça plus tôt. T'as fait monter les enchères, mon pote. T'es un bon investissement, je m'embrouille pas avec mes investissements, hein, les gars ?

Il parle vite tout en souriant alors que je viens de lui défoncer la gueule. Ça me démange de lui détruire ce sourire de merde.

— Oh la, pas de ça ici les jeunes ! s'écrie tout à coup Don, une bière à la main.

Il tangué un peu en marchant vers nous. Il se rattrape à la table de billard, et renverse son verre.

C'est comme si son interruption avait réveillé Patti. Elle saisit mon bras, toujours autour de la gorge de ce connard de Lucas.

— Laisse-le, Jay. Il faut fermer le bar.

Je lui obéis et regarde Lucas et ses deux potes quitter les lieux sans rien dire.

Don secoue la tête.

— Les jeunes d'aujourd'hui.

Il retourne en titubant vers le bar où il essaie de se servir une pression par-dessus le comptoir.

— Il va falloir le raccompagner chez lui, dit Patti.

J'essaie de sonder son regard mais elle me fuit. Je l'observe tandis qu'elle aide Don à enfiler sa veste, puis lorsqu'elle éteint les lumières et qu'elle met en route l'alarme. Elle semble abattue, voire résignée. Et ça me fend le cœur, putain.

Je regarde ma montre pour la cinquième fois en une heure, et ça, c'est vraiment pas bon signe. Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'arrive même pas à me concentrer sur un cours maintenant ?

Je secoue la tête et vais corriger la posture d'un élève.

— Un peu plus en arrière ton pied gauche, voilà comme ça. Fléchis tes genoux, ajouté-je à un autre. Allez, vous vous mettez deux par deux.

Je profite du brouhaha qui suit pour me décaler et jeter un œil dans le bureau de Patti. Il est vide.

Notre partie de billard hier soir avait bien commencé, et il a fallu que ce connard de Lucas se pointe, et dise ces horreurs sur elle. On en avait déjà parlé, du fait d'avoir un enfant si jeune et des rumeurs à son sujet. Mais je ne me rendais pas compte à quel point. Et ce connard qui la cherche. Il était déjà là, l'autre fois, au club. J'avais raison quand j'avais cru qu'il l'avait fait chier. Pourquoi elle garde tout ça pour elle ? Pourquoi elle ne me dit rien ou même à son frère ? Cette putain de ville n'est pas supposée prendre soin des siens ? C'est ce que

Patti me rabâche sans arrêt, et en fait, elle ne sent même pas en sécurité dans sa propre ville à cause de ce connard.

— Elle a pris sa matinée.

Je sursaute quand la main de Tony se pose sur mon épaule.

— Quoi ?

— Patti, insiste-t-il. Elle avait des trucs à faire, alors elle a pris sa matinée.

— Ouais, ben tant mieux pour elle, lâché-je en retournant auprès de mes élèves.

Le rire de Tony me suit jusque sur les tapis.

— Je pars pour mon service, je te rapporte quelque chose ? me demande-t-il.

Quand est-ce qu'il va se décider à quitter ce putain de boulot ? Leurs burgers ne sont même pas mangeables.

Je secoue la tête, puis me concentre enfin sur mes élèves.

Les heures finissent par défiler et l'après-midi est déjà bien avancée lorsque j'ai enfin une minute pour souffler. Patti est arrivée en début d'après-midi avec son gamin. J'étais en pleine séance individuelle avec un élève, je n'ai pu que répondre d'un signe de tête à son bonjour. Depuis, elle reste enfermée dans son bureau à travailler.

Je range les pattes d'ours que je viens d'utiliser pour travailler les enchaînements, et me dirige vers le bureau de Patti. C'est alors que je remarque Clarence.

— Qu'est-ce que tu fais là, mon pote ?

Il est assis sur un tapis, un air triste sur le visage. Maintenant que j'y pense, il n'est pas venu une seule fois m'embêter depuis qu'il est arrivé avec sa mère. Ce qui n'est pas dans son habitude.

Je me laisse tomber à côté de lui, plie les jambes et pose mes bras sur mes genoux.

— Allez, dis-moi ce qui t'arrive.

— Rien, fait-il en haussant les épaules.

Il conserve la tête baissée, le regard rivé sur le tapis. Je me lève d'un bond, ce qui le fait sursauter, et lui tends la main.

— Tu veux boxer ?

J'ai posé la question qu'il fallait, car son visage change du tout au tout. Il glisse sa main dans la mienne et je le soulève du tapis.

— Tu veux essayer le sac de frappe ?

— Je pourrais mettre des gants, moi aussi ?

— Bien sûr !

Il rejoint le coin des sacs de frappe en courant. Lorsque j'arrive, il est déjà devant les gants à les examiner un par un. Je range la paire trop grande pour lui qu'il avait choisie et en sélectionne une à sa taille. Une fois équipé, il se dirige vers le sac de frappe le plus proche tout en vérifiant que sa mère ne peut pas le voir depuis son bureau.

— Vas-y, elle est occupée, le rassuré-je.

Ce gosse a envie de boxer. On devrait jamais empêcher un gamin de pratiquer le sport dont il rêve.

J'essaie de ne pas imaginer Iris à la place de Clarence, de ne pas imaginer ses petits poings, assez grands pour tenir dans des gants de boxe, ni ses boucles blondes encadrer son visage rond.

Clarence frappe plusieurs fois, et dégage ses cheveux de son front qui le gênent.

— Attends, ne bouge pas.

Je récupère un bandeau dans l'armoire et lui enfile sur la tête pour retenir ses cheveux en arrière. Je remarque alors la croûte sur son front, dissimulée habituellement par ses cheveux.

— Je suis tombé à l'école, m'explique-t-il.

— Ça a dû faire mal.

Il hoche la tête.

— Y avait plein de sang et ça faisait peur à des filles de ma classe, c'était trop cool !

— Je parie que ta mère n'a pas trouvé ça cool, elle.

Il gratte sa croûte avec son gant.

— Tu crois qu'elle sera partie le mois prochain ?

— Tu auras une petite cicatrice, c'est tout.

— Oh non, Grand-père Stan va demander si c'est maman qui a fait ça.

J'étouffe un juron et essaie de dissimuler mon effarement.

— Il te pose souvent des questions comme ça ?

Il hoche la tête.

— Il demande toujours quand j'ai un bobo. Et l'autre jour, il m'a demandé si maman avait un petit ami et qui c'est qui me gardait quand elle travaillait. Tu diras pas à maman, promis ?

— Promis, le rassuré-je, même si je n'aime pas trop ça.

— Ni pour la boxe ? Sinon elle va me punir et me forcer à manger des épinards.

— T'inquiète pas, mon pote.

Mon téléphone sonne au même moment.

— Vas-y, défoule-toi sur le sac, je reviens.

Je récupère mon portable sur le banc et décroche, le regard rivé sur Clarence, encore perturbé par ce qu'il vient de me confier.

— J'espère que t'es libre demain soir, me lance Lucas. J'ai du lourd pour toi. Tu vas me remercier, mon pote.

Il raccroche avant que j'aie le temps de lui dire non.

... restons amis**PATTI**

Je lève les yeux de mon ordinateur et jette un œil à travers la fenêtre de mon bureau. J'entends le bruit des machines de la salle de musculation, à côté, en plus de la musique. Quand Jay met la musique, c'est qu'il n'y a pas de cours de boxe. Ou alors que Tony n'est pas là. Il n'est jamais très emballé par la playlist de Jay, qu'il trouve un peu trop rock.

Je ne vais pas pouvoir rester cachée ici indéfiniment. Il faudra bien que j'affronte Jay à un moment ou un autre.

Hier soir, lors de cette partie de billard, j'ai pris conscience de plusieurs choses. Jay compte énormément pour moi et je crois que c'est réciproque, je crois sincèrement qu'entre lui et moi, ce n'est pas qu'une histoire de sexe.

Et Clarence dans tout ça ? Il s'attache si vite aux gens et il adore Jay. Peut-être un peu trop, même. Que se passera-t-il si ça doit mal finir ? Parce que ça finit toujours mal. J'en ai eu la preuve quand Lucas s'est pointé. Ces obscénités qu'il a dites sur moi, j'étais choquée. Mais ce qui m'a le plus choqué c'est la réaction de Jay. Je me suis retrouvée des années en arrière quand Tony a frappé Nathan. Et il s'est retrouvé en prison, à cause de moi. Je ne veux pas que ça se reproduise.

Je me frotte les yeux en soupirant et éteins l'ordinateur. Le site Internet que j'ai fait pour le club est une belle réussite, les garçons n'arrêtent pas de me complimenter. J'adore ce travail, j'adore m'occuper des finances du club, remplir les papiers, vérifier que tout roule à la perfection. Je suis chez moi ici, je ne veux pas risquer que ça change.

— Maman, maman, maman ! crie tout à coup Clarence en entrant comme une fusée dans mon bureau.

Je pivote sur ma chaise et passe une main dans ses cheveux.

— Qu'est-ce tu as fait ? Tu es trempé !

Il porte une main à son menton en levant la tête, comme si la réponse pouvait se trouver sur le plafond de mon bureau.

— Il a fait du sport, dit Jay en s'appuyant contre l'embrasure de la porte. De la boxe.

Il guette ma réaction, les bras croisés. Je me concentre sur le visage rayonnant de mon fils. Ses joues encore rouges, ses mèches humides, et son regard brillant de joie. Voilà plusieurs jours que je peine à lui arracher un sourire et plus que quelques mots.

— Viens là, mon petit boxeur.

Je serre Clarence dans mes bras. C'est comme une recharge infinie de bonheur. Je lève les yeux sur Jay qui me sourit. Et ça aussi c'est comme une recharge infinie de plaisir. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je détourne les yeux. Ça ne doit pas influencer ma décision.

Clarence se dégage de mes bras, il ne faut pas non plus que ça dure trop longtemps avec lui.

— Alors tu dis oui ?

— Pour la boxe ? On verra, d'accord ?

Il se retourne vers Jay avec un grand sourire.

— Elle n'a pas dit oui, lui rappelle Jay.

— Mais elle a pas dit non ! s'exclame Clarence. On peut aller manger une glace maintenant ?

Vendredi, j'ai dû rapidement m'occuper de l'appartement de mon grand-père avant sa sortie d'hôpital prévue finalement samedi au lieu de dimanche. On s'était tellement focalisé sur le bar, qu'on en a oublié l'appartement, au-dessus. Depuis que je suis petite, j'ai dû entrer dans cet appartement quatre ou cinq fois. Ça me faisait déjà bizarre à l'époque et encore aujourd'hui, alors que je suis adulte, j'ai l'impression de pénétrer dans un endroit interdit, ou une pièce secrète. Mon grand-père n'a jamais compté ses heures et au final le bar a toujours été sa vraie maison.

— Tout le monde est bien silencieux, dans cette voiture ! s'exclame tout à coup Nic.

Clarence et moi sommes allés le chercher en voiture à sa sortie d'hôpital. Il y a passé une longue semaine. Une semaine qui me paraît avoir duré des mois.

— J'ai rempli ton frigo, lui dis-je en mettant le clignotant.

Nic souffle et détourne le regard.

— J'ai tout ce qu'il faut dans mon bar, bougonne-t-il.

— On peut manger des frites, maman, à midi ? me demande Clarence.

— Je te ferai même ton hamburger préféré, promet Nic en essayant de se retourner sur son siège.

— Ouais ! s'exclame Clarence.

Je profite de ce qu'on est arrêté à un feu rouge pour mettre fin à cette orgie de bouffe qui se prépare.

— Je pense qu'on va éviter le burger et les frites pendant un temps. Le médecin a été très clair.

Nic souffle une nouvelle fois et tourne la tête de l'autre côté. Sérieux ? Mais quel âge il a ?

Je pose une main sur son bras.

— On ne te demande pas de tout abandonner.

— Ah oui ? C'est pourtant l'impression que j'ai ! s'emporte-t-il tout à coup.

C'est à mon tour de souffler tout en redémarrant. Dans le rétro, les yeux de Clarence font le va-et-vient entre Nic et moi. Il est habitué à la grosse voix de Nic, toutes les personnes qui viennent au bar le sont, mais pas à la tension qui vient de s'installer dans la voiture.

— Je sais que ce n'est pas facile et qu'on te demande beaucoup, tempéré-je. Mais, grand-père, ce qu'il s'est passé la semaine dernière, si Jay n'avait pas...

J'essaie de contrôler les trémolos dans ma voix. Je sens le regard de Nic sur moi. Je sais que ce n'est pas la femme que je suis devenue qu'il voit, mais la petite fille qui traînait le soir dans ses pattes après l'école.

— Je suis désolé de t'avoir fait peur.

— Je ne veux plus revivre ça.

Il sait très bien à quoi je fais allusion. Il était là les jours, les semaines, les mois qui ont suivi la mort de mon père. Il était là lorsque je pleurais parce que je n'arrivais pas à ne plus voir le corps de mon père étendu mort sur le sol de la cuisine lorsque je fermais les yeux.

— Je suivrais tous tes conseils, ma petite fille, promet-il en serrant ma main.

Quelques minutes plus tard, Nic semble retrouver des couleurs dès lors qu'il pose un pied dans son bar. T'choupi, son labrador doré, l'accueille comme s'il ne l'avait pas vu depuis des années. Le regard brillant, Nic se redresse et inspecte son bar.

Jay sort de la cuisine au même moment, des assiettes pleines dans les mains. Il a une hésitation en nous voyant, puis il va servir le couple qui attend sa commande.

— On me l'avait dit, mais je n'arrivais pas à le croire, lâche Nic.

Il fonce sur Jay qui vient de prendre une nouvelle commande. Le silence se fait au fur et à mesure que les clients remarquent Nic, jusqu'à ce qu'on n'entende plus que la musique en fond.

— Comment ça va, monsieur ? demande Jay.

Il tend la main pour le saluer. Mon grand-père reste un temps

interdit face à cette main tendue, puis il secoue la tête, pousse la main de Jay, et le serre dans ses bras.

Jay est grand, il est dans la bonne moyenne, mais Nic est une montagne et il va l'écraser s'il continue comme ça. Je n'entends pas ce qu'il lui glisse à l'oreille, mais je peux voir le visage de Jay changer de tout au tout. Il fronce les sourcils, puis il baisse les yeux sur le sol. Lorsqu'il les relève, et les pose sur moi, ils sont brillants.

— Est-ce que Jay est triste parce qu'il parle plus à sa maman, hein, maman ?

Clarence observe la scène d'un drôle d'air.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est triste ?

Ça me brise le cœur de m'imaginer faire souffrir Jay. Je dois me rappeler que c'est pour son bien.

— Je le sais, c'est tout, fait-il en haussant les épaules. Est-ce que je peux avoir un hamburger, maintenant, maman ?

Je consulte l'heure sur mon portable, il est en effet plus tard que je ne le pensais, la faute à l'hôpital qui nous a fait attendre une éternité pour les papiers de sortie.

— Tu as faim, mon pote ? lance Jay en apparaissant auprès de nous.

Ses yeux sont cerclés de rouge et il se passe une main dans les cheveux, histoire de les ébouriffer davantage.

— Je dois aider Nic à s'installer, et ensuite on mange, d'accord ?

Clarence n'a pas l'air du tout d'accord. Il tape des pieds et court jusqu'au comptoir où il saute sur un tabouret.

Je pousse un long soupir.

— Tu ferais bien de t'occuper de Nic, fait Jay avec un geste du pouce derrière lui, et moi je me charge de Clarence.

Mon grand-père est en train de trinquer avec ses habitués ! Je n'y crois pas !

Jay rit devant mon air effaré.

— Il va lui falloir du temps, on ne perd pas des habitudes d'une vie en quelques jours.

— Quand c'est une question de vie ou de mort, on le fait, un point c'est tout. Sinon, c'est égoïste.

— C'est parfois plus compliqué que ça.

— Tu te trompes, on fait ce qu'il faut pour les gens qu'on aime, même si c'est dur, même si ça nous déchire le cœur.

— On parle toujours de ton grand-père, là ?

Ses yeux bleu clair sont troublés et ça me tue quand il me regarde comme ça, j'ai l'impression qu'il peut deviner mes pensées. Je tourne les talons et étouffe un juron quand je vois Nic en train de se faire servir un deuxième verre de whisky !

JAY

Je ne comprends pas ce qu'il se passe. D'où vient cette distance qui vient de s'installer entre Patti et moi ? Pourquoi elle est si froide avec moi depuis deux jours ? Est-ce parce que j'ai fait faire de la boxe à son fils ? Je reconnais que je n'aurais peut-être pas dû, j'ai outrepassé mes droits. C'était plus fort que moi. Il me rappelle moi à son âge quand mon père refusait que je pratique le basket.

— Tu veux quoi en dessert ?

Clarence a englouti le sandwich au fromage comme s'il n'avait pas mangé depuis des lustres. Il a même mangé les bâtonnets de légumes que j'avais glissés à côté, dans son assiette.

— Et ne me dis pas de la glace.

— J'allais pas dire ça, fait-il en secouant la tête, tout en balançant ses jambes.

Son pied droit atterrit dans mon genou. Il trouve ça marrant, du coup il recommence.

— Un gâteau d'anniversaire.

— Pardon ?

— Je veux un gâteau d'anniversaire pour mon dessert, dit-il en hochant la tête plusieurs fois.

— C'est pas ton anniversaire.

— Le gâteau le saura pas, lui.

Je cligne des yeux. Depuis quand ce gosse est-il devenu si futé ?

— On va pouvoir demander à ta mère, regarde, la voilà !

Clarence secoue la tête et plante son menton dans les mains.

— Au revoir gâteau d'anniversaire, souffle-t-il.

Patti passe une main dans les cheveux de Clarence.

— Nic est bien installé ?

— Tu aurais vu sa tête quand il a découvert l'intérieur du réfrigérateur, me répond-elle, les yeux rivés sur son fils.

— Grand-père Nic n'aime plus son frigo, maman ?

— Disons que c'est ce qu'il contient qu'il n'apprécie pas.

Clarence grimpe à genou sur le tabouret et entoure le cou de sa mère. À mon avis, il se prépare à réclamer du gâteau. Mais non, il ne demande rien en échange de ce câlin, rien n'était calculé. Le petit pose sa tête sur l'épaule de sa mère en se frottant les yeux d'une main.

— C'est l'heure de la sieste, on dirait, dis-je en me souvenant combien Iris pouvait être insupportable lorsqu'elle était fatiguée.

Je donnerais tout pour revivre ces crises de larmes, aujourd'hui.

— On dirait bien, fait Patti en soulevant son fils du tabouret.

Le petit s'abandonne totalement aux bras de sa mère. La tête posée contre son épaule, il somnole déjà.

— Je crois que je vais le ramener à la maison.

Je me laisse tomber du tabouret pour l'aider, mais elle a déjà son sac sur l'épaule, et les clés de voiture dans une main, prête à partir.

— Merci, Jay, dit-elle, le regard fuyant vers la porte. On... on se voit plus tard.

— Oui, OK.

Sauf que le plus tard, il ne vient pas putain, et je me retrouve comme un con à ne pas savoir quoi faire.

Deux jours sans un seul mot ni le moindre regard. Quand elle vient au club, c'est en coup de vent. Elle me salue à peine et lorsque je la rejoins dans son bureau, elle est déjà repartie. Plus d'une fois j'ai commencé à lui écrire un SMS, pour finir par tout effacer. Comment une femme peut-elle nous manquer alors qu'on a même pas encore couché avec elle ?

C'est vrai, putain ! J'ai toujours cru que pour se sentir proche d'une femme, il fallait avoir des relations sexuelles avec elle. Il n'y a pas si longtemps, je me foutais de la gueule de Tony qui était raide dingue de sa Melody sans avoir passé une seule nuit avec elle. Putain... Voilà que je me retrouve comme un con, moi aussi.

— Vous avez besoin d'aide, coach ?

Je cligne des yeux. Jesse se tient devant moi, l'air moqueur. Faut vraiment que j'arrête de penser à Patti.

— Quoi ?

— Vous avez besoin d'aide pour ranger le matériel ? répète-t-il.

Je baisse les yeux et me rends compte que j'ai plusieurs cordes à sauter dans les mains. Je suis perdu comme un con au milieu du club à trimballer le matos à droite à gauche.

Jesse commence à ricaner.

— Je parie qu'il y a une fille là-dessous.

Je lui balance les cordes.

— Va plutôt me ranger ça au lieu de te foutre de ma gueule !

Il rattrape les cordes à sauter comme si de rien n'était et part en riant de plus belle. C'est un bon gars, ce Jesse, même s'il ne parle pas beaucoup, on peut compter sur lui, comme l'autre jour quand il a fait le service au bar du Vieux Stade, alors qu'il n'avait jamais fait ça. Il aime simplement aider et servir son prochain, il a ça en lui.

Je reçois un SMS sur mon portable, et la porte du club s'ouvre au même moment, m'empêchant de consulter le message. Je regrette tout à coup de ne pas être ailleurs lorsque Gus, et son ventre rebondi enfermé dans son pull bleu, marche d'un air déterminé vers moi.

— Un nain de jardin, une pelle, une tasse, un roman policier, lit-il sur ses papiers tout en avançant vers moi.

Je m'éloigne, faisant mine d'avoir du boulot. Ce qui n'est pas faux, va falloir donner un coup de serpillière sur le sol et je dois remplir le

distributeur à boissons.

— Bonjour à vous aussi, Gus ! lancé-je en sachant qu'il déteste ce surnom.

Il est déjà rouge quand il contourne le ring pour me rejoindre. Essoufflé, il change de feuille et recommence à lire :

— Une serviette de toilette, une mangeoire, une botte de pluie rouge...

Je lâche brutalement un carton de bouteilles sur le sol. Gus sursaute et ses papiers manquent de lui échapper.

— Venez-en au fait, Gus.

Il plie son tas de feuilles, le coince sous son aisselle gauche et relève le menton.

— J'ai là la liste de tous les objets qui ont été dérobés ces derniers jours dans les jardins de nos concitoyens. Qu'est-ce que vous avez à dire de ça, hum ?

Je croise les bras sur ma poitrine.

— J'en dis qu'il faut vraiment être con pour voler une seule botte.

Les joues de Gus sont si rouges qu'elles tirent maintenant sur le violet.

— Tout ça, c'est votre faute ! crie-t-il.

Je lève les bras et recule un peu.

— Oh là, doucement, je n'ai rien volé, moi.

— Je sais parfaitement ce que vous faites dans votre soi-disant club, crache-t-il.

Le dégoût dans ses yeux n'est pas feint. Ce type nous déteste vraiment, ma parole.

— Vous pouvez être plus clair, Gus ?

Il plisse les yeux et pointe un doigt rageur vers moi.

— Tous ces voyous que vous laissez traîner ici, et ces SDF ! Il n'y avait jamais eu de vols avant !

— Et donc c'est forcément nous, c'est ça ?

Je secoue la tête et m'approche lui. Il déglutit péniblement et je vois la sueur couler le long de sa tempe qui palpite.

— Vous parlez de ce pauvre gars qui dort dans la rue et qui vient boire un peu de café chaud le matin ? C'est ça ? Et de ces gosses que le juge nous envoie parfois ?

— Il ne faut pas les encourager.

Quel con, putain ! Si ça ne tenait qu'à moi, je lui ferais bouffer son pull bleu.

— C'est là que notre opinion diverge, Gus. Je crois au contraire qu'on doit être là pour eux. Ce n'est pas le but d'une putain de ville ?

Un raclement de gorge derrière moi.

— Il y a un problème ? demande Tony.

Les yeux de Gus font le va-et-vient entre Tony et moi.

— Il pense qu'on est responsable de vols qui ont lieu dans le quartier, expliqué-je à Tony.

Tony croise les bras, les mains sous ses aisselles, et redresse la tête. C'est sa manière de porter sa carapace, je crois, et d'affronter le regard des autres. Depuis qu'il est revenu dans sa ville natale, il est habitué à faire face à ce genre de remarque. Mais on a beau y être habitué, ce n'est pas facile pour autant de se prendre de la merde verbale en pleine tronche.

— Tu m'en diras tant, marmonne-t-il en posant les yeux sur Gus qui déglutit péniblement.

Ce gars transpire rien qu'à l'idée de nous parler ou même de venir jusqu'ici. Pourtant, il est là. On peut au moins lui reconnaître son courage.

— Qu'est-ce qui a été volé ? demande Tony.

— Un nain de jardin et un roman policier, si je me souviens bien.

Tony me lance un regard étonné :

— Et donc, les pauvres gars qui galèrent à se trouver à manger vont forcément aller s'embêter et risquer quoi que ce soit pour un nain de jardin ?

— Un putain de nain de jardin.

Tony décroise les bras en avançant vers Gus qui a un mouvement de recul. Tony sera toujours un criminel, à ses yeux, peu importe à quel point il s'investit dans la communauté, peu importe qu'il ait réglé sa dette à la société. Est-ce qu'on la règle réellement un jour, cette foutue dette ?

Tony lui indique la porte d'un geste du bras, et de l'autre il le pousse doucement en l'accompagnant à la sortie, le tout avec un grand sourire.

— Je vous promets qu'on gardera un œil ouvert, et si jamais on remarque quelque chose, vous serez le premier à le savoir.

Il le pousse dehors et referme la porte alors que Gus essayait d'ajouter quelque chose.

Cette fois, je ne retiens pas mon rire et Tony secoue la tête.

— Sympa le sourire de façade !

— Il ne va pas nous lâcher de si tôt, me répond-il.

— Je vous jure que je n'ai rien volé, monsieur ! fait tout à coup la voix de Jesse derrière nous.

Dissimulé derrière les armoires de rangements, il a visiblement tout entendu.

— On te croit sur parole, mon pote, le rassuré-je.

Tony acquiesce.

— Ne te formalise pas pour ce type, lui dit-il. Il nous cherche depuis longtemps. Ça ne lui plaît pas qu'on soit là.

Jesse a l'air surpris.

— Ce club est une bonne chose pour la ville.

Tony lui sourit, un brin de fierté dans le regard qu'il pose sur moi :

— C'est bien ce qu'on espère. C'est pour ça qu'on se donne aussi tout ce mal, hein, Jay ?

Je hoche la tête. Je ne peux le contredire, on ne compte pas nos heures depuis des mois, toute notre énergie, notre temps libre et notre argent vont dans ce club. C'est notre vie.

— On a un peu de temps avant le prochain cours, fait Tony en consultant l'heure sur son portable ce qui me rappelle que j'ai reçu un message. Je vous invite. Pizza ?

Je me dirige vers le banc de muscu où j'ai laissé traîner mon portable. Le nom affiché sur l'écran me projette une poussée d'adrénaline dans tout le corps. Un message de Patti. Après ces deux jours de silence, mon cœur s'emballe comme un fou.

Restons amis, Jay, tu veux bien ?

Un froid sidéral s'empare de mon corps. Putain qu'est-ce que ça veut dire restons amis ? Ouais OK je suis pas si con, je sais très bien ce que ça veut dire, je l'ai sorti un paquet de fois moi aussi. Mais pourquoi elle me sort ça maintenant ? Même pas un bonjour, comment tu vas ? Au fait tu sais quoi, toi et moi, c'est du n'importe quoi, restons amis, d'accord ? Allez salut, passe une bonne journée !

Putain de merde !

Je donne un coup de poing dans le sac de frappe.

— Ça va, Jay ? me lance tout à coup Tony.

En voilà un au moins qui va être content, le raté de Jay ne tournera plus autour de sa sœur, parce qu'il vient de se faire rembarrer comme un mal propre !

Je secoue la tête. Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

— Tu sais quoi, Tony ? J'ai pas très faim, je passe mon tour pour la pizza. Je vais... Ouais je vais plutôt me faire une petite séance d'entraînement.

Tony me sonde du regard. Le mien est fuyant, je n'ai pas très envie qu'il voie à quel point je me sens comme une merde.

— C'était qui, le message ? demande-t-il, parce qu'il n'est pas si con, lui.

— Rien d'important.

Juste mon cœur qui vient de se faire piétiner.

Oh putain ! Faut vraiment que je me reprenne, là ! En fait, Patti m'offre une porte de sortie rêvée. M'impliquer encore une fois et tout perdre, je n'y survivrais pas.

Depuis que je passe du temps avec Patti et Clarence, ils ont comme ravivé une flamme en moi, qui ne devrait pas se trouver là. Parce que

je ne mérite rien de tout ça. Patti l'a compris, elle, au moins. J'ai pas besoin de ça pour survivre. Je survis depuis un bon moment sans elle, je peux le refaire.

Je sais ce dont j'ai besoin. L'adrénaline du combat. Il n'y a que ça qui me fera tenir. Et là, tout de suite, j'ai une furieuse envie de boxer sur un gars.

Mon téléphone se met à sonner.

— Je dois répondre, lancé-je à Tony et à Jesse tout en partant m'enfermer dans le bureau pour répondre à Lucas.

Incroyable coïncidence ou message de l'univers, rien à foutre. Lucas appelle pile au moment où j'en ai besoin, et bien que j'ai juste envie de lui casser la gueule à lui aussi, je prends sur moi pour lui répondre. Il n'appelle pas pour faire la causette, c'est certain, puisqu'on ne peut pas se voir, lui et moi. Une nuit de combats. C'est tout ce qu'il me fallait.

... ancienne vie

JAY

L'arrière de mon crâne frappe lourdement le sol. Je n'entends plus rien d'autre que le sang qui pulse dans mes tympans.

Des petits points noirs devant les yeux.

Un sifflement dans les oreilles.

Je dois me ressaisir, me relever avant... Un choc dans les côtes. Je n'ai pas eu le temps de m'y préparer. Je me plie en deux tandis que les sons de la salle retentissent à nouveau. Rugissement, exclamations, injures... Ça fuse de toute part.

Je cligne des yeux et roule sur le côté. Je dois me remettre debout, le combat au sol n'est pas ma spécialité, mes adversaires commencent à le savoir. Je pose la main droite sur le sol pour me relever. Mon adversaire, un type surnommé le Colosse et qui doit bien faire plus de trente kilos que moi, choisit ce moment pour repasser à l'attaque. Il fauche mon bras d'un coup de pied et je m'étale de tout mon long. Je me mords la langue en me cognant le menton par terre. Je crache, sous les exclamations du public, puis j'anticipe de justesse la prochaine attaque. Je suis debout je ne sais comment avant qu'il se laisse tomber de tout son poids sur moi. Je me jette sur lui, saisit son bras que je tords derrière son dos. Il tente de m'atteindre avec ses pieds, sans succès. Cette fois, c'est moi qui mène la danse.

Un éclat blond dans le public attire soudain mon attention.

Patti... son regard réprobateur...

Je secoue la tête et la vision disparaît.

Le colosse profite de ma confusion pour libérer son bras et rouler sur lui-même. Il m'entraîne avec lui et je bascule de l'autre côté. Je glisse contre le grillage. J'évite de justesse le barreau dans les reins.

Mon adversaire souffle comme un bœuf, il faut dire que les trente kilos ne sont pas que du muscle, contrairement à moi. Nous n'avons pas la même endurance. C'est là ma seule chance. Je dois l'épuiser pour le vaincre.

De nouveau un éclat blond. Mon regard se fixe sur celui dur et sans concession de Patti. Je me frotte les yeux, étale le sang sur mon visage. Ce connard m'a fendu l'arcade sourcilière.

Le visage de Patti n'est plus là lorsque je regarde à nouveau dans le public. Mon imagination me joue des tours. Ou plutôt ma conscience. Patti n'approuverait jamais ce que je suis en train de faire, c'est évident. Mais franchement, c'est pas son problème, elle a été très claire à ce sujet, avec son putain de SMS !

Je me redresse tandis que le colosse peine encore à retrouver son souffle. J'avance au centre de la cage, serre les poings et les lève devant mon menton, les coudes contre les côtes. Le public commence à scander mon nom. Et moi, je commence à boxer.

La sueur me coule dans les yeux, mélangée à mon sang, et trouble ma vue. Mais je sais parfaitement où il est et où je dois taper pour ne pas lui laisser le temps de se reprendre. Je sens l'arbitre qui tourne autour de nous, tandis que la foule m'acclame. Ce soir, ils en ont pour leur argent, tout comme Lucas. Et moi j'ai ce pour quoi je boxe.

Alors pourquoi c'est différent ? Pourquoi je ne ressens plus l'adrénaline qui court dans mes veines en temps normal ? Ma respiration s'accélère. Je dois la contrôler elle aussi pour vaincre.

Une inspiration.

Je bloque.

Je frappe.

Je relâche le souffle.

C'est ça qui compte. C'est ce qui doit compter. Alors je recommence.

Inspiration. Bloque. Frappe. Relâche.

Encore et encore jusqu'à ce que je ne voie plus le visage de Patti, et ses yeux pleins de reproches, jusqu'à ce que coule enfin dans mes veines ce que je suis venu chercher dans cette cage.

Lorsque l'arbitre siffle la fin du match et me pousse violemment en arrière, le sang qui recouvre mes mains m'interpelle. Je n'entends pas ce qu'il dit à mon adversaire qui s'affale sur le sol, le visage ravagé. Ses bras sont inertes contre ses flancs. Sa respiration saccadée alors que la mienne est maîtrisée.

Le sang sur mes mains dégouline sur le sol. C'est moi qui ai fait ça. J'ai fracassé ce pauvre gars.

Mes mains tremblent. Je serre les poings tandis qu'on évacue le colosse sur une civière.

— Tu l'as pas loupé, me dit Lucas en apparaissant tout à coup près de moi. T'en fais pas pour lui.

Il me tend une serviette humide. Je desserre enfin les poings et la saisis. Mes mains ne tremblent plus et une étrange sérénité m'envahit.

Lucas m'entraîne hors de la cage tandis que le speaker remercie les

gens d'être venus assister à ce massacre en règle. Non, bien sûr, il n'a pas vraiment dit ça, c'est moi.

— J'ai une surprise pour toi, mon pote, m'informe Lucas devant la porte des vestiaires. Mais prends une douche avant. Oh et avant que j'oublie, voilà pour toi.

L'enveloppe qu'il me tend est plus grosse que les précédentes. Plus lourde aussi entre mes doigts, mais pas à cause de ce qu'elle contient. Plutôt pour ce qu'elle représente.

Dans les vestiaires, de longues minutes sont nécessaires pour retirer les bandes autour de mes mains tant le tissu est imbibé de sang. Je les laisse tomber sur le sol entre mes pieds, puis je me relève en grimaçant, une main sur les côtes. Le Colosse ne m'a pas loupé. Mais je l'ai bien cherché, pas vrai ? C'est pour ça que je suis là, pour rien d'autre. Pour cogner et me faire cogner.

Quelque chose ne tourne pas rond chez moi...

À la mort de ma fille, combattre était tout ce qui me restait, tout ce qui comptait. Encaisser les coups et en donner. Le choc de la chair et des muscles contre mes poings, le sang, l'adrénaline... il n'y avait que ça qui me maintenait vivant.

Peut-être que j'étais trop stupide pour comprendre la vraie raison qui me poussait chaque jour à entrer dans une cage, que ce soit ici, en prison, ou dans n'importe quelle autre ville où j'ai pu traîner avant d'atterrir à Owl City. Peut-être que je ne suis bon qu'à ça...

Je m'inflige une douche glacée pendant de longues minutes et lorsque je sors des vestiaires, de la musique retentit dans la salle d'à côté. La porte s'ouvre à la volée et Lucas apparaît.

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps, mon pote ?

Il secoue la tête et enchaîne avant que j'aie le temps de répondre :

— Tu sais quoi, j'ai pas envie de savoir ce que tu aimes trafiquer sous la douche, et puis, j'ai quand même bien mieux à te proposer.

Ce mec est fort, je dois le reconnaître. On ne dirait pas que j'ai failli le tuer l'autre jour, quand il a insulté Patti et décrit avec trop de détails ce qu'il aimerait qu'elle lui fasse. Rien que d'y repenser, mes poings se serrent et j'ai envie de lui péter la gueule.

Lucas se met à siffler en direction de la pièce d'où de la musique et des bruits de conversations retentissent. Deux jeunes femmes apparaissent en gloussant. L'une d'elles, une belle rousse aux formes plus que généreuses, est déjà pas mal bourrée à en croire sa manière de marcher.

Je secoue la tête et commence à reculer. Ce n'est pas ce que je veux, pas vrai ?

La seconde femme, une brune au regard d'un bleu perçant, lance un clin d'œil à sa copine et se rapproche de moi.

— Alors, le boxeur, il paraît que tu as gagné.

— Il paraît oui.

— Tu es venu prendre ta récompense ?

Elle accroche un bras autour de mon cou, se met sur la pointe des pieds, et m'embrasse à pleine bouche. Sa poitrine se colle à moi tandis qu'elle glisse sa langue entre mes lèvres. Mon corps réagit au quart de tour. Pour sa défense, ça fait un moment que je n'ai pas baisé, mais ma tête, elle, ne veut pas se laisser aller.

Je passe mes doigts dans les longues mèches sombres et raides de cette femme qui s'offre à moi, mais mon esprit ne pense qu'aux boucles blondes de Patti. Alors je ferme les paupières très fort pour chasser l'image de Patti de ma tête. Mais j'ai beau y mettre tout mon cœur, mon esprit reste braqué sur elle.

Lucas se met à rire et ce rire résonne en moi d'une manière que je ne supporte pas. Comme si lui et moi nous étions pareils, et ça me laisse un goût très amer au fond de la gorge.

Je mets fin à ce baiser qui ne rime à rien. Lucas est déjà retourné s'amuser avec la rousse. La brune se dirige vers la fête. Avant de passer la porte, elle se tourne et me tend la main. Et cette main, pleine de promesses, est comme un rappel de mon ancienne vie. Elle est là, si proche, si attirante. Si facile.

PATTI

J'ai passé ces dernières heures à veiller sur Clarence. Il a vomi toute la nuit. Épidémie de gastro dans sa classe, à cet âge où ils sont sans arrêt collés les uns aux autres, ça ne pardonne pas, c'est l'hécatombe à l'école.

J'étais tellement mal à l'aise lorsque j'ai prévenu Tony que je devais prendre ma journée qu'il s'est vexé. Il m'a rappelé qu'on était une famille, et que travailler avec sa famille avait ses avantages et qu'on devait en profiter. Veiller les uns sur les autres.

J'entends ce qu'il dit, je serais même la première à me mettre en quatre pour lui si quelque chose l'empêchait de travailler. Mais après des années à trimer dans des postes où la moindre incartade peut vous faire virer, difficile de changer d'attitude.

J'essaie aussi de me dire que ce n'est pas une question de karma. J'y ai pensé toute la nuit. Je sais que j'ai fait ce qu'il fallait, en disant à Jay qu'on devait rester amis, pourtant, j'ai l'impression d'avoir le cœur en lambeaux. Ça m'a torturé toute la nuit, et quand on ne dort pas parce que son enfant passe son temps à vomir, il ne nous reste que ça, gamberger. Je m'en suis voulu de la manière dont j'ai annoncé ça à Jay. Mais je savais que je n'aurais pas la force de lui faire face. Il m'aurait demandé pourquoi, il m'aurait touchée, comme il n'y a que lui qui sait le faire, et j'aurais fini par m'effondrer dans ses bras.

C'est la seule chose à faire. J'ai bien vu, l'autre soir avec Lucas, la réaction de Jay. Je ne peux pas supporter ça.

Clarence s'est enfin endormi lorsque Melody entre sur la pointe des pieds.

— Comment il va ? me chuchote-t-elle.

Elle pose un regard tendre et aussi un brin inquiet sur mon fils, allongé sur le canapé. Depuis que Melody est entrée dans nos vies, c'est la première fois qu'il est malade. J'ai de la chance, Clarence est un petit garçon qui tombe rarement malade, même quand il était bébé.

— Le plus dur est passé, la rassuré-je en étouffant un bâillement. Désolée, la nuit a été courte.

— J'ai ma fin de journée de libre, tu devrais aller te reposer.

— Ben, en fait, il faudrait que j'aille au club pour récupérer mon ordi.

— Tu veux que je m'en charge ?

Je passe les doigts dans les mèches humides de mon fils. Il dort profondément.

— Il y a aussi des papiers dont je dois m'occuper et... oh ! c'est pas vrai ! Quel jour on est ?

— Mardi.

Je viens de me souvenir qu'un réparateur devait passer pour vérifier un tapis de course qui fait un drôle de bruit.

Je me contorsionne pour attraper mon portable sur la table basse sans réveiller Clarence.

— Merde, le réparateur doit arriver dans dix minutes.

Tony est en plein cours de boxe avec un groupe à cette heure, quant à Jay, j'ignore son programme puisqu'il ne note jamais rien.

— Je m'occupe de Clarence, ne t'inquiète pas.

Je m'extirpe du canapé tout en essayant de ne pas le réveiller.

— Je fais au plus vite, lui dis-je en prenant mon sac. S'il se réveille et qu'il demande à manger, il y a des compotes.

— Entendu.

— Et il faut qu'il boive.

— Compote et eau, ça marche.

Je décide de prendre la voiture, pour aller plus vite. Lorsque j'arrive au club, le réparateur se gare tout juste.

Quelques minutes plus tard, et après avoir indiqué de quel tapis de course il s'agissait au réparateur, je suis en train de récupérer les papiers et mon ordinateur portable dans mon bureau en prévision d'une soirée de travail à la maison, lorsque Tony passe la tête par la porte.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclame-t-il. Et Clarence ?

— Melody est avec lui. J'ai quelques affaires à prendre et je rentre.

— Tu aurais pu m'envoyer un message, je m'en serais chargé.

— Le réparateur devait passer, lui dis-je en lui indiquant la salle de musculation. Il est en train de vérifier le tapis de course. Un client s'est plaint du bruit.

Tony souffle longuement et croise les bras.

— Laisse-moi deviner, c'est celui avec la barbe et les boucles d'oreille.

— Je vois que tu as déjà eu affaire à ce cher sympathique George.

— Tu sais que ce tapis n'a probablement rien ? Ce mec adore se plaindre. La dernière fois, il en avait après la lumière qu'il trouvait trop vive.

— Est-ce qu'il t'a fait le coup des douches ?

Tony fronce les sourcils et se redresse, les poings serrés. Je comprends de suite la confusion qu'il a dû faire dans son esprit.

— C'était l'eau, il trouvait qu'elle avait mauvais goût.

— L'eau ? fait-il en secouant la tête. Mais qu'est-ce qu'il va boire l'eau des douches, aussi !

Je sors et ferme la porte de mon bureau. Des bruits d'outils nous parviennent de la salle de musculation.

— En tout cas, je n'ai pas voulu prendre de risque avec le tapis. On

ne sait jamais, je n'aimerais pas qu'on se retrouve avec un procès pour négligence ou je ne sais quoi.

Tony m'embrasse sur la joue.

— Je savais que tu étais la personne qui nous fallait.

Je lui souris en rougissant un peu. Je n'ai jamais été à l'aise avec les compliments, même quand ils viennent des personnes que j'aime le plus au monde, comme mon grand frère.

— J'attends le verdict du réparateur et je rentre, si tu n'as pas besoin de moi ici.

— Jay s'occupe du dernier groupe de la journée.

Mon cœur s'emballe immédiatement, comme chaque fois qu'on mentionne Jay. Je scrute la salle.

— Ils font du cardio au stade, m'apprend Tony. Ils viennent de partir, ils en ont pour une bonne heure.

Je secoue la tête tout en feignant l'indifférence. Au ricanement de Tony, je comprends que je ne suis pas bonne comédienne. Il ne faut pas que ça devienne bizarre entre Jay et moi, surtout si on veut travailler ensemble. Je vais devoir prendre sur moi, et l'affronter à un moment ou un autre.

— Allez, je file à mon autre boulot.

— Quand est-ce que tu as prévu de démissionner ? Les affaires du club marchent bien, Tony, et ne me dis pas le contraire, c'est moi qui gère les comptes. Jay et toi, vous avez un vrai salaire maintenant. Entre les abonnements pour la salle de musculation, les cours de boxe, sans parler des aides, on s'en sort bien.

— C'est fait, j'ai démissionné. Il me reste quelques jours et je suis libre.

Je lui ébouriffe les cheveux. J'aime tellement qu'il se les laisse pousser à nouveau !

— Il faudra fêter ça !

Il m'embrasse sur la joue.

— J'y compte bien !

Au moment où il ouvre la porte du club, deux femmes débarquent. Tony m'interroge du regard.

— Je m'en charge, lui dis-je en le pressant de partir pour qu'il n'arrive pas encore en retard.

Depuis que le club est ouvert, c'est malheureusement arrivé plus d'une fois.

— Je peux vous aider ?

Les deux jeunes femmes qui me font face sont à peine plus âgées que moi. La première, une très belle rousse, est vêtue simplement d'une paire de jeans bleus et d'un pull aux couleurs de l'automne. Elle semble s'excuser d'être ici.

Son amie est tout le contraire. Brune, mini-jupe et talons hauts, elle

est prête à se rendre dans la boîte de nuit la plus branchée. Elle va être déçue si elle compte la trouver à Owl City.

C'est elle qui s'adresse à moi :

— Je suis là pour voir le boxeur.

— Il n'y a pas de match d'exhibition prévu aujourd'hui si c'est...

— Le boxeur, coupe-t-elle en m'adressant un regard méprisant.

Je prends alors conscience de mon allure. Je n'ai pas dormi de la nuit puisque je l'ai passée à veiller sur Clarence qui vomissait tripes et boyaux. Je ne me suis ni douchée ni maquillée avant de venir au club et je porte un survêtement informe qui devrait plutôt se trouver dans une poubelle.

Surtout, je prends conscience de ce qu'elle entend par le boxeur. Jay. Bien sûr qu'elle est là pour Jay. Pour qui d'autre ?

C'est comme un coup de poignard en pleine poitrine. J'en ai le souffle coupé. Mais quand on est maman, on apprend vite à dissimuler ses émotions. Et puis, ça ne me regarde plus, n'est-ce pas ?

— Il va falloir attendre, car il est sorti.

La brune prend un air agacé et consulte son portable entre ses doigts aux ongles manucurés. Elle interroge du regard son amie qui sait de moins en moins où se mettre.

— Tant pis pour lui, finit par conclure la brune.

Et elle tourne les talons, comme ça, sans un merci ou un au revoir. C'est son amie qui s'en charge avant de partir. Elle m'adresse un petit signe de la main avec un mot d'excuse lancé du bout des lèvres.

J'essaie de ravalier ce que je ressens, après tout, Jay est libre de faire ce qu'il veut avec qui il veut, même avec une salope comme cette brune, et je vais voir où en est le réparateur. Sans surprise, le tapis fonctionne très bien. Après lui avoir dit de m'adresser la facture pour ses services, je récupère mes affaires pour enfin rentrer chez moi et retrouver mon fils.

Sur le chemin, je m'arrête à l'épicerie, où évidemment, tout le monde me demande des nouvelles de Clarence. Mira me remet un panier de muffins et cookies au chocolat blanc, les préférés de Clarence, en me faisant lui promettre de venir lui faire un coucou dès qu'il ira mieux.

Je monte les escaliers qui mènent à mon appart lorsque j'entends des pas derrière moi.

— Patti !

Jay me suit, quelques marches en dessous. Il ne s'est pas changé, on dirait qu'il est venu jusqu'ici en courant.

Je ne dis rien et continue de monter les escaliers. Ne rien dire, à ce stade, est sûrement ce qu'il y a de mieux.

— Patti, attends !

— Qu'est-ce que tu veux, Jay ?

Il a un mouvement de recul face à mon ton agressif. Ses lunettes tombent de sa tête. Il se penche pour les ramasser. J'en profite pour continuer à monter. Mais il finit par me rattraper avant que j'atteigne ma porte d'entrée.

— Tony m'a dit pour Clarence, je voulais...

— Tu voulais quoi, Jay ? Hein, vas-y ! Dis-moi donc un peu ce que tu veux ?

— Ben savoir s'il allait bien. Mais je commence à croire que c'est toi qui as un problème.

Peut-être est-ce la fatigue de cette nuit blanche, ou bien l'attitude de Jay là tout de suite, à jouer les innocents, alors que je sais très bien qu'il ne me doit rien, c'est moi qui l'ai voulu, mais quoi que ce soit, je vrille totalement.

— C'est toi mon problème, Jay ! Voilà, tu es content ?

Il recule tout en riant. Puis il se rend compte que je n'ai pas du tout envie de rire.

— J'avais pourtant cru comprendre que je n'étais plus un problème pour toi, lâche-t-il.

J'ai soudain si honte que j'en ai des palpitations. Et ça me fout les nerfs qu'il me mette dans cet état-là !

— C'est bien ce que tu voulais ? insiste-t-il.

— Bien sûr que c'est ce que je voulais, et toi aussi visiblement, puisque tu n'as pas perdu de temps.

Je suis crevée et je n'ai vraiment pas envie d'avoir cette conversation dans ces conditions, sur mon palier qui plus est, où Melody peut tout entendre depuis mon appartement. Mais c'est plus fort que moi. J'ai tellement... je ne sais pas, je me sens si mal tout à coup, que je dois faire quelque chose.

— Attends, Patti, je comprends rien, dis-moi.

Il saisit mon poignet.

— Ta pute est passée au club pour te voir.

— Ma... quoi ?

Contrairement à moi, il joue bien la comédie, je croirais presque à son petit jeu d'étonnement.

Je retire ma main de la sienne. Il ne s'y oppose pas, et quelque part au fond de moi, je le regrette. Je veux qu'il me touche, qu'il m'attire à lui, qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me dise que cette fille s'est trompée de boxeur, qu'il ne la connaît pas, qu'il ne veut que moi.

Oh putain de nuit blanche à me faire penser n'importe quoi ! Eh Oh Patti ! Tu te souviens de ton stupide SMS d'hier ? Tu avais une bonne raison, tu te souviens ? Restons amis... les amis ne sont pas jaloux et ne veulent pas embrasser à pleine bouche leurs amis.

— Parle-moi, Patti, s'il te plaît, me supplie-t-il. Ça rime à rien tout ça.

Je prends une longue inspiration pour calmer le rythme de mon cœur, avant de lui répondre plus posément :

— Tu as raison, ça ne rime à rien. Oui, c'est ce que j'ai voulu, et je sais bien que tu es du genre à sauter sur tout ce qui bouge.

Il grimace.

— Je sais aussi que je vais devoir m'y faire, et ça ira, je suis une grande fille, ne t'inquiète pas pour moi. Je n'étais seulement pas prête, tu vois, mais ça ira, tu peux dire à ta... à ton amie, de passer quand elle veut au club.

— De qui est-ce que tu parles ?

Il semble vraiment confus. Et ça m'énerve.

— Deux femmes sont venues au club tout à l'heure, l'une d'elles cherchait son boxeur. Je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom, et je ne pense pas qu'elle avait envie de me le donner. Si tu veux mon avis, tu devrais changer de style de filles.

Je vois dans son regard qu'il comprend enfin.

— Une brune et une rousse, c'est ça ? murmure-t-il en fermant les yeux.

Lorsqu'il les rouvre, je suis troublée par ce que j'y découvre. De la colère.

— Donc c'est comme ça, lâche-t-il en croisant les bras.

— On dirait bien, réponds-je d'une voix blanche.

Quelque chose de lourd tombe au fond de mon estomac et remue ce qui s'y trouve. J'avais raison, il s'est tapé cette femme juste après avoir reçu mon SMS. Il faut que je rentre chez moi avant de m'effondrer devant lui.

— Une femme cherche après moi, au club, et toi tu en conclus bien sûr que je me la suis tapée.

Ma respiration s'accélère. J'ai envie de lui hurler dessus, mais je me retiens. Mes yeux me brûlent et je suis soudain si épuisée par tout ça.

— Patti, regarde-moi, ordonne-t-il un peu fort.

Son ton me surprend, je ne m'étais même pas aperçue que je fuyais son regard. Je lève la tête et lui fais face.

— C'est comme ça que tu fonctionnes, Jay.

— C'était avant.

— Restons amis, c'est aussi bien.

— Tu es sûre de toi ? Parce que j'ai l'impression du contraire.

Il saisit ma main et avant que j'aie le temps de protester, je me retrouve dans ses bras.

— Pourquoi tu veux qu'on reste amis ? Parce que tu refuses d'admettre ce que ton corps sait déjà ? Parce que tu as peur de ce qu'il y a entre nous et de ce qu'il pourrait se passer ?

Je reste sans voix tandis que mes mains s'agrippent à son tee-shirt. Je n'ai pas de bonne réponse à lui donner, mis à part la peur que tout

recommence et qu'à cause de moi, il retourne en prison.

— Regarde-moi, m'ordonne-t-il à nouveau.

Il attend que nos regards se croisent pour ajouter :

— Tu as confiance en moi ?

— Je... je ne peux pas être avec un boxeur qui ira taper sur les gens pour un oui ou pour un non.

... petite bulle de bonheur

JAY

Je m'attendais à tout sauf à ça, putain. Elle ne peut pas être avec un boxeur ? Mais c'est quoi encore cette connerie ?

— Attends, si je comprends bien, non seulement je me tape tout ce qui bouge, mais en plus je casse la gueule à tout le monde ? Et tout ça, parce que je suis boxeur ? Ton frère est boxeur, Patti !

— Et il a été en prison à cause de moi ! s'écrie-t-elle au bord des larmes.

Elle écarquille les yeux et joint les mains devant sa bouche, comme choquée par ce qu'elle vient de révéler.

Tony m'a dit s'être battu avec le mec de Patti, sans entrer dans les détails, et sur le moment, je n'ai même pas pensé qu'il y avait une raison particulière. Alors que ça paraît évident. Jamais Tony ne se serait battu au point de provoquer la mort du gars sans aucune raison. Et ce serait Patti ? Enfin, peu importe la raison, le résultat reste le même.

— Pourquoi penses-tu ça ? La seule personne responsable de ce qui s'est passé ce jour-là, c'est ton frère. C'est pour ça qu'il a été en prison.

— Tu ne comprends pas.

Elle secoue la tête en reculant.

— Explique-moi, dans ce cas. Qu'est-ce qui te fait penser que je vais finir en prison, moi aussi ?

— Comme si tu ne le savais pas !

Elle plisse les yeux de colère, des larmes roulent sur ses joues.

— J'étais là quand tu as frappé Lucas.

— Ce connard ?

Je comprends tout à coup. Il a insulté Patti, j'ai réagi au quart de tour et j'ai frappé cette merde.

— C'était comme si ça recommençait et je ne peux pas, Jay, tu comprends ?

Je lui prends la main. Elle se laisse faire quand je l'attire contre

moi, comme si elle n'avait plus la force de se battre.

— Je ne retournerai pas en prison.

Elle appuie son front contre mon torse. Son souffle est brûlant quand elle me répond :

— Tu ne peux pas me le promettre.

Je la saisis par les épaules et me penche vers elle.

— Tu as raison, on ne peut pas savoir de quoi l'avenir sera fait, c'est ce qui rend la vie si belle, son imprévisibilité. Mais je peux te promettre que je ne me battrai plus jamais.

— Jamais ?

— Uniquement des matchs d'exhibition, pour le club, tout ce qu'il y a de plus réglo.

Elle tourne la tête, les yeux fixés sur un point imaginaire sur le sol. D'une pression des doigts sur son menton, je la fais revenir vers moi.

— Donne-nous une chance, Patti, une vraie chance, s'il te plaît. Tu ne peux pas nier qu'il y a quelque chose de fort entre nous et qui mérite qu'on essaie. Je ferais tout pour que ça marche.

Je remonte mes doigts le long de son bras et elle tressaille en rougissant. J'ai même droit à un début de sourire.

— Je veux être la raison pour laquelle tu souris comme ça, tous les jours, je veux faire battre ton cœur plus vite et plus fort, je veux dormir dans tes bras, te tenir serrée contre moi, t'embrasser encore et encore, t'entendre gémir contre mes lèvres, je veux te faire l'amour, Patti.

Son souffle se bloque dans sa cage thoracique. Elle le veut forcément elle aussi, ce n'est pas possible que je ressente ça et pas elle.

Elle baisse la tête, fixe le sol quelques secondes, puis elle relève les yeux.

— Laisse-moi y réfléchir.

Mon cœur va exploser et je l'entoure de mes bras. Elle rit doucement en essayant de se dégager et ce rire, putain, il fait encore plus exploser mon cœur.

— Je n'ai pas dit oui, fait-elle en secouant la tête.

— Tu n'as pas dit non, non plus.

J'ai passé une bonne partie de la nuit à taper dans le sac de frappe et à m'épuiser à la corde à sauter. J'avais besoin d'évacuer toute cette énergie et cette frustration après ma discussion avec Patti. Elle va y réfléchir, et je sais ce que ça veut dire. Je l'ai observée ces derniers mois, je sais comment elle fonctionne. Et je me sens aussi heureux qu'un gosse qui reçoit ses premiers gants de boxe. Ouais, je sais, la comparaison n'est pas géniale. Mais c'est ce que je ressens. Je n'avais

pas ressenti ça depuis longtemps. Pas depuis ma fille.

J'ai fini par m'effondrer sur le canapé du bureau après une douche, au club.

Je suis réveillé en sursaut par un truc qui me tombe dessus. Je me redresse en jurant et découvre Tony devant le canapé, son regard mauvais vissé sur l'enveloppe qu'il vient de me balancer sur le torse.

J'ai déjà vu ce genre d'enveloppe et l'épaisseur ne laisse aucun doute quant à ce qu'il se trouve à l'intérieur. Un paquet de fric de la part de Lucas.

— Devine qui j'ai croisé en arrivant.

Je ne réponds pas, c'est inutile. Je me lève et me dirige vers la machine à café pour la mettre en route. Je n'ai dormi que quatre petites heures, la journée va être longue.

— Tu ne peux pas bosser pour ce type, Jay ! insiste Tony.

— Je bosse pas pour lui.

— Merde, Jay ! continue-t-il sans m'écouter. Si tu veux boxer, tu as tout ce qu'il faut ici !

— Je viens de te dire que je ne bossais pas pour lui.

Une soirée de combats, ça ne compte pas, ça ne fait pas de moi son larbin.

Je me sers une grande tasse de café, y ajoute du sucre et du lait en souriant parce que ça me fait penser à Patti. Elle avait raison quand elle disait que je ne pourrais plus le boire autrement, tout comme elle avait raison quand elle disait que je ne pourrais plus me passer d'elle. De toute façon, je n'en ai pas envie, putain. Je n'ai jamais été aussi sûr de moi, à part quand j'ai envoyé chier mon père qui voulait me faire entrer dans son entreprise.

— Alors c'est ça, dit Tony en se laissant tomber dans son fauteuil. Tu es toujours accro aux combats, comme en prison.

Il appuie les coudes sur le bureau devant lui et se prend la tête dans les mains. J'avale le reste de mon café et vais me chercher un verre d'eau à la machine.

— C'est fini, dis-je à Tony.

Je bois le verre d'un trait. Je n'avais pas conscience d'avoir si soif. Pas étonnant avec tout le sport que j'ai fait cette nuit. J'ai aussi une faim d'enfer.

— Tu n'aurais pas un truc à manger ? Melody aurait pas préparé ses muffins au chocolat ?

Tony secoue la tête et se laisse tomber en arrière dans son fauteuil.

— Ben quoi ? dis-je quand je m'aperçois que non seulement il ne me répond pas mais qu'en plus il me regarde bizarrement.

— Ce n'est jamais fini avec un mec comme Lucas.

Je repense à l'enveloppe et vais voir ce qu'elle contient. La même somme que la veille, sauf qu'il m'avait déjà payé. Je ne comprends

pas.

— Tu n'attendais pas cet argent, on dirait, dit Tony.

Je secoue la tête. Mon cerveau tourne à plein régime. C'est pas bon, ça. Tony n'a pas tort, avec des mecs comme Lucas, on sait jamais à quoi s'attendre. Et là, mon instinct me dit clairement de ne pas toucher à ce fric.

— Il m'a déjà payé lundi, pour les matchs de la soirée.

Tony hoche la tête et se lève. Il contourne le bureau et croise les bras.

— Il prépare un truc, c'est sûr.

— Merci, je ne suis pas si con, mec. J'avais compris.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— T'inquiète pas pour moi, je saurais me défaire de cette merde.

Tony fait un pas vers moi et pose une main sur mon épaule.

— Tu es mon frère, Jay, c'est normal que je m'inquiète.

Je donnerais tout pour pouvoir me planquer derrière mes lunettes de soleil et dissimuler l'émotion qui m'étreint tout à coup. Entre Tony et moi, ça a été tendu ces dernières semaines, à cause de ma relation avec sa sœur. J'avais oublié à quel point il tenait à moi, et c'est bon de l'entendre me le rappeler.

— Merci, mon pote.

— Ouais, bon mais ne t'habitue pas trop à ça, on ne va quand même pas devenir sentimentaux !

Il rit d'un air gêné et retourne s'asseoir. Je me garde bien de lui dire qu'on est déjà des sentimentaux, lui comme moi, on est bouffé par nos émotions, c'est ce qui fait de nous de bons boxeurs.

Je déniche une barre de céréales dans le tiroir de mon bureau et commence à déchiqueter le papier quand Tony m'arrête.

— Pose-moi ça, Jay.

— J'ai faim.

Je mords dans la barre énergétique et grimace. Puis je balance tout dans la poubelle quand Tony me tend une boîte provenant de chez Giulia.

— Tu as dit que t'avais rien.

— Rien de préparé par Melody, c'est ce que tu as demandé.

Il éclate de rire en me voyant lever les yeux aux ciels. On petit-déjeune ensemble, et c'est agréable de partager ce moment avec mon frère.

Je suis fils unique. Mon père voulait un garçon pour reprendre sa suite dans l'entreprise familiale, il l'a eu du premier coup, alors pourquoi s'emmerder avec un autre gamin. Il n'avait pas prévu que le seul fils qu'il aurait serait une vraie plaie pour ses plans.

J'ai soudain conscience que si je veux garder cette amitié avec Tony, il faut que je sois honnête avec lui.

Je me sers une nouvelle tasse de café, puis je m'assieds sur le canapé.

— J'ai cassé la gueule à Lucas.

Tony se redresse et attend la suite.

— J'étais avec Patti, au bar, on était en train de... enfin tu vois, on... Enfin, on s'embrassait, c'est tout. Lucas s'est pointé avec les deux cons qui lui servent de potes et il a commencé à dire des horreurs sur Patti, ce qu'il voulait qu'elle lui fasse.

— Tu l'as frappé ?

— Il pissait le sang de la bouche.

Tony se passe une main dans les cheveux tandis que l'autre s'agite sur le bureau.

— C'était pas la première fois, dis-je en me souvenant de la fois où il est venu pendant que je donnais un cours. Je pense qu'il en a après elle.

Tony souffle longuement.

— Il est amoureux de ma sœur depuis le primaire. C'est en partie pour ça qu'il traînait autour de nous.

— On ne lui a jamais dit que pour séduire une fille fallait pas la traiter de pute ?

Il n'est vraiment pas net ce mec.

— Et toi, tu montes délibérément dans sa cage, je ne comprends pas !

— Ta sœur m'a lourdé avant-hier, comme une grosse merde.

Tony écarquille les yeux puis il explose de rire. C'est si inattendu que je me mets à rire moi aussi.

— Merci de te soucier de ma détresse, dis-je entre deux éclats de rire.

J'en ai les larmes aux yeux.

Tony est le premier à retrouver son sérieux. Il consulte l'heure sur son portable. On a encore quelques minutes avant l'arrivée des premiers élèves. Ce matin, on a deux classes de gamins de 8 ans à gérer. On teste un nouveau truc aujourd'hui. On va séparer les filles des garçons.

— Tu es amoureux de ma sœur ?

Je le regarde dans les yeux, je ne fuis pas quand je lui réponds :

— Oui.

— Mais elle t'a lourdé.

— Elle a dit qu'elle allait y réfléchir.

Il pouffe en secouant la tête. Il la connaît bien, sa petite sœur, il sait aussi ce que ça veut dire.

— Ouais, confirme-t-il tout haut.

— Par contre, elle a dit un truc bizarre pour se justifier de me lourdé.

— Comme une grosse merde, me rappelle Tony.

— Ouais, si tu veux.

— C'est toi qui l'as dit, fait-il en haussant les épaules.

Je me passe une main dans les cheveux en soupirant.

— Elle croit que c'est à cause d'elle que tu as fait de la prison.

Pourquoi penserait-elle un truc pareil ?

Tony se rembrunit. Son visage souriant devient soudain grave.

— Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu t'étais battu avec ce gars, insisté-je.

— Je... je n'ai pas envie d'en parler.

— Pourquoi ?

— Et toi, tu m'as dit pourquoi tu as fait de la taule ? attaque-t-il.

S'il pense s'en tirer comme ça... Je n'ai plus rien à cacher maintenant.

— J'avais une fille.

Tony ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort.

— Elle et sa mère sont mortes dans un incendie, pendant que je dormais dans ma voiture.

— Putain, Jay... lâche Tony.

Je souffle longuement tout en agitant ma tasse pour faire tourner ce qu'il reste de café.

— Je vais mieux, aujourd'hui, mais ce ne fut pas toujours le cas. Je me suis perdu dans l'alcool, dans les femmes, dans tout ce qui pouvait me faire oublier.

— Les combats.

Je hoche la tête et ajoute :

— Un jour, mon père parvient à me retrouver, j'ignore comment, et me remet un putain de chèque de l'assurance. J'ai disjoncté. J'ai volé sa voiture, j'ai conduit en état d'ivresse jusqu'à chez lui, et j'ai foncé avec la voiture dans cette putain de maison que je détestais.

Tony a l'air sonné.

— Et puis, en prison, j'ai entendu parler d'un boxeur qui ne voulait plus boxer. La suite, tu la connais, mec.

Tony se lève et marche jusqu'à moi. Je me lève aussi, le cœur battant.

— Je suis désolé pour ta famille, dit-il en me serrant dans ses bras.

— Merci, Tony, prononcé-je avec des trémolos dans la voix. Tu n'imagines pas ce que tu as fait pour moi. J'aurais fini par crever dans une ruelle, si tu n'avais pas été là. Toi, cette ville, et puis Patti et Clarence, putain, vous m'avez aidé à reprendre goût à la vie.

— Alors, c'est vraiment sérieux, entre Patti et toi.

On entend les élèves arriver. Deux classes, ça fout un sacré bordel ! Tony jette un œil par la fenêtre et reporte son attention sur moi. Il se gratte la tête et ajoute :

— Est-ce que... est-ce que vous, euh...

Je comprends immédiatement de quoi il parle.

— Putain, Tony ! Tu veux vraiment me poser cette question ?

— Tu as raison, je ne veux pas.

— Et comment que j'ai raison ! C'est ta sœur.

— Justement, Jay, promets-moi de... promets-moi simplement d'être gentil avec elle, et... ne la brusque pas, d'accord ?

— Tu veux dire au pieu ? Putain, mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Tony !

Il pose la main sur la poignée, et sans me regarder, il demande :

— Promets-moi, d'accord ?

L'inquiétude que je décèle dans sa voix est tout sauf feinte. Alors je lui donne ce qu'il veut, et je promets. Bien que je ne sache pas vraiment quoi.

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Je n'ai fait que repasser en boucle les mots de Jay dans ma tête. Je n'étais pas très belle à voir au réveil. D'ailleurs, Clarence m'a demandé si j'étais malade. Juste avant de demander où était Jay. Heureusement qu'il n'a que 5 ans parce que j'ai lamentablement bégayé.

J'ai travaillé toute la matinée de la maison. Quand j'ai prévenu Tony, il a été si succinct que c'était évident que Jay lui a parlé. Au moins il ne m'a pas dit ce que je devais faire.

Je récupère Clarence à la sortie d'école et nous allons chercher Nic pour une longue promenade autour du lac. Ça fera du bien à tout le monde.

Nous marchons depuis vingt minutes quand Nic s'emporte tout à coup.

— Bon ça suffit maintenant, Patti ! Tu vas me dire ce qu'il se passe, et tout de suite !

Je m'arrête de marcher tant je suis choquée par son ton. Il ne rigole pas du tout. Il est même un peu rouge et je m'inquiète aussitôt. Est-ce que c'est raisonnable cette marche, après ce qu'il lui est arrivé ? Je me rassure immédiatement en me rappelant les mots du docteur : de l'exercice tous les jours comme de la marche.

Je souffle longuement pour me calmer, puis je fais les gros yeux à mon grand-père.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— N'oublie pas à qui tu parles, jeune fille.

Je secoue la tête, et souris en entendant Clarence imiter Nic. C'est qu'il faut une grosse voix pour y arriver.

— C'est rien, je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.

— Clarence a encore été malade ?

— Non, grand-père, j'ai pas vomi ! Même que mon caca était normal ! ajoute-t-il avec un grand sourire.

Nic se met à rire.

— Très heureux de l'apprendre !

— C'est ce que maman a dit, fait Clarence en hochant de la tête. C'est bizarre les adultes, c'est heureux à cause du caca.

— Quand ça implique une notion positive, on dit grâce à, pas à cause, Clarence.

J'explose de rire en même temps que Nic quand je me rends compte que je fais une leçon de grammaire à mon fils par rapport à du caca.

Clarence part en courant un peu plus loin sur le chemin, en hurlant le mot caca, ce qui bien évidemment nous arrache de nouveaux rires.

— C'est agréable de pouvoir faire ça, dit tout à coup Nic.

— Rire ?

— Rire et se promener en pleine après-midi avec mes deux amours. Je passe mon bras sous le sien et l'embrasse sur la joue.

— Moi aussi, grand-père.

— C'est bien que tu travailles avec ton frère et Jay.

L'image de Jay me suppliant de revenir sur ma décision, hier soir, me revient en tête. J'en ai des frissons et mon cœur bat un peu plus vite quand je repense à ses mots.

— C'est un bon gars.

— Tu dis ça parce qu'il t'a sauvé la vie.

— C'est sûr que pour devenir fan de quelqu'un, il n'y a pas mieux, rit-il. Il est passé hier soir, au bar.

Je ne peux retenir un hoquet de surprise. Une pointe de jalousie me tireille tout à coup. Bien sûr, il est allé au bar se saouler et se trouver une nouvelle conquête.

Mais mon grand-père dément aussitôt :

— Il n'a pas voulu boire, c'était bien la première fois que je le voyais aussi sobre, je crois. On a beaucoup parlé. Oui, c'est un bon gars.

Je garde le regard vissé sur le chemin.

— Si tu le dis.

— Ce n'est pas à moi de te dire comment gérer tes relations avec les hommes.

J'ai envie de devenir toute petite et de me terrer dans un trou de souris.

— Ce serait trop gênant, continue-t-il. Mais, c'est la première fois que je te vois avec quelqu'un depuis Nathan.

Je suis pétrifiée quand il prononce ce nom. Je me demande si ça aura toujours cet effet-là sur moi, et s'il y a quelque chose à faire pour que ça change.

Soudain, une pensée s'impose à moi : ai-je envie de changer ? Je connais bien sûr la réponse. Si je veux pouvoir construire quelque chose avec Jay, il faut que j'affronte ce passé qui me paralyse. Parce que c'est ce que je veux, j'en prends conscience. J'ai peur, je ne peux pas le nier, mais je veux être avec Jay, je veux tout partager, tout connaître avec lui.

— Tu n'aimes toujours pas parler de lui, constate mon grand-père.

Je jette un œil surpris à Nic. Son regard est triste et je n'aime pas le voir ainsi.

— De quoi vous avez parlé, avec Jay ?

Il semble d'abord surpris, puis il me raconte que Jay lui a parlé de sa vie à New York, des difficultés avec son père et de son attachement à la ville et à ses habitants.

— Tiens, regarde qui voilà. Bonjour monsieur le maire !

Monsieur Suarez arrive à notre rencontre en marche rapide. Ses bras se balancent d'avant en arrière et très vite, Clarence se met à marcher comme lui autour de nous.

— Bonjour, Patti, comment vont les affaires du club ?

Luis Suarez est le maire de notre ville depuis si longtemps que je n'ai pas le souvenir d'avoir connu quelqu'un d'autre que lui à ce poste.

— Mieux qu'on l'espérait.

— Le travail, il n'y a que ça qui compte, dit-il puis il s'adresse à mon grand-père : tout est prêt.

Nic hoche la tête sans rien ajouter et le maire nous salue avant de repartir comme il est arrivé.

— De quoi parlait-il ?

— De rien, me répond Nic. C'est top secret.

— Oh, je vois, encore un truc pour ton club.

— Ce n'est pas un club, c'est une confrérie, jeune fille.

— Regarde maman ! Devine qui je suis aujourd'hui ?

Clarence marche en balançant les bras et en tordant des fesses comme s'il avait une envie pressante. Nic et moi rions et lorsque nous arrivons vers le bar, nous croisons Tony.

— Devine qui je suis, oncle Tony ! s'exclame Clarence en gesticulant avec application.

— On vient de croiser Suarez, informé-je mon frère.

Un éclair de compréhension traverse son regard.

— Tu es le nouveau maire de la ville ?

— Oui ! s'exclame Clarence. Je suis le chef de la ville, vous devez tous m'obéir.

— Tu sais que c'est pas comme ça que ça marche, explique Nic. En réalité, c'est le maire qui est au service des habitants.

— Et il ne marche pas tout le temps comme ça, ajouté-je.

Clarence ouvre difficilement la porte du bar.

— Où tu vas comme ça ?

— Je suis le maire, maman ! Je vais faire le service !

Il secoue la tête et s'engouffre dans le bar suivi de T'choupi qui irait n'importe où avec lui.

— Dis, Patti, me lance Tony. J'ai repensé à ces cours d'autodéfense dont tu me parlais l'autre jour. Je trouve que c'est une excellente idée.

— C'est vrai ? Et Jay, il est d'accord ?

— Jay est toujours d'accord quand il est question de toi, fait-il en roulant des yeux.

Je rougis bêtement, mais savoure cette petite bulle de bonheur qui vient d'exploser dans ma poitrine.

... vers la guérison

JAY

Je fais que tourner en rond depuis deux heures. Cette attente va me tuer. Ouais, je sais, ça fait pas si longtemps que ça que j'attends et j'ai plutôt bon espoir quant à la réponse de Patti. Mais putain, je vais devenir fou. Je veux juste qu'on reprenne le cours normal de nos vies.

— Bonjour coach, me lance Jesse en arrivant pour sa séance de boxe.

On est presque à la fin de ces séances pour l'aider à gérer sa colère. Je ne peux pas dire que je le connaisse si bien que ça, c'est un mec très discret, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'il avait de la colère en lui au point de devoir apprendre à la gérer. Qui ne serait pas en colère à sa place ?

Mais bon, je ne suis pas psy non plus.

— Alors, quoi de neuf, Jesse ?

— Rien, répond-il en allant se placer devant le sac de frappe.

Pas très bavard, le gars.

Tandis qu'il enfle des gants, je vais ranger le matériel de la dernière séance qui traîne. C'est alors que Jesse se met à pousser un juron, suivi d'un gros bruit, comme s'il s'était cogné. Il a la main en sang, et une des portes du placard où on range les gants et les bandes arbore désormais un joli trou.

Je récupère une serviette et la jette à Jesse qui n'ose pas affronter mon regard. Ses épaules se soulèvent au rythme de sa respiration saccadée.

— Je paierai pour ça, dit-il, le regard vissé sur ses pieds.

— Ouais, tu sais quoi ? On avait prévu de les changer, alors tu nous rends service. Puis, entre nous, j'avais envie de faire ça depuis longtemps, j'aime pas du tout sa gueule à ce placard.

Jesse me lance un regard surpris, et lorsqu'il comprend enfin que j'en ai vraiment rien à foutre de ce placard, un éclair de soulagement traverse son visage.

— Tu as besoin de points de suture ?

Il retire la serviette, observe sa blessure.

— C'est juste une coupure.

— Parfait ! J'ai ce qu'il faut dans mon bureau.

Lorsque je reviens, Jesse a son sac dans une main, prêt à partir.

— Tu t'en vas ?

— Je ne peux pas rester.

Je lui lance la trousse de secours. Il la rattrape de justesse.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Pardon ?

— T'as dit que tu ne pouvais pas rester, alors je me demande pourquoi.

Il regarde le placard.

— J'ai envie de prendre l'air, tu m'accompagnes.

Je ne lui laisse pas le choix, j'ai comme l'impression qu'avec lui, c'est ce qui marche, donner des ordres. Je ne suis pas encore arrivé à la porte que je l'entends marcher derrière moi.

Dehors, nous prenons la direction du vieux stade. J'adore courir ici, même si la piste a besoin d'un grand rafraîchissement. Il faudra que je me renseigne sur combien ça nous coûterait de la remettre en état.

On fait un premier tour en silence. J'observe Jesse marcher, il boite légèrement aujourd'hui, mais la plupart du temps ça se remarque à peine.

— Ça fait mal ?

Il suit mon regard et comprend que je fais allusion à sa jambe. Il serre des dents, je vois ses mâchoires se contracter, mais il répond quand même :

— Certains jours plus que d'autres. C'est le frottement de la prothèse sur le moignon le plus pénible.

— Il n'existe pas des crèmes pour ça ?

— Y en a, répond-il simplement.

Je me demande combien ça coûte ça aussi. À mon avis, ça ne doit pas être donné.

On termine notre tour puis direction le bar.

— Je ne sais pas toi, mais je me ferais bien un burger. Tu as déjà goûté ceux de Nic ?

Il secoue la tête.

— J'en ai mangé un, mais c'était quand monsieur Miller était à l'hôpital.

— Ah oui, quand tu as filé un coup de main à Melody. On va remédier à ça, c'est moi qui régale.

L'heure suivante, on la passe à déguster le meilleur burger de la ville, de la région d'après Jesse même, et à jouer aux cartes avec ce bon vieux Don qui passe tout son temps au bar.

C'est bien pour Nic, d'avoir un coup de main, même si Don y trouve

son compte, à voir comme il enfle les verres de bière. J'ai appris que son fils s'était suicidé il y a longtemps, et que c'est Don qui l'a retrouvé pendu. Il continue de parler de lui au présent. Don et moi, on n'est pas si différent. On a perdu tous les deux notre enfant, et l'alcool a été notre moyen d'oublier. Sauf que pour Don, c'est encore sa vie, aujourd'hui.

— Tu as combattu pour ton pays, à ce qu'on m'a dit, commence Don.

Jesse remue sur sa chaise, le regard toujours baissé sur ses cartes en main.

— Je voulais te remercier pour ça, fiston, termine Don. Quelle honte qu'un gars comme toi finit dans la rue, oui, vraiment, quelle honte pour notre pays.

Il se lève, s'arrête devant Jesse qui redresse enfin la tête sur lui, puis Don lui adresse un salut militaire avant de retourner au comptoir.

— De quoi il parle ? demandé-je aussitôt à Jesse.

Jesse secoue la tête en se laissant tomber en arrière contre le dossier de sa chaise.

— Rien d'important, coach.

— Tu vis dans la rue ?

Je repense à la première fois que je l'ai vu, en train de fouiller dans les poubelles du club.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Je comprends tout à coup la colère de Don. C'est vrai putain, quelle honte pour ce pays de laisser ses combattants dans la rue. Je me sens tout à coup honteux, moi aussi.

J'ai un appartement et je préfère dormir sur le canapé de mon bureau. Il faut que je trouve une solution pour Jesse.

— C'est pour ça que je n'ai rien dit. Vous êtes en train de réfléchir à comment vous allez m'aider, je me trompe ? Mais je n'en veux pas de votre aide. Écoutez, coach, continue-t-il en se levant de table, vous en faites déjà beaucoup avec la boxe, je vous assure, et... et s'il vous plaît, je ne supporterai pas que les choses changent, on peut juste continuer comme avant ?

Il range sa chaise sous la table et attend ma réponse.

— Bien sûr, Jesse. Pas de problème.

Il me remercie d'un hochement de tête et se dirige vers la porte sans rien ajouter. Le shérif fait son entrée au même moment, accompagnée d'une femme dont le visage me semble familier. Probablement la mère d'un de nos élèves.

Je me rends au comptoir pour payer quand le shérif m'interpelle :

— Monsieur Newton, vous avez deux minutes.

Mon sang ne fait qu'un tour. C'est jamais bon quand un membre des forces de l'ordre s'adresse à un gars comme moi de cette manière.

— Voici un lieutenant de New York. J'ignorais que vous étiez de cette ville, vous aussi ?

J'avoue que je suis perdu.

— Pardon, mais que... il y a un problème ?

— Merci shérif, fait le lieutenant en tenue de civil, Jayden, vous voulez bien qu'on discute, vous et moi ? On peut aller s'installer là-bas ? fait-elle en indiquant les banquettes du fond. Un café ?

Je refuse poliment le café et nous allons nous asseoir.

— Je ne me suis pas présentée, je suis le lieutenant Parker.

Ce nom me fait l'effet d'une douche froide.

— Vous êtes la mère de Cecilia.

Comment j'ai fait pour ne pas le comprendre en la voyant ? C'est elle avec vingt ans de plus.

— Tout compte fait, je prendrai bien un café.

— Je comprends, dit-elle, puis elle se lève pour aller commander auprès de Nic.

Lorsqu'elle revient, j'ai réussi à retrouver mes esprits.

— Merci.

On boit en silence pendant deux minutes, puis la mère de Cecilia estime peut-être avoir assez attendu.

— J'aurais dû prendre contact avec vous plus tôt, j'aurais dû essayer de vous aider quand vous avez eu vos soucis avec la justice, vous savez, en mémoire de...

— De votre fille.

Elle hoche la tête.

— Et de la vôtre, ajoute-t-elle.

— J'ignorais que Cecilia avait de la famille, elle m'avait assuré du contraire.

Madame Parker grimace. Elle fait tourner la tasse entre ses mains.

— J'ai mal géré les addictions de Cecilia. Si j'avais su comment ça allait finir, jamais je ne l'aurais mise à la porte quand j'ai découvert qu'elle se droguait. J'en vois tous les jours, des gens qui sombrent comme elle avait sombré, et je ne pouvais pas voir ça en rentrant chez moi le soir, vous comprenez ?

Je lui dis ce qu'elle veut entendre, qu'effectivement je la comprends, mais c'est faux. Si ma fille était encore en vie, si je découvrais qu'elle se droguait, la mettre dehors est la dernière chose que je ferais.

— Je voulais vous remercier, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix. Vous avez fait ce que j'aurais dû faire mais que je n'ai pas pu. Vous avez été là pour elle.

— Elle a aussi été là pour moi.

Elle me sourit et je retrouve le sourire de Cecilia et ça me pince le cœur.

— Quand j'ai rencontré votre fille, j'étais qu'un sale gamin qui voulait emmerder son père. J'avais seulement pas prévu de tomber amoureux d'elle. Elle m'a mis du plomb dans la tête, vous savez.

— Elle n'avait pas que des défauts, dit-elle doucement.

Je me garde bien de lui dire qu'être accro à la drogue n'est pas un défaut mais une maladie. J'ai l'impression qu'on ne voit pas les choses de la même manière, et j'ignore si la mienne est meilleure que la sienne.

— J'aurais aimé connaître ma petite fille, Iris.

Je suis en train de tomber et la chute ne sera pas belle à voir. Il n'y a rien où je puisse me raccrocher à part à ses yeux qui me ramènent quelques années en arrière, à la période la plus heureuse de ma vie, et la plus terrible aussi.

Mon cœur se met à battre dangereusement vite et je me surprends à vouloir qu'il s'arrête simplement. Pour ne plus rien ressentir.

— Moi aussi, dis-je d'une voix que je ne reconnais pas.

Peut-être suis-je déjà mort.

— Vous auriez des photos ?

Je ferme les yeux. Il faut que je me reprenne. Je prends une longue inspiration et sors le téléphone de ma poche.

Je le déverrouille et en quelques secondes je me retrouve face au visage le plus lumineux de la terre.

Je tends le téléphone à madame Parker. Elle tremble un peu lorsqu'elle le prend.

— Elle avait vos yeux, dit-elle.

Sa voix se brise. Je crois que la mienne aussi car je suis incapable de lui répondre lorsqu'elle me rend mon téléphone et s'excuse pour quelque chose dont elle n'est pas responsable, avant de partir.

Je reste assis de longues minutes après son départ. J'ai du mal à respirer, la douleur est partout.

— Ça va, fiston ? me demande Nic, me ramenant dans le présent.

Je lui tends un billet pour régler et je ne sais comment, je réussis à retourner au club. Je me retrouve machinalement devant le sac de frappe, alors je cogne dedans jusqu'à ce que la douleur disparaisse, mais elle ne veut plus me quitter, cette chienne, elle est bien installée et elle me promet une longue nuit de désespoir.

C'est au-dessus de mes forces. Alors je saisis mon téléphone et j'appelle la seule personne au monde qui peut la faire disparaître.

PATTI

— Clarence, c'est l'heure. Au lit, mon petit cœur.

— Je ne peux pas bouger, maman.

Je pousse un long soupir. Qu'est-ce qu'il est encore allé m'inventer ? Je viens de nettoyer la cuisine et j'aimerais pouvoir travailler ce soir sur ce projet de cours d'autodéfense. Je n'aurais pas la patience de supporter un long et pénible coucher.

— Tu as déjà eu plus de temps de télé, Clarence. Va te brosser les dents, et au lit.

— J'aimerais bien, maman, mais je peux pas bouger.

Cette fois, son ton m'alarme un peu. Je me précipite dans le salon, l'imaginant coincé dans le canapé par je ne sais quel tour de force, ou bloqué entre les pieds de la table basse. Mais rien de tout ça, il est simplement assis sur le canapé devant la télé, Lucifer sur les genoux. Le chat qui fait flipper la plupart des clients de la librairie observe mon fils d'un drôle d'air.

— Qu'est-ce qu'il a ce chat ?

— Je crois qu'il est fâché contre moi, maman, me répond Clarence à voix basse.

— Mais non, mon petit cœur, c'est sa tête habituelle, ça. Allez, fais-le descendre.

— Je peux pas, maman, on dirait qu'il va me manger.

— Les chats ne mangent pas les petits garçons.

Je pousse finalement le chat en me disant qu'à l'occasion, il faudra quand même que je vérifie ça sur Internet.

Une histoire et des tonnes de bisous plus tard, je prends quelques minutes pour me doucher. Une fois en pyjama, je m'installe derrière mon ordinateur portable qui me suit maintenant partout. C'est plus facile pour bosser quand je veux, y compris depuis la maison.

Lucifer saute au même moment sur le dossier du canapé. Ça me rappelle la recherche que je voulais faire. J'ouvre le navigateur Internet et tape « *tué par son chat* ».

Je tombe sur un article racontant qu'une femme a trébuché sur son chat et s'est tuée en tombant. Oh la vache, il va falloir que je dise à Billy d'être plus prudente, je ne compte plus le nombre de fois qu'elle a failli tomber à cause de Lucifer.

Je lève les yeux de mon écran pour jeter un œil à Lucifer. Il est assis sur le dossier du canapé et il me fixe.

Pas flippant du tout, ce chat.

Je retourne à ma lecture. Oh merde. Un autre article raconte que des chats tuent parfois accidentellement des nourrissons.

C'est bon, je crois que j'en ai lu assez. Je ferme l'onglet et lorsque je

relève la tête, Lucifer a bougé de place. Il est assis à mes pieds et il attend en m'observant.

— Tu sais quoi, tu vas aller faire un tour dehors, hein, qu'est-ce que tu en dis ? dis-je en allant ouvrir la porte. Je suis sûre que Melody se demande où tu es.

Je toque doucement chez mes voisins. La porte s'ouvre à peine que Lucifer s'engouffre à l'intérieur.

— Il t'embêtait ? me demande Melody.

— Il me faisait flipper, oui ! Un conseil, surveille-le bien.

Je lui souhaite bonne nuit et retourne devant mon ordinateur. Après quelques instants de réflexion, je tape une autre recherche.

Une liste de forums pour les victimes d'agression sexuelle apparaît. Je clique sur le premier lien et m'inscris sans parcourir les différentes rubriques. Je n'en aurais pas la force. Pas encore. Mais c'est un premier pas, et ça compte. J'ouvre un nouveau post, et sans me laisser le temps de trop réfléchir à ce que je suis en train de faire, je publie mon premier message.

Je me mets enfin au travail lorsque je reçois un SMS. Décidément, je ne vais jamais y arriver !

C'est un message de Jay :

Je ne veux pas dormir seul

Je lui réponds que Clarence est ici et qu'il dort.

Je veux juste être avec toi, Patti

Mon cœur s'accélère. Je sais que c'est une très mauvaise idée, qu'accepter serait contraire à tout ce que j'ai pu lui dire hier, même si je ne le pense plus. Mais c'est Jay, et il a besoin de moi.

Il arrive quelques minutes plus tard. Lorsque je vois sa tête, je me dis que j'ai bien fait de ne pas le laisser seul.

Nous nous installons dans la cuisine pour ne pas réveiller Clarence. Je n'ai pas besoin de lui poser de questions, il me dit tout de lui-même. La mère de Cecilia est venue le voir pour le remercier de s'être occupé de sa fille quand elle ne pouvait plus s'en charger.

— Elle travaille dans la police, dit-il comme si ça pouvait expliquer l'essentiel.

Mais ça ne l'explique pas, en tout cas pas pour moi. J'ai du mal à comprendre ces parents qui jettent leurs enfants dehors parce qu'ils ont des problèmes.

— Elle m'a demandé si j'avais des photos d'Iris. Elle a pleuré. Je ne savais pas quoi faire, Patti.

D'habitude, Jay se serait noyé dans l'alcool, comme le soir où je l'ai

trouvé sur mon palier.

— Tu as fait ce qu'il fallait.

Il pose un regard surpris sur moi.

— Je serais toujours là pour toi, ajouté-je.

Je le comprends en même temps que je le lui dis. Bien sûr que je serais toujours là pour lui, c'est comme ça avec la famille.

Il se passe une main sur le visage, il semble exténué. Je lui tends la main et nous allons dans ma chambre. Lorsque je reviens de la salle de bain, Jay est assis sur le lit, la tête penchée sur son téléphone. Il fait défiler des photos. Je me glisse sous les couvertures et il me rejoint. Je me cale sous son bras et regarde les photos d'Iris qui s'affichent sur son portable.

Il me raconte à voix basse comment était leur vie, à Iris et lui. Le premier bain qu'il lui a donné, le premier biberon, la tétine sans laquelle elle ne pouvait pas s'endormir et la fois où il a dû lui mettre un torchon en guise de couche car il avait oublié d'en racheter. Il me parle ainsi pendant des heures d'une vie qui n'existe plus, une vie soufflée en une nuit et qui n'a laissé derrière elle que la souffrance.

Il me parle et parfois il sourit et je me dis que peut-être tout n'est pas perdu. Je repense au message que j'ai osé laisser sur un forum d'aide aux victimes d'agression sexuelle, et réalise que nous avons ce soir, chacun à notre manière, fait un pas vers la guérison.

... pour moi**JAY**

Un bruit me tire de mon sommeil. Je cligne des yeux sans reconnaître où je suis. Jusqu'à ce que les événements de la veille me reviennent en mémoire. Je tourne la tête et vois Patti, endormie de son côté du lit.

Un autre bruit, près de la porte. Il s'agit de Clarence. Il nous observe depuis l'entrée de la chambre. Je ferme les yeux et ne bouge plus. Au bout d'une minute, je l'entends entrer sur la pointe des pieds. Je sens le mouvement du matelas quand il s'appuie dessus, du côté de sa mère. Je soulève doucement les paupières pour regarder ce qu'il fabrique. Il saisit le poignet de Patti entre ses doigts. Puis, après quelques secondes sans rien faire d'autre, il se penche au-dessus d'elle et pose sa tête sur sa poitrine. Peut-être voulait-il simplement un câlin ? À moins que...

Il reste comme ça, sans bouger, pendant deux longues minutes, puis il se redresse et retourne se coucher.

Patti remue pendant son sommeil. Elle se tourne vers moi. J'écarte les bras et la serre contre moi. Elle gémit d'aise et moi j'ai le cœur qui cogne vite contre mes côtes, gonflé à bloc.

Je suis le premier levé. Je m'extirpe d'entre les draps et me rends dans la cuisine. Après avoir vérifié que j'avais tous les ingrédients nécessaires, je commence à préparer des pancakes aux pépites de chocolat.

La pâte est à peine prête que Clarence me rejoint dans la cuisine.

— Je t'ai vu cette nuit, dit-il tout à coup.

Direct, j'aime ça.

— Je t'ai vu aussi.

— Tu dormais avec maman.

— Tu écoutais son cœur.

Ses doigts sur le poignet de Patti c'était pour prendre son pouls, et la tête sur sa poitrine, c'était bien sûr pour écouter son cœur.

— Tu vas te marier avec elle ?

Je manque de m'étrangler en buvant mon café. J'ai dit que j'aimais les gens directs, mais peut-être pas à ce point-là.

— Pourquoi tu écoutais son cœur ?

Pas moyen que je me laisse avoir par un gosse de cinq ans. Clarence pose le menton sur ses mains et ne dit plus rien. Je dépose les deux premiers pancakes sur une assiette et la pousse devant lui.

— Tu veux du sirop d'érable avec ?

Il hoche la tête et je verse le sirop. Il mange une première bouchée tout doucement, comme s'il avait peur que ça soit dégueulasse. Il mâche puis il hoche la tête, m'adresse un coup d'œil, et se jette sur le reste.

On reste ainsi, lui et moi, dans la cuisine, à parler de tout et de rien. Il me raconte les derniers ragots de son école, ses aventures avec le chien de son grand-père, le dessin animé qu'il aimerait regarder, mais que sa mère refuse car elle le prend encore pour un bébé.

Au bout d'un moment, Clarence redevient silencieux. Ses jambes se balancent dans le vide pendant qu'il dessine avec son doigt dans le reste du sirop, sur son assiette.

— C'était pour voir s'il battait encore, dit-il tout à coup, les yeux baissés sur la table.

J'essaie de ne rien laisser paraître, mais je me dis que c'est pas normal qu'un gamin se lève en pleine nuit pour vérifier si le cœur de sa maman bat encore.

— Tu as peur qu'il s'arrête ?

Il fait oui de la tête et ajoute :

— Comme celui de mon père. Il s'est arrêté quand il dormait.

Je tire la chaise près de la sienne et m'assieds.

— Les cœurs ne s'arrêtent pas comme ça. Il faut qu'ils soient très vieux ou très malades, ou bien que la personne ait eu un accident si grave que son cœur ne puisse plus fonctionner tout seul. C'est ce qui est arrivé à ton père. Les cœurs ne s'arrêtent pas sans raison, et ta maman est en très bonne santé, tu n'as aucun souci à te faire. Tu comprends ?

Il hoche de la tête puis il grimpe à genou sur sa chaise pour attraper son livre de coloriage à l'autre bout de la table. Je lui fais passer sa trousse de feutres et il choisit consciencieusement un dessin.

— Je vais en faire un beau pour maman.

— C'est une super bonne idée.

— Et un autre pour toi. Tu pourras le mettre aussi sur notre frigo, si tu veux.

Je lui ébouriffe les cheveux.

— Tu connais des gens qui sont morts ? demande-t-il.

Je me serre une nouvelle tasse de café, puis reviens m'asseoir près de lui. Je le regarde colorier. Je me demande si Iris aurait aimé ça. Elle n'a pas eu le temps de vraiment essayer.

— Oui, j'ai connu des gens qui sont morts.

Clarence suspend son feutre rose au-dessus de son carnet et me lance un regard vert, en tout point identique à celui de son oncle quand il s'inquiète pour moi.

— J'avais une fille.

— Dans ta ville où tu habitais avant ?

Des voix provenant de la cuisine me réveillent. Le lit est vide, à côté de moi. Je songe à hier soir, à ce que j'ai ressenti quand Jay est arrivé, à ce que ça m'a fait de dormir avec lui. C'était si naturel entre nous.

— Oui, à New York, dit Jay.

Je tends l'oreille.

— Comment elle s'appelait ?

— Iris.

— Comme la grande fille qui fait de la boxe ! s'exclame Clarence.

J'entends le rire de Jay et je crois que c'est ce qui m'émeut le plus. L'entendre rire avec mon fils pendant qu'il lui parle de sa fille disparue.

— Elle avait quel âge ?

C'est fou la facilité des enfants à poser des tas de questions sans s'inquiéter !

— Elle allait bientôt avoir deux ans.

— Et elle est où maintenant ?

Jay prend du temps pour répondre, et je peux le comprendre, ce n'est vraiment pas une question facile.

— Imagine la journée que tu préfères au monde. Eh bien, je pense que c'est ce qui se passe, quand on meurt. Iris vit les plus belles journées du monde.

— À la fête foraine ? demande Clarence.

Nouveau rire de Jay.

— C'est ta journée préférée, la fête foraine ?

— Oui ! s'exclame Clarence. On peut faire plein de tour de manège, même que j'ai déjà attrapé le pompon pour avoir un tour gratuit et après on mange des glaces, de la barbe à papa, des gaufres, et maman adore les pommes d'amour et même que...

Je n'écoute plus, je laisse mes pensées s'envoler. J'aime l'idée que ce fait Jay du paradis. C'est la première fois que je l'entends parler si ouvertement de sa fille, avec Clarence qui plus est.

Peut-être que ça peut marcher, Jay et moi. Oui, peut-être que nous ne sommes pas si cassés, en fin de compte, peut-être que nous sommes sur la bonne voie.

J'en ai en tout cas très envie.

Ce fut surprenant de se lever et d'être accueillie par des pancakes faits maison et du café frais. J'ai encore le sourire aux lèvres lorsque j'accompagne Clarence à l'école. Il est étonnamment silencieux,

jusqu'à ce que nous arrivions. J'ai droit à la question fatidique devant le portail, où toutes les mamans sont réunies :

— Il va vivre à la maison, Jay, maman ?

Les conversations ralentissent soudain, et je sens des regards appuyés, voire intéressés, sur moi. Je m'accroupis devant Clarence.

— Jay est un bon ami, et des fois, on invite nos amis à dormir à la maison.

— Comme moi et mon copain Tom ?

— Oui, voilà, exactement.

Je me redresse et j'intercepte un sourire d'une des mamans. Je la reconnais, son fils est en cours avec Jay. Je vais peut-être faire le service du café la prochaine fois, histoire de vérifier qu'elle reste bien à sa place, celle-là.

— Tu sais maman, dit Clarence en tirant sur ma main, je suis triste pour Jay, il est tout seul, il a pas de famille, il parle plus à sa maman et sa fille est morte. Je voudrais faire quelque chose mais je sais pas quoi.

Je me penche pour le soulever dans mes bras et le serrer très fort contre moi. Mon petit cœur, toujours inquiet pour les autres.

— Tu fais déjà beaucoup tous les jours en étant auprès de lui. Jay n'est pas tout seul, il nous a nous.

— On peut être sa famille, maman ?

Je l'embrasse et me garde bien de lui dire que c'est déjà le cas. Que je le veuille ou non, Jay fait partie de nos vies, il fait partie de notre famille.

La matinée se passe comme sur un nuage, je flotte au-dessus de tout, réussit tout ce que j'entreprends, et Jay ne cesse de m'envoyer des regards appuyés qui me provoquent des bouffées de chaleur.

Melody nous rejoint pour manger le midi. Nous nous installons dans le bureau des garçons.

— J'ai reçu un appel de la mairie ce matin, au sujet du festival de la noisette.

Jay éclate de rire, puis il se rend compte que je suis sérieuse et il plonge le nez dans sa barquette de frites.

— Cette ville, murmure-t-il en secouant la tête.

— Vous allez participer ? demande Melody. On y aura un stand, Billy et moi. Je suis en train de sélectionner des livres sur le thème de l'automne.

Elle défait l'emballage de son sandwich aux crudités tout en consultant un livre de cours ouvert sur ses genoux.

— C'est ce que la mairie souhaite, lui réponds-je. Mais je ne vois pas comment. Vous avez des idées, les garçons ?

Tony retire le livre des genoux de Melody, le ferme et le pose sur le bureau.

— Toi aussi, tu as besoin d'une pause, la fille qui veut trop en faire.

Elle rougit légèrement et lui sourit. Je ne les ai jamais vus s'embrouiller, je ne pensais pas cela possible dans un couple, une telle osmose. Je ne sais pas si c'est quelque chose que j'apprécieraï, en y réfléchissant. J'ai besoin de conflits, de stimulation, même si je ne veux pas être comme ces couples qui passent leur temps à s'embrouiller puis à se réconcilier au lit.

Je me rends compte que je suis en train de regarder Jay avec insistance lorsque Melody agite sa main devant mon visage. Je cligne des yeux et lui tire la langue quand elle se moque de moi.

— Tu sais pourquoi elles rigolent ? demande Jay à mon frère.

— À mon avis, elles se moquent de toi, lui répond Tony.

— Ouais, c'est ça, c'est plutôt de ta nouvelle coupe qu'elles se moquent, rétorque Jay en décoiffant mon frère.

Tony le repousse et se recoiffe.

— Ne l'écoute pas, on t'adore avec les cheveux longs, le rassure Melody.

Ce à quoi j'acquiesce immédiatement.

— C'est vrai que c'est bien pratique pour s'agripper, lâche Jay.

Tony manque de s'étouffer et Melody rougit. Je secoue la tête tandis que Jay m'adresse un clin d'œil.

— Si on en revenait au festival, dis-je en essayant de ne pas imaginer mes mains agrippées aux cheveux décolorés de Jay. Il y aura un concours de biscuits à la noisette, une vente de tartes et de pains à la noisette et une nouveauté cette année, un dresseur d'écureuils !

— Quoi ? s'étrangle Melody.

Tony a un fou rire qui lui arrache des larmes aux yeux.

— Ce n'est vraiment pas drôle, fait Melody. J'ai peur des écureuils, ajoute-t-elle à l'attention de Jay et moi.

On imite immédiatement mon frère, parce que franchement, qui a peur des écureuils ?

— Pour une fan de l'automne, c'est vraiment pas de bol !

— Heureusement qu'on vit à Owl City et pas à Écureuil Ville ! ajoute Jay. Vous auriez dû déménager.

Il nous faut bien deux minutes pour nous reprendre. Après avoir demandé pardon à Melody, bien qu'elle sache que ce n'était pas méchant et qu'on la taquinait, nous décidons de réfléchir chacun de notre côté sur ce que le club pourrait apporter au festival et d'en reparler ensemble demain.

— Au fait, ça y est, Nic s'est enfin décidé à embaucher, nous apprend Tony.

— C'est Don qui va faire la gueule, dit Jay. Il n'aura plus d'excuse pour boire à l'œil.

— Toi non plus, lui fais-je remarquer.

— Et moi qui pensais que sortir avec la petite fille du proprio aurait ses avantages.

Je crois que je deviens aussi rouge que la tomate dans ma salade.

... chez nous**JAY**

C'était jouissif de mettre Patti dans l'embarras tout à l'heure. J'aurais donné n'importe quoi pour être seul avec elle. J'adore Tony et Melody, mais j'avais autre chose en tête pour Patti et moi, ce midi.

Pendant qu'on mangeait tout en parlant de ce festival de la noisette, je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ses lèvres. Je m'imaginais les embrasser, les mordiller et descendre dans son cou jusqu'à...

— Coach ?

Je cligne des yeux.

— Pardon, Iris, tu disais ?

— Mes parents ont des questions concernant la compétition, vous voudrez bien les appeler ?

S'ils ont des questions, c'est que leur avis a évolué, et c'est plutôt bon signe.

— Pas de problème.

— Merci, à demain, coach.

Je le note sur mon agenda, sinon, je vais oublier de les appeler. Et c'est vraiment important.

Après avoir vérifié que je n'ai rien de prévu dans l'heure qui suit, je décide d'aller voir Nic. Un papier est scotché sur la porte, indiquant que de l'aide est recherchée. Je le décolle et entre dans le bar du Vieux Stade.

T'choupi, le chien de Nic, m'accueille en remuant la queue tout en restant affalé sur le sol comme un gros phoque. Je me penche pour lui donner une caresse entre les deux oreilles puis vais saluer Nic, derrière son comptoir. Don est bien sûr présent, en train de boire pensivement sa bière.

Je pose l'affiche que j'ai récupérée sur la porte d'entrée devant Nic.

— J'ai la personne qu'il vous faut.

— Tu n'as pas assez de travail avec le club, fiston ? me lance Nic.

— Pas moi. Jesse.

Nic hausse les sourcils tout en continuant d'essuyer les verres.

— Je ne le connais pas.

— Lui le connaît.

J'indique Don du pouce. Il hoche la tête.

— Je le connais.

— Vous voyez, il le connaît, insisté-je.

— Et c'est supposé jouer en sa faveur ? rit Nic. Sans vouloir t'offenser, Don, mais tu passes tes journées au bar.

— Toi aussi, rétorque Don.

— J'y travaille, figure-toi !

— Moi aussi ! s'exclame Don. Je passe le balai.

Nic secoue la tête et reporte son attention sur moi.

— C'est un vétéran à qui je donne des cours de boxe.

— Il a de l'expérience ? demande Nic.

Pour bosser dans ce trou paumé ? j'ai envie de lui répondre. Mais je me garde bien de lui faire ce genre de réflexion.

— Il a déjà travaillé ici pendant une soirée, quand vous étiez absent.

Nic coince le torchon à sa ceinture puis il appuie ses avant-bras sur le comptoir, et se penche vers moi.

— Il est SDF, lâche tout à coup Don.

Nic tourne la tête vers lui, surpris.

— Alors non, ça ne va pas être possible.

— Vous êtes sérieux ?

— Il n'a pas d'adresse, insiste Nic.

— Il n'en a pas car il n'a pas de boulot ! m'exclamé-je.

Je fais quelques pas dans la salle, le cerveau tournant à plein régime. Hors de question que j'abandonne. Je sens le regard de Nic me brûler les épaules. Lorsque je reviens vers lui, il attend, les bras croisés.

— Si je lui trouve une adresse, vous promettez de lui donner la place ?

Nic saisit le torchon coincé à sa taille et reprend son essuyage de verres. Puis il répond enfin :

— Tu as jusqu'à demain.

Je suis en train de retourner au club lorsque mon téléphone sonne. Un appel de Lucas. C'est la troisième qu'il essaie de me joindre aujourd'hui. Mais c'est fini les conneries. J'appuie sur le bouton de rejet d'appel et range mon téléphone.

Je trouve Jesse en train de traîner vers les sacs de frappe. Je lui ai déjà proposé de dormir au club plutôt que dehors, mais il a refusé. J'ai conscience qu'il va falloir la jouer fine si je veux qu'il accepte. Ce mec est trop fier pour accepter de l'aide purement et simplement.

— Jesse.

— Coach, me répond-il.

Mes intentions doivent se lire sur mon visage puisqu'il se tient de suite sur ses gardes. Il n'est pas un boxeur comme Tony et moi, mais un combattant, il est encore plus sur le qui-vive qu'on ne le sera jamais, mon frère et moi.

— Détends-toi, mec, j'ai juste un truc à te demander. Viens, on va s'asseoir.

Il me suit jusque dans mon bureau et je remarque qu'il boite moins que l'autre jour. Un pansement recouvre la main qu'il s'est blessée en défonçant un de nos placards. Faut que je pense à le faire remplacer, d'ailleurs.

— Tu te souviens de Nic, le proprio du bar ?

— Le grand-père de Patti.

— C'est ça. Il a une place de serveur pour toi, si ça t'intéresse.

Jesse secoue la tête.

— Vous le remercieriez mais...

— Mais quoi, Jesse ?

— J'ai... je n'ai pas d'adresse fixe, coach, vous le savez.

Je sens dans son regard un tas de reproches que j'accepte sans broncher. Puis il le baisse sur sa jambe invalide.

— J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à finir de retaper mon appartement, qui se trouve au-dessus, ajouté-je en pointant l'index vers le plafond. Tu t'y connais un peu ?

— Je sais tenir un pinceau, si c'est ce à quoi vous pensez, répond Jesse en fronçant les sourcils.

— Parfait ! Voilà ce que je te propose : tu m'aides avec mon appart et en échange je te fournis une adresse, ici. Le canapé est confortable.

Je croise les bras en m'appuyant contre le dossier de mon fauteuil.

Jesse conserve la tête baissée sur ses mains. Ses doigts s'agitent, comme s'il s'encourageait ou cherchait le courage d'accepter.

— J'ai oublié, Nic a besoin de faire de l'exercice, alors il faudra lui laisser le travail en salle. Donc j'imagine que la plupart du temps, tu seras dans la cuisine.

J'aurais dû lui dire ça plus tôt, mais je voulais voir à quel point sa prothèse avait une incidence sur sa vie. Et à mon avis, elle en a bien trop, puisqu'il relève enfin la tête et dit :

— C'est d'accord. Merci, coach.

Plus tard, après un énième appel de Lucas auquel je n'ai toujours pas répondu, je traverse la ville pour me rendre chez Patti. Depuis quelques minutes, j'ai une désagréable impression. Comme si j'étais suivi. Je pense immédiatement à Lucas. Ce serait bien son genre de venir jusqu'ici me mettre la pression pour que j'accepte de retourner dans la cage.

Le parc du Centenaire est calme à la nuit tombée. Je me souviens

de la fois où j'ai aidé Clarence à attraper ce putain de chien qui courrait partout. Je comprenais tout juste à quel point j'avais besoin de Patti.

Tout à coup, une ombre passe furtivement devant moi. Puis je sens une présence dans mon dos. J'ai juste le temps de pivoter et d'apercevoir un tas de plumes avant qu'on me couvre la tête avec un sac.

Je commence à m'agiter dans tous les sens quand une main se pose sur mon épaule et une voix me dit :

— Du calme, fiston.

PATTI

— Non, pas comme ça, oncle Tony ! Regarde, c'est comme ça.

Tony et Clarence sont en train de préparer le repas de ce soir. Melody et moi avons pour interdiction de pénétrer dans la cuisine. Ce qui n'est pas pour me déplaire.

J'ai rêvé de ces moments pendant toute la petite enfance de Clarence tout en culpabilisant parce que c'est avec son oncle que je l'imaginai et pas avec son père.

— J'ai encore parfois du mal à réaliser, dis-je à Melody.

Confortablement installées sur le canapé, nous sirotons notre limonade au citron, fraîchement servie par les garçons.

— Moi aussi, murmure-t-elle en couvant mon frère du regard.

— Attention, tu as un peu de bave, juste là.

Elle porte machinalement les doigts à son visage avant de me faire les gros yeux.

— Très drôle. Ce n'est pas toi qui bavais ce midi devant un certain garçon aux cheveux décolorés.

— On fait la paire, toutes les deux.

La vibration de mon portable m'indique la réception d'un SMS. Je l'attrape sur la table basse pour vérifier ce que je soupçonne déjà.

— C'est Nic, dis-je tout haut pour que Tony entende aussi. Ils ont Jay.

L'avantage des petits appartements, pas besoin de se lever pour communiquer d'une pièce à une autre !

— J'aurais tellement voulu voir sa tête ! s'exclame Tony.

— Benny a dit qu'ils nous enverraient des photos.

— Coach Benny fait partie de la confrérie ? s'étonne Melody.

Je hoche la tête tout en piochant dans le bol de cacahuètes. Clarence, son petit tablier noué autour de la taille, sort de la cuisine en courant. Il fait le tour de la table-basse, vérifie que nous avons ce qu'il faut en biscuits apéritifs et boissons, puis il repart aussi vite dans la cuisine.

— Voyons, il y a donc Nic et Benny, le shérif et le maire que tu connais déjà. Oh et il y a Vincent aussi !

— Vincent ? Ton ami d'enfance ? lance Melody à Tony.

Il fait quelques pas dans le salon en s'essuyant les mains.

— Oui, il y a aussi Reynolds.

— Mon ancien patron ? m'exclamé-je.

— Et le journaliste là, comment il s'appelle déjà ? demande-t-il à Melody.

— William King, répond-elle en se renfonçant dans les coussins du

canapé.

— Comment j'ai fait pour oublié un nom pareil ! lance Tony. Quel connard ce type !

Il rejoint le canapé en quelques enjambées, dépose un baiser sur le front de Melody et repart dans la cuisine. Il est intercepté par Clarence qui lui tend son bocal aux gros mots. Tony fouille dans sa poche et glisse un billet par la fente du couvercle.

— Sans regret, ça valait chaque dollar.

— Attendez un peu, depuis tout à l'heure vous ne me sortez que des noms d'hommes, dit-elle. Ne me dites pas que ce club n'accepte pas les femmes ?

— C'est une confrérie, pas un club, attention de ne pas faire l'erreur devant l'un d'eux ! ajouté-je en riant.

Après avoir dégusté les tomates cuites au four avec du fromage gratiné, accompagnées de riz, nous avons droit à une coupe de glace. Ne jamais laisser Clarence choisir le dessert !

D'ailleurs, ce petit cœur s'est endormi avant d'avoir fini sa glace.

— C'est fatigant de faire la cuisine, fait remarquer Melody, les doigts plongés dans la nouvelle chevelure de mon frère.

Tony est assis sur le tapis devant le canapé, la tête appuyée contre le genou de Melody. Il se lève et s'approche de Clarence.

— Je peux ? me demande-t-il à voix basse.

— Tu n'as pas besoin de demander.

Il m'adresse un sourire penaud d'excuse. Il glisse un bras sous les genoux de Clarence, l'autre derrière son dos, et il le soulève du canapé comme s'il ne pesait rien. Il le serre contre lui pour le porter jusqu'à son lit.

Je tourne la tête et surprends le regard ému de Melody. Lorsqu'elle se rend compte que je l'observe, elle écarquille les yeux.

— Oh non, non non non ! C'est bien trop tôt !

C'est plus fort que moi, j'éclate de rire. Elle me tire la langue, c'est un peu devenu notre truc, et elle rit avec moi.

— Pourquoi vous riez ? demande Tony de retour dans le salon.

L'échange de regard entre Melody et moi ne lui échappe pas.

— Qu'est-ce que vous manigancez ?

— Rien du tout, fait Melody en tendant une main vers lui.

Il se glisse entre nous deux sur le canapé.

— Ouais, je vous connais, vous savez.

Melody me lance un regard d'avertissement par-dessus la tête de Tony, ce qui fait repartir mon rire.

— Vous allez finir par réveiller Clarence.

Tony secoue la tête, mais je vois bien la petite lueur de bonheur dans ses yeux. Je crois qu'il doit se trouver la même dans les miens.

Mon appartement est peut-être trop petit pour Clarence et moi,

mais nous sommes bien chez nous.

... mon père

JAY

Heureusement que j'ai reconnu la voix de Nic malgré le sac en tissu sur la tête. Ils sont complètement tarés de kidnapper les gens comme ça dans la rue !

Lorsqu'on m'a enfin enlevé ce truc, j'ai découvert une salle plongée dans la pénombre. Plusieurs gars vêtus de costumes avec des capes couvertes de plumes ont simultanément allumé des bougies aux quatre coins de la pièce.

Je ne sais toujours pas où je suis mais étant donné qu'on a fait le chemin à pied, j'en déduis qu'on est encore à Owl City. On devait être comique dans la rue, ces gars avec leur cape, et moi le sac sur la tête !

Je découvre une estrade avec une grande table au centre, derrière laquelle sont disposés des fauteuils en velours rouge sombre. Un de ces gars vient vers moi, et je reconnais le coach Benny.

— Coach, vous pourriez me...

Je ne termine pas ma phrase tant le visage du coach est solennel. Il me conduit vers une chaise et m'oblige à m'asseoir en appuyant fermement sur mon épaule. J'ai clairement pas le choix. Plusieurs personnes montent sur l'estrade en file indienne et s'installent à la table. Nic est l'une de ces personnes. Avec sa cape et son couvre-chef assorti, il n'est même pas ridicule tant il en impose par sa stature.

Je croise les bras et attends qu'on m'explique ce que je fous là quand un type monte sur l'estrade, un plateau entre les mains. Je le reconnais immédiatement, c'est le patron de Patti, enfin, son ancien patron, le proprio du *coffee shop*. Il traverse l'estrade avec son plateau et se place en bout-de-table.

Alors seulement Nic se lève et déplie un parchemin. Putain, j'ai l'impression d'avoir fait un bon en arrière avec leur dégaine. Je remarque seulement maintenant les statuettes de chouettes de chaque côté de la table. Bon, en même temps, pour une ville comme Owl City, ça n'a rien d'étonnant.

— Chers chevaliers et membres honorables de la confrérie de la chouette, commence Nic. Nous sommes réunis ce soir pour accueillir un nouveau membre honorable au sein de notre confrérie.

Putain de merde, c'est de moi dont il parle.

— Jayden Newton a fait preuve de courage et de dévouement envers notre ville.

— Oui, coupe soudain le coach, on peut même dire qu'il t'a sauvé la vie, hein Nic ?

Nic secoue la tête et s'apprête à reprendre la parole quand cette fois, c'est le maire Suarez, que je n'avais pas reconnu, qui intervient :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en venir à ce qui nous intéresse vraiment ? C'est le soir des lasagnes et celles de Maggie sont...

— Pourquoi est-ce qu'à chaque fois qu'on se réunit, c'est un soir de lasagnes chez toi, Luis ?

— C'est parce que sa femme ne sait faire que ça, ricane l'ancien patron de Patti.

Nic souffle et se laisse tomber sur son fauteuil en velours en se frottant le front.

— Du coup, on a fini ? demande tout un coup un type derrière moi.

Je me retourne vivement et découvre Vincent, un plateau dans les mains.

— Salut, Jay, ça va ? me lance-t-il.

Je secoue la tête. Cette ville est complètement barge et il n'y en a pas un pour rattraper l'autre.

— Vincent, tu peux m'expliquer ce que vous me voulez.

Ce n'est pas comme ça que j'avais prévu de passer ma soirée, et ça ne m'amuse plus du tout.

— Ben... c'est-à-dire que...

Le regard de Vincent fait le va-et-vient entre moi et l'estrade.

— Oh ! et puis allez ! s'écrie brusquement Nic. Jay, approche.

Il me fait signe de la main de monter. Je m'exécute et me plante devant la table.

— Harry, sers-nous à boire, ordonne Nic à l'ancien boss de Patti.

— Là vous m'intéressez, dis-je.

J'ai droit à des hochements de tête voire des exclamations d'approbation.

Pendant que Harry nous sert chacun un verre de whisky, Vincent remet un autre parchemin à Nic ainsi qu'une grande plume. Nic déplie le rouleau, trempe la plume dans un encrier devant lui, et appose sa signature tout en m'expliquant :

— Jay, sois le bienvenu dans la confrérie des chevaliers de la chouette en tant que membre honorable. Je crois qu'il n'y a rien que je puisse dire qui te fera comprendre à quel point je te suis reconnaissant de m'avoir sauvé la vie.

Il me tend le parchemin et la plume. Je la trempe dans l'encrier et appose ma signature où il me l'indique, tout pourvu qu'on en finisse.

— Et ne comptez pas sur moi pour porter ça, on est d'accord ?

Les verres sont à peine bus que tout le monde se lève. Vincent me donne une tape sur l'épaule tout en retirant son costume en soupirant de soulagement.

— Salut, mon vieux.

Il ne reste plus que Nic et moi, alors que j'ai à peine touché à mon verre.

— C'est plus ce que c'était, soupire Nic en saisissant son verre.

Il le lève devant lui et ajoute :

— Je suis heureux que tu fasses partie de ma famille, fiston.

En sortant du bâtiment où se trouve la salle de la confrérie, je me rends compte qu'on est tout près du centre, et donc de chez Patti.

Je lui envoie un message auquel elle répond presque immédiatement. Je remercie Nic une dernière fois puis je me dirige vers la librairie.

Lorsque j'arrive devant, une voiture est garée en double file, ce qui n'arrive pour ainsi dire jamais dans cette petite ville. Mais ce n'est pas ce qui m'interpelle. Je ne sais pas pourquoi, j'ai un mauvais pressentiment. Cette voiture détonne tellement dans le paysage, que ça ne colle pas. Mon instinct sait déjà, lui, mais mon cerveau refuse de le croire.

Je fais rapidement le tour du bâtiment et monte les marches quatre à quatre. J'arrive avant qu'il ne sonne à la porte de Patti.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Mon père suspend son geste et se retourne.

— Bonsoir Jayden.

— T'as rien à faire ici.

Les cheveux parfaitement gominés en arrière, mon père s'avance vers moi.

— Je voulais le voir de mes yeux, dit-il.

— Voir quoi ?

Que son fils est encore un raté, que comme il l'a toujours su, je ne suis bon à rien. Mais pas cette fois, je ne me laisserai pas rabaisser.

— Ce que tu as fait de l'argent. Je ne voulais pas le croire. Mon fils ne pouvait décidément pas être aussi stupide.

C'est plus fort que moi, je recule et descends d'une marche. Il a toujours eu cet effet-là sur moi. Même ici, dans cette ville qui m'a prouvé ce soir encore que je fais partie d'elle, que je compte dans la vie de ses habitants. Alors que mon propre père...

Je remonte et me dresse devant lui.

— Il n'y a pas de quoi être fier, crache-t-il. J'ai vu avec qui tu travailles, quel genre de personnes fréquentent ton pseudo-club. Des SDF, des criminels.

— Comme moi, papa. Eh oui, il y a un criminel aussi dans la famille.

C'est lui qui recule, cette fois. Pas parce que je reconnais être un criminel devant lui, mais parce que je l'ai appelé papa. Ça faisait des années que je ne l'avais pas prononcé.

Mon père émet un mauvais rire, celui qu'il réserve d'habitude à ses concurrents au travail.

— La famille, répète-t-il. Tu l'as oublié au profit de ces gens.

Il a terminé en criant.

— On ne peut pas remplacer ce qu'on n'a jamais eu.

— Et c'est de ma faute, c'est ça ?

Il perd son sang froid, et ce n'est pas ce que je souhaite. Pas ici, alors que Clarence dort de l'autre côté de cette porte.

— Tu ferais mieux de partir.

Il me regarde pendant une longue minute. Puis il se reprend. Je me décale pour le laisser passer, le cœur battant. Pourquoi il s'emballe, d'ailleurs, celui-là ? Est-ce parce que je suis déçu, parce que j'espérais autre chose de mon père ?

J'attends qu'il soit descendu puis je traverse le palier jusque vers la porte de l'appartement de Patti.

PATTI

J'ai du mal à calmer les battements de mon cœur, même après que cet homme, le père de Jay, soit parti. J'ouvre la porte et Jay se fige en me voyant. Puis il comprend que j'ai tout entendu et semble mal à l'aise.

— Désolé.

— C'est moi qui le suis, Jay, je suis désolée que ton père soit si con.

Je porte la main à ma bouche, les mots sont sortis tout seuls. Il rit doucement et m'attire contre lui. Il retire ma main de ma bouche et fixe mes lèvres. Quand il me regarde ainsi, ça me provoque des papillons dans l'estomac.

— Désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Tu peux le dire, Patti, c'est pas grave. En plus c'est la vérité. Enfin, mon père est très intelligent mais pour gérer les relations avec son fils, ou même avec sa femme, il est vraiment con.

Il me sourit et je pose une main sur sa joue. Je frotte sa barbe de plusieurs jours et remonte jusque dans ses cheveux décolorés. Ça faisait longtemps que j'en avais envie.

— N'arrête jamais de te les teindre, dis-je à voix basse.

— Aucun risque, je ne veux pas lui ressembler.

— Aucun risque, répété-je. Tu n'es pas comme lui.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je te connais.

Il me sourit.

— N'arrête jamais d'être qui tu es, Jay.

— Je n'arrêterai jamais, me promet-il en m'entourant de ses bras.

Il me rapproche de lui et nos corps s'épousent à la perfection. Je glisse mes bras autour de son cou, enfouis mes mains dans ses cheveux. Il me sourit et ce sourire fait naître de nouveaux papillons dans mon ventre, ils se propagent partout en moi, dans mon cœur, dans mes reins, dans mon âme. Il se penche vers moi et nos lèvres se rencontrent comme si c'était la première fois. Il joue d'abord avec ma bouche, puis il approfondit notre baiser en accentuant son étreinte. J'en ai le souffle coupé.

C'est alors qu'un ricanement retentit dans les escaliers. J'ouvre les yeux tandis que je sens Jay se figer. Il n'a pas besoin de voir qui est derrière lui, il a probablement reconnu ce rire mauvais.

Jay se retourne et se place devant moi.

— Je comprends mieux pourquoi tu préfères cette stupide ville et ces gens à ta famille.

— Va-t'en, répond simplement Jay.

— Je m'en vais, j'avais fait tomber ça, ajoute-t-il en se baissant pour ramasser un gant en cuir sur le sol. Essaie de ne pas lui faire un enfant à celle-là aussi.

Jay est sur lui avant que j'aie le temps d'expirer. Il le frappe au visage. Son père l'évite et pousse Jay contre le mur. Jay revient à la charge et cette fois, il ne le loupe pas. Ils sont aussi surpris l'un que l'autre, l'espace d'un instant, ils ne bougent plus. Le père est le premier à réagir. Il saisit Jay par la chemise et le pousse violemment, sa tête heurte durement le mur.

— Arrêtez !

Je saisis le bras de son père, mais il ne me regarde même pas, je ne suis insignifiante pour lui. Par contre, quand la main de Tony le saisit à son tour, c'est une autre histoire. Le père est si surpris qu'il se laisse faire sans broncher quand mon frère, alerté par le bruit, le fait reculer. Jay me tend un bras et je me blottis contre lui, en examinant son visage.

— Tu es blessé ? demande Tony une fois qu'il s'est assuré que le père de Jay était parti. C'était qui ce connard ?

— Mon père.

— Désolé, rétorque mon frère.

— Ça va, j'ai l'habitude, maintenant, répond Jay. Merci d'être intervenu.

— Quand tu veux, mon frère.

Jay et Tony se serrent longuement la main, puis Tony nous souhaite bonne nuit.

— J'espère que je n'ai pas réveillé Clarence. Je suis désolé, Patti, je ne voulais pas...

Je le fais taire d'un baiser, puis je le conduis chez moi.

... tout lui donner

PATTI

Je vérifie que Clarence est bien endormi puis je rejoins Jay dans ma chambre. Debout devant la fenêtre, il observe dehors.

— C'était une soirée mouvementée, dit-il quand je le prends par la taille.

J'appuie mon front contre son dos.

— J'ai compris tout de suite en voyant la voiture dans la rue. Elle ne pouvait être qu'à mon père. Je suis vraiment désolé pour ce qu'il a dit.

Je le contourne pour me retrouver face à lui.

— Nous ne sommes pas responsables de nos parents.

— Tu en es sûre ?

— Quand j'imagine le petit garçon que tu étais, et ce père à qui tu devais faire face, je suis impressionnée par l'homme que tu es devenu. Tu as su garder tes propres convictions, faire tes propres choix.

Il penche la tête et alors que je pense qu'il va m'embrasser, son front vient simplement à la rencontre du mien. Il ferme les yeux.

Jay est comme Melody, il a grandi dans une famille bancale, mais pas pour les mêmes raisons.

— C'est la boxe qui m'a sauvé, murmure-t-il en relevant la tête. Je devais avoir huit ou neuf ans. Je voulais faire du basket, mais pour mon père c'était un sport de rue des quartiers pauvres. J'avais droit au club de golf le dimanche, et au sport à l'école privée. Alors, un jour que j'étais en colère contre lui, j'ai fait l'école buissonnière pour me rendre dans un de ces quartiers, avec pour objectif de jouer au basket avec des gamins de la rue. J'ai trouvé un terrain, en bas d'immeubles, mais y avait pas d'enfants, juste un gars qui faisait des paniers.

Jay recule et se laisse tomber sur le lit, m'entraînant avec lui. Il enfonce mes mains dans les siennes.

— Il se déplaçait avec tant d'aisance avec le ballon, comme s'il était une extension de son bras. J'étais fasciné. Au bout d'un moment, il

m'a lancé le ballon et m'a dit d'essayer de marquer.

Il enfonce ses doigts dans ses cheveux, les ébouriffe un peu plus.

— J'étais nul, ajoute-t-il en riant. Je n'ai bien sûr jamais réussi à marquer et encore moins à dribbler comme il venait de le faire avec tant de facilité. Ça m'a foutu les nerfs, putain. Je voulais être doué et foutre les boules à mon père, alors j'ai donné un coup de poing dans mon cartable, que j'avais suspendu au grillage. Le type m'a alors dit : « Jolie droite ! Tu peux le refaire avec les bras comme ça ? » Je me rappelle avec précision de ses mots, de tout ce qu'il m'a montré pendant plus d'une heure. Il était entraîneur dans une petite salle de boxe du quartier. Il m'a dit d'abandonner le basket, que j'étais fait pour boxer, que j'étais doué. C'était la première fois qu'un adulte me complimentait.

Jay s'allonge sur le dos, les jambes pendantes en dehors du lit. Je m'installe en tailleur. Avec ses doigts, il dessine des lignes imaginaires sur ma peau.

— L'argent n'était pas un problème, je pouvais payer les cours. Ce qui fut difficile c'est de trouver des excuses et du temps pour y aller. Mais avec l'aide de mon coach, on a réussi et j'ai même pu faire de la compétition et passer les certificats demandés pour devenir entraîneur.

— Qu'est devenu ton coach ?

— Il a été tué pendant un braquage dans une épicerie du quartier où il allait souvent. Il a essayé de raisonner le gars. Il s'est pris une balle.

Je viens m'allonger près de lui. Il ouvre le bras pour que je puisse me blottir.

— Je suis désolée.

— J'avais plus ou moins trouvé un équilibre, mais après ça, j'ai disjoncté. Et j'ai rencontré la mère d'Iris. La suite, tu la connais déjà.

Il est tombé amoureux, a voulu la sauver tout en voyant en elle un moyen de défier son père, et de s'en éloigner davantage.

Jay m'attire contre lui et pose ses lèvres sur mon front en soupirant.

— J'ai eu une plume, dit-il tout à coup.

— La confrérie ! J'avais oublié, avec tout ça.

— Ouais, c'est souvent l'effet que provoque mon père sur les gens normaux.

— Alors, raconte !

Sa cage thoracique est secouée de soubresauts quand il rit. Il se tourne sur le côté, son visage près du mien, et enferme mes jambes avec les siennes.

— C'était marrant, dit-il.

— Marrant ?

J'aurais pensé à des tas d'adjectifs pour qualifier ce moment avec la

confrérie des chevaliers de la chouette, mais pas celui-là.

— Ce truc de confrérie, c'est une grosse farce en fait ! Une excuse pour boire. Ce sont vraiment des guignols, tu les aurais vus, à se plaindre que c'était trop long, le maire pensait qu'aux lasagnes de sa femme !

Il rit puis il se calme, pousse un long soupir et ajoute :

— Mais ça m'a plu.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Non, quoi ?

— Tu es coincée ici à vie, maintenant, Jay. Et si ça continue comme ça, ce n'est pas une plume que tu auras mais les clés de la ville.

— Je veux bien être coincée ici à vie avec toi.

Ma respiration s'accélère et j'essaie de déchiffrer son regard, mais il fait trop sombre. Alors je ferme les yeux et je me fie aux sensations qu'il provoque en moi, et à sa manière d'effleurer ma peau, de la rendre plus sensible et assoiffée de son contact. Il m'embrasse et j'oublie qui je suis, il ne reste plus que les émotions, les réactions de mon corps face au sien. Je me retrouve à califourchon sur lui. Je me redresse pour retirer mon haut. Il s'assied et passe les bras dans mon dos, me serre contre lui et m'embrasse si intensément que j'en ai la tête qui tourne.

— J'ai tellement envie de toi, murmure-t-il contre mes lèvres qu'il mordille.

Il descend dans mon cou, chauffe ma peau par ses baisers.

— Moi aussi

Je me surprends à lui répondre, encourageant l'intensité de ses gestes. Je le sens dans chaque parcelle de mon corps, dans mon cœur aussi, j'ai envie de lui, j'ai envie de tout avec lui. Mais la peur, celle qui me surprend parfois lorsque je m'y attends le moins, est tapie dans l'ombre, elle n'attend que ça, surgir pour tout emporter. Tout détruire.

Si je la laisse faire.

Jay passe un bras entre mes cuisses et me fait basculer sur le dos, comme pour une prise de catch. Ça me surprend tellement que j'en ai le souffle coupé et mon cœur s'emballe. Mais pas de peur. J'ai une absolue confiance en Jay, je mettrais ma vie entre ses mains sans hésiter. Et mon corps aussi.

Il m'embrasse puis descend dans mon cou, ma gorge. Il parsème ma peau de baisers, joue avec elle, la mordille, jusque sur mon ventre.

Je veux tout de lui, je veux qu'il se donne à moi sans concession. Ce soir encore il me l'a prouvé en se confiant à moi, mais pour que ça marche, je dois tout lui donner, moi aussi.

JAY

Ses mains se posent sur mon visage alors que je goûte à la douceur de sa peau.

— Attends Jay, murmure-t-elle entre deux respirations rapides. Il faut qu'on ait une discussion, avant...

J'étouffe mon rire sur son ventre, ce qui la fait se tortiller davantage.

— Tu ne crois pas qu'on sait déjà tous les deux comment ça fonctionne ?

— Comment ça fonctionne quoi ?

— Le sexe, Patti.

C'est vrai, on ne peut pas dire qu'on ne se sache pas elle comme moi comment on fait les bébés.

— Oh, fait-elle en portant une main à sa bouche.

Et dans ce « Oh », il y a tellement plus que ce qu'elle veut bien dire. J'embrasse une dernière fois son ventre et remonte à sa hauteur. Elle a toujours une main sur la bouche et malgré la pénombre de la pièce, je devine que ça turbine au maximum dans son esprit. Je retire doucement sa main et la porte à mes lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a, Patti ? Dis-moi.

Elle tourne la tête vers moi, ouvre la bouche, mais la referme avant qu'un mot ne franchisse ses lèvres.

Sa poitrine se soulève rapidement et sous mes doigts, je peux sentir son rythme cardiaque s'accélérer.

— Il faut qu'on parle, avant d'aller plus loin, finit-elle par dire.

— Si tu veux, oui, pourquoi pas ? Ça peut être utile d'en parler avant de passer à l'acte. Tu pourrais par exemple me dire ce que tu as envie que je te fasse.

Je l'embrasse dans le cou et elle se tortille pour m'échapper.

— Ou ce que je ne dois surtout pas faire, comme t'embrasser à cet endroit.

J'effleure sa gorge du bout des doigts.

— Ce n'est pas ça, Jay, au contraire, j'adore quand tu m'embrasses là, j'adore quand tu m'embrasses partout.

— D'accord, alors de quoi est-ce que tu veux qu'on parle ?

Elle se blottit dans mes bras, le visage dissimulé dans mon cou. Son souffle vient me chatouiller et il n'en faut pas plus pour me remettre des images d'elle et moi nus sur le lit, ou partout ailleurs où elle voudra.

— On ne couchera pas ensemble ce soir, Jay.

Ça a au moins le mérite d'être clair et de calmer direct mon

imagination. Je sens tout à coup qu'elle est toute raide dans mes bras, limite elle ne respire plus.

— D'accord, je ne te ferai pas l'amour ce soir.

Elle se détend immédiatement, son corps se relâche contre le mien, son souffle redevient régulier et maîtrisé.

J'étais tellement obsédé par sa peau, par ce qu'elle provoque en moi, que je n'ai même pas pensé à son fils, endormi à quelques mètres à peine de là.

— Merci, Jay.

— D'habitude c'est après qu'on me remercie.

J'ai droit à une petite tape sur le bras, puis je sens qu'elle rit.

— Tu es incroyable.

— Ça aussi, on me le dit après.

Elle secoue la tête et se tourne pour se mettre sur le dos. Je me rends compte que mon tee-shirt est mouillé, comme si elle avait pleuré. Je tends la main vers sa joue et découvre sa peau humide.

— Patti, murmuré-je.

Elle m'offre un sourire gêné.

— Demain soir, Clarence sera chez Tony et Melody, tu veux bien qu'on passe la soirée ensemble ?

— Rien que toi et moi ?

— Rien que toi et moi.

— Pas de Melody ou de Tony ?

— Rien que nous deux.

— Ouais, je sais pas trop, j'avais prévu de me refaire les *Rocky*, alors...

— Jay !

— Oh, tu veux voir les *Rocky* toi aussi ?

— Jay ! s'exclame-t-elle encore en riant.

Je m'assieds sur le lit et pose les avant-bras sur mes genoux.

— Avant qu'on aille plus loin, Patti, il faut que je sache un truc.

Elle se redresse et j'ai une superbe vue sur sa poitrine enfermée dans son soutien-gorge rose grâce à la lumière du lampadaire dans la rue.

— Est-ce que tu aimes les films *Rocky* ?

Elle se laisse tomber en arrière, bras en croix, en soupirant.

— Je suis sérieux, Patti, tu n'imagines pas ce que ces films représentent pour moi. Je ne pourrais pas faire ma vie avec une femme qui ne supporte pas Stallone.

— Tu oublies que j'ai grandi avec un boxeur, je connais ces films par cœur.

Elle saisit l'oreiller et me le balance dans la tête. Je me jette sur elle, et je l'embrasse à ne plus pouvoir respirer et alors je l'embrasse encore et je me nourris de ses lèvres, et me noie dans ses

On s'est endormi à moitié habillé, très tard, comme deux adolescents qui ne peuvent pas s'empêcher de s'embrasser et de refaire le monde puis de s'embrasser encore. On n'a pas été plus loin, j'ai compris que quelque chose la retient, même si je ne sais pas quoi.

Je suis le premier réveillé. J'ouvre les yeux sur ses boucles blondes qui encadrent son visage. Elle dort sur le côté, son corps tourné vers moi, sa main dans la mienne. De mon autre main, j'effleure sa joue. Pourquoi a-t-elle pleuré hier soir ? De quoi a-t-elle peur ?

Peut-être est-ce en rapport avec le père de Clarence. Et si elle se sentait coupable vis-à-vis de lui ?

Je caresse du pouce ses lèvres gonflées de m'avoir trop embrassé. Elles s'entrouvrent et un gémissement s'en échappe.

— Si tu ne m'embrasses pas dans deux secondes, c'est moi qui le fais.

Elle soulève les paupières et je suis transpercé par l'intensité de son regard marron. Elle m'attire à elle et m'embrasse.

— Tu as toujours aimé profiter de moi, articulé-je contre ses lèvres.

— Tu veux que j'arrête ? rétorque-t-elle de la même manière.

— Quel mec n'aime pas qu'une belle femme profite de lui ?

C'est finalement Clarence qui nous arrête dans notre élan.

— Maman, je peux mettre un dessin animé ?

Patti s'est éloignée de moi avant que le gamin n'entre dans la chambre. À croire qu'elle a un sixième sens et a senti qu'il arrivait. Il saute sur le lit et s'installe entre nous, comme si c'était tout à fait normal de trouver un mec dans le lit de sa mère. Une pointe d'inquiétude, ou de jalousie, me titille mais je me reprends très vite. Patti n'est pas comme ça, et puis même si elle l'était, elle est avec moi maintenant.

Et ça, putain, ça me rend heureux.

— Je m'occupe du petit dej et du dessin animé, va te préparer, lui dis-je en saisissant Clarence sous les bras.

Je le balance sur mon épaule.

— Je peux avoir des pancakes ?

— Aux pépites de chocolat ?

— Ouais ! s'exclame-t-il.

Quelques minutes plus tard, Clarence est installé sur la table basse devant un épisode de Spiderman. J'entends l'eau de la douche couler, alors j'en profite pour faire une réservation dans un restaurant pour ce soir. Sauf que la batterie de mon téléphone est à plat. Je pourrais appeler du fixe, mais pour ça, il me faut le numéro.

— Clarence, quel est le restaurant préféré de ta maman ?

Il hausse les épaules, totalement absorbé par Spiderman qui voltige de building en building.

— Merci mon pote.

Je me souviens alors d'avoir vu l'ordinateur portable de Patti tout à l'heure, dans la cuisine. Je m'installe sur une chaise, avec un papier et un stylo pour noter le numéro du restaurant, et ouvre l'ordinateur. Il était en veille, et déjà ouvert sur le navigateur Internet. Je vais pour ouvrir un nouvel onglet quand la page finit de se charger et un forum apparaît.

Forum d'aide aux victimes d'agression sexuelle, je lis en haut en gros.

Aggression sexuelle.

Quelque chose se tord en moi, peut-être bien mon estomac parce que j'ai soudain envie de vomir. Mon corps se courbe en avant, et ma respiration devient laborieuse. Mon instinct, comme souvent, a déjà compris ce que mon cerveau refuse de croire. Je le sens dans tout mon corps, chaque cellule qui hurle à en exploser.

Tout se met en place dans mon esprit.

La grossesse non désirée.

La bagarre qui a coûté la vie à... au père de Clarence. Putain. Tony l'a tué. Il l'a tué parce qu'il a su, d'une manière ou d'une autre, ce qu'il avait fait à Patti.

Mon estomac se tord un peu plus. Et mes poings se serrent, ils ne demandent qu'à frapper, qu'à détruire.

Je referme l'ordinateur. Je me frotte le visage. Mais ça ne change rien, la rage est là, elle demande qu'à sortir.

Je me lève et vais me passer la tête sous l'eau froide. Je reste là, prostré au-dessus de l'évier. Des larmes de rage se mélangent à l'eau qui ruisselle du robinet sur mon visage.

Putain, si j'avais été à la place de Tony, je l'aurais tué moi aussi. Je me redresse, saisis le torchon et enfouis mon visage dedans.

Je sais pourtant que ce n'était pas la solution. Tony s'est retrouvé en taule, et Patti seule pour gérer ça.

C'est à elle que je dois penser, pas à mes émotions, mais aux siennes.

... plus légère

PATTI

J'ai les jambes qui tremblent et des palpitations rien que d'imaginer la scène. C'est décidé. Ce soir, je parle à Jay. Je lui dois la vérité. Quand il m'a parlé de sa fille, ça nous a rapprochés. Je crois qu'en plus ça l'a aidé à affronter ce passé douloureux. Il semble aller mieux de jour en jour, il a l'air plus serein.

C'est ce qu'on m'a aussi répondu sur le forum. J'ai osé laisser un message hier soir, et dans la nuit, j'avais déjà plusieurs réponses, et toutes me conseillaient de suivre mon cœur, de faire confiance à cet homme qui me chamboulait au point d'avoir enfin le courage de faire face. Toutes ces femmes qui ont vécu les mêmes horreurs que moi m'ont recommandé de lui parler.

Mais je suis effrayée.

Et si, au lieu de nous rapprocher, ça l'éloignait de moi ? Et s'il ne pouvait pas le supporter ? Et s'il le prenait mal et si je le dégoûtais et si...

J'ai envie de me taper la tête contre les murs pour que mon esprit cesse d'aller dans tous les sens.

Il est presque midi quand j'arrive à la librairie. À cette heure, il n'y a pas grand monde et Melody sera plus disponible pour me parler.

Je patiente sur un des fauteuils verts pendant qu'elle encaisse un client qui repart avec une pile impressionnante de romans.

— Tu n'es pas prête de le revoir, celui-là, dis-je à Melody quand elle me rejoint.

Elle s'assied en secouant la tête.

— C'est pour sa femme et lui, deux gros lecteurs, il sera de retour dans moins de deux semaines, à mon avis. Alors, qu'est-ce qui se passe ? me demande Melody en me regardant d'un drôle d'air.

— J'ai un rendez-vous, ce soir. Avec Jay.

Elle se redresse tout à coup en applaudissant vivement.

— Raconte ! s'exclame-t-elle. Mais attends, vous ne sortez pas déjà

ensemble ?

— On s'embrasse, si c'est ce que tu veux dire, mais on n'a pas encore été plus loin. Et c'est ça le problème.

— Oh, je vois.

Elle se cale au fond du fauteuil tout en surveillant d'un œil une cliente qui tourne dans les rayons.

— Je me suis inscrite sur un forum spécialisé, tu sais, pour voir, eh bien, je ne sais pas trop...

— C'est une bonne idée, Patti ! Et alors ? Tu as pu lire des témoignages ? Qu'est-ce que ça t'a fait ?

Elle se penche en avant, toute son attention sur moi. Il n'y a plus rien qui n'existe pour elle que ce que j'ai à lui dire, c'est ce que j'aime chez Melody, cette façon de vous faire sentir important.

— C'était bizarre au début, ensuite, je me suis sentie moins seule, je crois. J'ai posté un message.

— Je suis fière de toi.

— Les personnes qui m'ont répondu m'ont toutes conseillé d'aller à un groupe de parole. Tu me l'avais dit toi aussi, plus d'une fois. Mais ici, à Owl City où tout le monde sait tout sur tout le monde.

— Je pense à une chose, il y a des groupes de parole à mon université. Ça m'étonnerait qu'il n'y en ait pas un sur...

— Les victimes d'agression sexuelle.

Elle hoche la tête, sans rien ajouter.

— Je vais lui dire, ce soir. À Jay. Il doit savoir, si je veux qu'on ait une relation saine.

Nouveau hochement de tête.

— J'ai peur, Melody. Je... je n'en ai jamais parlé, à personne. Et je...

Je dissimule mon visage dans mes mains. Tout à coup, tout est trop intense, trop vif, trop bruyant. J'entends des voix, un peu plus loin, puis le hullement de la chouette quand Melody ferme la porte de la librairie. Elle pose sa main sur mon genou quand elle dit :

— Il n'y a plus que nous, Patti.

Je relève la tête et découvre la boutique vide et le store de la porte d'entrée tiré.

— Mais, et les clients ?

— Ils reviendront. Tu es plus importante.

Des larmes me montent aux yeux. Melody me tend un mouchoir. Je la remercie d'un signe de tête.

Je ferme les paupières et tout à coup, j'ai de nouveau 16 ans. Je sens la main de Melody posée sur la mienne. Elle me serre les doigts, comme si elle voulait m'aider à rester attachée au présent, mais je sombre dans un passé encore trop vif et douloureux.

C'était la fin de l'année, les cours étaient finis, Tony n'avait plus de compétition avant le mois d'août, et je sortais avec Nathan, l'un des sportifs du lycée. Il avait été pris dans un camp d'été de football américain, la soirée était moyennement festive. J'étais heureuse pour lui, mais il partait le lendemain, alors, ça donnait un goût un peu amer à cette soirée.

On était dans sa voiture pour s'embrasser sans que les autres nous charrient. On le faisait tout le temps, j'adorais l'embrasser, j'avais aucune raison de ne pas être dans sa voiture ce soir-là. Il a dit qu'il allait partir pour son camp pour l'été, qu'il voulait emporter un souvenir de moi. J'ai trouvé ça mignon, j'ai pensé qu'il parlait d'une photo de moi ou un objet quelconque qui lui ferait penser à moi.

J'ai compris que quelque chose n'allait pas, que c'était différent. Il a commencé à être plus agressif dans sa manière de m'embrasser, plus insistant. Je n'arrivais plus à retrouver mon souffle. Je lui ai dit qu'on devait ralentir.

Sa bouche avait un goût de bière et de cigarette et son souffle était haché lorsqu'il a glissé ses mains sous mes vêtements. Ce n'était pas la première fois, on était ensemble depuis des semaines et j'avais déjà dû calmer ses ardeurs sans que ça me perturbe. Mais ce soir-là, c'était différent. J'ai ressenti de la gêne, et un malaise a grandi en moi.

J'ai essayé d'ignorer ce malaise, peut-être que je me faisais des idées, qu'il allait se calmer. Mais il ne s'est pas calmé. Je lui ai dit d'arrêter, je ne me sentais pas prête, et encore moins dans une voiture avec tout le monde autour. Il s'est foutu de moi. Son rire m'a glacé le sang.

— Ils sont trop bourrés pour remarquer quoi que ce soit, a-t-il dit.

J'ai compris et j'ai eu peur. J'ai essayé de le repousser. Il a dit des choses horribles, comme quoi il attendait depuis assez longtemps, qu'il en avait marre que je l'allume sans rien lui donner ensuite. Quand j'ai crié pour qu'il arrête, il m'a frappé.

Je ne pouvais rien faire, il était si fort, alors j'ai fermé les yeux et j'ai attendu que ça passe. J'ai pleuré à l'intérieur de moi. Les larmes tombaient en sens inverse, elles dévalaient dans ma gorge, elles m'emplissaient. Mon esprit a dû s'enfuir car quand je suis revenue, j'étais seule dans la voiture.

Je raconte tout ça à Melody dans un état second. Je me rends compte que je pleure quand elle me prend dans ses bras. Nous restons blotties l'une contre l'autre. Melody pleure, elle aussi, et me berce en me disant que je suis courageuse, que je vais m'en sortir. Elle me dit qu'elle est là pour moi, et je la crois.

Soudain, Melody s'exclame :

— Oh ! Mais c'est pas vrai !

Je suis son regard et hoquette de surprise. Devant la vitrine de la librairie, des gens se sont regroupés. Certains essaient de voir à travers la vitrine, une main au-dessus de leur front. Je reconnais Gus, le

collègue de ma mère qui siège au conseil de la mairie. Il discute avec Mira. Elle lui montre un panier garni en secouant la tête.

— Je crois qu’il serait plus sage d’ouvrir, dit Melody.

— Tu as raison, ils risqueraient d’appeler le shérif !

— Ou de casser la vitrine ! Regarde-les ! Il y en a un qui va finir étouffé si ça continue !

Nous partons dans un éclat de rire et ça fait du bien, vraiment. Je me sens un peu plus légère.

JAY

Je balance un oreiller sur le canapé du bureau et tends les couvertures à Jesse. Il les saisit, hésitant.

— C'est quoi, tout ça, coach ?

— Pour faire ton lit, pour quoi tu veux que ce soit ?

— Mais...

— Le canapé se déplie, personnellement, je le trouve confortable comme ça, tu fais comme tu veux.

Je vais m'asseoir derrière mon bureau pendant que Jesse reste planté là, en plein milieu, à ne pas savoir quoi faire. J'ai compris qu'il ne fallait pas le brusquer, alors je le laisse assimiler tout ça, le digérer, l'accepter, sinon, si je le pousse trop, il va se barrer.

J'ouvre le premier tiroir sur ma droite et récupère le trousseau de clés que j'ai fait faire pour lui. Tony et Patti n'ont même pas hésité quand je leur ai parlé de Jesse et de l'héberger un temps ici.

Quand je repense à ce que j'ai découvert ce matin, à propos de Patti, j'en ai le cœur qui flanche. Voilà des heures que je le sais, et ma rage et ma colère n'ont pas faibli d'un pouce. Je veux qu'elle sache que je suis là pour elle, et je compte bien le lui faire comprendre ce soir.

— Tiens, mon pote, comme ça tu pourras entrer et sortir comme tu veux, dis-je en lui lançant les clés.

Il les réceptionne et les observe en plissant les yeux. Avant, il portait tout le temps une capuche pour dissimuler son visage, et la cicatrice qui recouvre son menton, jusqu'à son cou. Plus maintenant. Peut-être que le fait que Tony se balade en affichant ses cicatrices sans honte l'y a aidé.

— Merci, coach.

— Tu changeras peut-être d'avis quand tu verras le boulot qui nous attend à l'appart.

Il rit en secouant la tête, puis il s'assied sur le canapé pour le tester.

— Il arrive qu'on vienne tôt, Tony et moi, alors je m'excuse d'avance si on te réveille.

— Vous en faites pas, coach, je suis réglé à l'heure militaire.

— Levée aux aurores ?

Il fait oui de la tête et se laisse aller en arrière contre le dossier du canapé.

Je me demande tout à coup depuis quand il n'a pas dormi dans un vrai lit. Et moi qui ne lui propose que ce putain de canapé. Enfin, si j'avais proposé plus, il aurait refusé tout net. Une chose à la fois, me dis-je. On ne va pas trop le submerger d'un coup. C'est déjà un exploit

qu'il ait accepté de travailler avec Nic.

— Ça te manque ?

Pas besoin de préciser, il sait de quoi je parle. Il hausse les épaules et plie sa jambe, celle avec la prothèse.

— De toute façon, je ne suis plus bon à rien pour l'armée, lâche-t-il en se relevant. Merci pour tout, coach.

Puis il s'en va. Le sujet de l'armée est clairement à éviter.

Je passe l'heure suivante à donner un cours à un groupe d'ados, dont Iris. En sortant des vestiaires, elle me remet un carton.

— Je pense que ça fera l'affaire, coach.

— T'es la meilleure, Iris, merci.

— J'espère que vous le serez aussi pour convaincre mes parents !

Elle me salue gaiement avant de partir. J'ai rendez-vous la semaine prochaine pour parler de l'avenir d'Iris dans la boxe avec ses parents. Si la mère s'intéresse à la passion de sa fille, le père, c'est une autre histoire. Il ne veut pas voir sa fille boxer. Ça risque d'être compliqué, mais je pense avoir les bons arguments. J'ai connu la même chose quand j'étais petit, et j'ai menti à mon père. C'est hors de question qu'Iris vive la même chose.

Je rassemble mes affaires pour ce soir lorsque je me rends compte qu'une femme m'observe, depuis l'entrée du club.

— Je peux vous aider ?

En me rapprochant d'elle, je crois la reconnaître, mais je ne suis plus sûr d'où je l'ai vue.

— J'ai assisté à votre cours, ces enfants vous aiment bien, dit-elle. Mais vous n'avez pas beaucoup d'autorité sur eux.

J'apprécie moyennement son ton, mais ce qui me dérange le plus, ce sont ses yeux. Ils me troublent, me mettent mal à l'aise.

— Ils me respectent, ils obéissent et ils s'amuse, je crois que le contrat est rempli.

— S'amuser avec la boxe, rit-elle et j'apprécie encore moins ça.

— Excusez-moi, je n'ai pas retenu votre nom.

— Je suis la mère de Patti.

Tout s'explique. Je dépose le carton par terre et lui tends la main. Au début, elle me regarde sans comprendre, puis ses bonnes manières reprennent le dessus.

— Je suis Jay.

— Je sais qui vous êtes, mon petit fils parle de vous sans arrêt. C'est pour ça que je suis là. Ça et je voulais voir le club aussi, j'imagine.

— Je vous fais visiter ?

Elle secoue la tête et recule déjà.

— J'ai vu ce que je voulais.

Ces mots, elle les prononce en me regardant droit dans les yeux. J'ai l'impression de passer un examen de passage et de ne pas le

réussir.

J'ignorais qu'elle voyait encore Clarence. J'avais cru comprendre qu'entre elle et Patti, ça ne s'était pas bien passé quand ils sont partis de chez elle. Mais j'aurais dû y penser. Jamais Patti ne ferait une chose pareille. Jamais elle ne priverait Clarence de voir sa grand-mère.

Elle consulte l'heure sur sa montre qui coûte une petite fortune. Mon père adore les montres hors de prix, lui aussi. Elle se dirige vers la porte, puis se tourne, la main sur la poignée.

— Je ne pensais pas qu'elle y arriverait, reconnaît-elle avec une lueur de fierté dans le regard. J'imagine qu'on se verra au festival de la noisette.

... m'ouvrir à lui

PATTI

Je dépose Clarence chez Tony et Melody à l'heure convenue. Finalement, ça tombait bien cette soirée pyjama. Clarence a été une pile électrique toute la journée, tant il était impatient de dormir chez son oncle.

— Ne lui donne pas trop de sucre si tu veux dormir ce soir, conseillé-je à Tony.

— Que des choses seines, promis.

Il pousse la porte pour que je ne puisse pas voir l'intérieur de l'appartement. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir des bonbons sur la table basse.

Je secoue la tête en riant et lui remet le sac de Clarence avec son doudou avant de partir.

Jay m'a demandé de le rejoindre au club alors que je pensais qu'on passerait la soirée dans mon appartement. La porte du club est ouverte. Je traverse la grande salle et salue Jesse en passage, occupé à lire des papiers, assis sur un tapis de sol. J'ai même droit à un sourire de sa part, ce qui est plutôt rare, venant de lui. Il ne sourit pas beaucoup, alors que ça lui va si bien, ça fait pétiller ses yeux sombres.

— Comment s'est passé ton premier jour ? Nic n'a pas été trop dur j'espère ?

Il secoue la tête tout en rangeant ses papiers soigneusement.

— Il m'a demandé de faire quelques heures ce soir.

— C'est qu'il est content de toi alors, c'est bien.

Ça me rassure de savoir que mon grand-père n'est pas seul pour tout gérer.

— Tu as vu Jay ? lui demandé-je en voyant que le bureau des garçons est vide.

— Il est en haut.

Je le remercie et emprunte le couloir qui mène à l'appartement de Jay. Je suis venue ici une seule fois, au tout début des travaux. Au

départ, mon frère devait vivre ici avec Jay, mais les choses évoluant rapidement entre lui et Melody, Jay s'est retrouvé seul.

Je monte l'escalier et arrive devant une porte. Je toque, et un « entre » me répond.

J'actionne la poignée et me retrouve dans une grande pièce à vivre complètement encombrée. Il y a de tout, des cartons à moitié déballés, du matériel de peinture, des planches. Mais pas de Jay.

— Jay ? T'es où ?

— Par ici.

Sa voix provient du fond. Je traverse la pièce et passe devant ce qui devrait ressembler à une cuisine quand les meubles auront été fixés aux murs et l'électroménager déballé et installé. Sur ma droite, il y a un couloir qui mène à plusieurs pièces.

— Jay ?

— Je suis là.

Je me tourne et il est effectivement là, dans un petit renforcement que je n'avais pas remarqué.

— Salut, dit-il lorsque j'arrive vers lui.

— Salut.

Mon cœur s'emballe. Jay se penche et dépose un baiser sur mes lèvres. Il me prend la main. Il y a quelque chose de différent chez lui.

— Tu viens ?

Il nous fait monter quelques marches jusqu'à une grande pièce, probablement sa chambre, à en croire le matelas posé dans un coin. Je remarque une salle de bain attenante et même un dressing. Cette chambre va être démente. Enfin quand il en aura fait quelque chose.

Face à nous, une grande baie vitrée. Jay actionne un bouton, et des lumières multicolores jaillissent, illuminant une terrasse. Il a installé des guirlandes de toutes les couleurs, et des bougies. Il y a une couverture sur le sol avec une tonne de coussins, et un gros hamac dans un coin. Au centre de la couverture trônent des assiettes de nourritures : de la viande froide, des tomates et du gâteau au chocolat.

— Pourquoi tu as fait tout ça ?

— J'avais du temps à tuer, répond-il.

Je comprends ce qu'il y a de différent chez lui. Ses cheveux sont plus disciplinés et il est vêtu en tenue de ville. D'accord, il a juste passé un pull sombre et une paire de jeans non troués, mais j'ai tellement l'habitude de le voir dans ses vêtements de sport que ça me trouble.

— Tu t'es même coiffé !

Il rit et frotte ses cheveux, les décoiffant sans le faire exprès.

— Je les préfère comme ça, dis-je en l'embrassant.

Il glisse les mains autour de ma taille pour me coller à lui et intensifier notre baiser. Il me laisse à bout de souffle et son regard

brille quand il pose furtivement ses lèvres sur ma joue.

— Tu as faim ?

Nous nous asseyons sur les coussins et mangeons en parlant de tout et de rien. Il nous sert du pétillant, celui qu'on boit avec Tony et Melody, et ça m'étonne de ne pas voir Jay boire de bière.

On s'embrasse aussi beaucoup. J'ai l'impression que je ne me lasserai jamais de ses lèvres.

Je porte un morceau de chocolat à ma bouche et le savoure en fermant les yeux.

— Putain, Patti, tu me tortures avec ce gâteau.

— Tu en veux ? demandé-je innocemment bien que je sache très bien que ce n'est pas du chocolat qu'il parle.

Je rougis un peu devant mon audace et suis surprise de me sentir si bien, si à l'aise avec lui.

Un frisson me parcourt l'échine et je réajuste ma veste.

— Attends, tiens, dit Jay en dépliant un plaid et en me le posant sur les épaules. À moins que tu préfères rentrer ?

— Non, c'est parfait ici.

Il me sourit et me tend la main.

— J'ai une meilleure idée.

Il m'aide à me relever et il s'installe dans le hamac. Lorsque je le rejoins, le hamac tanguet et je roule contre Jay en riant. Il écarte les bras pour que je puisse me blottir contre lui et nous couvre avec le plaid.

— Maintenant, c'est parfait, dit-il en jouant avec les boucles de mes cheveux.

Il a raison. Je suis au chaud en sécurité dans ses bras. Le hamac nous berce légèrement et les guirlandes diffusent une lumière douce et feutrée.

Je suis prête à lui parler. Sans s'en rendre compte, Jay a fait de cette soirée le moment idéal pour que je trouve la force de m'ouvrir à lui.

JAY

Patti reste silencieuse un long moment, et je comprends qu'elle est sur le point de me parler. J'aimerais l'encourager, lui dire que je suis déjà au courant et qu'elle n'a pas à endurer ce supplice. Mais je crois aussi qu'elle en a besoin.

— Tu te souviens, cette nuit, quand on...

— Quand on parlait de faire l'amour.

— Oui, souffle-t-elle.

— Rien ne presse, Patti.

J'attendrais le temps qu'il faudra pour qu'elle se sente prête. Elle s'éclaircit la voix et se lance enfin :

— Ma première fois a été... elle m'a été volée.

Je ferme les yeux tandis que j'écoute, le cœur battant, le récit de cette soirée. Comment elle avait confiance en ce gars et comment elle s'est retrouvée à ne pas pouvoir le repousser. Elle me parle du sentiment d'impuissance qu'elle a ressenti, de la peur également.

En l'espace de quelques minutes, sa vie a été soufflée pour le simple plaisir d'un connard.

Elle me raconte qu'après, quand il l'a laissée dans la voiture, elle ne savait pas quoi faire. Elle n'arrivait pas à se rhabiller et quand elle a entendu le bruit d'une portière, elle a eu si peur qu'elle a voulu s'enfuir. C'est là qu'elle est tombée sur Tony et qu'il a compris ce qui venait de se passer.

Lorsqu'elle a fini, je suis incapable de parler. C'est une chose de le savoir, et c'en est une autre de l'entendre. Elle n'est pas entrée dans les détails, et c'est sûrement mieux ainsi, je ne pense pas que je l'aurais supporté. Ouais, je sais, c'est super égoïste de dire ça, je devrais pouvoir tout supporter pour elle.

Je me rends compte soudain que je pleure quand elle pose les mains sur mes joues.

— Pardon, je...

Elle me fait taire d'un baiser sur les lèvres tout en me caressant les joues. C'est elle qui me console alors que ça devrait être l'inverse.

Elle continue de m'embrasser. Je saisis ses mains.

— Patti, arrête. Regarde-moi.

Des larmes inondent ses joues. Elle ferme les yeux.

— Je ne peux pas, Jay, s'il te plaît, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Son menton se met à trembler et de nouvelles larmes rejoignent celles qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

— J'ai si honte.

J'entoure de mes mains son visage et essuie ses larmes.

— Regarde-moi, ma puce.

Elle soulève les paupières et je suis absorbé par la profondeur de son regard, mais aussi la détresse que j'y découvre.

... avec moi

PATTI

— Tu n’as pas à avoir honte, tu n’as rien fait de mal, tu m’entends ? insiste Jay.

Je hoche la tête en fermant les yeux, laissant couler de nouvelles larmes. J’ai l’impression que je ne pourrais plus m’arrêter de pleurer, que depuis que les vannes sont ouvertes, je ne sais plus comment les fermer.

C’est finalement Jay qui s’en charge. Avec sa douceur et sa compassion, avec ses mots.

Sans jamais me quitter des yeux, pour s’assurer que je comprenne à quel point il est sérieux, il me remercie de lui avoir fait confiance et me complimente pour mon courage. Il me dit les mots qu’il faut, les mots qui me font du bien et qui pansent petit à petit mon cœur et mon âme.

Puis il me serre dans ses bras, me cajole et me berce contre lui. Ses caresses sont tendres et réconfortantes. Ses mains pansent les blessures de mon cœur. Il ne s’arrête jamais de parler, il me donne des petits noms comme « ma puce » ou « mon amour » qui font naître des papillons dans mon ventre. Mes larmes finissent par sécher, mon cœur par battre à un rythme régulier. Je me sens vidée et remplie d’amour à la fois. Je suis si épuisée que je ne me rends pas compte que je m’endors, bercée par ses mots.

Le froid me réveille. Jay s’est assoupi, et on ne peut pas dire que la saison soit propice à dormir à la belle étoile, avec un seul un plaid pour deux. Je bouge à peine qu’il se réveille en sursaut en s’agrippant à moi.

— Putain, ça caille ! s’exclame-t-il.

Il descend du hamac et me soulève dans ses bras. Je pourrais

protester que je peux marcher, mais je me sens trop bien pour le faire.

Lorsqu'il me dépose dans son lit, là aussi je pourrais protester que je devrais rentrer chez moi. Au lieu de ça, quand il revient après avoir fermé la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse, je retire mes vêtements. Jay me regarde faire sans rien dire, puis c'est à son tour. Nue sur son lit, je le contemple à la lumière des guirlandes lumineuses de la terrasse. Je me redresse quand il vient sur le lit. Je pose une main sur la fleur tatouée sur son torse, en hommage à sa fille. Je pose mes lèvres dessus et l'embrasse.

— Tu me montres le tien, dit-il.

Je soulève le bras et me tourne légèrement pour qu'il puisse voir le tatouage que je me suis fait faire quelques mois après la naissance de Clarence, sur le côté de mon sein gauche.

— Je voulais être une maman forte pour mon fils. Alors j'ai demandé à la tatoueuse de me dessiner une vague minimaliste.

— Le symbole de la force de la Mère Nature. Il te va si bien.

Il se penche pour embrasser mon tatouage, provoquant des décharges dans tout mon corps et une tension que je n'avais encore jamais sentie aussi forte.

Je lui prends la main et me couche sur le lit en l'entraînant avec moi. Lorsqu'il s'allonge sur moi, je vois les questions dans ses yeux. Il n'a même pas besoin de les poser.

— Fais-moi l'amour, Jay.

Il retient son souffle, les yeux légèrement écarquillés. Il sonde mon regard, étudie mon visage à la recherche de la moindre hésitation, mais il n'y en a aucune à trouver. Je sens son désir, chaud et enivrant. Et je n'ai pas peur.

Cette nuit-là, je fais l'amour pour la première fois avec le garçon que j'aime.

— Deux fois ! s'exclame Melody.

Je lui fais les gros yeux en lui lançant un chut affolé. Nous nous assurons qu'aucun client de la librairie ne nous ait entendus et nous éclatons de rire.

— Et une autre avant d'aller travailler, ajouté-je en m'éventant de la main.

— Eh ben ! rit-elle en s'accroupissant pour ranger des livres dans le rayon.

— Est-ce que c'est mal ? demandé-je tout à coup.

Elle abandonne les livres sur le sol et me prend la main.

— Ce le serait si tu te forçais, ce qui n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Absolument pas.

Elle me sourit tendrement et ajoute :

— Alors ce n'est pas mal du tout, Patti. Par contre, que tu te poses cette question, c'est...

— S'il vous plaît ma petite, je cherche un roman avec une dame qui vit en Angleterre et qui mène des enquêtes, mais je ne sais plus à quel tome j'en suis. Je vous l'ai acheté le mois dernier.

Melody s'excuse en serrant mes doigts entre les siens puis elle accompagne la vieille dame vers la caisse.

— On va regarder ça, venez avec moi.

Je m'accroupis et range les livres que Melody n'a pas eu le temps de remettre en place. Elle a raison, je ne devrais pas me poser ce genre de questions.

Lorsque je la rejoins, elle termine tout juste d'encaisser la cliente. Elle ouvre un des tiroirs sous la caisse et en sort une brochure qu'elle me tend :

— C'est géré par une psychologue, m'explique-t-elle, et c'est gratuit.

Ce sont les horaires du groupe de paroles pour victimes d'agression sexuelle, sur le campus de son université.

— Certains horaires correspondent à ceux de mes cours, termine-t-elle.

Je la serre dans mes bras et la remercie.

— On se voit tout à l'heure, au club ?

On a une petite réunion pour préparer le festival de la noisette qui a lieu le week-end prochain.

— J'apporte le repas, et Tony, ton fils, me confirme Melody en riant.

Je sors de la librairie et marche dans la ville sous un beau soleil automnal. Le comité des fêtes est déjà en train de décorer Owl City pour le festival avec des guirlandes de feuilles, des bottes de foin et des tas de noisettes. Un chapiteau va être installé dans le parc pour le bal qui aura lieu samedi soir. J'ai toujours adoré les festivités de ma ville, mais cette année, le bal aura une saveur toute particulière.

JAY

Les semaines défilent à la vitesse de l'éclair. Mon rendez-vous avec les parents d'Iris s'est bien passé. Finalement, il fallait simplement rassurer le papa sur le déroulement des compétitions et lui confirmer que son implication était la bienvenue. Comme quoi, la communication, parfois, il n'y a que ça de vrai.

Avec Jesse, on a passé tout notre temps libre à avancer la rénovation de l'appartement, si bien qu'entre ça et les cours, Patti et moi, on ne s'est pas autant vus qu'on l'aurait aimé.

Mais je reconnais que ça a ses avantages de travailler au même endroit. Je peux aller l'embrasser dans son bureau entre deux cours, ou simplement la regarder à travers la vitre, depuis la grande salle. Un matin, alors que je dormais encore et qu'elle venait de déposer Clarence à l'école, j'ai même eu l'agréable surprise d'être réveillé par ses baisers. Ouais, ce fut vraiment une torture de sortir de ce lit pour aller courir.

Ce soir, c'est le bal du festival de la noisette, et je compte bien en profiter au maximum.

— On se retrouve directement là-bas ? me demande Patti.

Je suis en train de donner le dernier cours collectif de la journée, après ça, j'ai une heure individuelle avec un élève et ce sera fini pour aujourd'hui.

— On fait comme ça, lui réponds-je.

Je la saisis par la taille et l'attire vers moi pour l'embrasser. Nous avons immédiatement droit à des sifflements des jeunes du cours.

— Tu es fou de faire ça devant des adolescents, me souffle Patti en riant. À tout à l'heure !

— À ce soir, dis-je en la regardant partir. Et vous, vous allez me faire vingt pompes chacun !

J'entends Patti rire aux exclamations outrées de mes élèves avant que la porte se referme derrière elle.

Lorsque je descends de mon appartement en passant par le club, je trouve Jesse assis sur les tapis de sol, occupé à lire un bouquin.

— Eh, mec, hésite pas à utiliser la télévision d'en haut si tu en as marre de ton roman.

— Ça ira.

Je récupère mon portable dans mon bureau et découvre un message de Patti dans lequel elle me dit être impatiente de danser collée à moi.

Je lui réponds que j'arrive, qu'elle a intérêt à me garder la première danse et toutes les autres et que je l'embrasse partout.

J'entends Jesse ricaner derrière moi.

— Je parie que vous écrivez à votre copine, avec ce sourire niais que vous avez, coach.

— Pas niais, mon pote. Heureux.

Il rit en secouant la tête.

— Et toi, tu ne m'as jamais dit s'il y avait une femme dans le tableau.

— Y a que moi, coach.

— Tu pourrais faire une rencontre, au bal, t'es sûr que tu ne veux pas venir ? J'ai un ticket d'entrée pour toi.

L'entrée du bal est payante, quelques euros seulement, et qui seront reversés à une association. C'est la nouveauté de cette année, soufflée par Patti au comité des fêtes.

— C'est pas mon truc, les bals.

Au même moment, la porte s'ouvre violemment et des types entrent dans le club. J'en reconnais quelques-uns. Clyde et Toto, ainsi que deux autres gars, sont armés de battes de base-ball. Lucas ferme la marche, et pénètre dans le club comme s'il était un putain de roi.

Jesse se relève aussitôt. À première vue, il a l'air détendu, les mains ballantes le long du corps, mais en vrai, il est sur le qui-vive. Mes poings à moi se serrent déjà.

Ces mecs-là ne sont pas venus pour parler.

— Salut mon pote, me lance Lucas. Tu répondais pas à mes appels, alors je me suis dit qu'avec les gars, on allait passer pour voir si tu allais bien. Et regardez-le, les gars ! s'exclame-t-il en tendant les bras vers moi. Le boxeur va parfaitement bien !

Un signe de tête de Lucas et ses sbires se mettent à tout casser. La petite table pour le café à l'entrée, le vase sur le comptoir d'accueil, le distributeur à boisson... tout y passe.

Je retiens Jesse qui s'élançait. Et m'adresse à Lucas :

— Qu'est-ce que tu veux Lucas ? Si c'est ton fric que tu veux, je te le rends, y a pas de problème.

Les autres s'arrêtent et Lucas avance vers moi.

— Tu sais ce que je veux, mon pote.

— C'est fini, ça, je combats plus. Et tu pourras casser tout ce que tu veux ici, ça ne me fera pas changer d'avis.

Mon sang tambourine à mes tempes. Tout ce que je veux c'est qu'ils se tirent d'ici sans que ça aille plus loin.

Lucas adresse alors un drôle de regard à Jesse.

— Jesse Jackson, dit-il.

Dans ces deux mots, je devine qu'on est dans la merde. Jesse le comprend aussi, il se redresse et fait un pas en avant. Tous les deux,

on est plus grands que Lucas, mais ça ne semble pas le déranger. Il a le surnombre en sa faveur.

— T'as le bonjour de ton cousin, ajoute Lucas.

Jesse tressaille. J'ignore ce que ça veut dire, mais ça sent pas bon du tout à voir sa tête.

— Qu'il aille se faire foutre, crache Jesse.

— T'es sérieux, mec ? J'ai qu'un mot à dire, et il racontera tout à la police. À moins que tu viennes combattre pour moi, ce soir, le boxeur, ajoute-t-il pour moi.

— Ne l'écoutez pas, coach.

— Tu choisis, mon pote, continue Lucas. Soit tu boxes pour moi ce soir, soit ton nouveau pote va en taule. Y a rien de compliqué là-dedans, pas vrai, les gars ?

Ses potes hochent de la tête en agitant leur batte de base-ball.

— Ne l'écoutez pas, coach, répète Jesse. Ce n'est pas grave. Je m'en moque d'aller en prison.

Je sais comment c'est en prison, et je ne le souhaite à personne, encore moins à mes amis.

— Une soirée, mon pote, lance Lucas. C'est tout ce que je demande.

— C'est non, fait Jesse en se plantant devant lui. Dis à mon cousin qu'il peut parler autant qu'il veut.

C'est alors que Lucas sort une arme à feu, et la pointe sur Jesse.

— Je commence à perdre patience ! s'écrit Lucas.

Jesse et moi levons les mains devant nous. Jesse recule prudemment.

— C'est bon, Lucas, tu peux ranger ton arme. Je vais boxer pour toi.

— Eh ben voilà ! s'exclame-t-il. Je savais bien qu'on allait s'entendre, mon pote ! Attachez celui-là ! Et toi, tu viens avec moi.

... je vais perdre

PATTI

— Tu te souviens de ton premier bal ? demandé-je à Melody.

Nicole est en train de rassembler ses cheveux en un chignon pendant que moi je m'occupe de son maquillage. Ma salle de bain étant trop petite pour nous trois, nous avons tout transporté sur la table de la cuisine.

— Première cuite et première nuit avec un garçon, ça ne s'oublie pas !

— Tu veux dire que la première fois que tu as couché avec Tony tu étais bourrée ! s'exclame Nicole.

Melody va pour lui répondre mais je l'en empêche en plaquant ma main sur sa bouche.

— N'oublie pas que c'est mon frère, je ne veux rien savoir !

— Promis, articule-t-elle difficilement contre mes doigts.

Je retire ma main. Y a plus qu'à refaire son rouge à lèvres. Je verse du démaquillant sur un carré de coton réutilisable offert par Melody qui prend tous ces trucs de l'environnement très au sérieux.

— Sans entrer dans les détails, commence Melody une fois que j'ai retouché son rouge à lèvres, ce n'est pas ce soir-là qu'on a... enfin tu vois.

— Couché ensemble, dit Nicole. Tu sais, Tony n'est pas mon frère, tu peux me raconter tous les détails croustillants !

— Je crois que je vais les garder pour moi, rit Melody.

Nicole croise les bras, puis m'adresse un regard calculateur.

— Et toi, alors ? Raconte ! J'en reviens pas que tu sois avec Jay ! Remarques, quand j'y pense, la première fois qu'on l'a vu, tu te souviens ?

Je m'en rappelle très bien, oui. J'avais souvent entendu parler de Jay dans les lettres de Tony. J'ai été surprise en le voyant, je ne l'imaginais pas comme ça. J'ai aussi été surprise de ma réaction.

— Je l'ai embrassé.

— Tu l’as embrassé ! s’exclame Nicole. C’était un signe.
Elle vérifie la coiffure de Melody et ajoute :
— Tu es parfaite, ma belle !
— Un signe de quoi ? demande Melody.
— Que Patti avait enfin trouvé l’homme de sa vie ! Allez, allons enflammer le *dancefloors* !
Melody et moi la regardons avec de gros yeux.
— Oui, bon ben allons au moins essayer de passer une bonne soirée, même si c’est à Owl City !

Plus tard, nous retrouvons les garçons. Tony et Vincent se sont chargés d’accompagner Clarence plus tôt, il voulait voir l’envol de la chouette.

— Alors, comment c’était ?

Tony m’indique l’estrade derrière lui. Le maire Suarez et Gus sont en train de parler avec un monsieur qui visiblement préférerait être ailleurs. Gus fait de grands gestes vers une chouette, posée tranquillement sur un présentoir, devant l’orchestre.

— Elle n’a pas voulu s’envoler, m’explique Tony. Ils ont tout essayé. C’était marrant.

— Maman ! La chouette fait la tête, regarde !

— C’est sa tête normale, mon petit cœur.

— Ben elle devrait la changer, dit-il en se plantant devant l’oiseau et en lui faisant des grimaces.

Melody commence à lui expliquer ce qu’elle a appris sur les chouettes depuis qu’elle vit à Owl City. Clarence, comme toujours avec elle, est fasciné.

Je sonde les alentours du regard, à la recherche de Jay.

— Il n’est pas encore là, me dit mon frère. Il ne va pas tarder. Et il te trouvera très belle.

Je souris en rougissant un peu. Je porte une jupe longue moulante, fendue sur le côté et un haut en dentelle noire assortie.

Billy et son amie autrice de science-fiction Susan entrent sous le chapiteau. Susan porte son chien Dracula dans son sac, en bandoulière.

— C’est super de vous voir ici, Susan ! m’exclamé-je sincèrement.

— Merci, Patti, j’avais très envie d’assister à un festival de la ville. Dommage qu’on ait loupé l’envol de la chouette.

Elle adresse un coup d’œil complice à Billy, qui lui sourit avec un air de connivence. J’imagine très bien la raison de leur retard.

— Vous n’avez rien manqué, leur apprend Tony. La chouette est toujours là.

Nous nous tournons vers l’estrade, où Gus et le maire sont encore en pleine discussion avec le fauconnier qui commence réellement à

perdre patience. Gus se met tout à coup à parler plus fort en agitant les bras, la peau de son visage virant à l'écarlate. Il s'agite tellement qu'il bouscule le guitariste. Ce dernier fait un écart pour éviter Gus et va bousculer la chanteuse qui, surprise, pousse un cri dans le micro, provoquant un effet Larsen. Tout le monde se bouche les oreilles en criant, et bien sûr, la chouette choisit ce moment pour s'envoler.

La foule applaudit puis découvre Gus à moitié affalé sur le guitariste, et c'est un éclat de rire général.

— Tu ne m'avais pas menti ! s'exclame Susan en s'essuyant les yeux tant elle rit. J'adore cette ville !

Je ne peux qu'approuver, même quand tout se passe de travers, ça reste notre ville chère à notre cœur.

— Bonsoir, les jeunes, nous salue Nic.

Billy présente Susan, et la conversation s'engage entre eux. Je les écoute distraitement, tout en surveillant l'entrée du chapiteau.

— Il n'est toujours pas là, constate Melody.

— C'est bizarre, non ?

— Tu as essayé de l'appeler ?

Je compose le numéro de Jay, mais je tombe sur la messagerie après plusieurs sonneries.

— Essaie au club, m'encourage Melody.

Là aussi, ça sonne jusqu'à ce que le répondeur se mette en marche.

— Il doit être en route.

Melody me prend la main.

— Allons danser !

JAY

Je suis coincé à l'arrière du 4 × 4 de Lucas, entre ses potes. Lucas est à l'avant, côté passager, et son arme ne le quitte plus. J'ignorais qu'il en était à ce niveau-là, mais ça ne devrait pas m'étonner, avec ses activités. Tout cet argent qui circule les soirs de matchs, il doit forcément organiser des paris.

Je suis dans la merde. Accepter de combattre pour lui a été une des plus grosses conneries de ma vie.

Si je ne trouve pas comment mettre fin à ça, il ne va plus me lâcher. Sauf que là, on ne rigole plus. Lucas et sa bande sont passés à un niveau supérieur de délinquance, il ne faudra pas grand-chose pour que ce soit l'escalade. Je sais comment ça fonctionne. J'en ai croisé des gars comme lui en taule.

Mon cerveau tourne à plein régime. J'essaie de ne pas penser à la déception de Patti et à son inquiétude quand elle saura. Ce qu'il faut, là, pour l'instant, c'est que je reste en vie. Mais après ? Qu'est-ce qu'il se passera ? Lucas va sans arrêt faire pression sur moi, nous menacer, ma famille et moi, avec son arme ?

Lorsqu'on arrive à Providence et que l'on se gare dans le sous-sol du bâtiment où ont lieu les combats, j'ai un début de plan.

Les types descendent de voiture. Lucas ouvre sa portière.

— J'ai une proposition à te faire, mon pote.

Il s'arrête, tourne la tête vers moi et me sourit :

— Je crois pas que tu sois en position de proposer quoi que ce soit, le boxeur.

— Tu veux te faire un max de pognon ? insisté-je.

Il soupire et après avoir adressé un geste aux autres, il referme sa portière.

— Je t'écoute.

— Tu oublies Jesse et ce soir c'est le dernier soir que je me bats pour toi.

Il part dans un rire forcé tout en caressant d'un geste obscène l'arme posée sur ses genoux. Ce type doit avoir un sérieux complexe d'infériorité.

— Et tu peux me dire en quoi ça va me rapporter un paquet de fric ?

— Ce soir, je vais combattre gratuitement pour toi, et je vais perdre.

... à contrecœur

PATTI

Ce n'est pas normal que Jay soit si en retard. Il avait un cours individuel à donner quand je suis partie du club, et ensuite, il voulait se doucher avant de nous rejoindre au bal.

— On a volé ma cavalière, tu danses ?

Tony me tend la main, le buste penché en avant, un bras derrière le dos.

— Qui a volé ta cavalière ? demandé-je en passant les bras autour de son cou.

— Ton fils.

— Je suis désolée de te l'apprendre, mais tu as un sérieux concurrent, là.

— Je m'en étais rendu compte, rit-il.

Je ne parviens plus à rire, quelque chose au fond de moi m'en empêche.

— Il va arriver, Patti.

— J'ai un mauvais pressentiment.

Je sens les bras de Tony se figer tout à coup et mon cœur s'affole.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le dragon est dans la place.

Je relâche immédiatement mon souffle. Ce n'est que notre mère. Et pas Jay qui aurait eu un accident ou que sais-je encore.

— Et il se dirige droit sur nous, ajoute Tony.

— Ne paniquons pas, frangin. On n'est plus des enfants. Le dragon ne peut plus rien contre nous. Oh tiens, salut maman, ça va ? Tu passes une bonne soirée ? Tu as vu la chouette, tout à l'heure ? Non parce que vraiment, c'était tellement drôle.

Je bredouille lamentablement, ce qui fait rire Tony.

— Pauvre Gustave, il était mort de honte. Ce n'est pas correct de se moquer de lui ainsi.

J'avais oublié que Gus était son associé et qu'elle prend toujours sa

défense.

— Où est Clarence ?

Elle tend le cou pour le chercher dans la foule qui danse autour de nous.

— Avec Melody, dit Tony.

— Celle qui tué son frère. Je l'ai lu dans la gazette. Qui se ressemble s'assemble.

Mon frère la regarde sans rien dire puis il s'en va retrouver Melody et Clarence. Il glisse quelques mots à l'oreille de mon fils, qui tourne la tête vers nous.

— Elle a sauvé ton fils, dis-je à ma mère à voix basse. Tu pourrais au moins lui être reconnaissante.

— On récolte ce qu'on sème.

J'ai tout à coup une idée bien trop précise de la réaction de ma mère si je lui avais dit avoir été violée.

— Jill ! s'exclame Clarence en accourant vers nous. Tu es venue ! Tu as vu la chouette ? Elle s'est envolée, c'était trop cool !

Ma mère s'accroupit face à Clarence et son visage change. Il passe de la dureté à la douceur, comme ça, en une seconde.

Si c'est difficile entre ma mère et moi parce que je lui en veux de la manière dont elle traite Tony, je ne peux pas la priver de son petit fils. Et Clarence l'adore, allez savoir pourquoi.

— Allez, viens, on va danser, Jill ! s'exclame Clarence, infatigable.

Ma mère rit, et j'en reste sans voix. Je les regarde commencer à se trémousser au centre de la piste, tout en éprouvant un sentiment de fierté pour mon fils. Il est formidable.

Je profite que personne ne fait attention à moi pour m'éclipser de la fête. Tout en marchant, je rappelle Jay, mais je tombe encore sur sa messagerie. J'arrive vers la librairie quand un bruit me fait sursauter. Je me retourne vivement et tombe nez à nez avec un type.

— C'est moi, c'est Jesse.

— Oh bon sang, tu m'as fichu une de ces frousses !

Je remarque qu'il boite plus que d'habitude, il a même besoin d'une canne pour se déplacer.

— Que se passe-t-il ?

— Tony est chez lui ?

— Quoi ? Non, il est au bal.

— Ah oui, j'avais oublié.

— Jesse, réponds-moi, qu'est-ce qui se passe et où est Jay ?

Il se laisse tout à coup tomber sur le trottoir. J'aperçois une entaille sur son front, sous la lumière du lampadaire. Je sors un mouchoir de mon sac et appuie sur son front.

— Tiens ça, je vais chercher Tony.

Je cours jusqu'au chapiteau puis me faufile parmi la foule. Je

trouve Tony et Melody enlacés pour un slow. Je pose ma main sur le bras de mon frère. Il comprend immédiatement que quelque chose ne va pas.

Lorsque nous sommes réunis autour de Jesse, il nous raconte que Lucas a fait irruption au club avec d'autres types, qu'ils ont commencé à tout casser. Lucas voulait que Jay combatte pour lui ce soir, mais il a refusé.

— Il s'en est pris à moi, avoue Jesse. J'ai...

Il baisse la tête sur le bitume et se passe une main sur le visage.

— J'ai fait un truc stupide quand j'étais jeune, avoue-t-il. Je suis désolé, j'aurais dû vous le dire.

Tony pose une main sur son épaule et le regarde droit dans les yeux quand il lui dit :

— On a tous fait des choses stupides. Ce qui compte, c'est qui tu es maintenant, et tu fais partie de cette famille.

Jesse hoche la tête et je devine à ses mâchoires contractées qu'il a du mal à l'accepter.

— Lucas avait une arme, il n'a pas laissé le choix à Jay. Ils m'ont attaché, après m'avoir frappé pour la forme, et sont partis avec lui. Je suis venu aussi vite que j'ai pu.

Il semble exténué.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Tony ?

— Je vais le chercher, me répond mon frère.

— Tu délirés ! m'exclamé-je. Il faut appeler la police !

— Et leur dire quoi, Patti ? Que notre pote participe à des combats illégaux ?

— Qu'il y a été contraint !

Il tend la paume de sa main ouverte.

— Tu me prêtes ta voiture ?

— Je viens avec toi.

— Patti, non.

— Écoute-moi avant de refuser. Tu as l'intention de faire quoi une fois là-bas ? Casser la figure à tout le monde ?

Je le vois pâlir et je sais que j'ai touché une corde sensible, mais tant pis.

— Lucas m'aime bien, je suis sûre que je peux le raisonner. Laisse-moi essayer, Tony.

Tony hoche finalement la tête, bien qu'à contrecœur, et nous partons.

JAY

J'enchaîne les matchs pendant plus d'une heure, en alternance avec d'autres participants. Je prends quelques coups, mais l'essentiel est là, je gagne chacun de mes combats. C'est ce qu'il faut, pour faire monter les paris.

Et après, je dois perdre.

De toute ma carrière de boxeur, il m'est déjà arrivé de perdre un match plus d'une fois. Mais je n'ai jamais triché. Si c'est le prix à payer pour que Lucas me laisse tranquille...

Depuis les vestiaires où j'attends mon prochain match, j'entends la foule se déchaîner et scander deux mots que je ne saisis pas. La porte s'ouvre, laissant entrer l'intensité de ce qui se passe de l'autre côté, et Lucas.

— Alors, mon pote, j'ai une putain de surprise pour toi, tu ne vas pas en revenir. Tu les entends ?

Il se tourne vers la porte, le regard rêveur. Ou calculateur.

— Tu ne devineras jamais qui a demandé à t'affronter.

Il attend que je devine, mais je ne suis clairement pas dans l'ambiance, là.

— J'en ai rien à foutre.

— Tu les entends scander son nom ? demande-t-il en m'ignorant. Ça va être le match de l'année, mon pote.

La porte s'ouvre à nouveau. Un des types de tout à l'heure adresse un signe de tête à Lucas qui lui répond de la même manière. La foule est effectivement en délire. Elle hurle le nom d'un gars, que je peux apercevoir dans la cage, d'où je suis. Il est énorme.

— Il vient de défoncer son adversaire, et tu vas devoir faire pareil, mon pote. Faut que ça soit violent.

— Pourquoi ? Peu importe la manière, du moment que je gagne.

— Parce que ton dernier combat est contre « la Bête », mon pote, et si tu veux que les paris flambent, il va falloir te montrer à la hauteur. Tu gagnes trop proprement. Putain, mets-y de la rage. T'es pas la seule coqueluche de ces dames.

Il retourne vers la porte en marche arrière :

— N'oublie pas, il faut que ça soit violent, mon pote.

Lorsque j'entre dans la cage pour mon avant-dernier combat, un éclat blond attire mon attention, sur le côté.

Patti

Impossible ! J'ai dû rêver ! Patti est à Owl City en train de danser avec sa famille, au bal. Elle est sûrement en pétard contre moi, peut-être même qu'elle est en train de m'insulter sur mon répondeur, mais

au moins, elle est en sécurité. Par contre, j'ai dû rompre ma promesse. Je lui avais promis que je ne combattrais plus...

Je ferme les yeux et prends de longues inspirations. Je dois me concentrer sur mon adversaire et penser à Patti ne m'aidera en rien.

L'arbitre nous dicte une fois de plus les règles. Ça va vite, il y en a si peu. Puis la cloche retentit.

... d'une manière ou d'une autre

PATTI

Je garde un très mauvais souvenir de cet endroit. Je suis venue une seule fois, c'était avec Nicole et Melody. Je ne suis pas très friande de violence en règle générale, et assister au carnage auquel nous avons eu droit, ça m'a suffi pour toute une vie. Mais être ici me rappelle surtout ce moment de frayeur que j'ai ressentie quand j'ai cru que mon fils était en danger.

— Où est Lucas ? demandé-je à mon frère.

Il y a tant de bruit que nous avons du mal à communiquer.

— Normalement, il traîne à l'écart de la cage, vers les vestiaires, me crie Tony.

Il va falloir donc qu'on traverse ce bordel. Tony me prend le bras et passe devant pour nous frayer un chemin parmi les spectateurs. Mais très vite, nous sommes séparés par un mouvement de foule. J'ai un moment de grosse panique. Je suis ballottée de droite à gauche, je n'ai qu'une envie, c'est de m'accroupir sur le sol en me bouchant les oreilles. Mais je doute que ça soit bien recommandé de faire ça ici. J'inspire longuement et tente de retrouver Tony en avançant droit devant moi.

Je relève la tête et comprends ce qui a provoqué ce mouvement de foule. Jay vient d'entrer dans la cage. Il ne faut pas qu'il me voie ! S'il se rend compte que je suis là, il va péter les plombs et ça ne fera qu'aggraver la situation.

Je me faufile entre les gens et au bout de deux minutes interminables, je parviens enfin à m'extirper de là. Mais pas de Tony en vue.

Je lui envoie un message pour lui dire de ne pas intervenir, que je m'occupe de Lucas. Je dois m'y reprendre à plusieurs reprises tant j'ai les mains qui tremblent. Puis je longe le mur pour atteindre les vestiaires. Il y a moins de monde de ce côté, c'est plus facile de circuler. J'ai aussi une belle vue sur la cage. *Ne pas regarder, ne pas*

regarder, ne pas regarder...

Lucas est là, entouré de plusieurs mecs qui ont l'air de vouloir casser la figure de tous ceux qui s'approcheraient. J'envoie un nouveau SMS à Tony pour lui dire que j'ai trouvé Lucas et que je m'en charge.

Je m'en charge. Tu parles ! Je préférerais être partout ailleurs qu'ici. La dernière fois que j'ai vu Lucas, il m'a traitée de pute et Jay l'a frappé. Et moi qui viens lui demander de laisser tranquille Jay... Comme si un mec comme lui pouvait me faire une fleur.

Je réfléchis à toute vitesse. Il faut que je prenne Lucas à son propre jeu, que j'agisse selon ses règles. La gentillesse et la compassion, il ne connaît visiblement pas. Je dois parler le même langage que lui.

La vache ! J'aurais bien besoin d'un remontant, là, tout de suite !

Je retire discrètement mon soutien-gorge noir et déboutonne quelques boutons de mon haut en dentelle. Je m'ébouriffe les cheveux. Je vérifie mon portable, et le glisse avec mon soutif dans mon sac que je garde ouvert devant moi.

Une grande inspiration, et je marche tout droit sur Lucas. Il me remarque presque immédiatement. Je sens son regard insistant sur mes hanches et ma poitrine qu'on devine à travers la dentelle. Lorsqu'il se rend compte de qui je suis, un sourire naît sur son visage, et je n'aime pas ça du tout.

Je me faufile entre ses gardes du corps en ondulant des hanches, et au lieu de m'arrêter à une distance raisonnable de Lucas, je pénètre dans son espace personnel. Il a un léger mouvement de recul, puis il se reprend et passe un bras autour de ma taille pour me coller à lui. Son regard est fixé sur ma poitrine.

— Tu es venue voir ton homme prendre sa raclée. Tu arrives juste à temps, « la Bête » va bientôt faire son entrée.

Je tressaille à ce mot et des images de que ce monstre a fait subir à ses adversaires, le soir où je suis venue avec les filles, surgissent dans mon esprit.

Lucas prend mon frisson pour une invitation. Sa main descend sur mes fesses et je dois produire un effort surhumain pour ne pas lui mettre mon poing dans la figure.

Je me penche vers son oreille :

— Il n'y aurait pas un endroit où être tranquille.

Il me sourit d'un air lubrique et m'entraîne derrière lui. On entre dans une pièce et avant de fermer la porte, il dit à l'un de ses gardes de rester devant. Et je me retrouve seule avec Lucas.

JAY

Je ne comprends pas ce qui se passe. Je viens de voir Patti se frotter contre Lucas et partir avec lui s'enfermer dans une salle. Il faut que je sorte de cette cage ! Mais avant que j'en aie le temps, mon adversaire entre pour mon dernier combat. Il est énorme. Il me dépasse d'une bonne tête et doit bien peser plus de vingt kilos que moi.

Les gens se mettent à scander son nom, « la Bête », et une autre partie scande le mien. J'aperçois les sbires de Lucas prendre les paris.

Mon regard revient sur la porte par où Lucas et Patti sont partis. Mais qu'est-ce qu'elle fout, putain ?

L'arbitre vérifie nos tenues. Il nous rappelle les règles. Je suis foutu, je ne vais pas pouvoir échapper à ce combat. Patti est seule avec ce connard. Il peut se passer n'importe quoi.

Soudain, je comprends les intentions de Patti. Et pourquoi.

Non...

Je ne la laisserai pas faire. Je fais volte-face pour sortir de la cage mais la cloche retentit au même moment et mon adversaire me tombe sur le dos. Ses gros bras s'enroulent autour de mon torse. Il me soulève du sol. Impuissant, je remue dans ses bras comme un vulgaire ver de terre. Puis il me soulève au-dessus de sa tête comme si je ne pesais pas mes quatre-vingts kilos de muscles et il me jette sur le sol. Ma tête s'écrase lourdement. J'ai un moment de blanc pendant lequel je ne vois et n'entends plus rien. Je crache du sang. La foule hurle. Je me mets à quatre pattes et essaie de me relever. Je reçois un coup de pied dans les côtes qui me fait rouler. Puis encore un autre.

Je ne pense qu'à une chose, sortir de cette cage, et pour ça, je dois mettre fin à ce combat, d'une manière ou d'une autre.

... devant mes yeux

PATTI

Je me retrouve dans une salle que je devine être l'endroit où Lucas fait la fête en fin de soirée. Plusieurs canapés sont disposés contre deux des murs. Le troisième est pour le ravitaillement. Et quand je dis ravitaillement, on a de tout. Des boissons à ce qui semble être de la drogue.

— Tu veux boire quelque chose ? me demande Lucas en se servant un verre de whisky. À moins que tu sois du genre à prendre des petites pilules.

Il me tend un sachet de comprimés. Je refuse poliment et au regard qu'il m'adresse, je me dis que j'aurais au moins dû accepter un verre. Sans le quitter des yeux, je marche jusqu'à lui, saisis son verre et le bois cul sec.

— Voilà qui me plaît, fait-il en se resservant.

Je profite de ce qu'il a le dos tourné pour vérifier mon portable. À l'extérieur, la foule rugit.

— On dirait que « la Bête » est en train de gagner. Tu veux peut-être aller voir ça ?

— Ce qui se passe ici est bien plus intéressant.

Alors que tout mon être me hurle de fuir.

— C'est qu'un boxeur, ajouté-je. Tandis que toi...

— Je savais bien que les filles dans ton genre aimaient le fric.

— Tu as toujours su qui j'étais, je me souviens de tes avances au lycée.

— Avances que tu as repoussées.

Il vide son verre en une gorgée et le cogne sur la table. Il saisit un sachet de comprimés roses.

— On était jeunes et stupides.

— Et sans un rond, en ce qui me concerne, dit-il en ouvrant le sachet.

S'il prend cette merde, à mon avis c'est foutu.

— Et regarde-toi maintenant.

Je me colle à lui, la poitrine en avant. Forcément, les comprimés ne l'intéressent plus.

— Tu es le roi de cette ville, tu as ce que tu voulais.

— Et ton frère, il est plus rien.

— Contrairement à toi.

Il me regarde tout à coup d'une manière suspicieuse. Il faut que j'aille plus loin si je veux le faire parler. Il faut qu'il ait confiance en moi. Ou qu'il perde la tête.

J'enfouis une main dans ses cheveux bruns et m'approche de sa bouche en essayant de refouler la vague de nausée qui me submerge.

C'est moi qui ai le contrôle, c'est moi qui ai le pouvoir. Je ne dois pas l'oublier.

— Ces combats que tu organises, je trouve ça si excitant.

Une nouvelle vague de nausée surgit quand je sens la bosse de son pantalon. Un gémissement de dégoût m'échappe et il prend ça pour un encouragement.

— Comment tu as eu l'idée, raconte-moi ?

— Pourquoi, ça t'excite ?

— Tu n'imagines pas à quel point. Il faut être intelligent pour organiser tout ça sans se faire prendre. Tu vis tellement dangereusement, et ça m'excite encore plus.

— J'ai des relations, ça aide, fait-il en bombant le torse. Mais ouais, je suis doué pour ça.

Tout à coup, il saisit mon bras et me retourne. Il plaque mon dos contre son torse et passe un bras par-dessus mon épaule. Sa main atterrit entre mes seins et il se frotte contre mes fesses.

J'entends un bourdonnement, puis des petits points noirs apparaissent devant mes yeux.

JAY

Les bras de mon adversaire sont plus larges que mes cuisses. Il pourrait m'arracher la tête avec des muscles pareils. Faut que je reste loin de lui. Ce connard n'a pas que la force pour lui, il est aussi rapide pour son poids. J'ai du mal à penser calmement, mon esprit ne se focalise que sur ce qui est en train de se passer dans cette pièce. Mes yeux font le va-et-vient entre « la Bête » et la porte, et ce n'est pas bon du tout.

Mon adversaire profite d'un de ces moments d'égarement pour m'envoyer un uppercut qui me déséquilibre. Je sens mes dents s'entrechoquer et ma tête part en arrière. Je serais tombé s'il ne m'avait pas retenu. Ses bras m'encerclent et je suis si sonné que je ne peux rien faire pour lui échapper. Il me serre contre sa poitrine, je commence à voir des points noirs devant les yeux. Impossible de me dégager, ses bras sont comme des pinces en acier autour de mon torse. Je recule légèrement la tête et la propulse le plus fort possible en avant. Mon front atteint l'espace entre ses deux yeux. Le sang coule immédiatement par son nez. Il me relâche et porte les mains à son visage.

La foule est en transe, elle scande mon nom.

Le type essaie de m'atteindre en donnant des coups de poing, mais je me déplace rapidement autour de lui et évite chacune de ses attaques. Quand il tanguait en avant, je lui administrais un crochet du droit. Je l'atteins comme ça trois fois. La quatrième, il parvient à anticiper et sa grosse main se referme autour de mon poignet. Il tire violemment sur mon bras. J'ai le réflexe de ne pas me retenir, sinon il m'aurait disloqué l'épaule. Je trébuche en avant devant lui. Il m'envoie un coup de genou dans le ventre. Je me plie en deux, le souffle coupé. Son coude s'écrase derrière ma tête et je m'effondre à ses pieds.

Ma vue se trouble. Dans ma tête, des images de Lucas en train de s'en prendre à Patti défilent en continu.

Je saisis les chevilles de mon adversaire. La surprise aidant, je parviens à le faire basculer. Il touche à peine le sol que je suis déjà sur lui. Je noue les cuisses autour de sa taille et mes bras autour de sa gorge. Il ne peut plus bouger. Ses jambes s'agitent, il essaie de prendre appui sur le sol pour se soulever, mais je reste accroché comme si ma vie en dépendait. Il parvient à atteindre une fois mes reins avec son genou, mais je ne lâche pas putain. Je ne peux pas perdre ce combat. Si je perds, je sortirais de cette cage sur une civière, comme ses précédents adversaires. Je dois sortir d'ici rapidement, sur mes deux

jambes, ou au moins en état d'aller casser la gueule de Lucas.

J'envoie un coup de tête à mon adversaire, ignorant la pulsation de la douleur dans mon front. Cela me permet de me relever au-dessus de lui et d'enchaîner quelques coups de poing. Il lève les bras et essaie de saisir les miens. Je parviens à reprendre ma position et le cingle à nouveau. Il souffle comme un bœuf. Il n'a pas l'habitude de se retrouver dans cette position de faiblesse.

C'est maintenant ou jamais.

J'appuie de tout mon poids mon avant-bras contre sa trachée. C'est alors qu'il parvient à se retourner grâce à ses jambes et il m'éjecte. Je suis debout avant lui. Je m'élance, l'épaule en avant et le percute de plein fouet. Il titube en arrière jusqu'au grillage de la cage. Je ne lui laisse pas le temps de se reprendre. Je boxe jusqu'à ce que mes poings soient couverts de son sang.

L'arbitre nous tourne autour et saisit finalement mon bras pour m'arrêter. Il le lève au-dessus de ma tête pour célébrer ma victoire. Je le pousse et trébuche en essayant de sortir de la cage. J'ignore la douleur à ma tête qui me fait tanguer, et dévale les marches. Je loupe la dernière et me rattrape à un mec.

— Tony ?

— Putain, Jay, ça va ?

Je hoche la tête, provoquant une vive douleur dans mon crâne.

— Patti.

— Je sais, elle est avec Lucas ! me presse Tony.

Quand on arrive devant la porte gardée, peut-être est-ce le fait que je vienne de défoncer « la Bête » ou bien le sang qui goutte sur le sol, toujours est-il que le type se décale sans sourciller et nous ouvre la porte.

J'ai du mal à comprendre ce que je vois. Lucas est affalé sur le sol, Patti au-dessus de lui, elle brandit un téléphone portable.

... le bon pour elle

PATTI

Quand Lucas m'a saisi par-derrière et qu'il s'est collé à moi, j'ai cru m'évanouir. J'allais revivre ce qu'il s'était passé cette nuit-là, j'étais à nouveau impuissante, et Lucas allait faire ce qu'il voulait de moi. Jusqu'à ce qu'à ce qu'une petite voix, au fond de moi, se réveille. Et cette petite voix, elle me disait que j'étais forte, que je pouvais me battre, et elle me hurlait « NON ».

En fait c'est moi qui ai hurlé. Je me suis penchée en avant en saisissant le bras de Lucas. Surpris, il a été déséquilibré et j'ai réussi à le faire passer par-dessus ma tête en utilisant le poids de son corps, comme Jay me l'avait appris. Un bon coup de pied bien placé a suffi à le maintenir au sol. Puis j'ai appuyé mon talon sur ses parties génitales déjà en souffrance. Il a perdu toutes ses couleurs en un instant.

J'ai brandi mon téléphone.

— J'ai tout enregistré. Tu adores tellement te vanter qu'il ne manque rien.

La porte derrière moi s'ouvre à la volée. Tony et Jay entrent en trombes. Jay se précipite sur nous en boitant, une main sur les côtes. Son visage, son torse et ses mains sont en sang. Je le reconnais à peine. Cette rage dans son regard, c'est ce qui me perturbe le plus. Je suis déséquilibrée, si bien que mon pied s'écrase sur les parties génitales de Lucas qui se met à crier.

— Oups.

— Je vais te tuer, Lucas ! hurle Jay.

Je lui saisis les bras pour le retenir, mes doigts glissent sur le sang qui recouvre sa peau.

— Jay, tout va bien.

Lucas en profite pour se relever. Jay se dégage et fonce sur lui. Mais au lieu de le frapper, il le désarme. Il vide le chargeur, essuie l'arme et la balance sous une table. Ma tête se met à tourner. J'ignore comment, mon cerveau avait occulté cette information. Lucas était armé tout ce

temps. Je ne désire qu'une chose, c'est partir d'ici et ne plus jamais revoir le visage de Lucas.

— L'enregistrement est déjà en possession d'une personne qui a ordre de l'envoyer à la police si je ne l'appelle pas dans deux minutes, menacé-je en consultant ma montre.

— On avait un accord, s'énervé tout à coup Lucas en pointant un doigt vers Jay. Tu devais perdre, mon pote.

— Et toi tu devais rester loin d'elle, rétorque Jay.

— Hé ! Tu l'as regardée, tu peux pas m'en vouloir d'avoir cédé à ses avances !

Tony et moi devons retenir Jay. Et on n'est pas trop de deux pour ça. Le corps de Jay tremble de rage.

Lucas ricane et s'adresse au garde, près de la porte :

— Va me chercher ses affaires.

La garde revient en moins d'une minute, et remet le sac de Jay à Lucas. Il l'ouvre et récupère une enveloppe.

— Je vais garder ça pour le dédommagement, dit-il. Maintenant, dégagez de chez moi.

— Et toi, ne t'approche plus jamais de ma famille.

La menace dans la voix de Jay ne laisse aucun doute à ce qu'il serait capable de lui faire.

Jay passe un bras autour de mes épaules et nous partons. Au moment où nous passons la porte, Lucas interpelle Jay :

— Elle embrasse même pas bien, ta sale pute.

Ni Tony ni moi n'avons le temps de réagir. Jay se retrouve face à Lucas et lui décroche la plus belle droite que j'aie jamais vue.

— C'est parce que tu n'es pas le bon pour elle, connard.

JAY

Cette droite m'a fait un bien fou, même si elle n'était pas nécessaire. En retournant vers Patti, je me rends compte qu'elle ne porte pas de soutien-gorge sous son haut en dentelle. Elle surprend mon regard et croise les bras sur sa poitrine. Je récupère ma chemise dans mon sac et la lui dépose sur les épaules. Elle s'emmitoufle dedans en me remerciant du bout des lèvres.

Le retour à la voiture se fait en silence. Mon corps proteste à chaque pas et j'ai un mal de crâne d'enfer.

— À qui tu as envoyé l'enregistrement ? demande Tony à Patti.

— À personne, répond-elle en lui tendant ses clés. Tu veux bien conduire, je ne m'en sens pas capable.

C'est vrai qu'elle est pâle, sous la lumière des réverbères de la rue. Quant à moi, j'ai l'impression qu'un train m'est passé dessus. Je m'affale à l'arrière et Patti grimpe juste derrière moi. Tony récupère une boîte de premiers secours dans le coffre et la remet à Patti avant de démarrer.

Elle coupe les bandes autour de mes mains, les jette à ses pieds. Puis elle imbibe une serviette avec de l'eau en bouteille et nettoie avec application le sang. Lorsqu'elle arrive à mon visage, je grimace de douleur. Elle désinfecte mes plaies, les panse et me fait prendre des analgésiques. Quand elle a terminé, elle se renfonce dans son siège et tourne la tête vers la vitre.

Je saisis ses mains, et l'attire à moi, j'ai besoin de la toucher pour m'assurer qu'elle aille bien. Elle murmure mon prénom. J'y entends des larmes et ça me retourne le cœur.

— Pourquoi, Patti ? Pourquoi tu as fait ça ? Tu imagines ? Il aurait pu... il voulait...

Je n'arrive même plus à parler. Tout se bloque dans ma cage thoracique. Elle me saisit par les épaules et m'attire contre elle.

— Je ne pouvais pas rester sans rien faire, dit-elle, sa voix entrecoupée de sanglots.

Je me dégage de ses bras et elle prend mon visage entre ses mains. Elle essuie les larmes qui dévalent mes joues sans que j'y puisse quoi que ce soit.

— Tu es ma famille, Jay. Je t'aime.

Mon cœur bouge dans tous les sens et moi je reste coincé là, sans pouvoir répondre. Je la serre contre moi en espérant qu'elle entende les mots que je suis incapable de prononcer tant mes émotions me submergent. On reste ainsi longtemps, jusqu'à ce que Tony rompe le silence qui régnait dans l'habitacle :

— On est arrivés, fait-il en se garant devant la librairie. Melody vient d'envoyer un message pour prévenir que Clarence est chez nous, Patti.

Elle hoche la tête et s'extirpe de la voiture. Puis elle rentre chez elle sans se retourner.

— Je t'emmène à l'hôpital, me dit Tony.

Au même instant, Jesse arrive en boitant par où est partie Patti.

— Content de vous voir en vie, les gars, dit-il.

— Merci d'avoir veillé sur Melody et Clarence.

— J'ai eu la partie la plus sympa du plan, rétorque-t-il en haussant les épaules.

Tony ouvre la portière avant, côté passager.

— Allez, Jay, tu as besoin de voir un docteur.

Je n'ai aucune envie de passer ma nuit sur une chaise inconfortable à attendre qu'on m'examine.

— Ça va aller. J'ai juste besoin de dormir.

— Tu es sûr ?

— J'irai demain si jamais je me rends compte que ça ne va pas.

— D'accord, alors je vous raccompagne au club, Jesse et toi.

Je me penche dans la voiture pour récupérer mon sac.

— Le prenez pas mal, les gars, j'ai... j'ai juste besoin de marcher un peu et d'être seul.

Tony n'insiste pas et raccompagne Jesse qui s'installe avec difficultés à l'avant.

Je regarde la voiture partir, et suis incapable de bouger. Je lève les yeux sur les fenêtres, au-dessus de la librairie. La chambre de Patti est allumée. Je reste là, comme un con, à attendre. Lorsque la lumière s'éteint, je n'ai toujours pas la force de partir.

Je me voile la face. Je fais comme si je ne comprenais pas pourquoi je suis là, à fixer cette putain de fenêtre. La vérité, c'est qu'il n'y a aucun autre endroit au monde où je veux être.

Je récupère mon portable et l'allume. J'ignore les messages de la soirée, laissés par Patti. Je les supprimerai sans les écouter, si c'est pour y entendre la déception dans sa voix.

Je tape un SMS et l'envoie avant de trop réfléchir.

... ma famille

PATTI

Clarence est endormi quand j'arrive chez Tony. Melody me serre dans ses bras sans rien dire. Elle pose une main sur ma joue et sonde mon regard. Je lui offre un pauvre sourire, c'est tout ce dont je suis capable ce soir. Je suis vidée. Quand je repense à ce que j'ai fait, la peur se mêle au sentiment de fierté. C'est déroutant.

— Merci d'avoir veillé sur lui, chuchoté-je. Il ne s'est pas inquiété ?

— Il était trop occupé avec la chouette. Nous avons sympathisé avec le fauconnier.

Une maman ne fait pas le poids face à un animal de telle envergure !

— Par contre, je suis désolée, s'excuse-t-elle tout ça coup. Il risque de te réclamer un chien. Il ne lâchait plus Dracula.

— Dracula ?

Bien sûr ! le chien de la copine de Billy !

— Ne t'en fais pas, ce ne sera pas la première fois, ni la dernière, la rassuré-je.

Je glisse doucement les mains sous mon fils, couché sur le canapé, et le soulève dans mes bras. Je remercie encore Melody et traverse le palier pour rentrer chez nous.

Une fois seule dans mon appartement avec Clarence, je me mets à trembler. Je serre mon fils contre moi, le souffle soudain coupé. S'il m'était arrivé quelque chose ce soir, il n'aurait plus eu de parents. Je sais qu'il n'aurait jamais été seul, la ville entière aurait veillé sur lui. Mais l'imaginer ouvre un gouffre sous mes pieds.

Je n'ai pas le courage de passer la nuit toute seule, j'ai besoin d'avoir mon fils près de moi. Alors je le couche au milieu de mon lit. Il ne se réveille même pas quand je rabats les couvertures sur lui. Je m'éclipse un moment dans la salle de bain, j'ai besoin de me laver.

Lorsque je vais me coucher, mon portable s'allume, indiquant que j'ai reçu un SMS. C'est Jay.

Je ne veux pas dormir seul.

Clarence dort avec moi

Je veux juste être auprès de vous.

Je veux juste être auprès de vous. Pas de toi. De vous. Et c'est ce qui change tout.

Je lui réponds que c'est ouvert. Quelques minutes plus tard, j'entends la porte de l'entrée, puis Jay apparaît sur le seuil de ma chambre. Il contourne le lit, retire ses chaussures et s'allonge sur les couvertures. Je sens l'intensité de son regard sur Clarence, puis sur moi.

Ma main est appuyée sur le torse de Clarence, qui se soulève au fil de ses respirations endormies.

Jay pose sa main sur la mienne, et serre mes doigts.

— Je t'aime, me souffle-t-il. Je vous aime tellement, lui et toi.

Je lui souris et serre ses doigts en retour, parce que je le crois quand il dit nous aimer, Clarence et moi. Je le crois profondément.

— Maman, tu as vu, Jay a une grosse bosse sur la tête. Est-ce qu'il va mourir ?

Clarence et moi sommes dans la cuisine, en train de déjeuner, pendant que Jay dort encore. Il a déjà passé une nuit ou deux ici, par le passé, mais aujourd'hui, c'est différent. Peut-être parce qu'on a dormi tous les trois ensemble, comme une famille, et que ça m'a paru si normal de me réveiller et de découvrir mes deux hommes dormir l'un à côté de l'autre. J'ai bien cru que mon cœur allait exploser.

— Mais non, il ne va pas mourir, il s'est cogné la tête, c'est tout.

— Je peux le réveiller, maman ?

— Non, il est fatigué, il a besoin de repos.

— Mais je veux voir l'écureuil !

Il croise les bras sur la table et boude.

— Il est là toute la journée, ne t'en fais pas, on le verra.

— Mais je veux le voir avec Jay.

Je souris tendrement en lui ébouriffant les cheveux.

— Maman ?

— Oui, mon petit cœur ?

— Il va vivre avec nous, Jay ?

Un camion m'est passé dessus. C'est la seule explication aux douleurs que je ressens dans tout le corps quand je me réveille. Un camion du doux surnom de « la Bête ». Je suis seul dans le lit de Patti. Des voix proviennent de la cuisine, et c'est agréable comme bruit de fond. C'est réconfortant.

Le courage dont Patti a fait preuve hier m'étonne encore. Que ce soit pour piéger Lucas comme elle l'a fait, ou pour m'accepter dans sa vie. Car me laisser dormir avec elle et Clarence, hier soir, n'avait rien d'anodin, au contraire. J'ai conscience de la portée de son geste. Et ça fait battre mon cœur comme jamais encore il n'a battu. Sauf quand je tenais Iris dans mes bras.

Tout à coup, la voix de Clarence porte un peu plus et j'entends ce qu'il demande à sa mère :

— Il va vivre avec nous, Jay ?

— C'est ce que tu voudrais ? lui répond Patti.

Clarence reste silencieux, je l'imagine bien en train de hausser les épaules.

— Et toi, maman ?

Je patiente, à l'affût, le cœur battant, mais je ne parviens pas à entendre la réponse de Patti. Je ferme les yeux, des images de vie de famille, Clarence, Patti et moi plein la tête. Et je me rendors.

Lorsque j'émerge enfin, il est presque midi. L'appartement est vide. Patti a laissé une note sur le frigo, dans laquelle elle me dit qu'ils sont au festival et que je peux les rejoindre si j'en ai envie.

Bien sûr que j'en ai envie, mais avant, j'ai besoin d'une douche et de vêtements propres. Je me sers un grand verre d'eau et avale deux des comprimés que Patti a laissés en évidence sur la table, juste à côté d'un tube de pommade. Je m'en tartine le front, où une belle bosse a fait son apparition. Je retourne mettre mes chaussures dans la chambre, et découvre une pile de vêtements propres sur le lit. Comment elle a fait ça, putain ? Elle a vraiment pensé à tout.

Après une longue douche, et les antidouleurs aidant, je me sens déjà un peu mieux.

Dehors, les rues sont bondées. Les gamins sont maquillés, certains en chouette, d'autres en fée ou en trucs que je ne saurais reconnaître. Sous le chapiteau dressé au centre du Parc du Centenaire, des stands ont été installés. Je me laisse tenter par une part de tarte à la citrouille et aux noisettes et pars à la recherche de café. Je croise un gars avec un écureuil et rit en imaginant la tête de Melody.

— Salut Jay ! me lance Vincent depuis un stand. Tu veux des noisettes ?

— Tu es producteur de noisettes, toi maintenant ? Je croyais que tu

étais banquier.

Il rit et me montre du doigt sa femme et leur bébé, en pleine discussion avec un couple plus âgé.

— Ce sont les parents de Nicole, je file un coup de main.

— Je vais te prendre un sac, alors.

Me voilà délesté de quelques dizaines de dollars et encombré de cinq kilos de noisettes. Et toujours pas de café.

— Aucune idée. Mais tu devrais goûter le pain de viande aux noisettes, me conseille Vincent quand je lui demande où trouver du café. Ils en ont même fait un végétarien cette année. Je me demande comment on peut faire un pain de viande sans viande. T'as une idée ?

— Faudra demander à Melody.

C'est la seule végétarienne que je connaisse. Je le remercie et lui dis que je repasserai plus tard.

Je retrouve Tony et son grand-père au stand tenu par notre club. Ils sont en pleine conversation avec Gus, qui est si rouge qu'on dirait qu'il va faire une syncope.

— Ah tiens, Jay ! s'exclame Nic en me voyant. Tu tombes bien, Gustave a quelque chose à vous dire, à Tony et toi.

Il balance sa grosse paluche dans le haut du dos de Gus qui manque de tomber en avant.

— C'est... eh bien... effectivement, commence-t-il à voix si basse que je me penche machinalement vers lui en me concentrant.

Nic lui administre une nouvelle baffe dans le dos.

— On ne t'entend pas bien, parle plus fort !

Gus sursaute, lui lance un coup d'œil mauvais, puis il plante son regard sur le sol et dit d'une traite :

— Le voleur des jardins a été identifié, le shérif a découvert qu'il s'agissait de madame Gryffin, tous les objets ont été retrouvés dans son garage.

— Et donc, insiste Nic.

Gus souffle et ajoute :

— Je vous dois des excuses.

Puis il tourne les talons.

— C'est toujours mieux que rien, dit Tony. Comment tu te sens ?

— Pas trop mal, en fait.

Tony hoche la tête et je l'imite. Il n'en dira pas plus devant son grand-père, mais il n'en a pas besoin. On se comprend. Cette soirée a été éprouvante pour lui comme pour moi, ça a remué pas mal de choses.

— Vous savez où je pourrais trouver Patti et Clarence ? demandé-je à Nic et Tony.

— La dernière fois que je les ai vus, me répond Nic, c'était vers l'écureuil. Bon, je vous abandonne, je dois m'occuper du stand de la

confrérie.

— Merci, Nic.

— Alors ? me lance Tony. Tu as dormi chez eux.

— Qu'est-ce que j'y peux, mec, je suis fou d'elle ! m'exclamé-je en reculant.

Il secoue la tête en riant, puis m'adresse un signe de la main avant de retourner s'occuper du stand du club.

Je déambule sous le chapiteau quand tout à coup des bras m'encerclent les jambes.

— Jay ! Tu as vu l'écureuil ? Il sait attraper les noisettes, tu veux que je te montre ?

Clarence lève un visage souriant vers moi. Je passe une main dans ses boucles.

— Elle te fait mal ta bosse sur la tête ? T'as mis ta pommade ? Y a quoi dans ton sac ?

— Des noisettes.

— Cool ! s'exclame-t-il comme si ça l'était vraiment. On va pouvoir les donner à l'écureuil ! Viens !

Il glisse sa main dans la mienne et lorsque je relève la tête, mon regard tombe sur Patti, en train de nous observer. Clarence nous entraîne vers elle et glisse sa main libre dans celle de sa mère. De son autre main, Patti me tend un grand gobelet de café.

— Exactement ce dont j'avais besoin.

Je regarde Clarence puis je la regarde. Elle me sourit et je sais qu'elle a compris que ce dont j'avais vraiment besoin en réalité, ce n'était pas du café mais d'elle et de Clarence. Ma famille.

... comme mon papa

PATTI

Le festival de la noisette a été un succès. Tony et Melody ont tenu un stand au nom du club de boxe où les enfants pouvaient donner des coups de poing dans une cible et s'ils tapaient assez fort, Tony tombait dans une grande bassine d'eau. Le pauvre est tombé plus d'une dizaine de fois ! Même Jay s'est prêté au jeu et Clarence s'est donné du mal pour le faire tomber. Il y est finalement parvenu avec mon aide. Nous avons tellement ri !

Le mois d'octobre était à peine terminé, que déjà novembre arrivait à sa fin lui aussi.

Nous n'avons pas revu Lucas ni aucun de ses amis douteux. Il continue d'organiser ses combats illégaux, mais il reste à Providence, et nous, en dehors de tout ça.

Jay et moi, nous ne nous quittons plus, enfin, quand nous ne travaillons pas. Le club marche tellement bien qu'on doit parfois refuser des inscriptions, ce que les garçons trouvent intolérable. Tout le monde devrait avoir accès au sport qu'il a envie de pratiquer. Comme Clarence. J'ai finalement accepté qu'il fasse de la boxe, mon petit champion. Déjà qu'il adorait son oncle et Jay, mais depuis il les idolâtre complètement.

Il arrive que Jay parte un jour ou deux pour accompagner Iris en compétition. La petite est douée, elle a déjà rapporté une médaille. Il fallait voir la fierté de Jay. Quelle chance avait-il de tomber sur une gamine qui porte le même prénom que sa fille disparue ? Et qu'elle adore la boxe ?

Au début du mois, Jay et moi sommes allés sur la tombe de sa fille. Mon dieu, c'était si éprouvant de me trouver là. Clarence m'avait chargé de lui donner un de ses nounours préférés. J'étais très émue en le déposant sur sa tombe. Et quand Jay l'a vu, il n'a pas pu retenir ses larmes. Nous avons pleuré tous les deux, lui pour sa fille qu'il n'aurait jamais dû perdre, et moi pour partager sa douleur.

J'ai aussi beaucoup pleuré ce mois-ci, mais pour une tout autre raison. J'ai assisté à mes premières réunions du groupe de paroles des victimes d'agression sexuelle. La première fois, j'ai écouté les témoignages effroyables de ces personnes sans partager le mien, c'était trop éprouvant. J'ai tout déballé lors de la seconde réunion. Je me suis sentie si comprise, si soutenue. Ça me fait un bien fou, ces réunions. D'autant plus qu'après, Melody et moi mangeons au restaurant et nous refaisons le monde.

Aujourd'hui c'est Thanksgiving et j'ai tant de choses pour lesquelles je suis reconnaissante. J'ai un travail que j'aime, qui me permet de passer du temps avec ma famille et mon homme. J'ai un petit garçon formidable qui grandit bien trop vite. Mon grand-père se porte mieux de jour en jour, il a pris très au sérieux son régime et il s'est même inscrit à la salle de sport du club !

Ce Thanksgiving aura une saveur particulière, cette année.

JAY

— Tu es sûr de toi ? me lance Tony. Tu te rends compte que ça changera tout ?

— Elle a déjà tout changé. Cette putain de ville et ses chouettes ont tout changé.

— Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit sur la famille ?

Je m'en souviens comme si c'était hier. On était sur son palier et il venait de me surprendre en train de sortir de chez sa sœur. Il ne s'était rien passé, j'avais simplement dormi dans son lit. Mais ça avait déjà tout changé.

— T'inquiète, mon pote.

— Et si ça ne marche pas ?

— Faut que ça marche, Tony.

Mon portable se met à sonner, m'annonçant l'arrivée d'un SMS.

— Putain de merde !

Bien sûr, Clarence et Melody arrivent à temps pour m'entendre jurer.

— Ça fait deux dollars ! s'exclame Clarence en tendant la main vers moi. T'as dit deux gros mots.

Je fouille machinalement dans ma poche sans quitter des yeux mon téléphone. Je lui tends un billet.

— J'ai pas de monnaie, dit Clarence.

Je me rends compte que je viens de lui donner un billet de cinq.

— Tu peux la garder, parce que je ne vais pas tarder à dire d'autres gros mots.

Clarence secoue la tête et empoche le billet. Depuis que Patti et moi sommes ensemble, il s'est fait un beau petit pactole, ce gamin. Je n'y peux rien, je suis comme ça. Et heureusement pour moi, il ne m'imité pas, sinon, j'aurais sa mère sur le dos.

— Pourquoi, tu es fâché ? me lance Clarence.

— Non, au contraire, je suis super étonné. Mon père vient de m'envoyer un putain de message pour Thanksgiving.

— Eh ben tu vois, c'est un gentil papa lui aussi.

Je lui souris et ébouriffe ses cheveux. J'ai envoyé une carte de vœux pour Thanksgiving à mes parents, encouragé par Patti. J'en ai envoyé une autre à la mère de Cecilia, la mère de ma fille, à laquelle j'ai joint une photo d'Iris.

— T'es prêt pour ton cours de boxe ? Ta mère ne se doute de rien, j'espère ?

Il secoue la tête en bombant fièrement le torse.

— Il a bien tenu sa langue, fait Melody, affalée sur le canapé avec

Tony.

Plus tard, à l'heure du goûter, Clarence et moi sommes installés sur une pile de tapis de sol pour un petit pique-nique improvisé. Le gamin est aux anges, il a fallu que je le porte pour le faire grimper là-haut.

Pourtant, depuis quelques minutes, il semble bouder, comme s'il avait quelque chose sur le cœur.

— Tu veux qu'on descende ?

Il secoue la tête.

— Tu as besoin d'aller aux toilettes ?

Nouveau hochement de tête.

— Dis-moi ce qui te tracasse, Clarence. Tu te souviens ce qu'on s'est dit une fois ? De toujours se le dire quand ça ne va pas.

Il émiette le reste de son biscuit entre ses doigts.

— Ben, c'est parce que tu peux pas être comme mon tonton, tu vois. Parce que j'ai déjà un tonton, et c'est oncle Tony.

— On a le droit d'avoir plusieurs tontons, ça arrive à des tas de gens.

Clarence baisse la tête, concentré sur l'émiettage de biscuit.

— Je veux pas que tu sois comme mon tonton.

— Alors qu'est-ce que tu veux que je sois ?

— Comme mon papa, dit-il d'une toute petite voix.

Putain, je crois que mon cœur vient de faire une embardée. Je déglutis péniblement.

— Ça me va très bien d'être comme ton papa.

Clarence se met à genoux, et vient se blottir dans mes bras. J'en profite pour essuyer rapidement mes yeux. C'est trop d'émotions d'un coup. Et quand je pense à ce qui m'attend ce soir...

— Dis donc, mon pote, j'ai quelque chose à te montrer, et j'aimerais que tu me donnes ton avis. J'aurais besoin de ton aide, aussi, si tu veux bien.

PATTI

J'ai passé l'après-midi à aider mon grand-père à préparer une partie du repas de Thanksgiving, enfin, à la hauteur de mes compétences culinaires, bien sûr. Le bar sera fermé ce soir, pour que nous puissions passer ce moment en famille. Quand je dis famille, c'est au sens large, car il y aura toutes les personnes chères à mon cœur. Et chacun apportera un petit quelque chose.

Je suis en train de vider le lave-vaisselle lorsque je reçois un message de Melody dans lequel elle me demande si je peux passer au club pour l'aider à choisir sa tenue de soirée. Elle hésite entre deux robes.

Je me demande pourquoi le club et pas chez elle ? Peut-être voulait-elle aussi l'avis de Tony ?

Je lui réponds que j'arrive.

— Grand-père, je reviens, je passe vite fait au club. Melody a besoin de moi.

— Tu veux que je m'en occupe ?

— À moins que tes goûts en matière de robes aient évolué, je crois qu'il vaut mieux que je m'en charge.

Il m'embrasse sur la tempe et me serre dans ses bras.

— Tu sais, je suis de retour dans moins de dix minutes.

Lorsque j'arrive au club, je le trouve vide et presque entièrement plongé dans le noir, excepté le petit couloir qui mène à l'appartement de Jay, au-dessus.

— Melody ?

Peut-être est-elle montée ? C'est alors que j'aperçois de grosses flèches scotchées aux murs, qui indiquent toutes la direction de l'appartement de Jay. Je les suis et découvre des dessins de Clarence. Il y en a un de moi, avec une jupe longue, des talons et mon ordinateur, puis un de Clarence avec T'choupi, le chien de mon grand-père, un autre de Jay, avec ses gants de boxe. Lorsque j'arrive à la porte de l'appartement, le dernier dessin nous représente, Jay, Clarence et moi, tous les trois réunis. Mon cœur bat la chamade. J'actionne la poignée.

L'appartement est métamorphosé. Je n'étais pas venue ici depuis des semaines, ça ne s'était jamais présenté, et maintenant que j'y pense, j'ai l'impression que Jay avait fait en sorte que je n'y mette pas les pieds.

La pièce à vivre est spacieuse et confortable avec un canapé dans lequel on a envie de s'allonger et de regarder des séries sur Netflix. Mais ce qui me fait perdre mes moyens, c'est le petit garçon et

l'homme, plantés en plein milieu, et tous les deux habillés en costume. Clarence est à croquer ! Et Jay aussi, mais différemment...

Clarence me fait de grands sourires quand Jay lui semble plutôt tendu. Clarence tire sur la manche de Jay, qui lui répond en hochant la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Chut, maman, c'est Jay qui doit parler, me réprimande Clarence.

— Ah bon ?

— Oui ! Il veut qu'on vive avec lui, mais attend, il va te le demander.

Jay et moi éclatons de rire en même temps. Se rendant compte de sa bétise, Clarence se cache la bouche avec sa main.

Jay le prend dans ses bras et l'embrasse en lui disant qu'il a été parfait.

— Mais elle a pas encore dit oui ! s'exclame Clarence.

— Mais elle n'a pas dit non, non plus, rétorque Jay.

Clarence rit et ce rire, mon dieu, je voudrais l'emprisonner dans mon cœur pour toujours.

— Comment dire non à mes deux hommes !

Je les rejoins pour un câlin collectif.

— Maman, tu vas voir ma chambre, elle est trop grande, il faut acheter des nouveaux jouets pour la remplir.

Clarence gesticule dans les bras de Jay. Il le dépose sur le sol et Clarence me tire par la main.

— Vas-y, je te rejoins mon petit cœur.

Il part en courant en imitant le bruit d'une moto.

Jay retire tout à coup sa veste, puis il déboutonne sa chemise. Je rougis immédiatement.

— Qu'est-ce que tu fais ? soufflé-je. Tu t'es blessé ?

Un pansement recouvre une partie de son torse, près de son tatouage. Il décolle le sparadrap et dévoile un nouveau tatouage. Le prénom de Clarence a été ajouté sur la tige de la fleur, qu'il porte dans sa chair en mémoire de sa fille.

— Je le considère comme mon fils, Patti, il devait être là, lui aussi.

J'effleure du bout des doigts les lettres encore rougies.

— Je suis désolée de te l'apprendre, mais il va falloir que tu retournes voir le tatoueur.

— Pourquoi ?

— Il manque mon prénom.

— Je ne sais pas, c'est quand même un sacré engagement, tu te rends compte de ce que tu me demandes. Ton fils, encore, je veux bien, mais toi...

— Jay ! m'exclamé-je en riant.

Il rit avec moi, puis il me prend dans ses bras, me serre contre lui à

m'en étouffer. Ses lèvres viennent chercher les miennes tandis que ses mains descendent sur mes fesses. Il me soulève brusquement, m'arrachant un petit cri qu'il étouffe avec son baiser. J'enroule mes cuisses autour de sa taille et noue mes bras à ses épaules.

— Oh mais c'est pas vrai, prenez-vous une chambre ! s'exclame tout à coup Tony.

Jay me dépose doucement sur le sol, m'embrasse une dernière fois en gardant les yeux ouverts, et dans son regard, j'y vois tellement de bons moments à venir, tellement de bonheur.

— Je t'aime.

Tony pose un bras sur mes épaules, et se plante face à Jay.

— Moi aussi, je t'aime Jay, mais si tu pouvais nous dire où on met tout ça, ça serait cool.

Je me retourne et découvre tous nos amis, les bras chargés de nourriture et de cadeaux. Billy avec sa copine Susan et son chien Dracula, mon grand-père avec Don et le coach Benny, Vincent, Nicole et leur bébé. Mira est là aussi, et je salive déjà en imaginant les gâteaux qu'elle a apportés ! Giulia et son mari arrivent, et il y a même Jesse, un peu à l'écart des autres.

Jay installe la rallonge de la table et très vite, elle est recouverte de plats.

— Oncle Tony ! Oncle Tony ! Viens voir ma chambre !

Nous avons droit à une visite guidée par Clarence que nous suivons en file indienne.

— Je vous attends là, je connais déjà ! s'exclame Jay en s'affalant sur le canapé.

Je le rejoins deux minutes plus tard, avec deux bières. Le canapé est comme je l'imaginais, doux et moelleux, et le boxeur qui me sourit et me prend dans ses bras le rend encore plus attrayant.

— Ça te plaît ? demande Jay, un brin inquiet.

J'ai envie de lui répondre que comparé à mon petit appartement, tout est mieux. Mais ce serait mentir, ce qu'il a fait de cet endroit, avec l'aide de Jesse, est fabuleux.

— Tu as laissé le hamac et les guirlandes lumineuses sur la terrasse ?

Il hoche la tête, le regard soudain brillant de repenser à cette nuit si particulière pour nous deux. Cette nuit où je me suis ouverte à lui pour la première fois.

— Alors, je l'adore !

Je saisis son menton et l'embrasse, et l'embrasse encore en passant mes mains dans ses cheveux décolorés, jusqu'à ce que nous soyons interrompus par un petit garçon qui saute sur le canapé, et s'installe entre nous.

Et cette fois, le canapé est le plus parfait du monde.

Suivre l'autrice

Page Facebook : www.facebook.com/MicheleBeckauteur

Instagram : www.instagram.com/michelebeckauteur

Par mail : michelebeckauteur@gmail.com

Commander ses romans dédiacés : www.michele-beck.com

Biographie



Enfant, Michèle n'aimait ni les livres, ni l'école jusqu'à ce qu'un ouvrage magique tombe entre ses mains : l'Histoire d'Helen Keller. Ce récit la bouleverse et la transforme en amoureuse de la lecture. Elle dévore tout, de Molière à Stephen King, en passant par quelques Harlequin.

Son plus beau souvenir en tant que lectrice ? la trilogie du Seigneur des anneaux de J. R. R. Tolkien. À partir de ce moment, elle n'a plus qu'une envie : plonger de l'autre côté du décor et devenir autrice. Pendant plusieurs années, elle s'épanouit dans le scrapbooking et acquiert une réputation internationale. Mais c'est avec l'écriture de son premier manuscrit qu'elle se révèle et se sent enfin elle-même ! Son domaine de prédilection ? Elle n'en a pas, elle n'aime pas qu'on la mette dans une case. Qu'ils soient un ancien prisonnier, un ange déchu ou une trentenaire à la recherche d'un sens à sa vie, Michèle navigue entre les genres qui nourrissent son imaginaire pour raconter, toujours avec émotion, l'histoire des personnages qui prennent vie dans son esprit.

N'hésitez pas à vous inscrire à la newsletter de son site pour être tenu informé de son actu et recevoir des contenus exclusifs !

<https://michele-beck.com/>